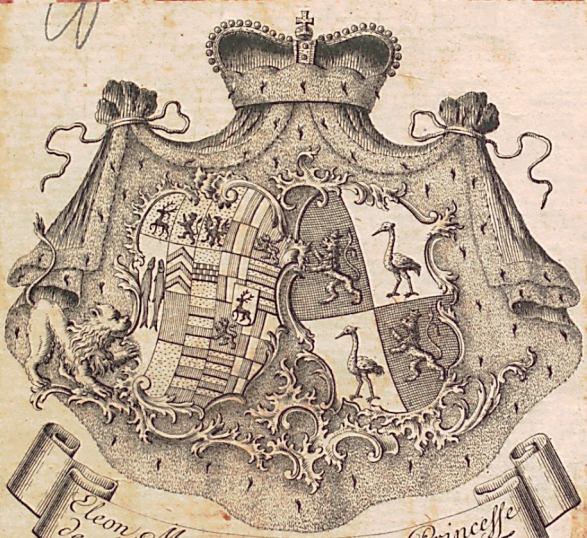
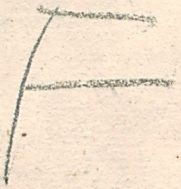


Eleon. Maximil. Christine Princesse de Stolberg née Comtesse de Reuss.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-13285/fragment/page=0002



Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-13285/fragment/page=0004

LES LEÇONS DE LA SAGESSE.

TOME PREMIER.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-13285/fragment/page=0007

LES LEÇONS DE LA SAGESSE SUR LES DÉFAUTS DES HOMMES

PREMIERE PARTIE;

Dans laquelle on traite des Préjugés qui font souffrir pour des offenses imaginaires; & des raisons de supporter les offenses même qu'on suppose réelles.

Par M. DEBONNAIRE.

NOUVELLE ÉDITION CORRIGÉE.

3 Tom

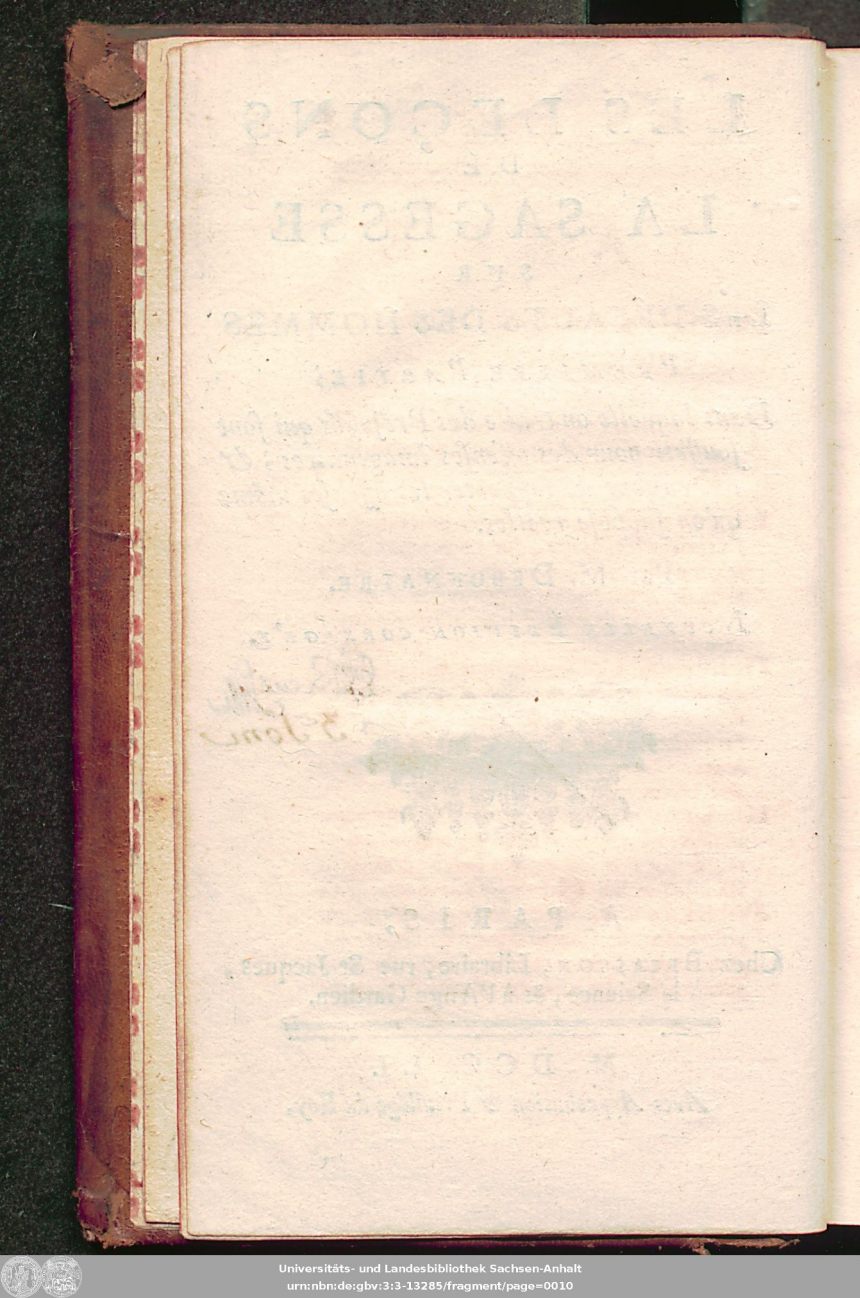
A PARIS;

Chez BRIASSON, Libraire, rue St Jacques, à la Science, & à l'Ange Gardien.

M. DCC. LI.

Avec Approbation & Privilége du Roy.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-13285/fragment/page=0009



TABLE

Des sujets qui sont traités dans cette premiere Partie.

INTRODUCTION *qui contient une idée générale du sujet & du plan de cet Ouvrage.* page j

I. LEÇON. *Ce sont nos préjugés qui causent nos plus vives sensibilités, sur ce que nous souffrons de la part des hommes. Sources de ces préjugés. Idée générale de la nécessité de les approfondir; & de l'utilité de ces premieres considérations.* page 1

II. LEÇON. *L'antipathie nous fait juger mal des actions par les personnes. Tout nous déplaît dans ceux qui nous déplaisent. L'excuse de l'impatience en fait alors le crime. On n'est malheureux que parce qu'on n'aime point ce qu'on doit aimer.* 12

III. LEÇON. *L'amour-propre s'établit comme le centre du monde. Il veut que tout le contente, & que tout soit content de lui. L'excès de son injustice fait celui de ses tourmens.* 24

IV. LEÇON. *Le mérite personnel ajoute aux préventions de l'amour-propre. Toutes nos plaintes à ce sujet sont fondées sur l'idée d'un faux mérite. Le véritable est rare & toujours*

imparfait. Il ne se plaint de rien, quand il a sû se bien connoître. 39

V. Leçon. *Le sort des envieux & des jaloux est de souffrir plus des bonnes, que de mauvaises qualités des autres. Leur impatience paroît d'autant plus incurable, qu'elle est plus injuste. Mais la ressource de leur passion, c'est de chercher son grand remède dans sa grande injustice.* 56

VI. Leçon. *Personne ne se plaint avec plus de hauteur & moins de raison que ceux qui s'entêtent de leur naissance, ou de leur fortune. Leur impatience est le fruit de leur erreur. Les grands noms & les grands biens ne sont que des engagemens à des plus grandes vertus. On ne doit exiger pour ces avantages, que ce qui peut s'accorder à la vertu-même.* 75

VII. Leçon. *Les préjugés de l'éducation sont ceux dont on souffre le plus, parce que ce sont ceux dont on se défie le moins. Rien de plus nécessaire à notre repos que de revenir sur ces premiers jugemens. Le meilleur moyen de diminuer les peines est toujours d'apprendre à les réduire à leur valeur.* 103

VIII. Leçon. *Les mauvaises habitudes trouvent en elles-mêmes leur suplice. On souffre de celles même qui n'ont rien de mauvais, quand on s'en fait des régles immuables. Dans les premieres les plaintes sont injustes, & déraisonnables dans les secondes.* 119

IX. Leçon. *Toutes les déférences sont dûes à la vertu solide; & la fausse vertu seule les exige. Ses plaintes, qui la convainquent de sa fausseté, la convainquent en même-tems de leur injustice. Souvent la véritable ne doit attribuer*

qu'à ses imperfections le peu de respect qu'on a pour elle. Sa consolation, c'est de penser qu'il lui seroit plus funeste d'être plus respectée. Le mérite négligé se dégrade s'il a de l'impatience. 137

X. Leçon. Rien n'unit & ne désunit plus les hommes que le préjugé de Religion. Ce préjugé naît en nous d'un principe légitime ; mais il y a des illusions à craindre. On se divise par attachement pour les personnes, sans être divisé sur les vérités. La diversité des manieres de penser & d'agir dans les choses indifférentes, ne doit point nuire à l'union des sentimens. On s'éloigne toujours du véritable esprit de la Religion, quand on rompt sans sujet le lieu de la paix. 148

XI. Leçon. On s'impatienteroit plus rarement, si jamais on ne jugeoit avant le tems des sujets qu'on croit en avoir. Les jugemens précipités ne sont guéres que de faux jugemens. Cause de cette précipitation, ses suites & ses remédes. Etre lent, sur-tout à se mettre en colere. 165

XII. Leçon. La malignité & la mauvaise humeur deviennent les victimes des intentions qu'elles prétend aux actions qui leur déplaisent. Les offenses ne piquent jamais plus que quand on y suppose l'envie d'offenser. Soyons meilleurs, & les manieres, dont on nous traite, nous paroîtront moins odieuses. 177

XIII. Leçon. Une des premieres pensées de ceux qui souffrent, est d'imaginer que ceux qui les font souffrir, ne les aiment point. Ce préjugé redouble la sensibilité par l'idée de l'injustice. Mais l'injustice n'est souvent que dans nous-mêmes, & naît de notre méprise sur la nature de

l'amour qu'on nous doit. La charité sans rigueur ne seroit qu'une fausse indulgence. 189

XIV. LEÇON. *Si les défauts dont nous nous plaignons sont réels, les motifs que nous avons de les supporter sont pressans. Tous les hommes sont capables des mêmes fragilités. Les plus forts ne le sont que pour porter les fardeaux des plus foibles.* 199

XV. LEÇON. *Il seroit injuste de ne pas suporter les défauts d'autrui quand on en a en soi-même. Personne n'en est exemt. L'impatience en est la preuve. C'est le caractere du vice d'être offensé du vice. On souffre plus de ceux qu'on a, que de ceux qu'on n'a pas : mais il y auroit souvent une double injustice à s'en plaindre.* 209

XVI. LEÇON. *Avoir eu des foiblesses & ne les avoir plus, c'est un nouvel engagement, à tolerer ceux qui n'ont encore pû s'en guérir. Uſer avec eux des ménagemens dont on avoit besoin tandis qu'on étoit foible. Se rabaisser pour les relever. Ne déſeſpérer jamais de leur changement.* 220

XVII. LEÇON. *On aura peut-être un jour les défauts dont on se plaint. Les déplacemens, la contrainte, la fragilité, les maladies, les malheurs & le tems changent le caractere, & les volontés des hommes. Conſiderons plus ce qui peut nous arriver, que ce qui leur arrive ; & ſuportons-les par la prévoyance du beſoin d'être ſuporté des autres.*

XVIII. LEÇON. *Les foibleſſes de la nature ne rendent point les hommes haiſſables. L'amitié fait ſouvent aimer dans les amis juſqu'à leurs défauts. On ne les aime quelquefois que pour*

leurs défauts mêmes. Ce qu'on ſuporte par intérêt ne doit point paroître inſuportable à la raiſon. 243

XIX. Leçon. *Les parens qui ſe plaignent des parens ſont leur excuſe de ce qui fait leur crime. Les liens du ſang doivent ſe faire ſentir plus vivement, à proportion qu'ils ſont plus étroits. Quiconque dément ce ſentiment dément le deſſein de Dieu. Le déſagrément des alliances doit être ſouffert par le ſouvenir de l'amour qui les forme, & par la vûe du devoir qu'elles impoſent.* 252

XX. Leçon. *Ce qui n'eſt qu'injuſte dans nos mécontentemens à l'égard des étrangers, devient criant quand il s'agit de nos proches. Les prétextes en ſont communément ſi honteux, qu'ils ſe confondent d'eux-mêmes. Toujours quelque ſorte d'ingratitude y vient mettre le comble à l'injuſtice.* 264

XXI. Leçon. *Dans les alliances mal aſſorties le crime des motifs eſt puni par le malheur du ſuccès. Les peres & les meres négligent leurs obligations. Ils conçoivent des affections injuſtes. Ils abuſent de leurs droits. Les enfans haiſſent ce qui leur eſt utile. Ils ſe permettent ce qui leur nuit. Les ſujets de leurs plaintes ne ſont que les peines de leurs déréglemens.* 277

XXII. Leçon. *Dans les liaiſons du ſang, les peines ſe compenſent par les avantages. Il eſt honteux de ſe plaindre de quelques petits déſagrémens, tandis qu'on ne trouve ailleurs ni tant de douceurs ni tant de reſſources. On doit ſe trouver trop heureux dans la vie, quand les biens l'emportent ſur les maux.* 269

XXIII. Leçon. *Les engagemens de la ſo-*

ciété nous offrent de nouveaux motifs de nous suporter réciproquement. Il est de la sagesse de s'accommoder aux dispositions de la Providence, & de souffrir ses peines par la vûe de ses besoins. Injustice des hommes dans les nécessités de la vie privée. 305

XXIV. Leçon. *Les maîtres qui veulent être les mieux servis, sont communément ceux qui le méritent le moins. En général leurs plaintes sont déraisonnables, cruelles, injustes, indécentes. La Religion doit leur faire craindre de se voir un jour au-dessous de ceux qu'ils traitent si mal. Les serviteurs trouvent le motif de leur patience dans celui de leur engagement. Quelquefois ils se plaignent; & ne se plaignent point, quand on en exige ce qu'ils ne doivent pas. Qu'ils cherchent dans le mérite de la servitude, de quoi se consoler de ses désagrémens.* 319

XXV. Leçon. *Dans ceux qui sont chargés d'instruire, les impatiences viennent de la haine de leurs devoirs, de l'oubli de leur premiere ignorance, du défaut de manieres, & quelquefois de l'incapacité. Ceux qu'on instruit sont impatiens par légereté, par indocilité, par ingratitude, par défaut d'expérience. Qu'ils suportent leurs peines présentes par la vûe des inutilités à venir.* 344

XXVI. Leçon. *Il regne une antipathie comme naturelle entre les riches & les pauvres. Celle des riches vient de l'orgueil même des richesses, de la dureté, du défaut d'équité, des fausses délicatesses & des recherches intéressées de l'amour-propre. Les pauvres sont mécontens, parce*

qu'ls ſont envieux, vains, ingrats, injuſtes, ou téméraires dans leurs jugemens. 356

XXVII. Leçon. *La néceſſité de l'ordre public doit nous en faire ſupporter les inconvéniens. Les grandes places ne ſont que de grandes ſervitudes; mais l'homme ne s'y dégrade jamais en ſervant l'homme. Ne nous prévenons contre perſonne dans des emplois qui nous rendent redevables à tous. Regardons ceux qui les rempliſſent, comme des maux néceſſaires. Exigeons d'eux qu'ils nous rendent juſtice, ſans en attendre de diſtinctions.* 374

XXVIII. Leçon. *Les pourſuites d'intérêt n'autoriſent point la haine des perſonnes; l'humanité doit modérer les rigueurs de la juſtice. Souvent la charité doit s'abſtenir d'uſer de tous ſes droits. Il eſt de mauvais débiteurs: & leurs injuſtices ſont encore plus criantes que celles des mauvais créanciers.* 387

XXIX. Leçon. *Les dépendances mutuelles, qui réſultent de l'ordre de la Religion, ſont de nouvelles occaſions d'impatience. Celle des Paſteurs vient des vûes intéreſſées, de la pareſſe, du défaut de zéle, des prédilections de l'amour-propre, de ſes fauſſes délicateſſes, de ſes inquiétudes ſur le ſuccès du travail. Deux ſortes de gens ſe plaignent d'eux, les méchans & les imparfaits. Ceux-ci n'aiment leur miniſtere qu'à cauſe de leur perſonne, & ceux-là haiſſent leur perſonne à cauſe de leur miniſtere.* 300

XXX. Leçon. *Les ſupérieurs aiment la liberté de l'indépendance, & l'honneur du commandement; mais en haiſſent les ſollicitudes: ils ſont vains, impérieux, durs, inquiets, défians, crédules, précipités; & de-là naiſſent les ſujets*

de leurs impatiences. Celle des inférieurs vient de l'imprudence de leur engagement, de l'inconſtance, de l'amour du relâchement, de la jalouſie des préférences, de l'ambition des premieres places, & de l'ingratitude pour ceux qui les occupent. 425

Fin de la Table de la premiere Partie.

INTRODUCTION,

Qui contient une idée générale du sujet & du plan de cet Ouvrage.

L'ECOLE, où j'introduis mes Lecteurs, n'est point une de celles où la seule curiosité conduit. Un intérêt aussi commun, qu'il est pressant, en rend les Leçons nécessaires à la tranquillité de la vie ; mais il y a cet avantage, que les disciples pourroient prendre ici la place du maître. Ce que je leur enseigne est comme tiré de leur propre fond. Ce sont presque par-tout des attentions simples, dont les esprits les plus bornés sont capables, & que tous les hommes ont de fréquentes occasions de faire. Il y a mille sujets sur lesquels on écriroit inutilement, s'il nous étoit plus ordinaire de réfléchir. Mais les vérités les plus familieres sont celles, qui nous sont le moins présentes, quand il s'agit de contraindre l'amour-propre, & de modérer ses vivacités.

Rien de si commun, que de nous entendre nous plaindre les uns des autres. C'est le cri de toutes les conditions. C'est la cause des refroidissemens, l'occasion des ruptures, la semence des inimitiés, l'origine des mésintelligences, le prétexte des divorces, l'excuse des infidélités, le motif des désobéissances, la justification des ingratitudes, le sujet des dépits, la source enfin de l'inconstance & du désordre dans tous les états. Chacun ne consulte que sa sensibilité. Trop de réflexion sur ce qu'on souffre en grossit l'idée. Le mal paroît extrême; & le ressentiment ne peut plus se contenir. On céde à son impatience. On prend des partis que la raison condamne, & dont le moindre inconvénient est d'augmenter le mal, dont on cherche à se soulager. L'injustice & l'inutilité des plaintes n'en arrêtent point le cours. On va par-tout en répandre l'amertume; & la plaie du cœur s'aigrit par les remédes. Ce qui pouvoit se dissimuler, devient insuportable après l'éclat. Les passions s'irritent par les reproches, & ne sont plus traitables après le châtiment. Les jours d'une infinité de gens se consument dans les chagrins qu'ils reçoivent, & dans ceux qu'ils rendent; dans les mé-

contentemens, & dans les vengeances ; dans les injures & dans les réparations ; à se défendre des uns, à nuire aux autres. Ils meurent avec le double regret d'avoir beaucoup souffert, & d'avoir beaucoup fait souffrir. Quelle vie! Quelle mort! Est-ce donc pour nous une fatalité, que rien ne puisse changer ? Ne sommes-nous faits que pour vivre en ennemis, que pour nous *mordre*, que pour nous *dévorer*, que pour nous *consumer* mutuellement ? *Galat. 5. v. 15.*

N'en accusons point la nature. Elle avoit pris soin d'unir les hommes par des nœuds si doux & si forts, qu'on ne peut trop déplorer les sujets de division que leur dépravation met entre eux. Dieu, qui les destinoit à la société, la leur rendit nécessaire par mille besoins réciproques : mais il leur imprima toutes les affections qui pouvoient la leur rendre chere. Sa sagesse mit dans leurs penchans les principes de leurs devoirs. Il les fit naître tous du même pere, & voulut que le souvenir de cette origine commune leur inspirât toutes les tendresses que la proximité du sang donne ; & tous les égards qu'on a pour ce qu'on aime. Avec ces dispositions, ils eussent vécu dans une parfaite intelligence. On

les eût vus toujours prêts à se prévenir mutuellement, à s'aider, à se servir, à se donner des preuves réelles de tous ces sentimens, que l'esprit du monde a réduits à des démonstrations de pure bienséance. Presque tout, en effet, se termine aujourd'hui parmi nous à des discours peu sinceres, à des respects aussitôt désavoués que rendus. Mais après tout, on ne s'en dispense point. Plus les nations se raprochent des vrais principes de l'humanité, plus elles se civilisent; plus elles portent loin ces sortes de politesses. On les nomme des devoirs; on se fait une espece de loi de ne les point négliger; il y auroit de la honte à les omettre: & ce préjugé fait voir qu'ils ont leur principe dans la nature. Les hommes n'affecteroient pas les uns pour les autres des empressemens & des déférences, si quelque impression secrete ne les y déterminoit.

Mais trop de mouvemens étrangers s'opposent chez eux à cette premiere impression, pour leur permettre de la suivre constamment. Le déréglement de leur amour-propre a produit une foule de passions, qui les diviseront toujours; & la discorde entre les freres, qui commença presque avec le monde, ne finira qu'avec

qu'avec lui. Il eſt vrai que l'inclination naturelle ne ſe dément point. Les hommes ſentent qu'ils ſont faits pour les hommes, & qu'ils ne peuvent vivre ſeuls. Ils ne trouvent pas en eux-mêmes toutes leurs reſſources, & ſont forcés de chercher du ſecours au-dehors. L'intérêt ſe joint au penchant, pour les raſſembler. Les ſociétés ſe forment; mais leurs liaiſons n'ont ſouvent rien de réel, & preſque rien que d'inconſtant dans leurs principes & dans leurs motifs. Ce ſont les vices qui s'uniſſent avec les vices, & qui ne peuvent compatir. Au fond, chacun n'aime que ſoi-même, & ne cherche que ſes propres avantages. Perſonne ne s'intéreſſe au bien commun. Perſonne ne voudroit rien faire pour les autres, & ne rien ſouffrir d'eux. On hait la dépendance & les aſſujettiſſemens. On ne peut ſupporter ni l'égalité, ni les préférences. Toutes les différences que l'ordre ou la fortune met entre ceux que la nature a fait naître égaux, deviennent des ſemences de jalouſie, de murmures, de diſſenſions, de ſoulevemens, de troubles. On s'engage par des vûes intéreſſées, ou par des beſoins réciproques; & les amitiés ne ſont alors que de pures apparences. Que les beſoins ceſſent; que

les intérêts changent, les liens les plus étroits deviennent les plus ennuïeux. Le commerce languit entre ceux qui n'ont plus de relations néceſſaires. On ne conſerve pas long-tems des amis inutiles; & l'adverſité fait fuir ceux qu'on ſe croyoit le plus attachés.

Trouvera-t-on plus de ſolidité, plus de douceur & de conſtance dans une union, qui ſe forme comme d'elle-même par des qualités qui ſe donnent mutuellement de l'eſtime? On s'en flatte communément; & ce devroit être le fruit de cette conformité de penchans, qui fait penſer qu'on eſt né l'un pour l'autre. Mais les convenances ne ſont jamais auſſi parfaites qu'on ſe les étoit figurées. Il y a des contrariétés que les occaſions découvrent. Il y a des paſſions qui ſont comme endormies, tandis qu'aucune contradiction ne les réveille. L'eſtime s'affoiblit, à meſure qu'on ſe connoît mieux. On eſt doublement choqué d'un défaut ſecret qui ſe décele, & qu'on regarde comme une eſpece de trahiſon faite à la mépriſe. Le goût ſe perd avec les conſidérations; les froideurs ſuccédent au dégoût; on commence de ſe ſouffrir avec peine: & l'impatience change les empreſſemens en averſion. Très-

ſouvent on ceſſe d'aimer ce qui ne ceſſe point d'être aimable. On quitte ce qui plaît moins, pour ce qui plaît plus. On chérit dans un tems, ce qui devient indifférent dans un autre. Chaque âge a ſes goûts. Chaque ſituation de la vie produit des ſentimens, qui lui ſont comme preſcrits : & le cœur de lui-même eſt ſujet à des révolutions infinies, tandis que l'amour-propre ſeul y domine. Compter ſur ſes attachemens, c'eſt compter ſur des dehors trompeurs, ou ſur des ſenſibilités ſuperficielles.

Telle eſt l'idée générale qu'il faut ſe former du ſéjour de l'homme ſur la terre. La paix n'y peut être que le fruit de la patience ; & la plus grande des illuſions ſeroit de s'y figurer des compagnons ſans défauts, & des ſituations ſans peine. Le deſir de la félicité, qui ne meurt point en nous, au ſein même de la plus extrême miſere, ne rend pourtant cette illuſion que trop fréquente. Elle eſt comme univerſelle. Il eſt plus qu'ordinaire au moins de ne ſe croire malheureux, que par comparaiſon. Nos peines nous péſeroient moins, ſi nous étions bien convaincus qu'elles nous ſont communes avec tous les enfans d'Adam. Mais comme chacun ne ſent que les ſiennes,

on s'imagine aisément qu'on souffre seul, ou que les autres souffrent moins. Veut-on se désabuser ? Qu'on remonte jusqu'aux plus anciens jours ; qu'on lise les histoires ; qu'on jette les yeux sur les peintures, que les divers Ecrivains nous ont laissées de leurs tems : on s'y reconnoît soi-même, sa famille, ses amis, ses ennemis, ses voisins, ses concitoyens ; tous ceux enfin dont les inclinations nous sont connues, ou par nos expériences particulieres, ou par le cri public. Les générations se succédent, & les vices demeurent. Les hommes sont aujourd'hui pour le fond, ce qu'ils étoient il y a six mille ans : & cette succession de malice & de méchans n'est pas plus interrompue dans l'univers, que le cours des astres & la révolution des saisons.

Rendons néanmoins quelque justice aux premiers âges du monde ; & convenons que la dépravation s'est beaucoup accrue depuis. Il faut croire que les impressions de la nature étoient alors moins effacées dans les cœurs. On y voit plus d'humanité, plus de bonté, plus d'équité, plus de bonne foi dans le commerce de la vie. La simplicité des mœurs y faisoit ignorer mille vains desirs, qui sont les sources de l'injustice & des contesta-

tions. Chacun subsistoit de son travail, & se contentoit de son nécessaire. Chacun comptoit sur la parole de son frere. Il suffisoit dans les traités, d'en confirmer les conventions par le simple serment, ou par quelque gage sensible. La fraude, la violence, les procès, qui suivent la multitude des loix, sont nés de la paresse, & de l'amour des superfluités. La sensualité n'est venue qu'après l'intempérance. La molesse & la vanité n'avoient presque point d'objets, où le luxe & les parures étoient inconnus. Il n'y avoit point d'inégalité dans les fortunes, qui pût causer de la jalousie; point de charges, point de titres, point de distinctions, qui pûssent exciter l'ambition. Ce sont là maintenant les sujets de nos grandes divisions. Mais ne supposons pas, qu'avant qu'elles fûssent nées, il dût regner une paix inaltérable.

Il y avoit des passions: & les passions causeront toujours de l'inquiétude à ceux qu'elles animent; & du trouble à ceux qui vivent avec eux. A les voir dominer les unes après les autres, comme pour caractériser les siécles, on diroit qu'il n'est rien dans les hommes, qui ne se démente; qu'il leur est naturel d'avoir des foibles, qui se contredisent, &

de se livrer à des penchans contraires ; qu'une conduite, dont une partie suit de l'autre, les fatigues ; qu'ils aiment à joindre les extrêmités ; qu'ils souffrent d'être toujours les mêmes ; & qu'ils changent, pour se dédommager de la contrainte. Mais toute cette inconstance vient de la vanité des objets auxquels ils s'attachent. Un usage modéré ne remplit point leurs cupidités: ils donnent dans l'excès, & l'excès les désabuse. Ils se dégoûtent d'un vice, mais par un autre vice. Ils changent d'usages, sans changer de desirs. Toujours corrompus dans leurs mœurs, toujours constans dans le mal, toujours indifférens pour la vertu ; voilà les hommes. En vain s'emporteroit-on contre eux à la vûe de leur dureté, de leur ingratitude, de leurs noirceurs, de leur injustice, de leur fierté, de l'excès d'amour enfin qu'ils ont pour eux-mêmes : ils sont ainsi faits. Tous les êtres ont leur nature. Il faut que la pierre tombe, & que le feu s'éleve. Il faut, quoique dans un tout autre sens, que les hommes soient mauvais, & que leurs inclinations les rendent ennemis de leur propre repos. Je veux dire, que c'est ce qu'ils deviennent comme infailliblement, quand leur vie n'est pas

réglée par l'œconomie de la raiſon, qui leur fut donnée pour guide.

On ne ſauroit trop les définir, quand il s'agit d'en dire du mal. Tous les portraits qu'on fait en ce genre, reſſemblent à leur original, quoiqu'il y ait entre eux des différences infinies. Une politeſſe formée ſur des principes, dont ils conſervent toujours quelque reſſentiment, leur donne quelquefois les mêmes dehors. Mais pénétrez leurs diſpoſitions ſecretes; examinez leurs caracteres particuliers: quelle étrange variété de défauts! Que de découvertes, dont on ne ſe doutoit point, dont on ne pouvoit pas même avoir le moindre ſoupçon! Ce ſont des ſingularités toujours nouvelles. On ne revient point de ſon étonnement, de voir en combien de manieres les hommes ſont inſupportables. C'eſt peu de dire avec l'Ecriture, qu'ils ſe ſont tous éloignés des ſentiers de la juſtice, qu'ils ſe ſont tous égarés; qu'il n'en eſt point qui faſſe le bien, qu'il n'en eſt pas même un ſeul. C'eſt peu de dire, que leurs langues ſont aigues comme celles des ſerpens; que le fiel & le venin diſtillent de leurs lévres; que leurs pieds ſont prompts à courir, pour répandre le ſang; qu'il n'y a qu'opreſſion

sous leurs pas, que malheurs dans leurs voies ; qu'ils ne connoissent point le chemin de la paix ; & qu'ils n'ont point la crainte de Dieu devant les yeux. Ajoutez avec saint Paul, qu'ils sont pleins de toutes sortes d'injustice, de corruption, de malice, d'envie. Accumulez sur eux les noms de farouches, d'insociables, d'inquiets, de jaloux, de soupçonneux, de défians, d'indociles, d'opiniâtres, d'incorrigibles, d'irréconciliables, de fiers, de dédaigneux, de vains, d'impérieux, d'insensibles, d'inhumains, d'ingrats, de dissimulés, de trompeurs, d'indiscrets, de médisans, de querelleux, d'impertinens, d'emportés, de violens ; & soyez assuré que vous n'avez pas tout dit.

Il en est, dont le caractere est de n'en avoir point, ou de passer alternativement par tous les plus mauvais. Ne jugez d'eux, que parce que vous avez connu de leurs premieres inclinations : vous êtes sûr de vous y méprendre. Ils sont aujourd'hui, ce qu'ils n'étoient pas hier ; & seront demain, ce qu'ils n'ont jamais été ; toujours si différens d'eux-mêmes, qu'ils semblent ne faire que se succéder, ou se multiplier autant de fois, qu'ils prennent de nouvelles manieres,

ou

ou qu'il leur vient des goûts nouveaux. On ne voit chez eux qu'inquiétude d'esprit, qu'inconstance de cœur, qu'inégalité d'humeur, qu'incertitude de conduite. Quelle espérance de pouvoir vivre avec ces caméléons de l'humanité, dans une concorde constante?

Quand on n'en consulte que ces restes précieux, qui se conservent dans les bons cœurs, ou qui s'y sont réveillés par l'étude de la sagesse; on s'étonne comment, avec tant de penchant à se rechercher; comment, avec tant de raisons de se lier par les nœuds les plus étroits, tous les hommes ne composent pas une seule nation: comment ils ne sont pas convenus de vivre sous les mêmes loix, de s'assujettir aux mêmes usages, de parler une même langue, & d'honorer la Divinité d'un même culte. Mais qu'on réfléchisse à la variété de leurs génies, à la diversité de leurs sentimens, à la contrariété de leurs humeurs & de leurs goûts; on s'étonnera comment, jusqu'à huit personnes, purent convenir de se renfermer dans l'arche: comment dis-je, des familles & des sociétés moins nombreuses, peuvent se rassembler sous le même toît? Aussi n'y joüit-on pas toujours de cette tranquillité, que des dehors paisi-

bles & contens nous annoncent. L'intérieur est troublé par les jalousies & par les défiances ; les antipathies s'y nourrissent ; les aversions s'y forment par les impatiences. L'opposition des inclinations & des mœurs souleve le frere contre le frere, les enfans contre les peres, & les peres contre les enfans. Il y a même des mérites incompatibles ; certain empire d'inconvenance, qui fait, qu'avec de bonnes qualités, les femmes & les maris ne peuvent se souffrir ; certain instinct confus du sexe, qui produit des aversions déraisonnables. Un beau-pere n'aime point son gendre ; une belle-mere n'aime point sa bru. Les marâtres, dit un Poëte, ne méditent que des empoisonnemens ; elles persécutent les enfans du premier lit ; elles désertent les maisons, & peuplent la terre de vagabons & de mendians.

Entrez dans les grandes & dans les petites sociétés ; entreprenez le voyage du monde ; parcourez les Royaumes & les Provinces : y trouverez-vous un séjour où les partis ne divisent point les habitans, où les quartiers soient unis, les maisons sans discorde, les mariages sans mesintelligence ; où les proches se voyent avec confiance ; où les membres

des divers corps se traitent avec amitié ; où les égaux ne contestent point ; où les chefs ne dédaignent pas les subalternes ; & les subalternes, ceux qui sont encore au-dessous d'eux ? Un tel séjour est ce qu'on ne vit jamais, & ce qu'on ne verra point ; une vraie république de Platon. A la Cour, à la ville, à la campagne, mêmes passions, mêmes foiblesses, & mêmes divisions.

Achevons cette peinture ; & ne craignons point de la charger de traits qui ne soient pas reconnoissables. Dans l'administration des affaires publiques, que de desordres, qui troublent la tranquillité des particuliers ! Les places sont remplies comme au hazard, sans choix, sans discernement. C'est l'ambition qui les fait rechercher ; c'est la faveur qui les donne ; ce sont des gens qui se servent de leur fortune, pour forcer leur destinée ; qui n'ont ni les talens, ni les qualités nécessaires aux emplois qu'ils sollicitent ; qui ne connoissent point leurs devoirs ; qui les aiment encore moins ; qui sont sujets aux méprises, aux préventions, aux entêtemens : & ce sont souvent là leurs moindres défauts. Qu'on soit attentif aux mouvemens des grandes villes ; qu'on suive ceux qui volent

d'un quartier à l'autre, qui se poussent, qui se pressent, qui se traversent ; qu'on écoute leurs discours, ou qu'on s'informe de leurs desseins : Sont-ce les seuls besoins de la vie, qui causent tout cet embarras ? Des voisins, des proches, des freres, des concitoyens, ne courent que pour se chagriner mutuellement, que pour se défendre des uns, que pour attaquer les autres. De quoi décident les tribunaux ? ou plutôt, de quoi ne décident-ils pas ?

L'intérêt, le seul intérêt, que de tourmens ne cause-t-il pas aux hommes ? & que de ravages ne fait-il pas dans le monde ? Les uns demandent froidement ce qui ne leur est pas dû ; les autres refusent impudemment de rendre ce qu'ils doivent. Tous veulent tromper, & n'être point trompés ; acheter à vil prix, & vendre bien cher. Tous mettent leurs droits si haut, & ceux des autres si bas, qu'on ne sait par quelles voies ils peuvent se raprocher, se concilier, conclure des traités, & s'assurer de ce qui leur apartient. Les loix n'y suffisent pas ; les accords se rompent avec la même facilité, que s'ils n'avoient jamais été conclus. On revient contre les conventions les plus sollemneles ; on chicanne

sur les clauses les plus précises ; les procès terminés recommencent ; les contestations ne finissent point ; & la terre entiere seroit à partager entre deux cohéritiers, qu'ils s'accorderoient à peine pour fixer leurs limites.

A tous ces maux, quel remede ? En vain se tourmenteroit-on, pour se délivrer de tous les fâcheux, ou pour les réduire. Plus on y réfléchit, moins on voit d'apparence de leur échaper. La paix parfaite est le privilége de ceux qui sont entrés dans le repos du Seigneur, & réunis dans la jouissance de l'unique & souverain bien de tous. Sur la terre, ce n'est qu'une guerre continuelle, que la vie de l'homme avec les hommes. Toute espérance de tréve nous est ôtée de leur part. Ils laissent voir en un mot, dans leur dépravation, trop de sources de divisions, trop d'antipathie dans leurs humeurs, trop de contrariété dans leurs inclinations, trop d'oppositions dans leurs vûes, trop d'incompatibilité dans leurs manieres & dans leurs procédés, pour se flatter de les concilier tous, ou de n'en rencontrer que de sociables. Incommodes dans leurs prospérités, plus incommodes dans leurs

malheurs ; il eſt peu de bons eſprits, qui ſachent ſe faire à leurs différentes deſtinées, & porter leurs fardeaux, ſans être à charge aux autres. Avec de la vertu même & de la bonne conduite, on peut encore être inſupportable. Les plus juſtes ne ſont pas ſans quelque défaut. Tous ſont imparfaits ; tous ſont foibles ; tous ſont malades ; & ceux qui croyent ne l'être pas, ſont ceux qui le ſont le plus. Les vices les moins traitables ſont ceux, qui ne ſe connoiſſent pas, ou qui ne veulent pas s'avouer. De quelque caractere que nous ſoyions ; en quelque ſituation que la Providence nous ait placés, nous aurons à vivre avec quelqu'un qui nous fera ſouffrir, & dont nous deviendrions nous-mêmes le tourment.

Dans une fatalité ſi triſte, à quels conſeils faut-il enfin que nous déférions ? Les conſolations tirées de la néceſſité, ne ſont qu'achever d'accabler des ames foibles. On met en quelque ſorte toutes leurs reſſources dans le déſeſpoir. On les réduit à l'impoſſible. Etes-vous raiſonnable de vous tant inquiéter ? Faut-il s'abîmer dans ſes chagrins, ſe noyer dans ſes amertumes ? Laiſſez couler les rivie-

res ; accommodez-vous au train du monde ; ſongez à vivre. Remontrances ſages, mais froides. Il vaudroit mieux ſans doute ſe réſoudre à ſouffrir ce qu'on ne peut éviter, que de s'affliger inutilement d'un mal néceſſaire. Mais après tout, nous ſouffrons avec un préjugé de ſentiment, qui nous dit ſans ceſſe que nous ne ſommes pas faits pour ſouffrir. Il faut donc que notre penchant ſoit balancé par un poids de raiſons qui l'emporte ; & notre patience a beſoin, pour ſe ſoutenir, de tous les ſecours que nous pouvons puiſer dans nos réflexions.

C'eſt ce ſecours que je me ſuis propoſé d'offrir à ceux qui ſe donneront la peine de lire mon Ouvrage. Ils y trouveront une ſuite de réflexions naturelles, que tous les hommes peuvent faire, que les ſages ont faites dans tous les tems ; mais qu'une infinité de gens ne font jamais, & que peu de perſonnes ſavent faire au beſoin. Tout eſt penſé ; tout eſt dit peut-être à ce ſujet. Mais ſi mes Leçons, ſur ce que nous faiſons ſouffrir réciproquement, n'ont pas le mérite de l'invention tout entier, elles auront du moins celui de l'*enſemble* & de l'*ordonnance*. Une ſeule lecture ſuivie re-

cueillera tout ce qui n'eſt que diſperſé ſous des titres différens, qui ne l'annoncent point : & je puis ajouter à cet avantage, celui de voir traiter les matieres ſelon l'ordre qui les fait naître les unes des autres. C'eſt une eſpece d'enchaînement, qui donne plus de jour aux principes, & plus de force aux conſéquences.

Un premier eſſai, pour tranquilliſer ceux qui s'impatientent, c'eſt de les réduire à ne ſe plaindre que de leurs vrais ennemis, & pour les maux réels qu'on leur fait. De quel calme les plus agités ne jouiroient-ils pas ſouvent, s'ils avoient apris à ne ſe permettre que des averſions légitimes, & des plaintes juſtes ? Les cauſes de nos déplaiſirs les plus piquans, & de nos plus fréquentes impatiences, ſont les effets de nos fauſſes délicateſſes, de nos ſenſibilités outrées. Ce ſont les impreſſions déraiſonnables, que nous prenons contre certains caracteres. C'eſt l'excès de notre vanité, l'injuſtice de nos prétentions, nos hauteurs, notre fierté, nos dédains, nos envies, notre indifférence pour les intérêts du prochain, le défaut d'égards & de ménagemens, nos mauvaiſes habitudes,

l'attachement à nos propres ſentimens, l'inquiétude de ſortir de nos propres bornes, nos vicacités, notre malignité, l'amour de l'indépendance, notre indocilité, notre ingratitude. C'eſt le deſir de nous ſatisfaire aux dépens de tout, qui trouble notre repos, en nous faiſant troubler celui des autres. Ils nous rendent ce que nous leur prêtons; ils nous traitent comme nous leur avons appris à nous traiter. Or tout ce déſordre ne naît que des faux jugemens que nous portons d'eux & de nous-mêmes. Nous ne conſidérons les injures que du côté des perſonnes qui les font, ou qui les reçoivent; & nous nous trompons dans l'idée que nous nous formons des unes & des autres.

Je ſuis donc la méthode de ceux qui veulent découvrir la vérité dans l'étude des ſecrets de la nature, dans la recherche des faits, & dans les connoiſſances de ſpéculation pure. Je commence le traité de la ſcience de ſouffrir, par diſſiper les préjugés. J'en examine la ſource; j'en dévelope l'injuſtice & les mépriſes. J'entre dans le détail des mécomptes; & je fais voir de combien de maux on peut ſe guérir ſans autre reme-

de, que le soin d'apprendre à ne les plus considérer comme des maux.

Je donne ensuite à ceux, dont on auroit quelque raison de se plaindre, toute la réalité qu'ils peuvent avoir ; & je propose les motifs qu'on a de les supporter. Ces motifs sont tirés de la considération des foiblesses de la nature, des liaisons du sang, & des engagemens de la société. Les foiblesses de la nature nous découvrent ce que nous pouvions être, ce que nous sommes, ce que nous avons été, ce que nous serons un jour. Et sur ces différentes vûes, l'obligation de dissimuler ce que nous souffrons, se varie. C'est tour à tour, la pitié, l'équité, la reconnoissance, l'intérêt & les prévoyances, qui nous y déterminent.

Les liaisons du sang doivent nous inspirer les affections les plus tendres pour ceux qu'elles nous unissent. Il n'est point de traitemens que le sentiment d'une étroite proximité ne doive rendre supportables. Toutes les impatiences en ce genre sont des reproches que des ames dénaturées ont à se faire. Leurs aversions ne sont jamais sans inhumanité, sans injustice, sans ingratitude. Les rai-

sons de leurs mécontentemens sont souvent d'autant plus honteuses, qu'elles sont plus bisarres. Les parens ne souffrent communément des parens, que parce qu'ils manquent à ce que leurs devoirs mutuels exigent d'eux; & quelques peines, que leurs liaisons puissent traîner après elles, elles sont mêlées de tant d'avantages, qu'elles doivent toujours leur paroître douces.

La société se forme par le lien des besoins réciproques; & par la diversité de ses engagemens, elle nous donne des relations nécessaires avec toutes sortes d'esprits. Ces relations s'établissent indépendamment du caractere des personnes, & nous mettent dans l'obligation de leur pardonner leurs défauts, parce que nous ne pouvons nous passer de leurs secours. L'amour de l'utilité commune veut que chacun contribue de tout ce qu'il peut à la procurer; qu'il se conforme aux loix, aux coûtumes, aux usages, à tout ce que l'ordre du gouvernement & l'administration des affaires publiques exige. L'équité veut qu'on se soumette à tout ce qui peut y faire sentir le poids des assujettissemens; ou qu'on renonce aux avantages, qu'on en

retire. Je descens par tous les dégrés de la subordination, d'où naissent les dépendances immédiates & les relations particulieres. Ceux qui commandent, & ceux qui doivent obéir ; ceux qui se font servir, & ceux qui servent ; les grands & les petits ; les riches & les pauvres ; les maîtres & les disciples ; les pasteurs & les peuples ; les supérieurs & les inférieurs, y trouveront les raisons qu'ils ont de s'accommoder réciproquement à leurs foiblesses : & là finit la premiere Partie.

Dans la seconde, j'entre avec les impatiens dans l'examen des partis, que la résolution de ne rien souffrir pourroit leur inspirer ; & je découvre que toutes leurs ressources sont déraisonnables, extrêmes, inutiles, dangereuses, funestes, criminelles. Je suis les inconstans dans toutes leurs tentatives. Je supute avec eux ce qui leur revient des mouvemens qu'ils se donnent ; & je les fais convenir, qu'il y a plus à perdre qu'à gagner dans le changement. On y trouve des obstacles du côté des devoirs & des personnes, du côté du tems & des lieux. On en trouve dans l'injustice des hommes, dans leurs violences, dans leur maligni-

té, dans leur infidelité, dans leur indifférence. On en trouve enfin dans ſes propres engagemens, dans ſes promeſſes, dans ſes attachemens, dans ſa fortune & dans ſes intérêts. Les projets s'évanouiſſent, ou le ſuccès eſt funeſte. Une ſituation changée n'en devient que plus dure ou plus déſagréable par l'effet même, ou par la peine dont l'inconſtance eſt quelquefois punie.

Je viens à ceux qui s'abandonnent aux plaintes : & je remarque en combien de ſortes d'imprudences & d'injuſtices l'impatience les précipite ; à combien d'inconvéniens les plaintes les expoſent ; combien de ſuites déſagréables, ou nuiſibles, elles traînent après elles. Je vois ceux qui croyent y puiſer quelque ſoulagement, changer de petits maux en de plus grands ; verſer de l'huile ſur le feu, qui les conſume ; s'interdire toute eſpérance d'adouciſſement dans leurs peines ; & forcer ceux qui les font ſouffrir à leur donner de quoi ſe plaindre encore plus.

La mauvaiſe humeur, l'eſprit chagrin, la mélancolie, qui ſe nourrit de ſes déplaiſirs ; la miſantropie, qui ſe réſout à tout haïr, les dépits contre les hommes

& contre Dieu ; la triſteſſe obſtinée ; qui ſe tourne contre elle-même ; l'orgueil, qui craint de ſe dégrader en ſe plaignant ; la vanité, qui ſe repaît de l'idée de ſon innocence, & qui mépriſe en ſecret ce qu'elle ménage au-dehors ; l'amour-propre rafiné, qui s'en tient à ce qu'il ſouffre, de peur de s'attirer encore pis ; les ſerremens de cœur, les reſſentimens étouffés, les haines diſſimulées, ſont autant de ſortes de malheureux, qui ne le ſont que par l'envie de ne l'être pas, ou par le déſeſpoir de l'être. Je laiſſe à décider laquelle de ces diſpoſitions vaut une patience, dont les ſolides motifs aſſurent la paix du cœur.

Je paſſe à la vengeance ouverte, & je la peins, comme elle eſt en effet, horrible dans toutes ſes circonſtances. Ce ſeul ſujet préſente tant d'idées différentes, qu'il a fallu le diſtribuer en pluſieurs Leçons, qui ſont comme une ſuite de tableaux. On y voit les diverſes eſpeces d'injuſtices, que celui, qui veut ſe venger, commet contre les hommes, contre Dieu, contre lui-même. A l'égard des hommes, il viole l'humanité, l'équité, les régles les plus inviolables des

jugemens. Il prononce dans sa propre cause, sans suivre d'autre loi que celle de ses ressentimens, sans connoissance, sans autorité. C'est par-là qu'il péche contre Dieu, dont il usurpe le droit, dont il condamne les bontés & la conduite, dont il viole les loix par la nature des moyens dont il se sert, & dans le caractere des satisfactions qu'il se fait. On s'arrête aux vengeances de la langue, qu'on examine dans leurs principes; & cette réflexion conduit à reconnoître que les vengeances, qui semblent épargner la vie pour s'en prendre à l'honneur, ne différent point au fond de l'homicide. On compte ensuite les tourmens, que la vengeance cause à l'homme dans le desir, dans le projet, dans l'exécution, dans les suites; tourmens d'autant plus déraisonnables, qu'ils sont plus inutiles à la satisfaction de celui qui les éprouve. On lui montre qu'il acheve de flétrir son honneur, en croyant le réparer; & là sont confondues toutes les vaines idées de gloire, dont le monde voudroit relever une action, qui n'a rien en soi-même que de bas & de honteux.

Ici le duel a trouvé sa place. Je n'ai pû me dispenser d'en parler; & je me

faisois d'abord un scrupule d'en parler sérieusement. Il me paroissoit que ce brutal entêtement étoit une de ces illusions folles, qu'il ne faut combattre que par les ironies & par le ridicule. Mais le faux honneur a fait une si forte impression sur plusieurs de ceux qui le regardent comme le privilége de leur naissance, ou de la profession des armes; quelques-uns en parlent avec tant de sérieux, que pour les désabuser plus sûrement, il m'a fallu mêler les raisonnemens aux justes railleries. S'ils daignent jetter les yeux sur mes réflexions, ils apercevront à la premiere vûe la prodigieuse distance du véritable honneur à celui que leur imagination se représente. Ils reconnoîtront qu'ils n'ont poursuivi jusqu'à présent qu'une ombre vaine, qui s'échape des mains de ceux qui croyent la saisir. Ils reconnoîtront enfin, que la folie du duel est égale dans toutes les suppositions; & soit que la religion les touche encore, soit qu'ils en mépriſent les promesses & les menaces, ils avoueront que leur vie vaut mieux que ce fantôme, auquel ils se font un devoir de la sacrifier.

A ces fausses ressources de l'impatience

tience, j'oppose les vrais moyens de conserver la paix. Le premier qui se présente, & ce qui doit être le fondement de tous les autres, c'est l'amour de cette paix, qui nous fait désirer de l'avoir avec ceux même qui ne l'aiment pas. Il faut que cet amour soit conduit par la prudence, qui l'éclaire sur le discernement des personnes, & sur le choix des manieres dont il faut user, selon les différens caracteres.

Un principe d'équité, d'où toutes les loix sont nées, veut que nous nous rendions des services réciproques, comme nos besoins le sont. Chacun de nous est obligé de travailler pour la société, selon ses forces & sa situation. Ne vouloir que son bien particulier, ou ne chercher qu'à se satisfaire dans le bien qu'on fait; être sans gratitude pour ceux qui procurent l'utilité commune, ou sans zèle à la procurer; c'est donner de soi de justes sujets de plaintes aux autres, & se mettre dans la nécessité d'avoir beaucoup à se plaindre d'eux.

Mais il ne suffit pas encore d'être exact aux devoirs extérieurs de la justice. Les hommes veulent qu'on les aime, qu'on les estime, & sont quelque-

fois moins sensibles aux services réels, qu'aux simples démonstrations. La dépravation du monde les a fait dégénérer en pures cérémonies : mais le peu de cordialité qui les accompagne, n'en dispense point la probité. Pour se délivrer de ses scrupules & diminuer ses peines, il lui convient de rappeller les mœurs à leurs principes, & de rendre à la politesse les sentimens dont elle est l'expression. Que s'il est funeste à notre repos d'en négliger les devoirs à l'égard de qui que ce soit, nous devons être d'ailleurs toujours plus religieux à les rendre, que séveres à les exiger. Mille raisons de justice & d'expérience nous obligent à penser toujours moins favorablement de nous que des autres. Nous les offensons, si nous leur demandons plus d'égards, que les usages n'en prescrivent; si nous aimons les louanges outrées & les flatteries serviles ; si nous affectons de nous faire valoir & de nous donner des préférences. Par-là, nous blessons leur vanité ; nous excitons leur jalousie ; nous les forçons à nous humilier par le défaut d'une modestie, que souvent ils n'ont pas eux-mêmes, mais dont ils sentent la justice & la bienséance.

Après l'attention sur les manieres, je prescris les régles que nous devons observer dans nos discours. La société ne s'entretient que par cette communication de nos pensées & de nos sentimens. L'usage de la parole est de manifester ce que nous avons dans l'esprit & dans le cœur. Le mensonge est une perfidie qui rompt toutes les alliances : mais le perfide est connu tôt ou tard pour ce qu'il est, & s'expose à toute la haine qu'il mérite. La sincérité, la droiture, la bonne-foi, sont pour nous d'un intérêt préférable à tous ceux qui nous les font violer.

Les grands discoureurs ne sont guéres moins odieux que les menteurs. On parle toujours trop quand on aime à beaucoup parler. Les indiscrets, les médisans, les railleurs & les critiques sont des pestes publiques ; mais le contre-coup de ces vices retombe comme infailliblement sur ceux qui se les permettent.

Nos jugemens étant comme les guides de notre conduite ordinaire à l'égard de ceux avec qui nous avons des relations, notre attention la plus continuelle doit être de prendre garde que ces jugemens ne soient injustes. De-là naît une

nouvelle néceſſité de travailler à ſe défaire de tout intérêt de prévention ; de n'être ni trop précipité, ni trop préſomptueux, ni trop crédule ; de ne point trop écouter les ſoupçons ; de ſe défier des premieres impreſſions, des conjectures, des rapports incertains ; de remonter juſqu'à l'origine des bruits communs ; de ſonder enfin les fondemens de toutes ſes connoiſſances, pour ne ſe déterminer que ſur les certitudes dont les faits humains ſont ſuſceptibles.

Malgré ces précautions, il y a dans la vie des momens de perplexités qui nous forcent d'implorer d'autres lumieres que les nôtres. C'eſt l'écueil de la prudence. On verra qu'elle ne ſauroit être trop circonſpecte, & trop déſintéreſſée dans le choix de ceux qu'elle ſe propoſe de conſulter. Et j'ajoute qu'à conſidérer les ſuites des avis les plus ſages, il n'eſt rien de plus important à notre tranquillité, que de ſe réſoudre à n'en donner jamais, ou de n'en donner dans les conjonctures les plus inévitables, qu'avec des réſerves infinies.

Combien de gens qui vivroient preſque ſans inquiétudes, s'ils pouvoient renoncer à celle de ſe mêler de ce qui ne

leur convient pas, ou de ce qui ne les intéresse point ! Je leur découvre les inconvéniens de leur imprudence ; & j'y joins celle de pécher contre les bienséances légitimes. L'exactitude à les observer leur épargnera des désagrémens aussi justes qu'infaillibles, quand on entreprend de s'en affranchir.

Ce n'est déja que trop à l'homme d'avoir à répondre de lui-même. Je plains ceux qui sont chargés de former les autres, ou de les réformer : mais je les avertis que le mal ne vient pas tant du devoir de la correction que des fautes qu'on y commet. Qu'ils cherchent moins à se contenter qu'à se rendre utiles à ceux qui sont confiés à leurs soins ; qu'ils s'appliquent à les bien connoître ; qu'ils jugent avec équité de leurs écarts ; qu'ils sachent distinguer les remédes qui conviennent, & les momens d'en user à propos ; qu'ils ne se rebutent point de la difficulté de l'entreprise ; & qu'ils ne l'abandonnent jamais, lors même que la plus longue expérience semble justifier leur désespoir de réussir. Ils marchent entre deux écueils également dangereux ; & verront ceux qu'ils ne corrigeront point, ou qu'ils corrigeront mal,

devenir leurs plus terribles fléaux.

J'écoute les plaintes de ceux qui sont soumis aux corrections ; & quelques malheureux qu'ils se croyent, je leur prédis que s'ils cherchent à secouer le joug, ils ne feront que l'aggraver. La fausse suffisance qui leur persuaderoit qu'ils n'ont pas besoin d'être repris ; ou l'indocilité qui leur feroit rejetter les répréhensions, ne seroit déja d'elle-même que trop odieuse. Mais quel malheur plus grand pour eux que celui d'être inutiles au monde, à charge pour eux-mêmes, incommodes aux autres par leur seule ineptitude, & par les vices qu'ils auroient conservés !

Il semble que la difficulté de reprendre utilement devroit nous en ôter l'envie, quand aucun engagement ne nous en impose le devoir, ou quand du moins aucun titre ne nous en donne le droit. Mais cette envie chez nous est comme inséparable de celle de ne rien souffrir. Nous voulons contraindre les hommes à n'avoir plus de vices, uniquement parce qu'ils nous nuisent. C'est une tentative folle, dont je désabuserai par des raisons solides, & sur-tout par celle de l'impossibilité. Le sage comprendra qu'il

vaut mieux se faire quelque violence, pour s'accommoder aux plus incommodes, que de se tourmenter vainement à les accommoder à soi.

Quelques attentifs que nous puissions être à n'offenser personne, il s'en trouve toujours beaucoup que nous offensons réellement, ou qui se croyent offensées de notre conduite même la plus réguliere. J'examine à quoi le devoir & l'intérêt nous engagent à l'égard des unes & des autres ; & je conclus que comme aucun prétexte raisonnable ne nous dispense des satisfactions que nous devons, tout conspire à nous rendre indifférens, faciles, prévenans sur celles qui semblent nous être dûes.

Si tous ces moyens de conserver ou de recouvrer la paix étoient mutuellement observés par ceux qui sont obligés de vivre ensemble, il s'éleveroit entre eux peu de troubles : mais parce que notre fidélité ne nous répond jamais de celle des autres, je conseille à ceux qui sont dans la peine, de ne point trop s'en occuper. La résolution de supporter patiemment leurs maux, les rendra plus légers par l'habitude qu'ils s'en feront. Il y a même certains défauts qui

ne méritent pas qu'ils s'en inquiétent ; ou parce qu'ils leur nuisent moins qu'à ceux qui les ont, ou parce qu'ils ne leur laissent aucune espérance de les voir réformer.

Au reste, le grand secret de vivre plus tranquille, c'est de n'avoir rien à se reprocher. C'est la derniere considération que cette seconde Partie fait faire à ceux qui souffrent, en quelque maniere & pour quelque sujet que ce soit. Qu'ils n'abandonnent jamais le bien ; qu'ils ne succombent point à la tentation de vaincre le mal par le mal ; qu'ils édifient les méchans par leur douceur, par leur modération, par leur patience ; qu'ils desirent leur changement ; qu'ils y contribuent de tout ce qui dépend d'eux : & quel que soit le fruit de leurs ménagemens, ils trouveront, dans leur propre fond, une source de consolations pures, que toutes les amertumes répandues sur leur vie ne pourront altérer.

Ceux que les pensées du salut rendent encore plus sensibles à leur perfection qu'à leur repos, trouveront les instructions de la troisiéme partie beaucoup plus intéressantes pour eux, que celles des deux premieres. Ils y verront

avec

avec reconnoissance qu'il n'est aucun des maux dont la nature impatiente murmure, que la piété ne puisse faire servir à ses usages. Ils justifieront la sagesse de la Providence qui leur prépare des secours utiles ou nécessaires en quelque sorte dans toutes les imperfections des hommes. Je les reprens les unes après les autres pour les leur offrir sous ces nouvelles vues. C'est comme une seconde Ecole où je les introduis : & cette espece de renversement d'objets, m'a fait renfermer dans la premiere Leçon l'idée générale que je leur en donne, afin qu'elle soit plus présente à leurs esprits, & qu'elle les fasse entrer plus aisément dans la suite des réflexions particulieres.

Je termine enfin cet Ouvrage par les maximes abregées qu'on peut recueillir de ses différentes parties : & je le fais en faveur de ceux qui, sans reprendre la peine d'une plus longue lecture, voudront puiser dans ce qu'ils auront déja lû des regles de conduite, selon leurs différens besoins. J'y joins une Priere, pour les aider à demander l'esprit de la patience, & la grace de former leurs sentimens sur les maximes

que je viens de leur remettre sous les yeux.

Je l'ai dit en cet endroit ; & je ne puis m'empêcher de le répéter. Je sens que le succès de mon travail ne répond point à ce que je m'en étois promis au moment que j'en formai le projet. Je ne suis pas le premier qui se soit plaint de cette imposture de notre esprit. Il semble qu'il prenne plaisir à se surprendre lui-même en défaut : & pour parler plus sérieusement, rien n'est plus propre que cette défaillance, à nous convaincre de toute sa foiblesse. Nous n'exprimons jamais les choses aussi parfaitement que nous les avons comprises. *Les discours que je fais*, disoit saint Augustin, *m'ont presque toujours déplu. Je les voudrois meilleurs, tels que je les goûte souvent dans mes pensées, avant de les produire au dehors par le son de mes paroles. Et quand ce que je dis est au-dessous de ce que je conçois, je ne puis que m'affliger de voir que ma langue ne suffit pas à mon cœur.*

De Catechiz. rudibus. c. 2.

Avec ce déplaisir, un Auteur raisonnable ne se résoudroit point à publier ce qu'il compose, s'il ne pensoit qu'à se contenter. Mais il faut se souvenir que ce n'est pas pour soi qu'on écrit ; & que

l'utilité des autres doit toujours être le motif qui détermine sur la publication. Je ne sçais même comment il arrive que ce qu'on laisse échaper à sa plume avec le plus de répugnance, n'en est ordinairement que plus favorablement reçu de ceux qui le lisent. Ce n'est pas que je me sois négligé dans la composition. J'ai fait tout ce qui dépendoit de moi dans les momens où j'écrivois, pour y mettre autant de perfection qu'un Lecteur équitable en peut exiger. Je n'ai point permis à mon imagination de se décharger confusément du sujet dont elle étoit pleine: & je n'ai laissé venir les matieres qu'autant qu'il m'a paru qu'elles naissoient les unes des autres. Que si quelquefois on trouve que dans l'exposition je n'ai pas été si scrupuleux sur l'arrangement des pensées, c'est que j'ai craint la sécheresse d'un discours trop méthodique; & j'ai tâché d'y substituer, autant que j'ai pu, les agrémens de la variété. La Lecture de chaque Leçon fera convenir qu'il n'y manque rien de ce que le Sommaire annonce: & j'ai cru que c'en étoit assez pour m'acquiter. J'ai placé par-tout des caracteres: ils étoient essentiels à celui de l'Ouvrage.

Mais pour prévenir l'ennui de les voir reparoître en différens lieux, j'ai pris soin de ne les point faire trop ressemblans. Si quelqu'un se reconnoît dans les peintures des vices, je le supplie de ne point prendre le change dans l'application pour les attribuer à d'autres. Qu'il se persuade que c'est lui-même qu'on a voulu peindre; & qu'aux difformités d'un portrait, qui pourra mortifier son amour-propre, il n'ait point d'autre pensée que celle de se réformer.

LES LEÇONS

LES LEÇONS DE LA SAGESSE SUR LES DÉFAUTS DES HOMMES.

PREMIERE PARTIE.

PREMIERE LEÇON.

Ce sont nos préjugés, qui causent nos plus vives sensibilités sur ce que nous souffrons de la part des hommes. Source de ces préjugés. Idée générale de la nécessité de les approfondir & de l'utilité de ces premieres considérations.

TOus les maux de cette vie sont de si petits maux, que l'homme en souffriroit infiniment moins, s'il sçavoit les prendre pour ce qu'ils sont. Mais souvent il n'est malheureux, que parce qu'il croit l'être, & presque toujours qu'autant qu'il le croit. Il

se fait des peines, qui n'ont de réalité que celle, qu'il leur donne. Il ajoute aux chagrins, qui lui viennent d'ailleurs. Sa sensibilité les mesure sur elle-même; & sa sensibilité dépend de ses opinions, ou de ses foiblesses.

Ce sont là les vraïes sources des larmes qui ne tarissent point, des douleurs désespérées, des afflictions sans consolation, des plaintes éternelles. Il n'est point de pertes médiocres pour l'avarice; point de légeres humiliations pour la vanité; point de travaux, qui ne soient accablans pour la paresse; point d'incommodités, que la molesse ne trouve insuportables; point de tourmens modérés pour une délicatesse, qui s'est portée jusqu'à l'excès; point de dangers, où la pusillanimité ne succombe; point de maladies, qui ne deviennent mortelles avec une imagination frapée des terreurs de la mort. Il ne faut qu'un fil d'araignée pour achever d'étrangler ceux, que la crainte suffoque. La peur en tuë plus que la fievre.

Que de déplaisirs, qui s'évanouiroient, si nous en réduisions les sujets à leur juste valeur! Les sens nous séduisent; la mépriſe de la raison va jusqu'à nous plonger dans la tristesse la plus profonde à la vûe de ce qui devroit nous

mettre au comble de la joie. Il paroît donc que pour modérer nos impatiences, il n'y auroit qu'à nous dire d'en démasquer les objets, de les placer dans leur vrai jour, & de les considérer nous-même avec des ïeux plus sains.

Mais cette leçon générale a son aplication particuliere à ce que nous souffrons de ceux, avec qui nous avons à vivre. Rarement on nous mene au-delà de ces maux, qui ne se sentent que par l'esprit, & qui ne sont en effet que ce que l'esprit les fait, ou ce qu'il en pense. Ce ne sont, dans le train commun de la vie, que des défauts supposés de conduite, ou de manieres; que des discours peu mesurés, ou peu convenables; que des reproches, ou des conseils à contretems; que des traitemens enfin, qui nous semblent injustes, ou déraisonnables: & toutes ces présomptions ne se forment en nous que sur une double fausseté de jugemens. Nous pensons de nous-même trop favorablement, & trop désavantageusement du reste des hommes.

Ecartons tous les préjugés, qui grossissent à nos ïeux les torts qu'on nous fait, qui changent la nature des injures, qui nous font croire que nous sommes outragés, quand nous ne le sommes point; il

ne nous restera de tous nos ressentimens qu'une forte conviction de nous être souvent plaints, tandis qu'on avoit à se plaindre de nous.

Les causes de ces faux jugemens sont infinies dans un cœur, dont la raison ne dirige point les mouvemens, ou dont la piété n'a point réformé les affections. Un désintéressement parfait nous persuaderoit qu'on ne nous offense jamais. Il n'est personne, qui n'ait des reproches à se faire. Les sujets en sont plus ou moins graves : mais, à se rendre une exacte justice, le moins coupable trouveroit qu'il n'a plus de droit aux ménagemens des hommes ; qu'il n'est point de mauvais traitemens, dont il ne soit digne : & cette pensée devroit étouffer en nous jusqu'aux moindres murmures.

Mais nous nous aimons avec trop d'aveuglement, pour reconnoître au vrai ce que nous méritons, ou pour en convenir. Nous ne comptons qu'avec nous seuls, & nous disons en secret à tout ce qui nous aproche : *Rens moi ce que tu me dois.* Or ce qu'on nous doit est aprécié sur l'estime, que nous avons pour nous-même, & sur les idées, que nous nous en sommes formées. Voilà nos titres & le fondement de toutes nos prétentions. C'est de-là que

nous puisons le droit de tout exiger des hommes, & celui de leur faire des crimes des imperfections, que la nature leur a laissées, ou des oppositions, que nous nous sentons pour eux.

Tout ce qui fait sur nos sens des impressions désagréables; tout ce qui ne simpatise pas avec nos inclinations; tout ce qui nous est contraire; tout ce qui ne nous convient pas; tout ce qui nous déplaît, fût-il d'ailleurs irrépréhensible, est coupable à nos ieux de quelque injustice.

Pour ne nous en point faire, il faudroit à notre gré nous aimer autant que nous nous aimons; il faudroit nous estimer, nous aprouver, nous loüer, nous admirer en tout; il faudroit n'être occupé que de nous, s'empresser à nous servir, prévenir nos désirs, négliger ses propres besoins pour les nôtres, abandonner ses intérêts, s'oublier soi-même, & se livrer sans réserve à nos vûes, à nos usages, à nos caprices. Nous aurions peine à nous répondre sur le *pourquoi*; mais il est certain que c'est à tout ce dévouement que nous prétendons.

Ainsi, déja trop pleins de ce que nous sommes, si quelque mérite vient mettre le comble à la complaisance, que nous avons si gratuitement en nous-même,

notre vanité ne met plus de bornes aux égards, qu'elle se croit dûs. Pour une seule qualité capable de faire ouvrir les yeux sur nous; pour un seul talent, qui nous distingue, on ne nous considere jamais autant qu'on le doit; jamais on ne nous respecte assez; jamais on ne porte assez loin les attentions & les déférences. Nous voulons que les plus indifférens soient touchés de quelques perfections, qui leur sont inutiles, ou que peut-être ils n'aperçoivent point.

Ici, nous nous montrons doublement injustes. Nous ne pouvons souffrir qu'on rende les mêmes hommages à ceux, qui nous ressemblent, ou qui valent mieux que nous. On est contre nous, dès qu'on n'est pas tout à nous. Tout partage nous choque. Nous considérons la réputation, les éloges, les distinctions & les préférences comme des biens, qui nous apartiennent en propre. Il semble qu'on nous dérobe toute la considération, qu'on porte ailleurs; ou que les dons, que nous n'avons pas reçus, n'en méritent aucune. Nous ne pardonnons point à ceux qu'on nous égale, ou qu'on met au-dessus de nous. Tout ce qu'ils disent; tout ce qu'ils font; tout ce qui vient de leur part, nous blesse, parce que nous

sommes blessés de leur mérite.

Au défaut des qualités réelles, nous nous en faisons d'imaginaires; & le mérite de cette sorte est sans comparaison le plus commun dans le monde. Les vertus y sont rares; & personne pourtant ne renonce aux priviléges, dont elles seules auroient droit de joüir. On se travestit en mille manieres, pour s'en imposer sur ce qu'on est & sur ce qu'on veut paroître. On se revêt de chimeres. On se releve par des prérogatives aussi vaines, qu'elles sont étrangeres à ceux, qui s'en prévalent. Il est inconcevable combien de fausses idées on se fait sur ce qu'on apelle la naissance, la fortune, les dignités, les charges, les supériorités, les rangs; de combien de vanités ceux qui possédent ces frivoles avantages, ceux qui les ont possédés, ceux qui leur apartiennent, & jusqu'à ceux qui les approchent, s'entêtent; combien de sortes de tributs ils éxigent de ceux qui ne leur doivent que des sentimens d'humanité.

L'éducation n'est quelquefois pas moins contagieuse. On est né de parens qui n'ont point de part aux distinctions du monde; ils ne sont ni nobles, ni riches, ni puissans; mais ils ont la folie de prendre des modéles dans des condi-

tions au-dessus d'eux : leurs enfans apprennent, de leur exemple & de leurs discours, à se croire ce qu'ils ne sont pas ; leurs sentimens & leurs manieres de penser s'accordent avec ce qu'ils croïent être ; ils vivent, ils agissent sur ce ton-là. Mille défauts naturels, que les parens ou les maîtres ont négligé de corriger ; mille fausses maximes, dont ils ont rempli l'esprit des jeunes gens, les rendent insociables, & leur persuadent que tout le monde l'est. Souvent il ne leur manque rien pour être aussi pleins de caprices & de fantaisies que les grands les plus enivrés de leur grandeur. On diroit que tous les autres hommes sont nés leurs esclaves ou leurs tributaires.

Les mauvaises habitudes surviennent, & forment des travers presque irremédiables. C'est l'arbre qui se courbe en croissant, & qui ne peut plus se redresser. Les hommes s'éloignent les uns des autres, en suivant des penchans contraires, & sont comme incapables de se rapprocher. S'ils veulent vivre ensemble, il faut qu'ils se contraignent, ou qu'ils s'incommodent.

Quelle force encore la différence des opinions sur les objets de la piété ne donne-t'elle pas aux préventions ? Nous

excusons tout dans ceux, qui pensent comme nous ; & nous condamnons tout dans le parti contraire. Rien ne doit tant unir les hommes que la Religion prise dans ses vrais principes ; & par mille capricieuses illusions, rien ne les divise tant. De tout tems ce fut l'origine des aversions les plus déclarées, des inimitiés les plus implacables, des guerres les plus cruelles. La moindre diversité de conduite suffit pour donner de l'éloignement, pour altérer la paix des sociétés, & pour en rendre les membres inconciliables.

La conformité même des sentimens & des spéculations ne ferme pas la porte à toute division. Rien ne contribue plus à nous prévenir en notre faveur, & contre nos freres, qu'un dehors régulier & des mœurs austéres. Tout ce qui ressemble à la vertu, sans être la vertu même, ne sert qu'à nous rendre plus attentifs & plus sensibles, plus impatiens & plus inexorables Le caractere sur tout d'un faux dévot, est de remarquer toutes les fautes, & de n'en pardonner aucune.

On suporteroit, dit-on, les foiblesses ; c'est la malice, qui révolte. Mais cette disposition ne se trouve souvent que du

côté de ceux, qui la supposent dans les autres. La vivacité, la précipitation, la colere, l'animosité, le ressentiment, le mauvais esprit, le cœur corrompu, nous fait juger sans ménagement tous ceux qui nous offensent, ou qui paroissent nous offenser. Nous portons toujours dans notre propre fond de quoi les supposer coupables & les condamner sans les entendre. Il n'est point d'excuse pour eux, point de justifications, qui s'offrent d'elles-mêmes, ou qui nous trouvent disposés à les recevoir.

Quel moïen de se persuader qu'on nous traite mal & qu'on nous aime! C'est l'écüeil de la patience. Une sensibilité, qui ne raisonne point, ne nous laisse voir que de l'indifférence, que des froideurs, que de la haine dans l'affection la plus sincere, dans le zèle le plus empressé, dans la tendresse même. Nous haïssons par ingratitude ceux, à qui la reconnoissance seule devroit assurer tout notre amour.

Avec si peu d'équité naturelle, avec une si prodigieuse facilité de nous séduire, tout doit nous devenir étrangement suspect dans nos plaintes. Ce qui nous inquiéte, n'est ordinairement rien moins que ce que nous croïons. Souvent

c'eſt tout le contraire ; & très-ſouvent c'eſt moins que rien. Nous accuſons tout, où nous ſommes ſeuls coupables.

Aprenons donc premiérement à nous rendre juſtice : entrons dans le détail des préjugés dont nous ſommes capables : ne craignons point de nous en avouer les cauſes ; reconnoiſſons-en toute l'injuſtice ; & convainquons-nous bien de l'intérêt que nous avons d'en découvrir les illuſions ; cherchons-en les remédes. C'eſt de notre repos, qu'il s'agit ; & notre repos ne dépend quelquefois, que de juger ſainement de ce qui le trouble. C'eſt le ſort de ceux qui tombent en défaillance à la vûë d'un fantôme qu'ils croïent apercevoir. Tout leur mal vient de leur erreur. Ils ſe tranquiliſent, quand la raiſon peut gagner ſur eux d'aller conſidérer de plus près ce qui cauſoit leurs émotions.

II. LEÇON.

L'antipatie nous fait juger mal des actions par les personnes. Tout nous déplaît dans ceux, qui nous déplaisent. L'excuse de l'impatience en fait alors le crime. On n'est malheureux, que parce qu'on n'aime point ce qu'on doit aimer.

LA NATURE nous a liés par tant de nœuds, & par des nœuds si touchans, qu'elle n'a point laissé de prétexte à notre indifférence. Le précepte de l'amour auroit dû nous être inutile; & le comble de notre injustice, c'est de ne nous pas aimer après le précepte même. Des hommes sans affection, sans tendresse, sans bonté, sans douceur les uns pour les autres, ne méritent plus le nom d'hommes. Plus on réflechit sur leurs mésintelligences & sur leurs inimitiés, moins on conçoit comment ils en sont venus jusqu'à démentir ainsi tous les sentimens de l'humanité. Jamais ils n'eurent de raisons légitimes de se haïr. Quel désordre & quelle surprise, de les voir se haïr sans raison!

D'où viennent ces aversions, dont on

ne peut se rendre compte à soi-même? On hait, parce qu'on hait, & comme s'il étoit naturel de haïr. Chacun de nous a ses antipaties. Rien de si commun, que d'en prendre des impressions plus ou moins sensibles. Il n'est presque personne, qui ne nous affecte d'une certaine manière au premier coup d'œil. Ce sont des attraits ou des répugnances, que cette simple vûë nous donne. On est déja comme tout près d'aimer, ou de haïr ce qu'on n'a pas encore eu le tems de connoître; & ce sentiment confus décide souvent de ce que nous allons être à l'égard de ces sortes de personnes, si les situations, ou les conjonctures nous engagent à quelque commerce avec elles. Les sens nous entraînent, où la raison seule doit nous guider.

Qu'avons-nous contre un homme, dont l'extérieur ne nous revient pas? Sa figure est-elle un crime? change-t'elle la nature de ce qu'il fait, ou de ce qu'il dit? le dépouille-t'elle du droit qu'il a comme tous les autres hommes à nos égards, à nos attentions, à nos complaisances, à nos bons offices? Ouï, tel est le funeste effet des antipaties déclarées. On s'y livre sans raisonner; & c'est une des premieres causes de l'impa-

tience & des désagrémens de la vie. Tout déplaît dans ce qu'on n'aime point. L'opposition, qu'on a pour le caractere, change l'idée, qu'on devroit avoir des personnes. On se trompe sur les bonnes & sur les mauvaises qualités, dont on ne juge que par impression.

Dans ce préjugé, vous disputez des goûts. Vous mépriſez quelquefois ce que tout le monde estime. Votre imagination prête aux hommes un ridicule, qu'ils n'ont pas. Vous les apréciez à vos dédains. Vous leur donnez des noms, qui les dégradent. Le sçavant, si son premier abord vous a prévenu, c'est pour vous un *Pédant*; le Magistrat, un *Robin*; le Noble, un *Gentillâtre*; la femme réguliere, une *Bigote*; le Prêtre, un *Cagot*; la Religieuse, une *Béguine*. Vous regardez avec une froide indifférence leurs qualités & leurs actions les plus louables. Jamais vous ne leur donnez tout leur prix. Ce qu'on fait pour vous-même, n'est jamais bien fait. Vous êtes ingrat, sans scrupule. Vous trouvez mauvais qu'on attende de vous quelque reconnoissance; & il semble que les plus grands services ne soient que trop païés par vos mépris.

Est-ce sur les autres, est-ce sur vous

que cette mauvaise humeur retombe ? Faut-il vous rappeller combien d'amertumes elle répand sur tout le cours de votre vie ; de combien d'avantages, ou d'agrémens elle vous prive ; quel surcroît elle ajoute à vos peines réelles ? C'est elle qui vous bannit de certaines sociétés, où tout est content & propre à contenter, excepté vous. La présence d'une personne, qui vous a blessé les ïeux, empoisonne toutes les douceurs, que vous pourriez y goûter. Vous désertez des maisons & des compagnies, où les entretiens vous édifieroient, où l'exemple vous animeroit au bien. Vous perdez le fruit des instructions d'un maître, pour qui vous avez du dégoût ; & vous sentez doublement le poids d'un travail, qu'il vous empêche d'aimer.

D'un autre côté peut-être, vous voilà réduit à vous consumer d'ennui dans un engagement irrévocable. Vous en haïssez les obligations les plus douces : vous traînez en gémissant un joug, qui vous deviendroit léger, si vous le portiez avec quelqu'un, qui vous plût davantage. Vous détestez un emploi, qui feroit vos délices, s'il ne vous lioit pas avec un collégue, qui ne simpatise point avec vous. Les soins, dont vous êtes chargé,

ne vous sont pénibles que par votre répugnance pour ceux, qui doivent en être les objets. Vous renoncez vous-même à des secours nécessaires, parce qu'il faudroit les recevoir d'une main désagréable.

A votre goût donc, c'est le vase, qui fait le prix de la liqueur. Vous ne considérez point les devoirs, qu'on vous rend; ce sont les gens & les manieres. Ce qui ne vous fraperoit point dans un autre, vous choque dans la personne, que vous n'aimez pas. Les moindres défauts vous paroissent énormes. Malheureux peut-être par ce qui fait le bonheur du monde, c'est souvent par une bonne qualité qu'on vous déplaît. C'est peut-être par la vertu même, ou par l'attachement qu'on a pour vous. Plus on fait paroître de zèle, d'empressement, d'assiduités & d'attentions, plus on vous indispose. Vous vous plaignez enfin, parce que vous êtes trop content, ou parce que vous avez trop de sujets de l'être.

Effets bizares du caprice humain! Que faudroit-il pour étouffer tous vos murmures, & pour épuiser le fond de vos déplaisirs? Le dirai-je? & qui pourra le croire? Il faudroit peut-être offrir une plus ample matiere à vos réflexions chagrines, vous aimer moins, vous servir

vir plus mal. Il n'y auroit qu'à changer pour vous de sentimens & de conduite ; qu'à n'avoir plus les mêmes attentions & les mêmes empressemens. Il n'y auroit qu'à ne plus aller au-devant de ce que vous pouvez souhaiter, qu'à ne point prévenir vos ordres sur vos besoins, qu'à vous abandonner aux accès de votre infirmité.

Que sait-on ce qu'on veut, quand la raison n'est pas la régle de ce qu'on fait ? Vous vous plaignez de n'avoir point à vous plaindre. Au fond, c'est-là ce qui vous fâche. Avec quelque sentiment de justice & de bienséance, vous n'osez reprocher à ceux que vous n'aimez point, le bien qu'ils vous font. Leur exactitude à se rendre à tout ce qu'ils vous doivent, gêne votre penchant. Que ne savent-ils vous offenser, pour vous plaire ! Que ne manquent-ils à leur devoir, pour vous délivrer de la contrainte, où leur ponctualité vous retient ! Que n'échauffent-ils en un mot votre bile, pour vous donner occasion de décharger votre cœur ! L'étrange remede ! Ne voyez-vous pas que c'est à vous-même de vous changer ?

On vous invite à vous expliquer sur le sécret de certains mécontentemens, que vous ne laissez qu'entrevoir : on

vous demande par où certaines gens ont pû mériter votre disgrace : on vous représente leurs bons endroits, & la justice que d'autres leur rendent : on vous presse enfin de dire ce que vous avez contre eux ; & vous répondez froidement, *Je ne sçais ; mais je ne les aime point.* Vous l'avez dit ; c'est-là précisément ce qui vous empêche d'être plus que contens d'eux.

Mais que ne songez-vous d'abord, qu'il ne vous est pas permis de ne point aimer qui que ce soit, qui puisse vous déplaire ? C'est la premiere injustice, que vous faites à ceux, qui sont en butte à vos antipaties. Ils ont de quoi se plaindre de vous : &, quand on est dans son tort, on doit se défier de tous ses jugemens. Jamais on ne fut moins en état d'être juge en sa propre cause, que quand on est dans des dispositions injustes pour celui, qu'on regarde comme son adversaire. Il n'est pas de votre goût ; c'est tout son crime. Mais nos goûts sont-ils la régle de nos devoirs ? C'est par la raison que les hommes sont unis, ou qu'ils doivent l'être. Ils sont obligés de s'aimer pour une vie plus excellente, & pour des qualités au-dessus de celles, qui s'aperçoivent par les ïeux de la chair.

Si nous ne consultions que nos incli-

nations déréglées & nos intérêts préſens, la charité ne trouveroit point de place chez nous. Nous ne ſerions capables que de quelques amitiés ſenſibles, ou fondées ſur des vûës d'amour propre, & dès-là même toujours injuſtes. Concevons donc bien que l'amour du prochain n'eſt point un amour de goût & de choix ; mais un amour de devoir, que la nature & la loi commandent : amour, qui n'a pour attrait ni le raport des humeurs, ni les agrémens qu'on y peut trouver. Le plaiſir, que les perſonnes nous font, n'en eſt point le motif : le déplaiſir, que nous en recevons, n'en eſt point la diſpenſe. La patience à les ſuporter doit être ſans condition & ſans bornes, comme l'amour même. L'une & l'autre diſpoſition doit être dans notre cœur une diſpoſition ferme, qu'aucun mouvement de paſſion n'ébranle, qu'aucun intérêt n'affoibliſſe ; qui ſoit à l'épreuve des antipaties & des ſenſibilités, des averſions naturelles, des reſſentimens, des goûts, des préférences, de tous les caprices de l'amour-propre & de toutes les vûes de déſavantage & d'utilité perſonnelle. Il faut aimer les hommes dans toutes ſortes de circonſtances, en tout tems, ſous toute ſorte de raports, excepté celui du

vice. Il n'eſt permis de haïr en eux que le péché. Tolérer & haïr, ce ſeroit moins une vertu, qu'un vice diſſimulé.

Toutes ces maximes ſont des ſuites du précepte de l'amour. Son étenduë ſe déduit de ſa fin. Dieu veut qu'il ſe forme entre nous une parfaite unanimité d'affections; il veut que nous ſoïons dès à préſent unis par le lien de la paix, parce qu'il nous deſtine à joüir d'une félicité commune. Notre malheur, ou notre déréglement; la ſource de nos infidélités & de nos peines, c'eſt de ne pas conſulter les raiſons de ce qu'il nous défend, ou de ce qu'il nous preſcrit. Les penchans qu'il nous a donnés, pour commencer en cette vie notre union future, ces penchans ſe déréglent & nous diviſent: nous oublions que nos ſentimens & notre conduite doivent être dirigés par des vûës indépendantes de nos attraits & de nos répugnances. Nous nous laiſſons aller à l'illuſion des ſimpaties; nous nous abandonnons à des averſions, qui n'ont pour principe que les impreſſions des ſens. Mais pour nous accoutumer à regarder du même œil ce qui les flate & ce qui les bleſſe, ne perdons point de vûë l'objet qui doit nous réunir éternellement; alors nous ſentirons l'injuſ-

tice & le danger de tout éloignement que nous prenons les uns pour les autres. La raison fera taire les caprices ; nous réformerons nos goûts ; nos humeurs céderont à des devoirs d'où notre plus grand intérêt dépend. Nous ne prendrons plus pour régle que cet amour gravé dans l'humanité pour servir à l'exécution du dessein de la bonté de Dieu pour nous. Nous n'aurons besoin que d'être attentifs à ses mouvemens & de les suivre.

Ne venez donc plus nous parler de ces soulevemens que vous éprouvez à la vûë de certaines personnes, que vous n'aimez point, & qui pourtant ne vous ont jamais fait de mal ; de ces aversions sans raison, qui vous font fuir la rencontre de ce qui ne mérite que de l'estime & du respect. Ne nous exagérez plus le malheur de passer vos jours avec des caractéres, qui ne sont pas faits pour le vôtre. Vous croïez nous conter vos chagrins ; & vous ne nous contez que vos injustices. Où l'amour est si juste & si nécessaire, tout ce qui ressent la haine est inexcusable, tout ce qui ressemble à la haine, doit au moins être suspect. L'éloignement, les froideurs, les saisissemens, les impressions de trouble & de

triſteſſe, peuvent n'être que des effets de la contrariété de l'humeur. Le fond de la charité peut-être n'en eſt point détruit ; mais qui ſait s'il n'en ſouffre point ? Les moindres ſentimens, qui peuvent l'affoiblir, doivent nous allarmer. Ce ſont comme des diſpoſitions, qui tendent à la mort. Il faut donc courir au reméde, aller au-devant du mal, ſonder ſouvent ſon cœur & ſes ſituations, ſe reprocher juſqu'aux moindres apparences de ſentimens injuſtes.

En eſt-il un plus marqué de haïr les actions, à cauſe des perſonnes ? & n'eſt-ce pas l'effet de l'antipatie le plus ordinaire ? n'eſt-ce pas la ſource de preſque tout ce qu'elle ſouffre ? Il y auroit moins de mal à haïr les perſonnes à cauſe des actions : mais ç'en ſeroit toujours un. Quelque légere que la haine ſoit, on ne hait jamais innocemment ce qu'on eſt obligé de toujours aimer.

Vous prétendez ne point haïr ceux, de qui vous ne ſouffrez que par une ſimple oppoſition de caractere. Accordez-vous avec vous-même. Voue avoüez que vous ne les aimez point. Quel milieu mettez-vous entre ces deux extrémités ? Si vous haïſſiez en effet, que ſentiriez-vous de plus ? N'avez-vous pas du moins

de quoi craindre, que votre averſion ne ſoit une véritable inimité ? La charité ne connoît point d'ennemis. Elle tient contre les injures les plus cruelles, contre les mauvais traitemens les plus violens & les plus longs, contre les inimitiés les plus injuſtes & les plus implacables : comment céderoit-elle aux répugnances : aux dégoûts, aux dédains, aux fauſſes délicateſſes de la nature, à tous les caprices humains ?

Ne cherchez plus du moins dans ces injuſtes diſpoſitions l'excuſe de votre impatience, & la juſtification de vos plaintes. Revenez ſur tout aux penſées, que l'amour de votre repos doit vous inſpirer. L'antipatie vous enſorcelle, & vous fait voir comme inſupportable ce qui ne n'eſt point. Un autre ſeroit content à votre place ; & vous le ſeriez vous-même de tout autre, qui feroit ce que vous voïez faire à ceux pour qui vous avez des averſions ſans fondement. En mille occaſions vous ne ſouffrez d'eux, que parce que vous ne les aimez point. Aimez-les ; & vous n'en ſouffrirez plus. C'eſt une peine de moins, que vous aurez dans la vie. Mais tandis que vous ne les aimerez pas avec tant de raiſons de les aimer, condamnez vos plaintes ; n'accuſez que

vous-même des maux que votre imagination vous cause ; ne permettez plus à vos soupirs d'éclater, étouffez vos murmures ; ne fatiguez point le monde par vos cris. On perd le droit de se plaindre, quand on est soi-même auteur de son malheur.

III. LEÇON.

L'amour propre s'établit comme le centre du monde. Il veut que tout le contente, & que tout soit content de lui. L'excès de son injustice fait celui de ses tourmens.

D'OU vient qu'on aime si peu les autres, ou qu'on les hait gratuitement ? C'est qu'il est plus qu'ordinaire de se trop aimer soi-même. Il est vrai que ce penchant naît en nous du premier sentiment de notre être. Nous ne nous connoissons pas encore, & déja nous nous aimons. Nous cherchons, comme par instinct, ce qui nous cause du plaisir ; nous fuïons ce qui nous cause de la peine ; & nos connoissances dévelopées ne font que donner un plus vif essor à ce même amour. Nous ne réfléchissons ; nous

nous déliberons ; nous n'agissons que dans la vûë de nous procurer quelques biens, & d'éviter quelques maux. C'est ainsi que nous sommes faits. Nous nous aimons, & nous ne saurions ne nous pas aimer.

Ce qu'on nomme l'amour-propre, n'est donc pas en soi-même un vice. C'est un pendant naturel, nécessaire, & dès-là même légitime. Mais ce penchant a sa mesure & ses régles ; & quand on n'est pas attentif à s'y renfermer, il devient injuste en mille manieres, & ne peut manquer d'être souvent la victime de ses propres injustices.

Nous nous aimons ; nous cherchons notre bien-être ; nous voulons être heureux. Voilà ce que la sagesse du Créateur a mis dans le fond de notre nature. Du reste, notre bien-être pour cette vie se réduit à des besoins très-bornés, qui doivent fixer nos désirs. Les biens présens ne sont pas l'objet de notre félicité souveraine. Nous ne devons en user que pour la nécessité du passage. Les aimer pour eux-même ; ne point mettre de limite au plaisir, qui nous les fait rechercher, c'est sortir de l'ordre des desseins de Dieu sur nous ; c'est un excès, qui ne peut que nuire à nous-même.

Mais il nuit de plus à d'autres ; il leur fait des torts ; il leur cause des désagrémens, dont le contre-coup retombe infailliblement sur nous-même. Nous ne sommes pas les seuls maîtres du monde. Nous avons à le partager avec des égaux, dont les droits ne doivent point souffrir de nos usurpations. Il ne nous est pas permis de chercher tellement notre bien, qu'il soit notre unique soin. Nous tenons à la société par des liens nécessaires. Des besoins mutuels forcent les hommes à s'unir ; & cette union les engage à des devoirs réciproques. Il faut que les uns soient & fassent pour les autres, tout ce qu'ils voudroient qu'ils fûssent & qu'ils fissent pour eux. Ils se doivent & des secours & des affections. Car c'est par attrait, autant que par nécessité, qu'ils se recherchent. Ils sont faits les uns pour les autres. Ils le sentent ; & la suite naturelle d'une liaison formée par des nœuds si forts & si touchans, devroit être ce qu'on nomme, *l'amour du prochain*, qui nous le fait considérer & traiter comme un autre nous-même.

Cependant, comme l'amour-propre prévient en nous les réfléxions, il arrive, je ne sais comment, qu'on n'y réfléchit point, ou qu'on y réfléchit peu, lors

même que l'âge en a rendu capable. On continuë de s'aimer à l'aveugle, & sans égard aux engagemens, qui nous obligent à partager cet amour. Ce qui devroit donc être le premier effet du penchant, est communément le dernier effort de la vertu. Qu'il est difficile, & qu'il est rare de s'élever & de se soutenir dans cette disposition d'équité, qui veut que nous tenions les poids égaux entre nous & ceux, avec qui nous sommes liés ! C'est toujours de notre côté que la balance penche. Notre prochain n'est plus notre égal. L'amour-propre veut absolument se l'assujettir. Cet amour nous persuade, ou nous acoutume à penser que les autres nous doivent tout, & que nous ne leur devons rien ; qu'ils ne sont rien pour nous, & que nous sommes tout pour eux.

Nous nous établissons comme le centre de tout ce qui nous environne ; nous nous renfermons en nous-même, & nous nous bornons à notre utilité particuliere. Les biens & les maux ne le sont, qu'autant qu'ils nous touchent. Un seul amour devient le principe & la fin de nos joïes, de nos déplaisirs, de nos craintes, de nos espérances, de toutes nos sensibilités. Si quelqu'un ne nous sert pas, il

nous est étranger, & nous devient indifférent. Qu'une chose nous nuise, qu'elle nous déplaise, qu'elle nous soit contraire, qu'elle nous gêne, qu'elle puisse enfin troubler notre repos; elle sera juste d'ailleurs, elle pourra paroître nécessaire aux ïeux des autres, & nous n'y verrons rien que d'insuportable. Est-il étonnant que nous croïions être si bien fondés à nous plaindre, & que nous aïions en effet tant d'occasions de souffrir?

Réfléchissez sur celles que vous pourriez vous épargner, si vous aviez de vous-même des pensées plus équitables. Vous souffrez du bien qui vous est fait, & de celui que vous faites. Ici, c'est votre vanité; là, c'est l'intempérie de votre goût, qui cause votre tourment. A force de vous aimer, vous vous êtes rendu si délicat, que ce qu'il y a de plus excellent & de plus parfait, n'aproche point de ce qu'il faudroit qu'il fût pour égaler vos idées & vos désirs. Ce qui contente les plus difficiles ne vous contente point. Rien n'est assez bon, rien n'est assez bien fait pour vous. Quel est l'esclave, qui pût réussir à vous servir à votre gré? Quel est l'ouvrier & le marchand, qui n'essuïe pas vos rebuts & vos mécontentemens plusqu'affectés? Vous

emploïez tout le monde, & vous n'êtes satisfait de qui que ce soit. Vous fatiguez, vous épuisez les plus forts ; & vous ne les plaignez point. Vous voudriez vous racheter au prix de toutes les vies, qui s'empressent à conserver la vôtre. Quelqu'un réussit-il par tous ses rafinemens à flater assez votre sensualité ? En vient-on par toutes ses attentions jusqu'à ne rien laisser à désirer à votre molesse ? N'est-ce point vous, qui vous trouvez incommodé du pli d'une feuille de rose, quand vous vous couchez dessus ? Avec quelles précautions faut-il vous aprocher ? Avec quel soin faut-il éloigner de devant vos ïeux ce qui les blesse, ménager vos petitesses ridicules, & vos extravagantes aversions ?

Quels égards avez-vous vous-même pour ceux, à qui vous en devriez du moins quelques restes ? Vous ne voulez vous gêner ni chez vous, ni chez les autres. Vous ignorez les bienséances, ou vous croïez qu'elles ne sont pas faites pour vous. Vous ne songez qu'à ce qui vous convient ; & ce qui vous convient par tout, ce sont les places les plus commodes, & les mets les plus délicats. Vous ne savez pas vous contraindre, & vous ne vous contraignez point en effet. Vous

n'épargnez à personne les désagrémens, que la nature ou la mauvaise affectation vous ont donnés. Qui qu'on soit, il faut essuïer vos humeurs, & peut-être vos dégoûtantes malpropretés. Vous ne parlez que de vos indispositions; vous ne connoissez de maux, que les vôtres. Dans la santé, vous êtes le fléau de votre maison; dans la maladie, vous en faites le désespoir. Devez-vous être surpris de n'apercevoir autour de vous que des froideurs & des mécontentemens? Vous haïssez ceux, qui devroient peut-être vous haïr encore cent fois plus qu'ils ne font.

Etes-vous au contraire d'un caractere à faire quelque bien dans la société? Vous y trouvez-vous engagé par état? Que ne vous en coûte-t'il pas pour vous rendre à des offices, qui ne flatent pas assez votre penchant à rechercher en tout votre satisfaction propre? La charité ne distingue point les personnes, quand les obligations ou les nécessités sont égales. Elle ne croit pas ses services perdus, quand ils sont peu remarqués. Sont-ils désagréables? Sont-ils reçus avec une indifférence, qui se les croit dûs? On songe qu'il vaut mieux s'exposer à faire des ingrats, que de manquer à secourir des misérables. Le défaut de reconnois-

sance & les mauvais traitemens ne doivent point en effet rebuter un bon cœur. Il fait par tout tout le bien, qu'il trouve à faire, sans se mettre en peine du retour, dont il sera païé. Quand il s'agit de servir les hommes, leurs sentimens ne doivent entrer pour rien dans nos motifs. Ce sont les besoins, qui nous déterminent. Dieu, qui nous en impose le devoir, en sera la récompense. On donne toujours avec joïe, quand on donne avec désintéressement.

Mais l'amour-propre ne peut se renoncer. Il veut avoir quelque intérêt à tout ce qu'il fait; & cet intérêt est souvent une semence de dépits. On consentiroit à se prêter aux nécessités des malheureux; mais on voudroit qu'ils en fûssent dignes, c'est-à-dire, qu'ils eûssent au moins de la reconnoissance, qu'ils parûssent plus touchés de ce que la seule vanité fait entreprendre pour eux. On s'offense de leurs défauts; on regarde le bien qu'on leur fait, comme un bien-fait mal placé. On se décourage; on se rebute; on craint de trouver la même indignité par tout. On abandonne ses devoirs, parce qu'on ne s'y satisfait plus. On rend Dieu comme responsable des imperfections de ses créatures, comme

s'il n'étoit pas capable de dédommager d'une vaine récompense, qu'on ne reçoit pas d'elles.

Sondons plus à fond toute la dépravation d'une disposition si séduisante, & pourtant si funeste. En général la manie de votre amour-propre est que tout soit content de vous; que tout vous aplaudisse; qu'on ne s'avise point de murmurer de vos empressemens déplacés; qu'on ne censure votre conduite en quoi que ce soit; que tout ce que vous faites, soit trouvé bien fait, précisément parce que vous le faites; que vous vous mêliez de tout ce qui ne vous convient pas & qu'on vous laisse faire. Vous croïez au fond de votre ame qu'on doit vous savoir gré de mettre par tout le désordre. Que de mortifications ces prétentions bizares ne traînent-elles pas après elles? Combien de déplaisirs inévitables, que l'impolitesse, l'indifférence, le défaut de complaisance, ou les seules inattentions vous causent, & qu'il y auroit souvent de l'injustice à ne vous pas causer!

Vous voulez qu'on aime ce que vous aimez; qu'on adopte aveuglément vos goûts & vos aversions; qu'on porte la déférence jusqu'à s'interdire le bien même, qui vous déplaît; jusqu'à ne pas

voir les fautes, que vous faites. Je vous devine, & je vais vous nommer ceux, qui vous causent les soucis les plus cuisans. De quel œil voïez-vous ceux, qui vous pénétrent, qui percent le voile dont vos dissimulations se couvrent, à qui vos foiblesses les plus sécretes n'échapent point, qui découvrent les défauts, dont vous êtes le plus humilié, qui vous surprennent dans des mépriſes, qui vous désabusent sur les illusions, que vous aimez à vous faire? Que sentez-vous pour ceux, qui se plaignent de vous les premiers, & qui s'en plaignent avec raison? Vous ne pardonnez point à tous ces Lynx d'avoir les regards si perçans. Leur discernement vous choque. C'est-là leur grand crime à votre égard. Votre fierté s'en irrite, & ne s'adoucit que quand vous pouvez reprendre vos avantages & les mettre dans leur tort.

Le déſeſpoir de ceux, dont vous êtes mécontent, contre qui vous vous recriez, c'eſt que cet amour aveugle, qui produit en vous les défauts, d'où votre injuſtice naît, vous les cache tous. Vous avez toujours raiſon; jamais vous n'avez rien à vous reprocher; & c'eſt aſſez de ne pas vous ſatisfaire au gré de vos préventions, pour être à vos ïeux ſans

excuse. Comment vous réduire à confesser que vous êtes vous-même injuste ? Les torts prétendus, qu'on vous fait, n'ont point d'autre juge, que l'excessive sensibilité, qui vous les éxagere. Une parole, qui blesse votre vanité, un défaut d'égard & de complaisance, une résistance à vos volontés les plus déraisonnables, vous paroît digne de toutes vos vengeances.

Le dépit de l'amour-propre ne va-t'il pas même quelquefois jusqu'à haïr le plus violemment ceux, qu'il a le plus sensiblement offensés ? Ses propres remords l'accusent & les justifient dans son esprit. On est désespéré de n'avoir point de raison de les haïr, & on les en hait encore plus.

Redescendons du plus au moins. Vous contredire, ne pas penser comme vous, n'être pas de votre avis sur les sujets les plus indifférens, c'est encore un titre pour être mis au rang de ceux, qui vous rendent la vie amere. Vous avez vos préjugés, vos caprices, vos goûts, vos humeurs ; & malgré ces principes des erreurs humaines, vous croïez que la nature vous a donné le privilége de l'infaillibilité. Vous avez seul tout le bon sens du monde. Aussi n'abandonnez-vous

jamais vos propres sentimens pour céder aux raisons des autres. Jaloux de vos opinions, parce qu'elles sont à vous, on vous voit vous diviser à tous momens pour les choses les plus friooles.

Qui est-ce donc qui se plaît à troubler votre paix ? Si vous l'aimez, pourquoi ne lui pas sacrifier des entêtemens inutiles ? Que perdez-vous à dissimuler les travers que vous apercevez, ou que vous croïez apercevoir dans certains esprits ? Que perdez-vous même à préférer leurs pensées aux vôtres, quand elles n'ont rien de déraisonnable ?

Je le conçois ; les conseils les plus sages ont de quoi vous déplaire, quand ils ne viennent pas de vous. C'en est assez pour les rejetter par humeur, ou pour ne les suivre que par nécessité. Vous gémissez de cette contrainte, & vous trouvez qu'il est bien triste d'avoir à traiter avec des gens si pleins d'eux-même. C'est-à-dire, que pour vous venger de ceux, dont l'avis a prévalu sur le vôtre, vous leur prêtez le défaut, qui vous les rend haïssables. Ce sont eux, qui sont opiniâtres, entêtés, présomptueux, qui prétendent seuls à la gloire de bien penser, & qui veulent que tout rende hommage à leur prudence. C'est à peu près

en donnant ainsi le change, que tant de gens vous paroissent d'un caractere à ne pouvoir être suportés. Votre amour-propre vous fait suporter que ce sont eux, qui s'aiment plus qu'ils ne doivent; & vous ne les haïssez que parce que vous vous aimez vous-même à l'excès.

A cet intérêt commun, qui divise tous les hommes par des contestations inévitables, l'amour-propre joint un intérêt personnel, qui réduit celui qu'il possède à n'être plus ni parent, ni ami, ni citoïen, ni homme. On ne vit que pour soi-même: tous les autres sont comme s'ils n'étoient pas. On ne se souvient presque d'eux que pour les haïr, quand ils déplaisent. On aime seulement ceux, qui sont utiles; ou plutôt, on ne les aime point, on les ménage. L'intérêt change, & dès ce moment on les méprise.

C'est sur cette unique vûe d'utilité propre, qu'on mesure son estime, ses complaisances, ses attentions & son indifférence. Un homme avec qui vous auriez eu de grandes affaires à démêler & dont vous ne seriez pas mécontent, ce seroit la merveille du monde. Nommez-nous un concurrent, un compétiteur, un co-héritier, un créancier, que vous ne trouviez pas difficile, fâcheux, dur, intraitable.

De qui me direz-vous du mal encore ? De ceux, à qui vous êtes obligé de faire du bien. Ce sont des enfans, qui vous forcent à faire pour eux des dépenses que vous voudriez ne faire que pour vous. C'est une fille, qui va vous atteindre & vous effacer, ou qu'on vous presse d'établir. C'est un héritier, dont la seule vûë vous offense, parce qu'elle vous annonce que votre tems passe, & que le sien va venir. Ses assiduités & ses complaisances vous sont suspectes. Vous le soupçonnez de ne vous point aimer, de n'en vouloir qu'à votre héritage, de souhaiter votre mort, ou d'en anticiper le jour par ses espérances ou par les avances, qu'il croit que vous devriez, ou que vous pourriez lui faire. Vous au contraire vous retenez tout avec une prévoïance aveugle. Vous aimez mieux risquer de laisser tout perdre, que de vous en désaisir. Vous vous imaginez que vous êtes immortel, ou vous voudriez l'être. Vous laissez manquer le plus étroit nécessaire à ceux, qui ne peuvent l'attendre que de vous. Et voilà ceux que vous accusez de manquer d'affection, qui veulent avancer la fin de vos jours, & qui vous feront mourir de déplaisir. Ils sont mécontens, mais ils ont

droit de l'être; & tout leur crime est de le paroître devant vous, qui pensez n'avoir que vous-même à contenter.

Retranchez donc encore une partie des plaintes, que trop de prévention pour vous-même vous fait faire; réduisez-les à la valeur de leurs sujets. Vous aurez au moins plus de modération dans les impatiences, que les défauts des hommes vous causent. Vous éclatez sur des offenses, qui méritent à peine ce titre. La colere a pour objet l'injustice. Elle est digne en effet de notre indignation. Mais la passion, dont vous vous aimez, pervertit vos pensées. Vous estimez injuste ce qui ne l'est pas, ou ce qui l'est moins qu'il ne vous le paroît. Voilà le mal; apliquez-y le remede. Aprenez à penser plus modestement de ce que vous êtes, & de ce qui vous est dû. Resserrez-vous dans votre propre mesure, & reglez vos sentimens sur cette juste idée. Vous n'êtes pas la Divinité de l'univers. Vous n'avez pas tout fait, & tout n'est pas fait pour vous. Consentez à vous remettre au rang de ceux qui vous valent, & qui sont aux mêmes droits. Partagez avec eux les biens & les maux de la vie. Rendez-leur ce que vous leur devez. N'éxigez d'eux que ce qu'ils vous doivent. Ne préten-

dez point à d'injuſtes préférences. Contentez-vous de ce qui vous apartient. Soïez enfin moins amoureux de vous-même, & vous ſerez moins impatient.

IV. LEÇON.

Le mérite perſonnel ajoute aux préventions de l'amour-propre. Toutes nos plaintes à ce ſujet ſont fondées ſur l'idée d'un faux mérite. Le véritable eſt rare & toujours imparfait. Il ne ſe plaint de rien, quand il a ſû ſe bien connoître.

UN SECOND ſentiment, qui naît en nous du fond de notre être, c'eſt celui de notre propre excellence : ſentiment inaltérable, impérieux, invincible, qui tient contre les plus juſtes mépris, dont nous nous rendons dignes. C'eſt, dis-je, un ſentiment ſi profondément gravé dans tous les cœurs, que rien ne peut l'en effacer. Dieu nous l'a donné pour un deſſein digne de ſa ſageſſe. Il veut que nous aſpirions à la gloire, dont il doit éternellement couronner la juſtice ; & le déſir de la gloire n'eſt en nous ſi violent, que pour nous animer à la mieux mériter.

Mais toujours peu portés aux réflexions, nous nous livrons à cet instinct confus de grandeur, qui nous éleve, sans songer quel en est l'usage & la fin véritable. Et comme il ne vient point en nous de la connoissance de ce que nous valons, nous nous estimons, sans avoir fait la moindre attention sur ce que nous sommes: estime alors comme sans objet, mais qui bien-tôt ne manquera pas d'en avoir. Avec ce penchant aveugle, on est prêt à se croire tout ce qu'on voudroit être. Une vaine enflure s'empare de toute l'ame. C'est un vuide, qui ne demande qu'à se remplir. On se laisse donc ébloüir au premier aspect des moindres qualités, qui paroissent estimables en elles-mêmes, ou que le monde a mises en possession de son estime. Notre vanité ne s'endort point. Nous ouvrons avidement les ïeux sur nos beaux endroits. Nous grossissons notre idée de tout ce que nous jugeons propre à l'embellir; & ce fol empressement nous fait tomber dans un double mécompte. Nous nous trompons nous-même, & nous prenons plaisir à nous laisser tromper.

De tous côtés, la fausse gloire devient notre écueil. Nous nous rempliſſons de complaisances

complaisances pour des brillans frivoles & peu dignes d'être remarqués. Aussi prompts à découvrir nos petits avantages, que lents à pénétrer nos imperfections les plus palpables, si nous avons quelques talens, nous ne les imaginons jamais médiocres. La flaterie nous persuade aisément que nous en avons, qui ne furent jamais en nous; ou que nous les avons dans le dégré le plus parfait, quelques bornés qu'ils soient. En bien, nous croïons être tout ce qu'on nous dit que nous sommes. Nous oublions par intérêt que les hommes sont peu sûrs dans leurs jugemens, ou peu sinceres dans leurs louanges. Nous joignons l'opinion qu'ils ont de nous, ou qu'ils feignent d'en avoir, à celle que nous en avons déja conçûë. Voilà dans notre esprit la mesure de notre mérite & des injustices, qu'on nous fait; la régle de notre conduite, & de celle, que les autres doivent tenir à notre égard.

Nous agissons en effet moins selon ce que nous sommes, que selon ce que nous croïons être; & nous prétendons qu'on agisse de même avec nous. S'offense-t'on de nos manieres? nous refuse-t'on les préférences & les respects, que nous nous croïons dûs? il n'y a plus de justice

dans le monde ; tout, disons-nous, se déclare contre nous. Tout est le sujet de nos doléances. L'un nous a reçus trop froidement ; l'autre nous a parlé trop haut : celui-là nous néglige ; celui-ci ne nous sert pas avec assez d'empressement & de promptitude. Nous voulons que les inconnus même nous devinent, qu'ils nous remarquent, qu'ils nous saluent. Y manquent-ils ? ils sont fiers, & ne savent pas rendre justice au mérite.

La plainte est légitime, où le mérite est bien réel & bien reconnu. L'estime & les égards en sont les priviléges. Mais au fond, rien n'est si borné que ce qu'on nous en doit, parce que rien ne l'est plus que le droit, que nous avons à ces tributs. Quiconque se connoît bien, ne peut avoir de sa personne que des sentimens très-modérés. La vanité n'est en nous que le fruit de l'erreur, & la vérité nous rend modestes. A sa lumiere, on se regarde avec peu de complaisance : l'amour-propre languit ; & toute la conduite ne respire que l'idée de médiocrité qu'on s'est formée de ce *moi*, dont ceux, qui ne se connoissent pas, sont si remplis. On ne se croit rien dû de la part des hommes, & jamais on ne pense avoir sujet de se plaindre d'eux :

on se défait de la fierté, qui les offense, & de la sensibilité, qui croit toujours en être offensée.

Mais la vanité, qui juge des bonnes qualités moins par ce qu'elles ont de réel, que par ce qu'elles ont de flateur, ne sait pas se modérer dans les sentimens, qu'elles lui causent, & dans les prétentions, qu'elles lui donnent. Nous y mettons nous-même le prix ; & ce prix est toujours au-dessus de leur valeur. La porte est ouverte, & l'orgueil ne sait pas se modérer. On va droit à l'empire du monde. Je dis à cet empire d'opinion, qui nous fait régner sur les esprits, qui nous fait ambitionner tous les suffrages & souhaiter d'occuper par tout la premiere place dans l'estime. Nous étendons nos droits ; nous prétendons nous faire valoir par des talens estimables, mais qui n'intéressent point ceux, que nous obligeons à nous en tenir compte. Nous voulons jouir des priviléges attachés aux avantages, que nous avons eûs, lors même, que nous ne les avons plus. Nous ne rabatons rien d'un mérite, qui baisse avec les années. La beauté voudroit être honorée par droit de vétérance. Vous aviez autrefois de la jeunesse, de la vivacité, de l'enjouement ;

vous faisiez l'agrément des compagnies ; on vous souhaitoit par tout, & par tout vous receviez de l'encens & des adorations. Aujourd'hui que vous n'êtes plus rien de tout ce que vous avez été, vous vous étonnez de ce qu'on n'a plus pour vous les mêmes empressemens. Les attentions de simple politesse vous offensent ; vous vous plaignez de n'être plus idolâtrée, vous, qui devriez savoir gré de ce qu'on vous suporte encore.

La premiere réfléxion que nous aurions à faire sur certaines qualités, dont la possession nous enivre de notre propre mérite, c'est que ces qualités sont fragiles, passageres, frivoles, indifférentes, inutiles au bien public, & souvent incommodes ou nuisibles à ceux avec qui nos engagemens, ou nos besoins nous lient. On se plaint de l'ingratitude du monde. Un Auteur trouve qu'on ne reconnoît pas assez ses veilles & son travail : Et que fait-il ? Des Stances, des Madrigaux, des Romans, des Historietes, des Contes. N'est-ce pas encore trop qu'on lui pardonne ces pertes de tems ? A quel titre prétend-t'il qu'on l'en récompense ? Est-ce assez d'avoir une espéce de mérite, pour aspirer

au prix d'un autre ? On se moqua sous un de nos Rois de celui qui vouloit être Chancelier, parce qu'il étoit Médecin. Sa sottise pourtant n'est que trop commune. A la faveur de certaines qualités brillantes, on s'introduit chez ceux, qui disposent des places & des dignités. Le Poëte veut devenir Evêque ; & le Musicien, Financier.

Les plus désintéressés en ce genre veulent au moins des considérations, & sont fort choqués qu'on les leur refuse. M'accusez-vous de cette espéce d'injustice ? Ma réponse est toute prête. Que me fait à moi que vous aïiez la taille bien prise, que vous chantiez bien, que vous dansiez encore mieux, que vous sachiez jouer d'un certain instrument, que vous fassiez de beaux vers. Je n'ai point vos talens ; mais je puis m'en passer. Faut-il donc pour cela que je vous ménage, que je vous prévienne, que je vous céde en tout, que je m'acommode de tous vos caprices, que je me surcharge de votre travail, de peur qu'il ne vous altére la poitrine, ou qu'il ne rende vos doigts moins souples ? Revenez de votte erreur, & ne m'accusez ni de grossiéreté, ni d'impolitesse, ni de défaut de complaisance. Je ne vous dois

que de la charité ; & pour des qualités aussi vaines que les vôtres, la charité ne me demande que d'avoir pitié de la sotte vanité qu'elles vous inspirent.

Quel autre sentiment les plus modérés peuvent-ils concevoir de ceux, qui sont si présomptueux de quelques perfections frivoles ? Le mérite le plus solide perd son prix, quand il se donne pour ce qu'il est. Y a-t'il rien de plus ridicule, qu'un homme qui s'admire ; qui s'imagine, que tous les autres sont ses admirateurs, ou qu'ils ont tort de ne le pas être ? Ne soïez point surpris de la froideur, avec laquelle on vous regarde. Le monde n'aperçoit peut-être, de tout votre mérite, que la vanité que vous en tirez, ou votre indignation contre ceux, qui ne vous en paroissent pas assez touchés.

Les mérites bornés ont sur tout besoin de beaucoup de ménagemens & de retenue, pour ne pas devenir ennuïeux. Ils n'ont que leur tems pour plaire. Ce sont de ces curiosités, qu'il faut renfermer dans leurs boëtes, aussi-tôt qu'on les a montrées. Mais l'amour propre ramene sans cesse les hommes à leur caractere. Il faut que le Bel-esprit fasse des pointes, que l'Auteur débite des frases, que le Poëte récite ses vers, & le Musicien ses

chanſons. L'Orateur ſacré tombe dans la même mépriſe. Il veut toujours pêcher ; & parle ſouvent, où perſonne n'écoute.

Vous imputez à ceux, qui ne vous conſiderent pas autant que vous voudriez, de ne pas vous rendre juſtice. Vous vous trompez. C'eſt vous-même qui ne vous la rendez pas. A force d'avoir trop bonne opinion de vous même, vous vous imaginez que les autres l'ont mauvaiſe. C'eſt votre faute, s'ils n'atteignent pas à l'idée, que vous vous êtes formée de votre mérite. Vous l'avez pris ſur un ton trop haut. Vous leur attribuez de la fierté : peut-être n'en ont-ils pas moins que vous ; mais peut-être auſſi n'en ont-ils point à votre égard. Il ne faut pas compter ſi fort ſur le diſcernement des hommes & ſur leurs goûts. Ils peuvent ignorer le vrai mérite, & ne ſavoir pas l'eſtimer tout ce qu'il vaut. Les objets, qui ne les intéreſſent point, ne font ſur eux que des impreſſions peu durables. Ils ſe familiariſent avec ceux, dont ils ont été le plus frapés ; ils ne le font preſque point d'un mérite, qui croît ſous leurs ieux. Il perd pour eux l'avantage de la ſurpriſe & de la nouveauté. Rarement on eſt prophéte en ſon propre païs. Nos plus proches ſe réduiſent les

derniers à nous estimer ; & nous nous trompons, quand nous nous imaginons que ce sont ceux, dont nous devrions attendre plus d'égards.

Mais après tout, le jugement, dont nous avons le plus à nous défier, c'est toujours le nôtre. Point de témoignage plus suspect, & presque toujours plus faux, que celui, que nous nous rendons. Notre vanité nous en impose. Nous nous repaissons souvent de la chimere d'un mérite qui n'est apperçu que de nous. Nous méconnoissons des défauts, qui ne sont ignorés de personne. Nous ne savons pas nous blâmer. L'amour-propre tourne tout à son avantage. Nous disons de nous-même le bien & le mal avec la même complaisance. De quelles considérations ne tirons-nous pas quelque relief ? Nous nous faisons un mérite d'état & de profession. C'est la faveur, qui nous a placés ; & nous nous égalons à ceux, qui ne doivent leur élévation qu'à leur capacité. Nous croïons avoir de grandes qualités, parce que nous exerçons un emploi qui les supose. Nous partageons les talens de ceux, à qui nos engagemens nous associent. Le Médecin traite les malades, comme s'il connoissoit leurs maladies. Le Directeur conduit les ames,

comme

comme s'il avoit des lumieres. Le Docteur parle, comme s'il étoit docte; & les plus ignorans sont les plus déciſis.

De tous les caracteres, le moins tolérable, c'eſt de préſumer de ſoi-même, & de ne rien trouver de bien, que ce qu'on fait. Ce caractere pourtant n'eſt-il pas auſſi commun, que les hommes éminens ſont rares? Les habiles ouvriers, les grands génies ont une idée de perfection, dont ils ſe trouvent toujours très-éloignés. Il n'y auroit qu'eux, qui ſembleroient pouvoir ſe plaindre; & ils ſe plaignent rarement. Le vrai mérite n'eſt jamais abſolument mécontent de qui que ce ſoit, parce qu'il n'eſt jamais abſolument content de lui-même. Mais plus il y a de médiocrité dans les talens & dans les lumieres, plus il y a communément de vanité dans la tête. On ſe prévient en faveur de ſon art; on s'admire dans ſon ouvrage. On croit faire, ou ce qu'il y a de mieux au monde, ou de la meilleure maniere. Comment la vanité ne penſeroit-elle pas alors qu'on la traite injuſtement, quand on ne lui donne qu'un prix limité?

Sous quelques égards enfin que nous nous conſidérions, nous nous épargnerions bien des inquiétudes & de fauſſes

délicatesses, si nous savions penser de nous modestement. Rendons-nous plus de justice, & nous aurons moins à nous plaindre de ce qu'on ne nous en rend pas assez. Quiconque se prévient trop de ce qu'on lui doit, manque dès-là même à ce qu'il doit aux autres. Il les fait souffrir & s'en plaint pourtant. Il n'est content de rien, parce qu'il se croit digne de tout. Qu'arrive-t'il ? Il sort de sa sphére & de son état. Il force sa destinée, & veut être tout ce que la nature ne l'a point fait. Il ne suffit pas à ce qu'il entreprend. Il se montre par son endroit foible, & s'attire tout le ridicule des choses déplacées. Souvent même l'amour-propre prévaut aux premieres expériences, qui devroient nous désabuser. Il faut que les dernieres humiliations achevent, & que la vanité se guérisse par ce qui met le comble à sa peine.

Vous avez de l'esprit, mais cent fois moins que vous ne croïez en avoir. Il n'est rien, qu'on se donne avec une libéralité plus gratuite. Vous pariez avec tout ce qu'il y a de plus excellent en tout genre ; vous parlez de ce que vous ne savez pas, ou de ce que vous savez mal ; vous affectez le grand & le merveilleux, qui n'est point votre caractere ; & vous

offusquez le médiocre & le bon, dont on pourroit vous tenir quelque compte. On voit clairement ce que vous n'êtes pas ; il faut deviner ce que vous êtes. Faites-vous mieux connoître ; ou plutôt, connoissez-vous mieux vous-même. Mesurez-vous sur l'étenduë, que la nature vous a donnée. Ne vous montrez que par où vous êtes vraiment louable, si vous voulez être loué. Souvenez-vous de la fable du Geay ; ne vous parez point des plumes des Paons. Ne vous exposez point, par une affectation de paroître habile, à vous voir relever à chaque instant par un plus habile que vous.

Le nombre des sots est infini. Celui des flateurs en aproche. Vous en rencontrerez qui vous admireront, & qui prendront soin de vous trouver tout le mérite, que vous croïez avoir. Vous rencontrerez au contraire des connoisseurs, qui vous mettront au rabais, & qui vous réduiront à votre juste valeur ; des impolis, qui prendront plaisir à mortifier par mille traits piquans les vaines complaisances, dont vous vous nourrissez. Il y aura de plus des impertinens, qui riront de ce que vous pourrez dire ou faire de plus sage & de plus sensé. L'esprit humain n'a pas pour un travers. Il

se pervertit jusqu'à prendre en quelque sorte les impressions du noir à la vûë du blanc.

On convient aisément qu'il y a de l'injustice dans le monde. Mais prenez-y garde, & n'allez pas vous figurer que le mérite le plus réel soit, indépendamment de tout, un titre suffisant pour justifier toutes les plaintes, que vous en faites. Les plus grandes qualités ne servent quelquefois qu'à rendre les hommes plus insuportables, moins peut-être par l'abus qu'ils en font, que par la négligence des petites choses. Ce sont des riens, qui nous rendent aimables, ou haïssables. Les autres, qui jugent de nous par leur propre penchant, nous soupçonnent aisément de fierté, quand ils sont forcés de reconnoître en nous quelque supériorité sur eux. Il n'y a qu'un accès facile, qu'un air ouvert, que des manieres polies, qui puissent prévenir les mauvais jugemens. Manquez à ces attentions, vous affoiblissez l'estime qu'on avoit pour vous : vous étouffez les respects, qu'on étoit près de vous rendre. On vous croit méprisant, & on vous rend mépris pour mépris.

Il faut ajouter que le mérite est quelquefois en effet trop indifférent. De

grands sentimens & des vûës élevées nous ont persuadé que le monde ne vaut pas qu'on s'en occupe. Vous êtes au-dessus de la fortune & de l'ambition ; vous négligez les postes & ceux, qui les procurent ; vous ne sçavez ce que c'est que de désirer, que de demander, que de prier, que de solliciter : mais vous avez des parens & des amis, qui n'ont point reçû les dons, qui vous affranchissent de toutes ces servitudes. Vous pourriez pour eux ce que vous ne faites pas pour vous-même. Vous vous plaignez de leurs froideurs, & ils se plaignent avec raison de votre philosophie.

La pensée la plus capable de nous refroidir nous-même sur nos meilleures qualités, ce seroit celle de ce mélange d'imperfections, qui les défigure & qui affoiblit l'impression, qu'elles devroient naturellement faire. Il est de notre repos d'y réfléchir souvent, parce que l'excès d'estime, que nous prenons pour ce que nous sommes, est la source de nos plus vives impatiences. L'injustice, ou la violence qui nous ravit nos biens, la calomnie qui s'efforce de ternir notre honneur, nous est moins sensible que le mépris. Nous pardonnons presque à ceux qui nous haïssent, tandis qu'ils ne cessent pas

de nous estimer. Mais nous attaquer dans l'opinion que nous avons de nous-même ; montrer par sa conduite qu'on ne sent pas assez ce que nous croïons valoir, c'est nous faire une plaïe, que rien ne peut plus guérir. Le reméde ne peut venir que de notre propre fond ; & ce reméde, c'est la modération de nos sentimens.

Aprenez à renfermer vos pensées dans vos propres bornes : & vous coupez la racine à cet excès d'amour-propre, qui produit toutes les passions, qui nous divisent ; à l'orgueil, qui s'attribuë tout ; à la vanité, qui se croit digne de tout ; à l'ambition, qui veut s'élever au-dessus de tout ; à la fierté, qui dédaigne tout ; à la délicatesse, qui s'offense de tout. Ne vous mettez point en tête que vous savez tout ce qu'on peut savoir, & que vous faites tout ce que vous entreprenez de la maniere la plus parfaite : souffrez qu'on réduise vos talens à leur médiocre : pensez équitablement & modestement de tout votre mérite personnel : vous aurez toutes les dispositions, qui lient les hommes, & qui font trouver de la douceur, ou moins de désagrément dans leur société.

Songez toujours, qu'à le bien pren-

dre, ils n'ont de devoirs à remplir les uns envers les autres, que ceux que la charité prescrit ; & que ces devoirs sont indépendans de leurs bonnes & de leurs mauvaises qualités.

Ne perdez point de vûe, ce qui fait comme le fond de leur caractere, qu'ils s'aiment eux-mêmes aveuglément ; que ce n'est point par penchant qu'ils s'estiment ; qu'ils n'aprouvent communément les autres que par le rapport, qu'ils se sentent avec eux ; que ce n'est alors qu'une espéce d'égalité, qu'ils donnent ; & que rien ne leur coûte tant à reconnoître, qu'une supériorité de mérite.

Jugez de la justice que vous devez en attendre, par celle, que vous leur rendez, ou par le déplaisir peut-être que vous sentez de la leur voir rendre. Avec ces attentions, si vous avez quelque sentiment d'équité, vous aurez bien de l'impatience & des dépits de reste. Plus on est froid sur le mérite d'autrui, moins on doit éxiger d'égards pour celui, qu'on croit avoir.

V. LEÇON.

Le ſort des envieux & des jaloux eſt de ſouffrir plus des bonnes, que des mauvaiſes qualités des autres. Leur impatience paroît d'autant plus incurable, qu'elle eſt plus injuſte. Mais la reſſource de leur paſſion, c'eſt de chercher ſon grand reméde dans ſa grande injuſtice.

L'HOMME, qui penſe ſi ſuperbement de lui-même, ne penſe ou ne voudroit penſer ainſi que de lui ſeul. L'amour & l'eſtime effrénée que nous avons de ce que nous ſommes, nous fait aſpirer à tenir au moins le premier rang dans les eſprits & dans l'ordre du monde. Les concurrens & les rivaux nous déplaiſent. Nous ne ſouffrons le paralléle que dans les ſujets où l'héroïſme nous paroît tellement fixé par l'opinion, qu'il ne peut être porté plus haut. Du reſte toute comparaiſon nous choque. Trouver à d'autres autant, ou plus d'eſprit qu'à nous, autant, ou plus d'agrémens, de perfections, de ſavoir & d'habileté, c'eſt nous dégrader à nos ïeux. Nous ne

consentons, ni qu'on nous les préfére, ni qu'on nous les égale.

Par où faudroit-il prendre notre vanité pour ne la point blesser ? C'est à notre goût une injure presque pareille de loüer devant nous des qualités, que nous n'avons pas, ou de loüer dans les autres celles que nous avons. Les loüanges, qu'on leur donne, sont toujours excessives ; & cet excès ne nous paroît excusable, que dans les éloges que nous recevons.

Un intérêt caché nous fait rabaisser en mille occasions les genres de vie différens du nôtre, les talens, qui nous sont étrangers, & les occupations, qui procurent quelque gloire, où nous ne pouvons prétendre. Si nous disons quelque bien de ceux, qui concourent avec nous dans les mêmes emplois ; n'est-ce pas moins pour leur rendre justice, que pour relever notre propre mérite par un air de discernement & d'équité ? N'est-ce pas le plus souvent pour couvrir notre jalousie sous le voile d'une modestie feinte, ou par le sentiment secret de notre supériorité ?

Ne nous le dissimulons pas. Voilà le fond de notre cœur & ses injustices. Il se décele par trop d'endroits pour se laisser

méconnoître. La beauté, la vertu, les bonnes actions, les beaux ouvrages, les succès brillans, n'ont presque point d'effet plus naturel & plus sûr, que de nous rendre envieux ou jaloux. Les tentations en sont générales, & d'autant plus dangéreuses, qu'elles naissent de la vertu même que nous avons, & de celle que nous découvrons dans nos freres. Il entre de la vanité jusques dans l'humilité même; & la vanité ne veut point être effacée.

L'expérience de notre médiocrité peut nous forcer à la reconnoître; mais en confessant que nous sommes peu de chose, nous souffrons impatiemment que les autres paroissent autant ou plus que nous. Nous nous affligeons de voir que les biens, que nous avons, leur sont communs; & c'est jalousie. Nous nous affligeons de ce qu'ils en ont, que nous n'avons pas; & c'est envie. Pleins de ces injustes sentimens, nous leur faisons des crimes des dons de la nature & des faveurs de la fortune, des fruits de leur travail & des récompenses de leurs services; des bontés qu'on a pour eux & de la justice, qu'on leur rend; de leur zèle, de leurs bonnes œuvres, de leur désintéressement, de leur humilité mê-

me & de la gloire, qui la suit. S'ils ont de l'extérieur & d'heureuses dispositions; s'ils sont nés riches ; s'ils prosperent ; s'ils se distinguent par la science ou par la sagesse ; ce sont autant de titres, qui nous les rendent odieux. Nous les haïssons par tout ce qu'ils ont d'estimables & par tout ce qui les fait estimer.

Ces sentimens sont trop humilians pour n'être pas désavoüés en public & condamnés même en secret. En convenir, ce seroit reconnoître son indigence & publier son injustice. Ce seroit ajuger aux autres une supériorité, dont l'amour-propre ne veut point se désaisir ; ce seroit leur accorder des avantages, avec lesquels on se croiroit soi-même plus estimable, & ne pouvoir se dissimuler la malignité, qui s'en trouveroit affligée. Ce seroit se convaincre enfin d'un excès de vanité, qui voudroit usurper toute la gloire, qui leur est duë. Plus on a d'usage du monde, qui condamne ces bassesses, plus on affecte d'en être incapable. Plus on est environné des dehors de la piété, plus on se croit inaccessible à de si honteuses tentations.

Mais l'horreur, qu'on a pour les vices, ne prouve pas toujours qu'on en soit exempt. Nous souffrons en nous-même

ceux, que nous condamnons ailleurs; parce que nous ne les y voïons par des mêmes ieux; & dans le fond il n'eſt rien, dont on ſoit moins convaincu que de la rareté de ceux, dont nous parlons ici. Chacun ne s'en défend que, pour en accuſer tous les autres. On juge des cauſes par leurs effets. On ne doute point qu'une infinité de médiſances, de calomnies, de noirceurs, de haines ſecretes & d'inimitiés déclarées ne ſoient les fruits amers des envies & des jalouſies, qui regnent dans toutes les conditions. Il n'eſt point en effet de fureurs, où ces paſſions aveugles ne ſe portent, & point de tourmens, qu'elles ne cauſent aux cœurs dont elles ſe ſont emparées, quand elles y ſont impuiſſantes.

Ce fut de la main de l'envie que la mort reçut ſa premiere victime. Cette paſſion diviſa les deux premiers freres. Ceux de Joſeph en donnerent un exemple, qui fit voir combien les ſujets en peuvent être légers, & de quels emportemens elle rend les hommes capables. Une préférence un peu marquée, que Jacob donnoit à ce fils, qui la méritoit, des ſonges innocemment racontés firent réſoudre ſa perte à ceux, dont il fut enfin le ſalut. C'eſt ce dépit ſecret, qui

diviſe les proches & les voiſins, qui refroidit les amis, qui rompt les liaiſons les plus anciennes, qui diſperſe les compagnies, qui ravage au-dedans les ſociétés les plus réglées au-dehors.

Il y eut de tout tems de la jalouſie dans les genres de vie les plus ennemis de toutes les autres paſſions humaines. La jalouſie de métier regne depuis les fonctions de la Religion les plus ſublimes, juſqu'aux plus viles profeſſions du ſiecle.

Or avec ce préjugé, que de plaintes, qui doivent nous devenir ſuſpectes! N'eſt-il pas trop aveugle pour nous laiſſer juger avec équité des vûes & des actions de ceux, dont nous nous croïons offenſés? Une ame aſſez chagrine pour s'indiſpoſer contre la vertu même, de quoi ne ſe plaindroit-elle pas? Une belle femme fuit une belle femme; n'en ſoïez point ſurpris. Elles s'attirent toutes deux trop d'attentions pour aimer à ſe trouver enſemble. L'une craint de perdre auprès de l'autre une partie de ſa beauté. Ce ſeroit un prodige, s'il venoit à ſe lier entr'elles une amitié ſincere.

Pourquoi me dites-vous tant de mal d'une perſonne, où j'en vois ſi peu? Croïez-moi, ne vous plaignez plus d'elle,

ou vous me persuaderez qu'elle ne vous déplaît que parce qu'elle a de quoi trop plaire à d'autres. C'est son mérite & non ses défauts, qui vous blessent. Vous la haïriez moins, si vous la trouviez moins aimable, ou si vous la voïiez moins aimée. Sans cette jalousie, seriez-vous si frapée de quelques imperfections légeres, que milles bonnes qualités devroient vous faire oublier.

C'en est fait, dites-vous, je n'y puis plus tenir; cet homme me fera déserter tous les endroits, où je croirai qu'il pourra se trouver. Qu'on ne me parle plus de faire aucune affaire avec lui. Ne trouverai-je donc par tout en mon chemin que cette figure, qui me choque? Je vous entens encore. C'est que par tout cette figure vous offusque & vous humilie. Vous fuïez ce que tout le monde recherche; vous faites votre tourment de ce qui fait les délices des autres. Vous souffrez, où personne ne souffre que vous. Vous avez tort d'en chercher ailleurs la raison que dans vous-même.

Il est des gens dans le monde, que vous accusez de s'oublier. Ils sont vos proches; ils ont été vos amis; mais vous ne les verrez plus. Leur fierté vous irrite; leur ambition vous indigne. La va-

nité choque la vanité. Ce qui vous offense le plus dans ceux, que vous croïez, qui vous dédaignent, c'est le déplaisir caché de n'avoir pas les mêmes occasions & les mêmes moïens de vous élever & de briller. C'est leur bonheur, qui vous déplaît, plutôt que leurs manieres. Souvent votre envie se pique, sans vouloir en essaïer. Vous palissez; vous vous trouvez mal à la vûë d'une belle robe & d'un équipage, où vous reconnoissez une personne, à qui peut-être vous êtes encore cher. Les mœurs ne changent pas toujours avec la fortune. Mais celle d'un ami, qui devroit vous réjoüir, vous afflige. Votre cœur se resserre; & vous ne pouvez plus vivre avec ce qui vous efface.

On a vu des compagnons d'étude & de travail, qu'on pouvoit nommer les inséparables. Voïez maintenant avec quel froid l'un des deux reçoit l'autre. Il supporte à peine les visites rares d'un homme, qui faisoit toute la douceur de la vie. Ce sont les succès & la réputation de cet ami, qui l'ont dégoûté de sa présence. Il ne souffre avec lui que de son propre changement.

Qu'avez-vous maintenant qui vous chagrine? On vous quite pour quel-

qu'un, qui fait mieux que vous; & dès-là vous regardez comme votre ennemi celui, qui vous quite, & celui, qu'il vous préfére. L'un vous offense par son discernement, & l'autre par sa capacité. Que sera-ce désormais, s'il leur échape quelques fautes contre vous? Il faudroit sans doute qu'elles fussent bien légéres pour ne pas vous paroître insuportables.

Voici pour vous un malheur, s'il se peut plus sensible. Votre situation vous a donné la familiarité d'un homme qui vous est de beaucoup supérieur en mérite; homme estimable en effet par des talens distingués, mais peu tenté de se produire. Sa réputation l'annonce, comme malgré lui, par des engagemens, qui le forcent à paroître. On vous en parle dans les maisons, où vous vous êtes introduit. Vous ajoutez à ce qu'on en sait; & vous redoublez l'envie, qu'on a de le connoître. On vous prie de l'amener, sans qu'il puisse soupçonner qu'on le souhaite. Vous vous en faites un mérite, & vous réussissez. Mais bien-tôt vous êtes au désespoir de l'obligation, qu'on vous a. Vous voyez avec un déplaisir, que vous ne soutiendrez pas long-tems, les préférences qu'on donne à ce nouveau

venu

venu dans les compagnies, où vous l'avez produit. Vous croïez n'avoir plus rien de mieux à faire, que de vous en bannir vous-même. Vous ne lui pardonnez point les attentions, qu'on lui prodigue, & qu'il vous enleve. Eh! quel tort vous a-t'il fait? pourquoi l'avez-vous tant loüé, s'il ne le méritoit pas? S'il le méritoit, toute l'injustice n'est-elle pas de votre côté? Ce n'est donc qu'un défaut de plus, que vous avez à vous reprocher. Quelle bizarerie! Vous êtes le premier à rendre justice au mérite d'un homme; & vous ne pouvez souffrir que d'autres la lui rendent.

La jalousie ne raisonne point. Les premiers ouvrier de la parabole murmurent contre le pere de famille, de ce qu'il ne leur païe que ce qu'il leur a promis, tandis qu'il en donne autant à ceux, qui n'ont travaillé qu'une heure. Ainsi regardons-nous souvent ceux, qui sont bons, d'un mauvais œil; & quelle injure nous font-ils? N'est-ce pas toujours beaucoup faire pour nous de nous donner peu, quand on ne nous doit rien? Nous trouvons chez un nouvel ami tout le solide de l'amitié, les services, les repas, les petits présens. Mais nous voïons chez lui d'autres gens, qui sont encore

mieux traités que nous. Ce sont d'anciennes connoissances ; on leur a peut-être des obligations, que nous ignorons ; peut-être a-t'on pris avec eux des engagemens secrets, qui ne permettent pas qu'on en use moins généreusement. N'importe ; la jalousie prévaut dans notre esprit sur la gratitude ; & nous sommes plus piqués du bien, que nous ne voudrions pas qu'on fit à d'autres, que sensibles à celui qu'on nous fait.

Combien de personnes, qui ne se sont peut-être jamais vûës, qui se connoissent à peine, & qui se déchirent impitoïablement ? Quelque mérite qu'il y ait de part & d'autre, on ne se rencontre point sans se faire souffrir. Ennemi de son propre bonheur ; incommode aux amis communs, on les met dans l'impossibilité de faire des plaisirs, ou dans la nécessité de partager le peu, qu'ils en font. Et d'où viennent ces aversions irréconciliables ? D'une jalousie de maisons d'une égale condition, dont les uns sont dans la faveur, & les autres dans la disgrace. Envier & haïr, sont deux sentimens comme inséparables ; & la haine devient d'autant plus vive, que les préférences sont plus marquées, ou qu'elles paroissent plus odieuses aux ïeux de l'amour-pro-

pre, qui n'en voudroit aucune.

Dans une famille, dans une Communauté, nous aimerions que toute l'indulgence fut pour nous, & toute la sévérité pour nos freres ; attentifs aux traitemens, nous n'examinons point les mérites. On accorde un peu de liberté à ceux, qui savent en bien user ; donc il faut nous en accorder autant à nous, qui certainement en abuserions. On laisse respirer un peu ceux, qui ne se sont pas épargnés dans le travail ; on relâche un peu de la rigueur de la discipline & des observances, en faveur de ceux, qui sont épuisés par les années. On ménage les foibles ; on procure des soulagemens aux infirmes ; nous ne sommes dans aucunes de ces exceptions, & nous ne pouvons plus vivre, où se commettent à notre gré tant d'injustices. Nous envions le sort des malades ; &, pour nous contenter, il faudroit peut-être nous saigner & nous purger comme eux.

Il faut en convenir ; l'envie & la jalousie sont des maladies bien intraitables, mais bien funestes ; & quand ces passions ne nous causeroient point d'autres tourmens qu'elles-même, ne devrions-nous pas les compter au rang des plus rudes tourmens de la vie ? Nous

avons donc un double intérêt d'en guérir ; & les motifs en sont pressans, de quelque côté que nous portions nos regards.

Ne pas compâtir aux malheurs de ses semblables ; ne pas se rendre leurs afflictions comme propres ; ce sont des insensibilités que l'humanité désavoüe, que la politesse du monde condamne, qui donnent avec raison l'idée d'un mauvais cœur. Que devons-nous penser du nôtre, si ce sont les prospérités du prochain qui nous affligent ; si ses honneurs nous le font regarder avec des ïeux ennemis ; si le mérite qui nous efface, nous devient insuportable ? Qu'y a-t'il au contraire de plus digne de l'homme, que de sentir la joïe de ceux, qui lui ressemblent, que de se plaire à les voir heureux ?

Que leur envions-nous ? Les préférences qu'on fait d'eux dans l'ordre civil ? La supériorité, qu'on leur donne sur nous ? Est-il rien qui doive moins nous toucher ? Que fait-on pour ceux qu'on éleve ? Ce n'est pas pour eux, qu'ils sont ce qu'ils sont. Les distinctions, qu'on leur accorde, ne sont que de nouveaux fardeaux, dont on les surcharge. Personne au fond ne devient plus heureux par un choix, qui lui donne plus

d'obligations à remplir. D'ailleurs les nœuds de la société ne nous en rendent-ils pas tous les biens communs ? Qu'importe que nous y soïions l'œil, ou le pied, pourvû que nous participions à la vie du corps ? Les membres ne se dérangent point les uns les autres. Ils ne cherchent point à changer de place. Ils se bornent dans leur usage aux fonctions, qui leur sont propres selon la destination de celui, qui les a faits. Tel doit être notre désintéressement.

Du côté des dons de la nature, il nous est aussi fort indifférent d'en être mieux, ou plus mal partagés. Personne de nous ne se donne à soi-même ses talens. Celui, qui les distribuë, les partage comme il lui plaît, parce qu'il en est le maître. Ce n'est pas un crime de ne les point avoir ; ils ne s'acordent point au mérite ; ils ne l'augmentent point. Ils ne sont donnés que pour l'usage ; & quand on en use mal, ils ne servent qu'à rendre plus coupable. On se sauve sans talens ; & c'en est un bien précieux de savoir se sauver. Il est plus difficile de ne pas abuser des plus brillans, que de bien user des plus obscurs. Que l'orgueil donc se confonde ; que l'envie se taise & ne murmure point de son infériorité. Que l'hu-

milité regne par tout, & nous faſſe chérir les places les plus baſſes, comme les plus favorables à la ſanctification. Quel calme ce ſentiment introduiroit dans l'ame! Que d'inquiétudes bannies! Que de tranquillité ſur les ſujets de nos plus vives impatiences! Que de tentations d'injuſtice éloignées.

L'objet de notre grande jalouſie, c'eſt celui de nos dernieres eſpérances. Tous les autres intérêts ne ſeront plus rien, quand nous commencerons à joüir des biens qui nous ſont promis. C'eſt donc par cet unique intérêt que nous devons juger dès-à-préſent de la valeur de nos conteſtations & de nos plaintes. Rien ne doit nous paroître un gain, que ce qui peut nous aſſurer le bien ſuprême. Rien ne nous doit paroître une perte, que ce qui peut rendre notre ſort douteux. Que les autres aïent des qualités, que nous n'avons pas; qu'ils ſoient diſtingués de nous par de grands avantages; qu'ils ſoïent eſtimés dans le monde; qu'ils nous ſoïent préférés pour les biens, qui doivent périr: Qu'y a-t'il en tout cela, qui puiſſe nous priver de notre attente éternelle? Le titre, qui nous y donne droit, c'eſt la vertu. Nous pouvons conſentir à tout, ſacrifier tout, ſouffrir tout de la

part des hommes, tant qu'ils ne touchent point à ce titre. La vertu de nos freres ne doit point nous offenser ; elle ne nuit point à la nôtre, & la nôtre au contraire peut se ranimer par le bon exemple.

Il y a chez nous plus ou moins de perfection. C'est la seule différence, qui mette entre nous une inégalité réelle. Nous sera-t'il permis d'en contester ? L'incertitude où nous sommes sur le dégré de notre justice ; la connoissance certaine que nous avons de nos imperfections ne doit-elle pas nous faire penser qu'en ce genre il n'est rien, qui ne soit au-dessus de nous. Or dans cette situation pouvons-nous ressentir quelque peine de ce que les autres nous sont préférés ? Pouvons-nous imaginer qu'on nous fasse quelque injustice ; & qu'on transporte ailleurs la gloire, qui nous est duë ? Certes, la vanité de celle, qui vient du monde, & le néant de tous les autres biens de cette vie, n'auroient jamais introduit la jalousie dans le cœur des hommes, si la raison n'eût point cessé de présider à leurs sentimens.

Voulez-vous au reste n'avoir pas besoin de recourir à tous ces grands motifs ? Ne sortez point de vous-même. Le moindre reste d'équité naturelle ne

suffit-il pas pour vous faire réprimer tous les mouvemens jaloux ? Consultez-vous bien. Si vous trouvez quelques agrémens dans votre destinée ; si vous jouissez de quelque repos dans votre prospérité ; si vous éprouvez les bontés de vos amis dans la disgrace ; si vous n'êtes pas sans consolation dans vos malheurs, & sans ressource dans vos pertes ; voudriez-vous que ces avantages vous rendissent odieux à tous ceux, qui les connoissent ? Voudriez-vous que vos bonnes qualités ne fissent qu'ajouter à la haine que votre bonne fortune auroit inspirée pour vous ? Est-ce là l'impression que le mérite doit faire ? Est-ce là la récompense que vous attendez de vos talens & de vos vertus ? Est-ce leur usage de vous susciter des antipaties, & de vous faire paroître insuportable ? Ne pensez-vous pas qu'on leur doit de l'estime & des égards ? N'accusez-vous pas ceux, qui les méconnoissent & qui les négligent ? Seriez-vous bien aise qu'au lieu d'aplaudir à ce mérite aquis au prix de tant de veilles & de soins ; qu'au lieu de s'empresser à le produire, on ne s'attachât qu'à l'ensevelir dans l'oubli, qu'à découvrir ce qu'il a de foible & d'imparfait, qu'à dénigrer vos vertus les plus

pures,

pures, par de petits défauts, dont elles peuvent être mêlées, qu'à les rendre suspectes par des soupçons hazardés, qu'à décrier enfin tout ce que vous avez de bon par le mauvais usage que vous en faites ?

A toutes ces questions vous comprenez ce que vous avez à prononcer contre vous-même, si vous vous permettez une conduite, ou des sentimens, que vous seriez fâché que d'autres eussent pour vous. Quelle injustice, si vous croïez ne devoir plus les souffrir dès qu'ils vous effacent ? A quoi les réduisez-vous ? Faudroit-il que, pour ne vous point blesser, ils eussent moins d'esprit, moins de mérite, moins de beauté, moins de vertu ? C'en est trop sans doute ; & s'il ne leur restoit que ce moïen de vous guérir de vos envieuses préventions, il n'est ni de leur intérêt, ni de leur devoir de vous en guérir. Vous souffririez trop d'être obligés de les guérir à ce prix, si vous aviez de quoi les rendre aussi jaloux de vous, que vous l'êtes d'eux.

Le remede à tout c'est de vous réformer vous-même. Que l'émulation vous anime à ressembler à ceux qui se distinguent. S'ils font bien ; faites, s'il se peut, encore mieux. Sans ce soin n'as-

pirez point à des comparaisons, qui vous font perdre la gloire de vos propres avantages par l'envie de vous attribuer ceux que vous n'avez pas. On ne nous louë solidement que quand on nous louë de ce que nous sommes. Que l'exemple des parfaits serve à vous donner des idées de perfection, que vous ne trouvez pas dans votre propre fond. Qu'un effort généreux vous éleve au-dessus de vous-même pour atteindre à ce que vous admirez. Mais, si vos freres ont des dons, que vous n'aïiez pas reçus; si vous ne pouvez les égaler dans ceux, qui vous sont communs avec eux; ce sont des raisons de les estimer, de les révérer, de leur céder, & jamais de les haïr. Quand vous ne les haïrez point, ne craignez plus d'avoir de la peine à les suporter.

VI. LEÇON.

Personne ne se plaint avec plus de hauteur & moins de raison que ceux, qui s'entêtent de leur naissance, ou de leur fortune. Leur impatience est le fruit de leur erreur. Les grands noms & les grands biens ne sont que des engagemens à de plus grandes vertus. On ne doit exiger pour ces avantages, que ce qui peut s'accorder à la vertu même.

UNE réfléxion, qui devroit achever de nous prévenir contre les impatiences de l'amour-propre, c'est que les titres, par lesquels il se fait le plus valoir, sont préciſément les plus imaginaires & les plus vains. Il faut donc en effet que les maux que nous souffrons de la part des hommes, soient bien petits, puisque les plus grands sont mesurés sur un préjugé, qui n'a pour objet que des chimeres. Les plaintes fondées sur le mérite des personnes sont spécieuses. Il est des dons naturels & des talens aquis qu'on ne peut méconnoître. Ces avantages ont du réel, ils sont à nous; ils sont du moins en nous & se

confondent avec nous. Si j'ai des lumieres, si je suis savant, ce n'est pas de la science d'un autre ; & si ma science doit être comptée pour quelque chose, c'est à moi qu'on en doit tenir compte.

Mais la folie des hommes est de chercher leur grandeur hors d'eux-mêmes. Ils établissent leurs prééminences sur des avantages, qui ne leur sont point propres, qui ne seront pas toujours, ou qui ne sont déja plus. Ils se font valoir par des biens, qui n'en ont pas même l'aparence, qui ne doivent qu'à leur imagination ce qu'ils sont, c'est-à-dire, des fantômes, des idées pures, des dénominations vaines, des prérogatives enfin, qui n'ont souvent rien que de comique & de risible, qui ne sont propres qu'à montrer toute leur petitesse & leur puérilité.

Toujours aussi vains, qu'imparfaits, ils ne peuvent souffrir d'origines obscures & de commencemens bas. Ils aiment mieux s'illustrer par des contes & par des généalogies fausses. On en a vu, qui honteux de l'extraction de leurs peres, ont cherché la gloire d'un autre sang dans les crimes de leurs meres. D'autres se sont fait descendre de quelques Divinités fabuleuses, ou se sont persua-

dés sérieusement qu'ils en étoient descendus. L'opinion présomptueuse, qu'ils avoient de leurs grandes qualités & le mépris qu'ils faisoient du reste des hommes, leur aprenoit à se croire sortis d'une race plus qu'humaine.

L'abondance & la pauvreté mettent entre ceux, qui composent les sociétés, mille différences, qui les divisent. La fierté que les richesses & la puissance inspirent, ont introduit des distinctions, qui semblent former des hommes de plusieurs espéces. Les uns sont nobles, grands, illustres; les autres petits, & mépriſables. Mais par qui ces jugemens ont-ils été prononcés? Sont-ils de celui, qui connoît seul le prix des choses, & devant qui celles qui sont, n'ont pas plus de réalité que celles, qui ne sont pas? Ces différences que les hommes mettent entre eux, sont-elles elles-mêmes bien constantes dans leur estimation propre? Un malheur commun les fait disparoître, & l'égalité se rétablit.

Que conclure de-là? Qu'il faudroit rendre tous les hommes malheureux pour les rendre équitables? Non. Mais que rien ne doit leur faire oublier cette égalité, que la nature a mise entr'eux, & que mille accidens peuvent y remettre

malgré leur orgueil ; que la fierté ne leur eſt jamais permiſe ; que l'opulence & la diſette ne mettent entre les uns & les autres aucune diſtance réelle ; que tous les autres titres, par leſquels ils affectent de ſe diſtinguer, ſont vains ; que de quelque rang, qu'ils ſoient dans les idées du monde ; que dans quelque fortune, qu'ils ſe trouvent, ils ne doivent jamais ceſſer de ſe conſidérer comme égaux, & de ſe traiter en freres ; que tout homme peut avoir beſoin d'un autre homme ; & que cette dépendance mutuelle doit être la régle de leurs ſentimens & de leurs devoirs réciproques ; qu'il en faut toujours revenir à cette grande maxime, que nous ne ſommes rien que ce que nous ſommes aux ïeux de celui, qui nous juge par le cœur ; & que le ſeul titre, qui mérite quelque diſtinction, c'eſt la vertu.

Que de prétentions néanmoins, qui n'en ont point d'autre que celui, que la vanité trouve en elle-même ? C'eſt le prétexte des plaintes les plus hautes, & des impatiences les moins capables de modération. J'entens un grand éclater. Il fulmine contre des gens, qui ne lui ſont point de mal, & qui ne lui doivent rien. Je cherche la raiſon de tout ce fra-

cas, & je trouve que ſes emportemens ne viennent que de la fauſſe idée, qu'il s'eſt formée de lui-même, & de ceux, dont il ſe plaint. Il les conſidere du haut de ſon élevation comme des hommes d'un ordre inférieur. Le mépris qu'il a pour eux, les lui repréſente comme des créatures viles, abandonnées à ſes uſages, & livrées à tous ſes caprices. Il ſe perſuade qu'il a droit de diſpoſer de leurs biens, de leurs ſervices, de leurs travaux, de leur ſanté, de leur vie même; qu'il peut en faire à ſon gré les inſtrumens & les miniſtres de ſes paſſions. Il veut qu'ils le devinent & qu'ils le reſpectent par tout, ſans même le connoître; qu'ils le diſtinguent, où perſonne n'a droit de ſe faire diſtinguer; qu'ils lui épargent des démarches & des peines, dont perſonne n'eſt diſpenſé. Il veut que l'homme public quitte ſon miniſtere, ſes fonctions, ſon emploi, ſon bureau, ſon tribunal, ſon étude, & qu'il le prévienne en tout pour ſes propres affaires. Il veut qu'on aille le trouver chez lui pour lui rendre des ſervices, qui mériteroient au moins qu'il vînt les demander; que l'artiſan le ſerve mieux que les autres, afin d'en être plus mal païé; que le marchand lui faſſe des avances & qu'il ſe ruine;

que chacun lui consacre un tems, dont il ne tiendra point de compte.

Telle est l'étenduë du domaine qu'il s'atribuë. Il semble qu'on lui doive tribut de l'air même, qu'on respire. Exiger de lui ce qu'il doit, c'est lui faire injure. Il ne se croit que redevable à lui-même de tout exiger des siens & des étrangers, à condition qu'il sera pour eux incommode, fâcheux, bizarre, impatient, emporté, fier sur-tout, & mépriſant, & qu'il ne traitera pas même les hommes comme des hommes.

Ces idées sont énormes, sans être de beaucoup trop exagerées. Qu'est-ce en effet pour les grands qu'un homme du peuple? *Un vil* insecte, *un chien mort*, dit l'Ecriture. C'est à peu près ce qu'ils entendent par le terme de *canaille*, dont ils sont si prodigues. D'autant plus à plaindre eux-mêmes, qu'ils se croient plus autorisés à maltraiter ceux, dont ils se plaignent; leur impatience est égale à leur erreur. Les offenses les plus légeres se grossissent dans leur esprit. Des traitemens, que d'autres recevoient avec indifférence, deviennent pour eux des outrages. Que Mardochée ne fléchisse point le genou devant Aman; ce seroit moins que rien, si cet insolent favori

s'étoit moins enivré de sa fausse grandeur. Mais avec la haute opinion, qu'il a de sa personne, il n'est plus flaté ni de ses richesses, ni de sa faveur, tandis qu'il verra le Juif demeurer assis, quand il passe. Il se croit si fort offensé, que pour le satisfaire, c'est trop peu d'immoler un seul homme à sa vengeance. Il ne tiendra donc pas à son ressentiment que Mardochée ne périsse avec toute sa nation. Naboth s'excuse de céder l'héritage de ses peres; il en est le maître & ne le doit à personne. Son refus pourtant irrite Achab, & le désespere jusqu'à lui faire perdre le soin de sa vie. L'indignation de l'orgueilleuse Jezabel est plus furieuse encore, & Naboth en devient la victime.

Le préjugé produit l'emportement; & l'emportement conduit aux vengeances outrées. Les foibles sont oprimés; les familles sont ruinées pour de faux points d'honneur, pour de prétenduës injures. Mais la peinture de ces excès touchera peu ceux, qui sont capables de les commettre. N'inspirons la patience qu'à ceux, qui se savent modérer, & qui souffrent de cette modération même. Ils méritent seuls qu'on les désabuse; & leur intérêt veut qu'ils le souhaitent, ou qu'ils ne s'en offensent point.

Souffrez donc, riches & grands de la terre, vous, qui vous en croïez les Princes & les arbitres, souffrez qu'on entre avec vous dans le détail de vos plaintes, & qu'on vous console en vous humiliant. Vous criez d'un ton de voix à faire tout trembler autour de vous. On vous outrage ; on vous manque de respect. Il n'y a que des gens de néant, qui puissent s'oublier à ce point ; & vous leur aprendrez qui vous êtes. Un homme de votre qualité de votre nom, de votre naissance ! vous traiter comme le dernier des hommes ! Il n'y auroit d'abord qu'à compter, pour voir si vous n'êtes pas en effet le dernier par plus d'un endroit Vous me vantez l'ancienneté de votre noblesse ; vous m'en marquez la date ; vous remontez par une longue suite d'aïeux, dont vous descendez. Moi je vous intéromps pour vous avertir que vous vous êtes arrêté trop tôt. Reculez jusques dans les premiers tems. Allez à l'origine, & vous trouverez que tous les hommes sont nés premiérement du même pere & de la même mere, des freres & des sœurs ensuite. Il n'y a que du plus ou du moins dans les dégrés de descendance.

A ce prix celui, qui ne se fait point de

généalogie fastueuse, est peut-être plus noble que vous en la maniere, dont vous l'êtes. Qui sait si par cette longue suite d'ancêtres, qui remonte pour lui comme pour vous jusqu'à l'origine, qui nous est commune, il ne tient pas aux plus illustres des hommes ? Les familles se soutiennent-elles toujours dans la même splendeur ? Les loix même du monde & de cette noblesse, dont vous êtes si fier, ne réduisent-elles pas souvent les branches cadettes à dégénérer, à se confondre dans la roture ? Par où dégénerent-elles ? Est-ce par des crimes, qui les déshonorent ? Elles deviennent roturieres par ce qui faisoit la noblesse des premiers hommes, par un travail que vous regardez comme honteux, mais qui peut être joint à la vertu, qu'on doit nommer la seule vraïe grandeur. Ils ont cessé d'être assez riches pour ne rien faire ; & voilà ce qui les dégrade à vos ïeux. Idées toujours extravagantes. On ne sort point du ridicule & de la chimere, quand on entre dans les discussions de la fausse grandeur.

Reprenez donc un ton plus bas. Modérez-vous, & reconnoissez que vous vous êtes nourri dans le faux. Vous pensez être grand, & vous ne l'êtes pas du

moins par où vous pensez l'être. Nos premiers auteurs n'ont été ni Princes, ni Ducs, ni Barons, ni Comtes, ni Marquis. On ne connoissoit point chez eux d'autre roture que celle du vice; point d'autre noblesse que celle de la probité, de la bonne foi, de la droiture, de l'humanité, de la bien-faisance. Si cette grandeur vous manque, ne prétendez pas la retrouver dans les vaines idées de distinction, que vous vous êtes faites. La qualité ne supose point le mérite & n'y suplée point. Vous vous croïez bien noble, parce que votre famille est ancienne; faites-la plus ancienne encore, & vous cesserez d'être noble en ce genre. Une génération de plus en remontant, vous voilà roturier. Quelle étrange espece de grandeur, qui diminuë, quand on l'augmente! Peut-on s'entêter d'une imagination si bizarre?

J'entens votre réponse. Vous avez eu des ancêtres qui se sont distingués par des talens rares, par de grandes qualités, par de belles actions, par des services importans, qui les ont illustrés. Est-ce par ces endroits que vous avez hérité d'eux? Leur ressemblez-vous? Les valez-vous? Etes-vous enfin tout ce qu'ils étoient? Vous ne le dites pas

& vous ne nous laissez pas même la liberté de le soupçonner. Un homme assez vain pour se glorifier du mérite de ses ancêtres, noublieroit pas le sien propre. Vous vous loüez donc par celui des vôtres ; c'est nous avoüer que vous n'avez rien de loüable. Nous annoncer que vous êtes de la race des grands hommes, c'est nous aprendre que vous avez dégénéré.

Ce titre est sans doute bien autentique pour exiger de nous des respects & des attentions particuliéres. Vous portez un nom, que vous déshonorez ; c'est peut-être trop peu dire : Un nom du moins, qui signifie des qualités, que vous n'avez pas ; des fonctions, que vous n'exercez point ; des prérogatives, dont vous ne joüissez point ; un pouvoir, dont vous êtes dépoüillé. Vous nous donnez ainsi pour preuves de votre grandeur & de vos droits des sons vuides de sens, des idées menteuses. D'autres, qui s'apelloient comme vous, ont été des hommes éminens parmi leurs contemporains, & recommandables à la postérité. Mais les choses changent, & les noms demeurent. Quand on ne conserve rien des bonnes qualités de ceux, dont on est sorti, c'est une double vanité de dire qu'on est de bonne maison. Il ne siéroit qu'à l'hu-

milité d'en faire le honteux aveu. Je le répéte, la vraïe nobleſſe, la ſeule grandeur réelle, c'eſt celle des ſentimens, à laquelle toute ame bien née doit aſpirer. Imitez ceux, à qui vous devez la naiſſance, s'ils ont été véritablement grands. Ce n'eſt qu'à ce prix que vous le ſerez vous-même. Le mérite eſt un bien, qui ne communique point, qui ne ſe tranſmet point par droit d'héritage. Rien de ſi vain que de mettre ſa gloire dans celui des autres.

Vous poſſedez de grandes terres & de grands domaines; vous joüiſſez d'un grand revenu. Je ne vous le conteſterai pas. Vous êtes donc riches; mais les richeſſes ſont-elles des qualités reſpectables? Il y a long-tems qu'on a dit que tout riche eſt injuſte, ou l'héritier d'un injuſte. Avez-vous jamais eu la curioſité de rechercher ſi cette opulence, qui vous rend ſi fier; n'étoit point le fruit de l'iniquité de vos peres, ou des honteuſes épargnes d'une avarice ſordide? Vous-même par quels moïens vous êtes-vous fait cette fortune ſi ſubite & ſi brillante? Il ne faudroit pas creuſer bien avant peut-être pour découvrir que ce fut le crime, qui mit la premiere différence entre vous & nous. Vous ſortez de

quelqu'une de ses sangsuë qui se gonflent du sang des peuples, de quelqu'un de ces hommes nés pour augmenter les calamités publiques, qu'iis savent mettre à profit. C'est-à-dire en ce cas qu'il faut que nous vous rendions de grands honneurs, que nous soïions pleins d'égards pour vous, parce que vos peres ont dépoüilé les nôtres. C'est-à-dire, que parce que vous avez été vous-même plus scélérats que le reste des hommes, il faudra que vous en soïez plus révérés.

Tirons le voile, si vous voulez, sur ces déshonorantes images. De quelque source que votre prétenduë noblesse vous vienne, à quelque titre que vous possediez vos richesses, vous ne me persuaderez pas qu'elles vous aïent acquis le moindre degré de consideration de plus. Tant que vous n'éxigez mes respects que par des choses, qui sont hors de vous, vous m'aprenez seulement que vous n'avez rien de respectable. Vous me parlez de vos biens, & je ne vois que votre indigence. Personne n'est si pauvre que celui, qui n'a point de vertus. Si vous êtes né vicieux, je vous plains. Mais si vous prétendez l'être impunément à la faveur de votre naissance, ou de votre fortune, souffrez que je vous méprise. C'est tout

ce qu'on doit au vice, quand on est réduit à le haïr, comme il le mérite, sans avoir droit de le réprimer.

Non, les noms superbes de *grandeur*, d'*excellence*, de *seigneurie*, dont la vanité se pare, ne font point perdre de vûë la bassesse des inclinations. Les titres fastueux de *très-haut* & de *très-puissant* n'inspirent point les considérations, que ceux qui les prennent, attendent. La dépravation de leurs mœurs les dégrade plus que ces titres ne les élevent. On les trouve grands & mépriſables. Les places sont déshonorées par ceux, qui les occupent. L'indignité de la personne étouffe le respect, qu'on étoit prêt de rendre à la distinction du rang. Ce rang supose une dignité personnelle, qu'on ne reconnoît point en eux. Soïez ce que le vôtre demande; ou renoncez au fond du cœur aux égards, qui lui sont accordez par l'usage. Voudriez-vous forcer les hommes à changer leurs idées naturelles? Est-il juste qu'ils réverent en vous le vice, parce que vous êtes en possession d'un titre qu'ils n'ont prétendu donner qu'à la vertu!

Remontez à l'origine de toutes les distinctions, vous trouverez qu'on ne les accorda qu'à des mérites éprouvés. Elles

supoſent

supoſent des qualités, qu'elles ne peuvent remplacer dans ceux, qui ne les ont pas. Les dignités, les poſtes élevés, les plus importans emplois en un mot ne ſont pas des vertus, & ne ſont que déshonorer ceux, qui les poſſedent, quand ils aviliſſent leurs places par leurs vices. Le ſujet d'une complaiſance flateuſe, ce ſeroit donc d'avoir les perfections auxquelles les diſtinctions ſont comme dûës, & non de joüir de ces diſtinctions même. Sans ces perfections du moins, vos plaintes ſur le peu d'honneur, qu'on vous fait, ſont injuſtes. Qui doit ſavoir mieux que vous, que vous ne méritez pas qu'on vous honore? Vous n'avez à vous plaindre que de la différence que vous mettez vous-même entre ce que vous devriez être & ce que vous êtes. Il ne tiendroit qu'à vous d'être adoré.

Les diſtinctions humaines, toutes aviliés qu'elles ſont par l'abus, ne laiſſent pas d'en impoſer par je ne ſai quel reſſentiment de leur premiere inſtitution, qui ne les accordoit qu'au mérite. Soit d'ailleurs que les hommes éblouis par l'éclat des richeſſes, conçoivent en effet de l'eſtime & du reſpect pour ceux qui les poſſedent; ſoit que frapés par la crainte, ou flatés par l'eſpérance, ils ſe portent

comme naturellement à révérer ceux qui peuvent leur nuire, ou les servir; les préventions sont pour eux, & ces préventions sont aveugles. On attache aux personnes ce qui ne convient qu'aux dignités. Les prérogatives les plus frivoles sont regardées comme des avantages, qui mettroient réellement les hommes au-dessus de leurs semblables. On conçoit pour les gens distingués par leur fortune ou par leur rang, des sentimens conformes aux idées, qu'on s'en est faites. On les estimes, on les révere jusqu'à l'oubli de leurs défauts. On les admire, tandis qu'ils ne sont dignes que d'horreur, ou de pitié. On les louë de ce qu'on blâmeroit ailleurs. Les fautes qu'ils font, sont à peine aperçûë. La flaterie les canonise, & seroit prête à leur sacrifier, pour mériter leurs faveurs ou leurs services.

Ne dissimulons rien ici des foiblesses de l'humanité. Ceux même, dont les vûës sont, ou devroient être par discernement ou par état, plus pures & plus désintéressées, ne se défendent pas tout-à-fait de cette espece d'idolâtrie pour les grands. Ils se croïent honorés d'en être connus: d'avoir de l'accès chez eux, de les entretenir, d'être jugés propres à

leur rendre les moindres services. Ils ne les aprochent qu'avec ce respect, que la seule probité devroit inspirer. Ils n'en parlent qu'avec complaisance ; ils aiment à relever leurs discours, à les répéter. Les attentions, les déférences, & les empressemens, qu'ils montrent pour eux, sont animés de toute la sensibilité, qu'on a pour ce qu'on aime, & pour ce qu'on révere. Ils idolâtrent jusqu'à leurs gestes, jusqu'à leur ton de voix, jusqu'à ce qu'on appelle un certain air noble, que souvent ils n'ont pas.

Les grands ne sont donc en effet déja que trop respectés pour leur grandeur. Que seroit-ce, s'ils s'aviſoient d'être bons & sérieusement vertueux ! Quel compte ne leur tient-on pas du peu de bien qu'ils font ? Les moindres vertus chez eux seroient des vertus héroïques. S'ils aimoient à rendre un cœur content, à combler une ame de joïe à prévenir du moins des besoins extrêmes, c'est ce qu'on pourroit apeller une véritable grandeur, & ce qui leur attireroit tous les respects du monde. Qu'ils y réfléchissent. Ils ne sauroient mieux ménager leurs intérêts que par l'amour de leurs devoirs. Ils forceront les hommes à les respecter, quand ils les mettront dans la

néceſſité de leur accorder de l'eſtime. La modération, le déſintéreſſement, la généroſité, ce ſont là leurs vertus & leurs armes. S'ils ont ſur les autres quelque dégré de vrai bonheur, c'eſt de ſe trouver ſouvent dans le pouvoir & dans l'occaſion de leur faire plaiſir & de les obliger. Ils ont de quoi remplir dans toute ſon étenduë le titre, que l'Evangile donne aux Princes des nations; de quoi, dis-je, ſe faire nommer *bienfaiſants & bienfaicteurs*.

C'eſt ce qu'ils devroient être en effet & dans les vûës de la Providence, & dans les idées des petits. Un préjugé légitime perſuade à ceux-ci, qu'ils leur ſont reſponſables de l'obſcurité dans laquelle ils vivent, de leur pauvreté, de toutes leurs infortunes; qu'ils ne ſont leurs ſeigneurs & leurs maîtres, que pour être leurs ſauveurs & leurs peres; qu'ils n'ont d'autorité que pour les défendre, de crédit que pour les protéger; qu'ils ne joüiſſent de tous les avantages de la proſpérité que pour les conſoler, que pour les ſoulager dans leurs diſgraces. Les grands leur deviennent donc odieux, par tout le bien, qu'ils ne leur font pas, preſque autant que par le mal qu'ils leur font. Jugeons entre eux. Les uns ſe plai-

gnent que tout leur manque, & que personne n'est touché de leur indigence; qu'on ne les recherche que tandis qu'ils sont bons à quelque chose, qu'on achève de les ruiner, & puis qu'on les méprise. Les autres s'emportent, si la moindre chose vient à leur manquer; si quelqu'un veut leur résister dans le monde; ils maltraitent & menacent encore. Où est l'injustice? De quel côté la patience est-elle la plus difficile? Songez, grands, qu'on ne vous dois pas tout ce que vous vous imaginez qu'on vous refuse, ou que vous êtes cause vous-même des refus qu'on vous fait, vous aurez moins de peine à vous en consoler.

Il n'est que trop commun de se donner pour grand, & d'ignorer ce que c'est que la grandeur. La véritable est douce, familiere, populaire. Elle sait se courber par bonté vers ceux, qui sont au-dessous d'elle, & se relâche quelquefois de ses avantages. Elle fait paroître les hommes grands, sans faire sentir aux autres qu'ils sont petits. Jamais elle n'affecte de dédain pour eux. Jamais elle ne les plaisante par des railleries capables de les piquer, quand elle est d'un rang, qui la met hors d'atteinte aux reparties. Mais ceux, qui ne sont pas nés grands, s'i-

maginent que pour le paroître, ils n'ont qu'à se rendre farouches, inaccessibles, dédaigneux. Ils mettent leur dignité dans une réserve, qui ne sert qu'à mieux faire pénétrer ce qu'ils sont, c'est-à-dire, infiniment petits. Ils s'admirent eux-mêmes, & croïent que tout le monde doit être frapé du même respect. La fortune les a placés trop haut; la tête leur tourne. Ils ne voïent point; ils ne réfléchissent point. Ils agissent par sentiment, & n'en ont point d'autre que celui de leur poste, ou de leur qualité; l'oubli, la fierté, l'arrogance, la dureté, l'ingratitude, leur deviennent comme naturelles. Ils ne reconnoissent personne. Ils ne sont touchés ni des talens, ni du mérite, ni des belles actions, ni des beaux ouvrages, ni des services même, qu'on leur rend. Tout s'efface de leur esprit, excepté la fausse idée de ce qu'ils croïent être.

Plus de la moitié peut-être de ceux, qu'on appelle grands, ne se montrent que par ces endroits. Rien ne leur réussit moins, & rien ne leur doit moins réussir. Une froideur, une incivilité suffit pour nous les faire haïr. Un salut, un sourire nous les reconcilieroit. Ils ne connoissent ni leurs vrais avantages sur les petits, ni leurs désavantages.

Le pire de tous, c'eſt que leur fauſſe grandeur ne ſoit rien moins que ſoutenuë. On les voit auſſi timides, auſſi bas, auſſi rempans devant ceux, qui diſpoſent des poſtes & des faveurs, qu'ils ſont pleins de hauteur & de confiance avec ceux, qui n'ont que du mérite & de la vertu. Comment ne les mépriſeroit-on pas, quand on les voit capables des lâchetés les plus honteuſes ? Veulent-ils qu'on faſſe l'impoſſible, & qu'on joigne pour eux le reſpect au mépris ? S'ils ſont ſi fiers, qu'ils le ſoïent toujours, ou plutôt qu'ils ne le ſoïent jamais. Qu'ils renoncent à ces chimeres de diſtinctions, qui ſe démentent elles-mêmes, & qui ne mettent de la différence entre les hommes que pour leur tourment réciproque. Qu'ils combinent leur foible & leur fort, & qu'ils ſe conſidérent dans cette eſpece d'égalité que la comparaiſon du bien & du mal met entre eux. Quelle folie d'affecter une ſupériorité qu'on eſt forcé de reconnoître ailleurs, & de ſe jetter dans la néceſſité de ſouffrir de l'une & de l'autre ; d'être fui, de ceux, qu'on recherche ; de fuir ceux, dont on eſt recherché ; de ſe faire honneur de celui-ci ; d'avoir honte de celui-là ; d'incommoder, & de trouver des incommodes ; de

dédaigner, qui nous dédaigne ; de mépriser, qui nous méprise ; & de se croire offensé tantôt par trop de hauteur de la part de ceux, qui sont au-dessus, tantôt par trop peu de respect par ceux, qui sont au-dessous de soi ! Ne seroit-il pas plus sage de ce défaire de toutes ces fausses idées, de composer ensemble, & de se traiter avec une humanité mutuelle ? Il y auroit dans cette conduite le double avantage de ne mortifier personne, & de n'être jamais mortifié par le préjugé d'une grandeur imaginaire.

Je conçois que l'amour propre ne consent pas aisément qu'on le désabuse d'un préjugé qui le flate si fort. Les premieres impressions de l'enfance, l'habitude & l'usage du monde l'y confirment. Mille flateurs ; que l'intérêt attache à la fortune des riches & des grands, les rapellent sans cesse à la chimere de leur vaine grandeur. On leur exagere le pouvoir malheureux, qu'ils ont de tout entreprendre impunément. On leur persuade que c'est se rendre coupable de résister à leur injustice, ou d'oser en exiger la réparation ; que tout doit les respecter ; que tout doit leur être soumis ; que tout doit plier sous eux ; que tout enfin doit leur être dévoüé ; qu'on est encore trop

honoré

honoré de les servir. On aplaudit à leurs fausses délicatesses ; on loüe leurs ressentimens ; on les anime à la vengeance.

Funeste séduction, qui les livre à des passions furieuses, qui les rend les victimes d'une impatience déraisonnable, & qui leur fait changer des maux chimériques en des maux réels. Ils s'imaginent qu'on leur fait des outrages ; & ils les ressentent. Si quelqu'un les aime, qu'il leur conseille de se remplir de maximes saines, & de les méditer souvent ; qu'il leur insinuë de se considérer comme des malades imaginaires, dont il ne faut que guérir la raison pour les guérir de tout le reste, comme des enfans, qui se croïent malheureux, quand on renverse leurs petits châteaux. Qu'ils se servent de toutes les pensées que la Sagesse peut inspirer pour dissiper une illusion, qui n'ajoute à l'opinion, qu'ils ont d'eux-mêmes, que pour leur donner une sensibilité de plus ; une illusion, qui ne fait que multiplier pour eux les maux de la vie, qui ne les acoutume à se distinguer du reste des hommes, que pour ne pouvoir s'acoutumer à ce qu'ils ont à souffrir de leur part.

L'Evangile leur aprend à considérer leur état comme un malheur ; & c'en seroit un très-grand & très-funeste, quand

il ne produiroit point d'autre effet, que cet entêtement de grandeur, que l'indigence & la mendicité même ne guérit pas toujours. Entêtement, d'où naît une des choſes, que Dieu déteſte le plus: Des *Pauvres ſuperbes*. S'il eſt en effet des hommes inſuportables aux hommes même; s'il en eſt qui méritent plus d'indignation que de pitié; ne ſont-ce pas ces reſtes orgueilleux d'une nobleſſe chimérique, ou d'une injuſte fortune, qui ne peuvent conſentir à ſe réduire au rang, que la pauvreté leur a marqué.

La pauvreté n'avilit point les hommes. Elle n'a de honteux que d'être quelquefois le fruit de la pareſſe & des autres vices. Mais elle n'eſt ici que le fruit de la vanité ſeule. Rebuts des grands & des petits, chargés de tout le ridicule de cette vanité déplacée, ſans ſubſiſtance & ſans habits, ces inſenſés ſe reſpectent eux-mêmes dans leurs haillons. Ils veulent être comme les martyrs d'une condition, qui les fera mourir de froid & de faim. Ils ſe laiſſeront conſumer plutôt que de ſe dégrader par une profeſſion, qui leur donneroit le pain, dont ils manquent. Ils ne ſauroient travailler; ils auroient honte de mendier, & ſi quelquefois ils y ſont enfin contraints, quelle

Hauteur dans la maniere, dont quelques-uns demandent! Quel dedain dans celle, dont ils reçoivent! Il leur faut des aumônes plus abondantes, parce qu'ils ont été plus riches, ou plus prodigues. Leur donner peu, c'eſt leur faire injure. Ils ſont pauvres; mais ils ne prétendent pas qu'on les traite en pauvres. Ils vouloient être reſpectés, quand on n'avoit pas beſoin d'eux; ils veulent l'être encore, quand ils ont beſoin des autres. Ils ſont gueux en un mot; mais ils ſont nobles, & ce n'eſt quelquefois qu'à force de pauvreté qu'ils ont aquis de la nobleſſe. Un mendiant roturier, s'il a quelque mine, ne manque gueres de ſe dire un gentilhomme ruiné. Mais que ceux qui ſont nés tels, ne diſent-ils plutôt qu'ils ont été nobles, quand ils ſont devenus gueux! Que ne penſent-ils du moins que ceux, dont ils implorent le ſecours, ſont plus nobles qu'eux, pour ne pas exiger en même-tems leur reſpect & leurs biens! Il eſt ſans contredit plus noble de donner que de recevoir. Quoiqu'il en ſoit, & quelque incident, qui les ait réduits à dépendre de la charité de ceux, dont ils ne ſe croïent pas aſſez reſpectés; qu'ils conſidérent comme le plus grand des malheurs de conſerver cette ſenſi-

bilité dans leurs malheurs même.

Leur exemple au reste doit aprendre à ceux qui leur ressemblent, qu'ils ne sont pas plus hors d'atteinte qu'eux aux coups de la fortune. Qu'ils jugent donc par-là de l'intérêt, qu'ils ont de renoncer à la vanité, qui les fait souffrir dans leur abondance même, & qui les accableroit d'un double poids dans leur apauvrissement. Que leur entêtement céde aux peines, qu'il leur cause. Qu'ils n'aspirent point à se faire valoir dans la société par une qualité, qui ne contribuë rien d'elle-même à l'utilité commune.

Quel fruit peut-on retirer d'une noblesse, qui ne sert qu'à rendre les hommes fiers, glorieux, délicats, c'est-à-dire insociables ? Qu'ils se souviennent que notre race, nos aïeux, & la gloire des actions, que nous n'avons pas faites, ne sont point proprement à nous ; que les distinctions, dont les enfans de ceux, qui se sont illustrés, joüissent, ne sont pour eux qu'un double engagement à devenir vertueux ; que quiconque est vicieux, déroge ; que la noblesse n'est qu'un ridicule, quand on la réduit à cet entêtement, qui rend les nobles plus vains, sans les rendre meilleurs ; & que vouloir alors se faire respecter par sa qualité,

c'eſt vouloir ſe faire reſpecter par ſon ridicule.

Si ce ridicule eſt grand dans les perſonnes du monde, on ne peut que l'apeller monſtrueux, quand il eſt joint à l'humilité de la profeſſion monaſtique & de la pauvreté volontaire. Ce ſera la fatalité de la vanité des hommes d'être toujours inconcevable. Ils en ſentent la honte; ils veulent, ou ſemblent vouloir la bannir de leur cœur, & ce n'eſt que pour l'y faire rentrer ſous un maſque différent. La Régle des Religieux les plus pauvres, leur ordonne de quiter les noms qu'ils ont portés dans le ſiécle; mais cette régle n'eſt guéres obſervée que pour ceux, dont les noms étoient obſcurs. On conſerve les noms illuſtres à ceux, qui les ont quités. Des gens, qui vivent de quêtes & d'aumônes, ont ſoin d'annoncer qu'il y a chez eux des ſujets ſortis des plus grandes maiſons. Les corps entiers ſe font honneur de cette nobleſſe, que les particuliers ſe ſont fait honneur de ſacrifier. On diroit que la donation leur en auroit été faite, pour la poſſéder en commun. Peu s'en faut qu'elle ne les rende auſſi vains, que ſi elle leur étoit perſonnelle.

Le grand mal, c'eſt que ceux même,

qui font le sacrifice, retiennent d'une main ce qu'ils immolent de l'autre. Ils trouvent mauvais qu'on ne leur tienne pas assez de compte de ce qu'ils ont jugé digne de tout leur mépris. Ce mépris même leur paroît un nouveau titre pour exiger dans un monastere des égards, qu'ils auroient dû rougir d'exiger dans le monde. Quelle autre réponse peut-on faire à leurs plaintes, que de les avertir de changer l'objet de leur indignation, pour se la réserver toute entiere. Il n'est point d'hommes, qui doivent leur faire plus de peine à souffrir qu'eux-mêmes. C'est assurément de toutes les vanités la plus intolérable, que celle d'être vain d'une vanité sacrifiée.

VII. LEÇON.

Les préjugés de l'éducation sont ceux, dont on souffre le plus, parce que ce sont ceux, dont on se défie le moins. Rien de plus nécessaire à notre repos que de revenir sur ces premiers jugemens. Le meilleur moïen de diminuer les peines est toujours d'aprendre à les réduire à leur valeur.

IL ne paroît pas aisé de décider, si les penchans d'une heureuse naissance contribuent plus à la tranquillité de la vie, que les principes d'une bonne éducation. Mais il y a des peines assurées dans les mauvais préjugés de la jeunesse. Ce sont de tous nos préjugés les plus forts, & ceux, dont on sent le moins la nécessité de se défaire. On les a pris dans un âge, où tout se fait par impression dans notre ame. On ne les soupçonne point d'être faux. On les suit avec la même assurance que s'il n'étoit pas possible d'imaginer & d'agir autrement. On se fait aux manieres de penser de ses parens & de ses maîtres. On prend leurs goûts & leurs aversions, leur préven-

tion pour eux-mêmes, leurs défauts, leurs travers, leurs singularités bizares. Chaque famille est comme une petite république. Elle a ses loix, sa police, ses arrangemens, & croit que c'est ce qu'il y a de mieux au monde. On s'acoutume d'ailleurs aux alimens de son premier séjour. Les lieux en deviennent familiers & plaisent. On en aime quelquefois jusqu'aux désagrémens. Et c'est à ces impressions pourtant que nous comparons tout dans les usages & dans les situations de la vie. Voilà, dit-on, ce qui se faisoit chez mon pere. C'est ainsi qu'on vit dans mon païs. Quelque bien qu'on soit ailleurs; quelque traitement, qu'on y reçoive, on est mécontent par comparaison.

Très-souvent ce mécontentement ne seroit point déraisonnable, si la comparaison ne l'étoit pas. Mais la grande régle, ou le grand secret pour couler des jours un peu tranquilles, c'est d'être résolu de se faire à tout, sans égard aux différences, que le changement des situations peut mettre entre le bien & le mieux être. Il n'est point d'autre moïen sûr de rendre sa destinée toujours supportable, que celui de savoir vivre avec toutes sortes de personnes, & dans toutes

sortes de lieux & de circonstances. Les hommes en général, & sur-tout ceux de diverses provinces ou de diverses nations offrent trop de variétés & de contrariétés dans leurs mœurs, dans leurs manieres & dans leurs usages, pour espérer de pouvoir s'en tenir avec eux à des principes fixes, qui ne seroient peut-être d'ailleurs, que de faux préjugés, dont on n'auroit pas eu soin de se défaire.

Cependant on ne vit pas toujours renfermé dans la maison paternelle. On est obligé d'avoir au dehors des relations de besoins, d'affaires, de commerce, d'étude, d'exercices. Il faut entretenir des liaisons d'alliance, d'amitié, de bienséance. Il vient un tems où les oiseaux quitent leur nid. Les familles se dispersent. Chacun prend des engagemens selon ses inclinations, ou ses intérêts; & c'est dans toutes ces circonstances, que les fausses idées, dont on est prévenu, font rencontrer des contradictions, dont on souffre.

Des enfans se sont vûs accabler de caresses. On les a traités de dauphins, de princesses, de petits rois & de petites reines; ils ont presque crû l'être. L'aveuglement des parens les a séduits sur un esprit & des agrémens, qu'ils leur trou-

voient, mais qu'ils leur trouvoient seuls. Il n'est pas jusqu'aux ourses, qui ne lechent leurs petits; elles sont contentes de leur figure informe. *Tout animal aime son semblable.* Hors de chez eux ces enfans ne sont rien moins que ce qu'ils se sont imaginés. On les regarde avec indifférence, & l'indifférence est pour eux un mépris cruel. Ils accusent tout ce qui les voit de manquer de discernement & d'équité. Tout leur paroît dur. Leurs préventions leur préparent par tout de nouvelles occasions d'être mortifiés.

Une mere idolâtre, qui ne vous aimoit que pour vous gâter; une gouvernante intéressée à vous flater; une maîtresse, qui s'étoit attachée follement à votre enfance, vous a redit cent fois le jour que vous étiez jolie, bienfaite, spirituelle, aimable. Il faudra donc que vous prêtiez ses yeux à tout le monde, ou vous risquez de n'être trouvée de personne telle que vous lui paroissiez. Vous joüissez d'une vogue, que vous avez parmi les vôtres, ou parmi quelques amis choisis; vous vous aplaudissez d'un mérite singulier, qu'ils vous acordent; songez que vous laissez peut-être tout ce mérite chez vous autant de fois que vous en sortez. Sans cette précaution, vous

croirez qu'il n'eſt plus ni bon goût ni juſtice dans le reſte du monde.

Dans les converſations, dans le cours ordinaire des occupations de la vie, dans les diſcuſſions d'intérêt, dans les délibérations publiques, ou dans les conſeils particuliers on débite des maximes, qui vous révoltent. On raiſonne, on agit ſur des principes, qui traverſent toutes vos vûës, & qui vous éloignent infiniment de vos fins. Quelle peine pour vous raprocher des autres, pour vous concilier, pour vous ramener aux opinions communes. Vous conteſtez; vous faites de mauvaiſes difficultés; vous ſupoſez que vous avez toute la raiſon pour vous & vous vous brouillez avec elle. Vous combatez les partis les plus ſages; vous refuſez les conditions les plus équitables; vous rompez quand on eſt près de conclure; vous croïez avoir ſacrifié tous vos droits, quand vous ne faites que vous rendre à la juſtice; & vous trouvez tous les autres intraitables, parce que vous l'êtes. Réfléchiſſez-y ſérieuſement, & conſiderez cette contradiction comme univerſelle à vos manieres de penſer comme une preuve du beſoin qu'elles ont d'être réformées. Mettez-vous au rang de ceux, dont il eſt dit qu'ils ſe ſont égarés *dès le ſein de leurs meres.*

L'éducation des grands & des riches devroit être la plus exquise. Il leur est plus essentiel qu'au reste des hommes d'être mis en garde contre des préjugés, qui leur sont propres, & qui répandent mille désagrémens dans une vie, que tout concourreroit d'ailleurs à leur rendre infiniment gracieuse. Rien ne leur manque du côté des secours, si ce n'est par le mauvais choix des personnes, qu'on met auprès d'eux. Ce choix devroit se faire avec beaucoup de recherches & de discernement. Il faudroit s'être bien assuré du caractere, des mœurs, des inclinations & des manieres de ceux qu'on choisit, & ce sont presque toujours les attentions les plus négligées. Les parens peut-être en sont incapables, ou n'aiment pas assez leurs enfans pour porter le soin de les bien élever jusqu'à l'inquiétude. On leur donne des gouvernantes, des précepteurs, des maîtres, des gouverneurs, & quand on en a fait les dépenses, on croit n'avoir plus de reproches à se faire.

Au fond qu'a-t'on fait pour les enfans? Je vais entrer dans un détail, qui ne paroîtra m'écarter de son sujet que pour m'y ramener avec quelque fruit. On a trop à craindre d'avoir été mal instruit, pour n'aimer pas à réfléchir sur tous les

dégrés d'instruction par lesquels on a passé pour parvenir à l'âge où chacun n'est plus conduit que par lui-même. Il suffit qu'on puisse avoir été mis dans une seule mauvaise main pour se défier des impressions qu'on a reçuës de toutes.

Les gouvernantes, qui sont-elles? On les prend comme au hazard. C'est quelquefois une ancienne domestique qu'on récompense de cette place. Ses services lui tiennent lieu de bonnes qualités. Le poste est-il un peu plus avantageux? On le donne à la faveur, ou c'est peut-être une charge, qui s'achete. La grande attention de presque toutes ces femmes, c'est de se faire aimer de leurs pupilles par une prévoïance d'intérêt. Pour y réussir, elles souffrent aux enfans tous leurs petits caprices. Souvent elles les en caressent, & sont bien éloignées de prévenir en eux les grands vices, dont ils ont déja toutes les semences. S'il s'en trouve au contraire que l'humeur domine, ou qui s'arment d'une sévérité farouche; l'inconvénient est égal. Elles se font haïr & mettent un obstacle comme invincible au succès des meilleurs instructions. Le pis est presque toujours qu'elles sont ineptes, & le grand savoir de quelques-unes est d'inspirer à de jeunes

cœurs la fierté, dont l'idée de leur naissance & de leur rang ne les remplira que trop tôt.

Les maîtres sont introduits pour donner des leçons de leurs arts. Les plus habiles ne sont pas toujours les plus honnêtes gens. La jeunesse, qui n'écoute rien avec tant de plaisir que ce qui favorise ses mauvaises inclinations, trouve souvent dans ces sortes de maîtres de pernicieux conseillers ou de dangereux confidens. Les moins mauvais sont peut-être ceux, qui contens de gagner leurs honoraires, ne s'intéressent point aux progrès de ceux qu'on leur confie.

Les précepteurs sont communément tirés des Colléges, gens, qui n'ont point eu d'éducation dans leur premiere enfance, ou qui n'étoient pas nés assez heureusement pour se former eux-mêmes. Tous leurs talens sont renfermés dans la sphere du pédantisme. Ils n'ont point de sentimens & n'en peuvent inspirer. Quelques-uns ont des inclinations assez basses pour se laisser corrompre par ceux qu'ils sont chargés de corriger.

Les gouverneurs viennent enfin. Ces derniers sont destinés à donner les coups de maître aux figures dégrossies. Mais savent-ils comment il faut s'y prendre?

Ont-ils du goût & de l'expérience ? Se sont-ils apliqués sérieusement à discerner les esprits, à manier les caracteres, à se conformer aux penchans de leurs éleves pour les tourner vers leurs véritables objets, pour changer ainsi les vices en vertus ? Il semble qu'on les quitte assez ordinairement de ces avances essentielles. Si par hazard ils ont un nom ; s'ils ont quelque espece de noblesse, la vanité des parens ne balance pas à les préférer aux roturiers les plus acomplis. Un grand-Seigneur veut au moins que son fils ait pour Gouverneur un Gentilhomme ; on croiroit se déshonorer de ne lui donner qu'un homme de mérite.

Il est des Gouverneurs, qui ne manquent ni de capacité ni de zèle ; mais on ne leur donne pas assez d'autorité pour travailler avec succès. Ils ne trouvent dans ceux qu'ils ont à perfectionner rien de fait que les mauvais plis qu'on leur a laissé prendre. Par où commenceront-ils ? Les parens s'oposent à leurs vûës, ou les traversent dans leurs soins. Ils se dégoûtent ; ils s'ennuïent de la durée d'une gouvernance aussi disgracieuse, qu'inutile. Ils rendent enfin les jeunes Seigneurs tels, qu'on les leur avoit confiés, ou tels qu'on a souhaité qu'ils fussent.

Ceux-ci s'aplaudissent d'être affranchis de la contrainte. On les produit dans le monde ; & le grand désordre de nos jours, c'est qu'on les y produit trop tôt. Que de mauvais quarts-d'heure ils y passeront ! Que ces désagrémens les rapellent donc à l'examen des fausses préventions dans lesquelles ils ont été nourris, des procédés irréguliers dans lesquels on les a laissé vivre. Je le leur ai dit, & l'idée que je viens de leur retracer des mauvaises éducations, doit les en convaincre, il n'est point d'hommes, qui doivent plus se soupçonner qu'eux d'être pleins des défauts les plus insociables & les plus contraires au bonheur de la vie.

Mais quelquefois leurs vices se remarquent ailleurs sans être sortis des mêmes sources. Vous êtes fils d'un homme, qui n'a ni naissance, ni fortune, & qui pourtant a donné dans tous les défauts des grands & des riches. Il ne l'est pas ; il ne l'a jamais été ; mais il les aproche & vit dans leur familiarité. La poix, dit le Sage, s'attache aux mains qui la touchent, & l'homme devient superbe avec les superbes. Les grands ont des singes, qui ressemblent à des hommes, ou des hommes, qui ressemblent à leurs singes,

des

des hommes, qui se gâtent chez eux par une mauvaise imitation. La grenouille veut ressembler au bœuf ; & le rat à l'éléphant. Ce sont de mauvaises copies, qui se font d'après de mauvais originaux. Un esprit s'entête de tout ce que la fausse grandeur a de vicieux & d'impertinent. Il croit devenir ce qu'il admire. Il n'agit plus ; il représente, il contrefait & laisse voir tout ce que ses modéles ont de défectueux.

Il est des choses, dont on ne peut juger en grand ; il faut les réduire en petit pour en découvrir tout le ridicule. Mais le malheur du ridicule est de ne pas se sentir lui-même. Voici donc le palais transporté dans la chaumiere & la grande maison dans la petite. Le maître de celle-ci ne vit plus selon ce qu'il est, mais selon ce qu'il s'imagine, ou selon ce qu'il voudroit être. Il faut le servir promptement & que rien ne lui manque. Il parle haut ; il commande avec fierté ; il se plaint sans sujet ; il fait des reproches durs ; il s'emporte ; il traite avec empire & mépris tout ce qui l'environne. Il est grand par tous ces endroits, & ses enfans ressemblent à leur pere. Que leur dirai-je ? Dans votre petit Domestique, vous aviez agi sans égards & sans ména-

gemens. Ailleurs, on vous traite selon ce que vous êtes. On vous réduit à votre juste valeur, & voilà l'injure intolérable. Au fond ce n'est pas vous qu'on offense, c'est votre fantôme. Mais chez vous le fantôme est sensible. C'est l'opinion, plus que le mauvais traitement, qui cause votre impatience.

Une fausse indulgence vous a tout souffert, vous a tout accordé, vous a tout permis à vous qui deviez être retenu sous de sévéres loix. On vous a laissé vivre au gré de vos caprices volages; on vous a nourri avec des délicatesses & des ménagemens, qui ne convenoient point à votre fortune. Où irez-vous pour vous trouver bien? Dans les voïages, dans les changemens de climats, où la nécessité de la subsistance, ou des emplois vous conduira, vous vous trouverez encore plus dépaïsé par la singularité de vos goûts & de vos opinions, que par la différence des mœurs & des lieux. Y mangerez-vous? y pourrez-vous dormir? y rencontrerez-vous quelque chose qui vous accommode? n'y croirez-vous pas manquer à tout moment du nécessaire?

Si vous sortez d'un Collége ou d'un Couvent, où vous soïez tombé par

malheur dans de mauvaises mains ; que de traverses vous allez éprouver dans votre propre famille & dans celles, où vous entrerez par un établissement ! que de monstres vous rencontrerez dans le monde ! Les petitesses d'esprit & les scrupules mal entendus, dont vous êtes plein, vous feront prendre les politesses pour des crimes. L'ignorance des vraies maximes vous révoltera contre les conduites les plus raisonnables. Vous choquerez les usages ; vous heurterez contre les bienséances ; vous blesserez par vos manieres, & vous serez blessé par celles des autres. Vous serez offensé du peu de cas qu'on fera de certaines qualités, que vous aviez cruës très-estimables. Votre mérite perdra beaucoup au change ; & vous reconnoîtrez avec chagrin que celui, que vous aurez acquis avec le plus de peine, n'étoit de mise que dans les lieux d'où vous sortez. Vous aurez à recommencer de travailler sur vous-même ; vous ne réformerez pas le monde ; & si vous ne vous réformez pas, vous ne pourrez qu'en beaucoup souffrir.

Un étranger, qui voudroit tout mesurer & tout réduire aux préventions de sa patrie, seroit nécessairement très-mal-

heureux chez une autre nation. C'eſt à la raiſon qu'il faut appeller de tous les jugemens ſur le bon ou ſur le mauvais des coutumes & des préceptes de la conduite. Il n'eſt point de ſoin plus preſſant pour la jeuneſſe, que de raporter à cette régle les impreſſions, qu'elle a reçûës ſans y réfléchir. Qu'elle ſe défie beaucoup de ſes premieres connoiſſances. Que ſes impatiences lui rendent ſes préventions ſuſpectes, & qu'elle aprenne de ſes expériences à découvrir les vraïes cauſes de ſes tourmens. C'eſt par le défaut de ces précautions qu'une infinité de gens, qui n'avoient à ſe plaindre que d'avoir été mal élevés, ſe plaignent toute leur vie du monde entier. Ils ſcellent leur malheur par leur négligence. Ils ſe puniſſent par un excès de confiance d'un préjugé, dont ils étoient coupables & qu'il leur étoit aiſé de réformer.

Dans un examen ſérieux & déſintéreſſé, nous irions juſqu'à reconnoître que certaines qualités, que nous avons priſes pour des perfections, ſont de véritables défauts. Et que ne ſouffre-t'on pas de ces ſortes de mépriſes! Rien ne coûte plus à la nature que d'être forcé de rabatre du prix, auquel on s'eſt mis. Rien donc auſſi de plus néceſſaire au

repos de la vie, que de revenir sur ses jugemens précipités, que de nous servir de tout notre esprit pour estimer au juste ce que nous valons. Etudions-le dans les ieux de ceux, à qui nous sommes indifférens. Mesurons les idées de notre éducation sur notre état. Faisons une exacte revûë de tous les titres, que nous croïons avoir à des traitemens plus favorables, que ceux que nous recevons. Redisons-nous souvent, qu'on ne nous fait point de tort en nous prenant pour ce que nous sommes. Ne négligeons rien pour le bien connoître, & sur tout, ne l'oublions jamais.

Il n'est que trop naturel & que trop commun de tomber dans cet oubli comme par contagion. Les officiers & les valets se confondent presque avec ceux, qu'ils servent. Ils ne jugent point de leur personne par leur premiere bassesse. Ils mettent au-dessous d'eux tout ce qui leur paroît au-dessous de leurs maîtres. Ils s'attachent à leur fortune & prennent leurs sentimens. L'idée de la fausse grandeur s'empare de l'esprit des plus petits d'entre les mortels. Les voilà grands seigneurs. Ils s'habillent, ils se chaussent comme eux. Ils s'aproprient tous les rafinemens de leur molleſſe & de leur

sensualité. Ils s'acoutument sur tout à leur vie paresseuse. Le présent les aveugle sur l'avenir ; & l'abondance, dont ils goûtent tous les avantages, les empêche de prévoir l'indigence dont ils sont menacés. Ils ne songent point enfin à se préparer des ressources, & se trouvent souvent réduits au sort du mauvais Econome. Ils ne sçauroient plus soutenir le travail & rougissent de mendier.

C'est une seconde espéce d'hommes qui ne peuvent suporter les traitemens, qui les rappellent à leur premier état, ou qui les y remettent. Ils en ont trop éloigné la pensée pour en conserver les sentimens, ou pour les reprendre. Malheureux en effet, mais seulement parce qu'ils se sont mis dans la nécessité de l'être. Quoiqu'ils aïent à souffrir de n'être pas traités selon leurs nouveaux préjugés ; qu'il leur suffise de penser, qu'il ne leur arrive que ce qu'ils méritent, & qu'ils se taisent.

VIII. LEÇON.

Les mauvaises habitudes trouvent en elles-mêmes leur suplice. On souffre de celles même, qui n'ont rien de mauvais quand on s'en fait des régles immuables. Dans les premieres, les plaintes sont injustes, & déraisonnables dans les secondes.

NOUS avons des défauts, que nous ne devons à perſonne. Nous les aportons avec nous en naiſſant. Nous en avons que d'autres nous ont donnés par l'exemple & par le commerce, ou qu'ils nous ont laiſſés par une éducation trop molle ou trop négligée. Nous en avons enfin, que nous nous ſommes faits nous-mêmes & que nous ne devons qu'à notre propre déréglement. Tous ces divers défauts nous expoſent à ſouffrir à proportion que l'habitude que nous nous en ſommes faite eſt plus ou moins forte.

Je ne parle point ici de ces vices honteux, qui dégradent l'humanité, qui rendent ceux, qui ne s'en corrigent point, odieux à toutes les ſociétés, inſuportables à leurs familles, qu'ils déſolent,

l'ivrognerie, la crapule, la fureur du jeu, les commerces infâmes & les ruineuses dissipations que tous ces excès traînent, comme nécessairement après eux. On conçoit que si de tels hommes n'essuient pas les traitemens les plus durs & les scènes les plus mortifiantes de la part de beaucoup de personnes, c'est qu'on les déteste, qu'on les évite, qu'on les fuit, qu'on les bannit de toutes les compagnies sociables & réglées. Ils ne seroient malheureux que de leur propre fond s'ils n'avoient ni parens, ni domestiques qu'ils forcent par leur dérangement à leur rendre une partie des chagrins qu'ils leur causent.

Il est des habitudes moins vicieuses & plus indifférentes en apparence. Celles-là ne peseroient que de leur propre poids sur celui, qui ne veut pas s'en corriger, s'il se condamnoit à vivre indépendant de toute société. Ce ne sont peut-être que des inutilités, qu'il se rend nécessaires, que des affectations de conduite & de régime, qui deviennent pour lui des loix impérieuses & tyranniques, qu'il ne viole jamais impunément. S'il a des liaisons; s'il se livre aux différentes relations, que la société donne, il faut à chaque instant qu'il s'il s'incommode ou qu'il

qu'il ſoit incommode aux autres.

On ne joüit pas en tous lieux de la liberté de vivre à ſa maniere. On ne trouve pas en tous lieux une égale complaiſance ; on n'a pas toujours ſous la main les moïens de ſe ſatisfaire. La néceſſité des affaires & la révolution des choſes humaines entraîne après ſoi mille occaſions inévitables de dérangement. Le tems ſeul introduit des changemens auſquels on ne ſe fait point. Le théâtre du monde offre inceſſamment des ſcènes nouvelles. La mode paſſe, & la mode chez nous eſt comme la ſouveraine arbitre des deſtinées. Les changemens ſe font quelquefois en mieux ; mais le mieux pour nous, c'eſt ce qui nous plaît & ce qui nous convient. On ne raiſonne point. On ſe plaint ; on eſt malheureux, mais toujours parce qu'on eſt déraiſonnable, & qu'au lieu de conſidérer les choſes en elles-mêmes, on ne les voit que du côté qu'elles intéreſſent & qu'elles chagrinent. On raporte tout à ſes uſages ; on juge de tout par ſes goûts particuliers ; & tout ce qui ne s'ajuſte pas à la meſure, dont on ſe ſert, eſt une injure, qu'on ſe croit faite, ou devient un ſujet de peine.

L'union des hommes s'entretient plus par les manieres que par les ſentimens.

Nous ne connoissons point le fond des cœurs ; & nous ne jugeons de la sincérité de l'affection que par les démonstrations. Celui donc de tous les défauts, dont il est le plus funeste de ne pas se corriger, c'est une certaine férocité naturelle, qui nous rend incivils & grossiers. Ce défaut ne fait même que s'augmenter avec l'âge, quand on a manqué du secours des leçons, ou quand on les a négligées. On offense alors les autres par l'omission des bienséances, par des contretems ou par des brutalités. On s'attire par-là des rebuts & des humiliations. C'est à nous de nous épargner ces désagrémens par un peu de réflexion sur les usages & sur l'esprit du monde. Quelque peu de sincérité, qu'il y ait dans ses amitiés, on ne le contente qu'autant qu'on est attentif à ne rien laisser échaper de soi, qui puisse donner l'idée d'un mauvais cœur.

L'incivilité qui n'est point le fruit de l'ignorance, n'en est que plus offensante & plus sujette à se croire offensée. Celle-ci naît de la sotte vanité, de la fierté, du mépris, quelquefois de l'indolence & de la paresse, qui fait négliger certaines attentions : & ce défaut nous attire d'autant plus d'ennemis & de déplaisirs, que

la cause qui le produit, est plus odieuse. La politesse, qui veut que les égaux usent entr'eux de certaines civilités réciproques, est née des penchans de l'humanité. La charité l'inspire, l'autorise & ne s'en dispense point. Mais trop de prévention pour son propre mérite, ou l'habitude d'être toujours prévenu par les autres, fait enfin qu'on ne prévient personne. On veut bien recevoir des devoirs & n'en point rendre. Négligence réfléchie qui s'attire tôt ou tard des froideurs, ou des traits piquans, dont le ressentiment est inévitable. On perd des amis officieux; on se prive au besoin de certains services, que de petits égards, ou des avances placés à propos auroient mérités. On resserre ses droits par l'envie de les étendre. C'est toujours un grand mal de croire ne rien devoir aux autres, & de vouloir tout exiger d'eux.

Par quel droit m'obligerez-vous à des ménagemens que vous n'avez jamais eûs pour moi? Vous dois-je ceux que vous ne vous êtes rendus nécessaires, que pour vous être trop ménagé vous-même? Vous avez rafiné sur la mollesse & sur la propreté; vous êtes allé jusqu'aux petites délicatesses; vous vous êtes fait un art du boire & du manger, du repos &

de l'exercice. Chacune de ces choses a pour vous ses heures marquées. Vous observez scrupuleusement de petites régles, que vous vous êtes prescrites; vous vous êtes accablé de superfluités, dont vous ne sauriez plus vous passer. Faut-il donc que tout s'assujettisse à la loi d'un faux besoin, qui n'est propre qu'à vous? N'est-ce pas vous qui vous êtes creusé la fosse où vous tombez? Un rien vous fatigue & vous dérange. Vous n'êtes bien nulle part. Tout y manque, quand vous y manquez de ce qui n'est utile ou nécessaire qu'à vous. Ici, c'est le caffé; là, ce sont les liqueurs. Hors de chez vous la table n'est jamais ni propre ni délicate. Vous êtes mal assis & mal couché. Vous avez l'air inquiet; vous cherchez & on ne vous devine point. Il auroit fallu pour vous bien recevoir préparer dans votre apartement des commodités, dont on ignore jusqu'aux noms.

Soïez homme, si vous voulez vivre avec les hommes. Persuadez-vous bien qu'ils ne doivent pas être les esclaves de vos fausses délicatesses, de vos dédains, de vos vieilles aversions. Quoi! parce que vous n'avez jamais voulu vous essaïer, vous contraindre, vous faire la moindre violence, vous vaincre enfin sur

des répugnances déraisonnables & vous corriger, est-il juste que tout se fasse un devoir de s'acommoder à vos caprices & de les ménager? Est-il juste que toute une famille, que toute une société souffre & se dérange pour vous ôter tout sujet de vous plaindre? Si vous souffrez de la régle & du régime des autres; si vous mangez avec dégoût, ou si vous ne mangez rien à la table la mieux servie; si vous êtes incommodé chez les autres & mal traité chez vous; si la vie commune où vous vous voïez comme condamné par votre engagement ou par votre situation, vous est à charge; n'est-ce pas votre propre iniquité, qui retombe sur votre tête. Vous portez les péchés de votre jeunesse. Vous ferez mal toute votre vie, parce que vous avez laissé passer le tems de vous faire à tout. Il est trop tard de redresser l'arbre courbé, quand on l'a laissé croître & se fortifier. Mais on ne doit se plaindre de personne, quand on ne souffre que de sa négligence & de ses mauvaises habitudes. Si jamais on ne peut se trouver lesé de porter la peine de ses défauts; de quel front en murmureroit-on, quand ce sont des défauts qu'on aime?

Il est des habitudes, qu'on pourroit

apeller innocentes. Elles ne nuisent essentiellement à personne ; rarement elles sont incommodes & ne frapent que par le ridicule. Mais le ridicule n'est point impuni dans le monde. Le penchant à la critique est trop dominant pour l'épargner, & la vanité la plus modérée n'est point à l'épreuve de ce reproche. Insatiablement avides de l'estime, nous ne nous consolons point de perdre la moindre partie de celle, dont nous voudrions joüir. Le ridicule est donc un des défauts que nous devrions avoir le plus à cœur d'éviter. De combien de côtés néanmoins n'y tombons-nous pas ? On s'en donne dans sa figure, dans son habillement, dans sa contenance, dans sa démarche, dans son abord, dans ses façons de parler & d'agir. Les sources en sont inépuisables & les especes infinies.

Une femme amoureuse de plaire consulte son miroir ; elle veut se donner des agrémens & fait des grimaces, qu'elle va répéter par tout comme le rôle le plus capable de la faire briller sur le théâtre du monde. Les spectateurs se regardent ; ils commencent par sourire, & souvent ils sont forcés de laisser éclater leurs ris pour ne pas étoufer. A ce contre-tems l'actrice pâlit ; elle s'embaraſſe ; elle se

sent glacée jusqu'au fond de l'ame & créve de dépit. Qu'elle se retire donc toute confuse ; qu'elle retourne se présenter devant sa glace ; qu'elle y reconnoisse son erreur, & qu'elle revienne de son mauvais goût, pour ne plus s'exposer à des insultes d'autant plus sensibles, qu'elles sont muettes.

Une autre veut enchérir sur la mode courante. Elle se fait une extravagante parure. On la voit, & la bizarerie de son affectation ne lui réussit pas mieux, que les grimaces à la premiere. Il y a dans tous les usages un point convenu de bienséance, dont on ne doit point s'écarter. La singularité ne se pardonne pas même à la vertu, quand elle est affectée.

Les hommes ne sont guéres moins sujets que les femmes à donner dans la sotise. Rien ne leur sied moins que de paroître idolâtres de leur figure, & rien n'est plus ordinaire à ceux, qui croïent l'avoir un peu gracieuse. Ils font les beaux, & le public a des ïeux pour le voir & pour s'en moquer. On les montre au doigt ; & s'ils ne s'en aperçoivent pas, on ne les en trouve que plus sots.

Dans la maniere de se mettre, l'homme d'Eglise affecte l'air cavalier. Peu s'en faut qu'il n'atteigne jusqu'au *petit-*

maître. De jeunes Magistrats le feroient au plus parfait, sans la couleur de leur habit qui décele le contraste de ce qu'ils sont & de ce qu'ils paroissent. On les reconnoît ; & ce contraste fait substituer le mépris, ou l'insulte, au respect qu'ils s'attireroient par la décence convenable à leur dignité.

La contenance ne demande presque point d'attention, quand on n'a point de disgraces de la nature à réparer. Elle ne consiste donc que dans un maintien sans négligence & sans affectation. Mais le naturel est presque en tout le caractere, qui coûte le plus à conserver. Les inclinations se peignent dans l'extérieur. L'homme suffisant & vain prend un *droit* qui n'annonce que la bonne opinion, qu'il a de lui-même, & son dédain pour tout ce qui l'environne. Le dévôt ou le faux humble se penche & fait des contorsions pareilles à celles des mendians artificieux. Le faux civil & le flateur se courbent jusqu'à terre, & deviennent presque des animaux rempans. L'indolent laisse aller tout son corps, comme une machine dont les ressorts sont usés. Il ressemble aux cadavres encore souples, dont les membres n'ont plus de mouvemens que ceux que les secousses leur donnent.

Il n'eſt peut-être rien de plus réjoüiſſant au monde, que d'obſerver tout ce qu'il y a d'irrégulier dans la démarche de ceux qui paſſent dans les ruës ou dans les promenades. L'un porte ſa tête en avant & ſemble ne marcher que ſur des pieds de derriere. L'autre la retire & l'apuïe ſur ſes deux épaules. Celui-là les fait aller & revenir comme un balancier, & ſes hanches donnent à ſes habits le même mouvement. S'il pouvoit ſe voir par le dos, il ſe mireroit dans ſa queuë comme les paons. Celui-ci boite avec des jambes droites, &c.

Toutes ces irrégularités paroiſſent peu conſidérables; mais l'habitude en donne d'autant plus de ridicule, qu'elles ſont plus faciles à corriger. Le détail que j'en fais ſera peut-être trouvé puérile & bas; mais il ne doit pas être conſidéré comme déplacé dans un ouvrage où chacun doit aprendre à réformer tout ce qui peut contribuer à lui cauſer quelques chagrins de la part des autres.

La façon, dont on ſe préſente, eſt quelquefois déciſive pour l'opinion qu'on va donner de ſoi. Les maîtres de l'art en font des leçons; mais le caprice ou l'étourderie fait mépriſer ces leçons, ou l'indolence les fait négliger. On tient

d'ailleurs dans les compagnies des postures choquantes ; on a des gestes désagréables, dont on se fait comme un tic. On en voit, qui se levent brusquement du milieu d'un cercle pour faire des tours de chambre. Ils chantent entre leurs dents & quelquefois tout haut. C'est une fureur assez ordinaire à ceux, dont les voix sont les plus aigres & les plus discordantes.

Dans le langage que de mauvaises affectations encore ! Que de négligences qui déplaisent, ou qui font perdre le mérite des discours les plus sensés ! Je ne dis rien des accens mignards, du grasseïement étudié, des faussets radoucis. Les personnes qui donnent dans ces fadeurs mériteroient d'être reléguées parmi les nourrices pour agacer les enfans de trois mois, ou condamnées à ne parler jamais qu'à leurs sereins. Quelles ne soïent point étonnées du moins si les gens sensés se dégoûtent d'elles, si les plaisans en badinent, si les singes du ridicule les contrefont, si les plus indifférens ne peuvent quelquefois contenir leurs ris devant elles.

Mais il est d'autres défauts plus frapans, dont le ridicule offense. Quelques-uns parlent toujours si haut, qu'on diroit qu'ils n'ont jamais parlé qu'à des

sourds. Trop d'assurance & de hardiesse leur fait élever ainsi la voix ; & par cette indécence ils aprennent à ceux, qui sont nés plus timides ou plus modestes, à la baisser encore plus. Ils craindroient de ne dire souvent si haut que des sotises. Quelques autres, ne quittent point le ton du pédantisme, ou parlent si lentement que leurs paroles auroient besoin de courir l'une après l'autre pour rendre leurs discours liés & suivis. Ils n'ouvrent la bouche que pour ennuïer.

Ceux qui s'écoutent en parlant, rendent les autres moins attentifs à la valeur de ce qu'ils disent, qu'à la complaisance vaine qu'ils en ont. Il en est qui cachent encore moins leur sotte suffisance. Ils prennent sur tout ce qui se dit, le ton décisif, & débitent les pensées les plus triviales d'un air d'autorité. *Selon-moi*, vous diront-ils, il est jour quand le soleil luit. Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée.

Je remarque un dernier ridicule, qui mérite d'autant plus d'attention, qu'il choque davantage & que personne ne s'en défend. Ce sont les expressions & les façons de parler, qu'on peut nommer favorites, parce qu'elles sont quelquefois, le fruit du choix & du mauvais

goût. Communément au contraire, elles ne sont que l'effet de l'inadvertance, qui se tourne en habitude. Ces sortes d'expressions, qui reviennent incessamment fraper l'oreille, la blessent & ne sont pas moins disgracieuses dans le discours, que les dissonnances dans le chant.

On répondra que quand ces ridicules ne sont point affectés, il est bien difficile de s'en défaire. On ne s'en aperçoit point. C'est justement là le grand mal. Le soin le plus nécessaire au bonheur de la vie, c'est de beaucoup s'observer soi-même. Jamais sur tout, nous ne devons nous croire exemts des imperfections que nous découvrons dans les autres. Rarement elles nous échapent. Les peines, qu'elles nous causent, ne nous les font que trop apercevoir. Observons-nous donc alors de plus près. La réflexion nous aprendra ce que la négligence, ou l'amour-propre nous laissoit ignorer. Mais quelle violence il faudra se faire alors pour détruire une habitude fortifiée par le tems! Il faudra se tenir incessamment comme à la gêne. Je le supose. Eh! ne vaut-il pas mieux se gêner un peu pour s'épargner mille désagrémens, que de se résoudre à les essuier par plus de nonchalance?

Pourquoi d'ailleurs les vices seroient-ils dispensés de la contrainte, tandis que la vertu même est forcée de se contraindre en mille manieres ? n'est-elle pas obligée souvent pour son propre repos de dissimuler ce qu'elle n'aprouve point, ou ce qui ne lui convient pas ? Il faut songer moins à ce qu'on est, qu'à ce qu'on étoit autrefois, & chercher dans le souvenir de ses anciennes foiblesses, une raison d'être moins farouche sur celles des autres.

La jeunesse croit avoir des privilèges, qui lui sont propres. Elle fonde ses droits sur ses penchans. Elle aime le plaisir & ne prétend point qu'on la contraigne. Sans soins, sans prévoïance, sans docilité pour les maîtres, sans soumission pour les parens, elle méprise leurs ordres & leurs conseils, & s'attire des corrections toujours ameres. Elle s'ouffre & c'est avec justice, puisque la haine de ses devoirs est la source de ses tourmens.

Mais la vieillesse s'en fait un de l'amour même de l'ordre & de la régularité. Ce qu'on a fait autrefois sans scrupule, devient insuportable dans ceux qui le font encore. On est impatient de voir qu'ils se permettent ce qu'on s'est permis dans son tems. On ne refléchit point

combien il en coûtoit alors pour être chaſte & tempérant. Les vieillards ont quitté les plaiſirs & les divertiſſemens du monde par bienſéance, par laſſitude, peut-être par régime; & le premier effet de ce renoncement eſt de les leur faire condamner ſans pitié dans ceux qui continuent de s'y livrer.

Ils font bien, j'en conviens, de condamner enfin ce qui ne fut jamais excuſable; mais la cenſure eſt quelquefois moins le fruit de la réflexion que de la mauvaiſe humeur. On reſſent un dépit ſecret de voir d'autres joüir d'un bien dont on eſt forcé de ſe priver. Voilà ce qui fait que les vieillards s'ennuïent dans la compagnie des jeunes gens, ce qui les leur rend incommodes & quelquefois odieux. Il leur ſemble qu'ils les ont chaſſés de leurs poſſeſſions & qu'il ſe ſont emparés de leur apanage.

Trop pleins d'ailleurs de leurs expériences & du droit que leurs cheveux blancs ont de ſe faire reſpecter, ils ſont naturellement fiers, dédaigneux, d'un commerce difficile. On leur eſt déſagréable dès qu'on ne leur reſſemble pas. C'eſt chez eux que le préjugé d'habitude ſe fait ſentir dans toute ſa force. Le ſouvenir de leurs premieres années, leur

eſt cher ; ils y rapellent tout ce qu'ils voïent & tout ce qui ſe fait dans le monde. Les nouvelles mœurs, les nouvelles manieres, les nouvelles modes, les nouveaux uſages leur déplaiſent préciſément, parce qu'ils ſont nouveaux. Ce n'eſt pas ainſi qu'on vivoit dans leur tems, cela leur ſuffit pour s'effaroucher & pour être mécontens de ce qu'il y a de plus raiſonnable. Ils ſont piqués d'une eſpece de jalouſie, de voir qu'on les ſurpaſſe en quelque choſe & qu'on ait perfectionné leurs inventions.

Qu'eſt-ce ſur tout qu'un vieillard, dont les os ſont encore tout pleins des vices de ſa jeuneſſe, ou que ſes diſſipations ont réduit à l'indigence ? Il étoit riche ; il a joui de toutes les douceurs de la vie. Sa peine eſt de ne pouvoir plus ſe faire à ſon dernier état. Il ſemble qu'on lui ſoit reſponſable de ſa mauvaiſe conduite & des douleurs qu'il a recueillies de ſes plaiſirs. Quel conſeil donner à ceux, dont les autres devroient le recevoir ? Qu'ils réfléchiſſent plus ſérieuſement ſur les ſujets de leurs plaintes. Qu'ils peſent au poids d'une raiſon mûre, ce qu'un préjugé confus leur fait condamner. Qu'ils ſe perſuadent qu'ils n'ont pas eux ſeuls toute la ſageſſe en partage, &

qu'elle ne mourra point avec eux ; que le monde s'instruit en vieillissant ; que les derniers venus profitent de l'expérience & des fautes de ceux qui les ont précédés ; que l'inconstance n'est pas toujours un vice dans les hommes & qu'il y a moins de honte à changer en mieux, qu'à s'opiniâtrer dans le moins bon ; que dans les usages indifférens, la raison veut qu'on s'accommode au tems, aux lieux, aux personnes ; que l'instabilité des choses humaines doit préparer le sage à toutes les révolutions qu'elle amene ; que l'attachement aux vieilles habitudes est un pur entêtement d'amour-propre, quand il n'y a rien à perdre en les abandonnant ; qu'il n'est jamais permis de vivre de caprice, & qu'il n'y en a pas moins à ne vouloir pas changer quand la raison l'exige, qu'à changer sans raison ; que la paix vaut bien qu'on l'achete au prix de quelques petits sacrifices ; que les habitudes les plus innocentes cessent de l'être dès qu'elles peuvent contrister nos freres, ou les refroidir pour nous ; que la charité ne compte point ses pertes & n'oublie jamais ses fragilités ; qu'on doit être moins sévere à condamner ce qu'on s'est autrefois permis ; que le mal ne doit jamais être

l'objet

l'objet de nos regrets ; que la vieilleſſe n'en doit point avoir d'autre que celui d'avoir abuſé de la jeuneſſe ; qu'il eſt juſte qu'elle ſuporte ſes maux comme la peine de ſes plaiſirs, ou de ſes imprudences, & qu'elle épargne les déſagrémens de ſa mauvaiſe humeur à ceux, qui n'en ſont point coupables.

IX. LEÇON.

Toutes les déférences ſont dûës à la vertu ſolide, & la fauſſe vertu ſeule les exige. Ses plaintes, qui la convainquent de ſa fauſſeté, la convainquent en même tems de leur injuſtice. Souvent la véritable ne doit attribuer qu'à ſes imperfections le peu de reſpect qu'on a pour elle. Sa conſolation, c'eſt de penſer qu'il lui ſeroit plus funeſte d'être plus reſpectée. Le mérite négligé ſe dégrade, s'il a de l'impatience.

J'Ai déja pluſieurs fois inſinué que s'il eſt quelque avantage, qui mérite en nous des égards, c'eſt celui de la vertu. Ce n'eſt qu'à ce titre que le ſentiment de l'excellence de notre nature nous porte à nous reſpecter mutuellement.

Des êtres intelligens & nés avec les idées du bien & du mal, conçoivent de plus que le bien donne du mérite à celui, qui le pratique ; & qu'alors l'eſtime, la louange, la vénération, les déférences, ſont des tributs, qu'on ne peut lui refuſer. Mais celui qui va droit au bien, n'y réfléchit preſque point. Il ſe dit ſeulement à lui-même, qu'il ne fait que ce qu'il doit, & toujours beaucoup au-deſſous d'une certaine perfection, dont il ſe croit comptable : il eſt humble avec connoiſſance. Jamais il n'a ſur le dégré de ſa vertu que des penſées modeſtes ; & cette modeſtie lui ferme les ïeux aux hommages qui lui ſont dûs.

En mérite-t'il en effet ? C'eſt un doute toujours fondé pour ceux qui ſont attentifs à s'obſerver de près. Ils ne comptent avec ſécurité ni ſur le témoignage de leurs œuvres, ni ſur celui de leur conſcience. Mille ſecrets intérêts d'amour-propre peuvent ſe mêler aux motifs de devoir, dont nous nous croïons uniquement animés. Mille ſortes d'illuſions peuvent concourir à nous déguiſer nos diſpoſitions dominantes, & nous tranquilliſer ſur les plus injuſtes.

Nous avons d'ailleurs des imperfections, que nous ne ſçaurions nous diſſi-

muler. Nous ignorons de quelles foiblesses encore nous sommes capables. On risque tout quand on se laisse éblouir par quelques preuves légeres de fidélité, par quelques années de résistance à ses penchans, par la plus longue persévérance dans l'amour de ses devoirs. Personne ne se connoît avec assurance, tant qu'il n'a point passé par toutes sortes d'épreuves. Malgré ses plus fortes résolutions, l'homme est toujours fragile, toujours capable de succomber à la premiere tentation. Toutes ces différentes pensées balancent la complaisance dans un cœur, qui craint de se méconnoître. Peu sensible aux attentions, qui pourroient lui donner de lui-même quelque présomption de supériorité sur les autres, il se trouve mieux de penser que rien n'est au-dessous de lui; qu'on ne lui doit rien; qu'on ne l'offense point. Il n'a presque pas le mérite de la patience en ce qui paroît n'offenser que sa vertu.

Ce seroit donc déja la preuve d'une fausse vertu, d'être vaine & sans cesse attentive aux respects qu'elle se croiroit dûs. Mais l'homme est toujours si vain, qu'il exige des respects pour une vertu, dont il n'a souvent que les aparences.

Il n'eſt point d'idée ſujette à tant d'illuſions, que celle que nous nous faiſons de notre régularité. Quelquefois ce n'eſt qu'une régularité de comparaiſon. Nous nous mettons en paralléle avec ceux qui ſont l'imperfection même, & nous nous croïons parfaits. Notre réflexion la plus ordinaire ſur les défauts, que nous découvrons hors de nous, c'eſt une réflexion de complaiſance. Nous nous diſons avec le Phariſien, que nous ne ſommes pas comme le reſte des hommes, ou du moins tels que ceux, à qui nous voïons faire des fautes. Il ſemble que leurs foibleſſes nous donnent des forces, & que nous aïions autant de bonnes qualités, que nous leur en trouvons de mauvaiſes.

Trop ſouvent on fait conſiſter ſa piété dans une exactitude ſcrupuleuſe à de petites obſervances, à des pratiques d'auſſi peu de valeur qu'elles ſont arbitraires, tandis qu'on néglige les devoirs de la juſtice & de la charité. On ſe pare de certaines mortifications extérieures, qui ne vont point à la réforme du cœur, & qui n'empêchent point qu'on ne ſuive ſes inclinations. On a le viſage exténué par les abſtinences & le cœur enflé de vanité. Sous les dehors d'une réforme

spécieuse, on nourrit des antipaties secretes, des jalousies, des envies, des froideurs, des mépris ou de l'indifférence pour ceux qu'on est obligé d'aimer. On est sans compassion pour les foibles & pour les malheureux. On est comme concentré dans soi-même au milieu d'un nombre d'exercices, qui coûtent peu à la nature, qui sont du goût de l'amour propre & du choix de l'humeur. On croit aimer ses obligations, tandis qu'on ne vit que de caprice.

Il arrive pis encore. La vanité se mêle à la piété même véritable. L'orgueil s'accroît du débris des autres vices. Les justes se préférent aux pénitens, & les pénitens aux justes. Ceux-ci comptent les années de leurs services & leur fidélité constante. Ceux-là font valoir la ferveur de leur pénitence & la grandeur de leurs satisfactions. Les uns & les autres disputent d'un mérite qui n'est peut-être des deux côtés ni si réel, ni si solide, qu'ils le pensent; & par une mépriſe commune, ils se font un droit de ne pas souffrir de ce qui leur en fait un devoir. Car c'est l'obligation de la véritable vertu d'être patiente; & la patience même est une preuve de sa vérité.

Quelle bizarre idée de devenir plus

impatient parce qu'on se croit plus saint! Les aparences sont pour vous ; on ne vous les conteste point. Vous êtes au-dehors exempt de défauts. Votre exactitude est un modéle. Mais prenez-y garde, tant de régularité vous prévient trop en votre faveur & trop contre les autres. C'est ce qui vous fait trouver tant de peine à vivre avec eux. Vous les estimez plus mauvais qu'ils ne sont, parce que vous vous croïez meilleur. Toutes leurs fautes vous paroissent importantes. Vous regardez toutes leurs foiblesses comme incurables ; le moindre de leurs défauts vous aplique. Vous les observez en tout, & la plus légere omission mérite votre censure ; la plus petite négligence est relevée. Songez-vous bien que par-là vous vous rendez plus insuportable qu'eux ? Qui pourra soutenir un caractere si ennemi des autres hommes, si plein de son mérite, si délicat dans le commerce, si clairvoïant dans les défauts de ceux, qui l'aprochent, si prompt à les condamner ? un caractere que tout blesse, que tout indispose & qui souffre d'un rien ?

Qui que vous soiez, défiez-vous d'un cœur, qui vous donne une sensibilité si délicate & si fiere. Ne comptez point si

fort sur quelques sentimens trompeurs que vous avez pour Dieu, sur des ferveurs d'amour propre, sur un zéle de tempérament, sur des pensées imaginaires d'un héroïsme, qui vous feroit tout entreprendre & tout souffrir pour la justice. Votre patience seule & votre charité peuvent vous en répondre. Si quelqu'un dit, j'aime Dieu, tandis qu'il haît son frere, c'est un menteur. Une disposition si contraire à la tolérance, vient moins de zéle que d'orgueil: une vertu sincere n'a point cette froideur & cette sévérité. C'est la vanité qui vous cache vos défauts secrets, & qui vous exagere ceux des autres: vous croïez être quelque chose, & vous n'êtes rien.

Ce n'est donc point chez vous la vertu qui se plaint. Souvent la vertu même sincere, auroit tort de se plaindre. Elle est elle-même cause du peu d'égards, qu'on a pour elle. Ce n'est pas assez d'avoir désabusé l'esprit & réformé le cœur; il reste encore beaucoup à faire du côté du tempérament & de l'humeur. Il ne suffit pas aux hommes d'être bons; ils doivent le paroître, s'ils veulent être sociables: c'est-à-dire, qu'avec le bon cœur, il faudroit qu'ils fussent toujours plians, faciles, complaisans sur tout ce

qui n'intéresse point la justice & le devoir : il faudroit qu'il fut moins vrai que ce sont les méchans qui nuisent, & les bons qui font souffrir.

Qu'il s'en faut bien qu'ils ne soïent tous à couvert de ce reproche ! on change d'objet sans changer de caractere, & trop souvent la conversion ne fait que servir de prétexte aux défauts qu'elle devroit déraciner. Le monde accuse sur ce point les dévots, & les dévots justifient le monde. A-t'on pris quelques airs de réforme ? c'en est assez pour devenir plus sensible, plus impatient, plus délicat sur les égards, qu'on se croit dus, plus entêté de ses opinions, & plus incapable de céder. On diroit qu'un extérieur un peu plus régulier, feroit un droit acquis de ne plus ouvrir les ïeux que sur les foiblesses de ses freres, & de se dispenser des ménagemens, qu'on exige d'eux. On se montre dans sa pénitence, tout ce qu'on avoit paru dans son désordre, plein de travers, d'inégalités, de bizarerie, de caprices, ombrageux, farouche, difficile, fâcheux.

Par là nous faisons souffrir tout ce qui nous aproche, & nous nous plaignons encore du peu de compte qu'on nous tient

de

de notre réforme. Nous rendons la piété rebutante, ou suspecte.

La vertu comme la beauté, doit être aimable par elle-même. Trop d'affectation lui nuit. Une modestie outrée, un habit trop singulier n'ajoute rien à la probité. Ce sont de ces parures trop recherchées qui ne relevent point le mérite, mais qui le fardent; un air chagrin, des manieres austeres effarouchent & font penser mal de ceux, qui les effectent. La dévotion rend quelquefois une femme plus fiere & plus dédaigneuse que la jeunesse & les agrémens. Ce sont ces défauts, qui diminuent le respect, qu'on auroit pour une vertu plus simple & plus ingénuë.

Défauts pourtant, dont on se corrige peu, qu'on ne veut pas même avoüer. Ils sont trop naturels pour les sentir. Quel malheur d'être si dupe de soi-même, quand on pense trop favorablement! Ouvrez les ïeux & voïez autour de vous; tout y dépose de votre mépriſe. Au lieu de vous faire aimer & respecter par ces dehors insinuans que la vertu donne, vous répandez la froideur & le dégoût dans les sociétés. Vous y rebutez les forts; vous y contristez les foibles & vous les découragez dans les voies du

salut ; vous effraïez ceux qui seroient près d'y entrer, & vous leur faites craindre que la régularité ne soit d'une pratique ennuïeuse. Quelles plaintes pourriez-vous faire d'eux, qui ne retombent sur vous ?

Mais il y a des endroits par où la sincere vertu se croit réellement offensée. C'est une mépriſe encore ; & cette mépriſe a souvent sa source dans une certaine fierté, qui suit l'âge & l'honneur d'avoir passé plusieurs années dans une profession réguliere. Un ancien mérite est un titre aux premieres places : l'expérience acquise donne quelque droit de conduire ceux qui sont moins avancés, ou de servir au moins de conseil à ceux qui conduisent. Dans ces circonstances, vous trouvez mauvais qu'on ne vous écoute point ; que vos avis ne soient pas reçûs avec assez d'estime & de respect ; il n'y a pas de justice à vous préférer ceux, qui sont plus nouveaux que vous. Cette pensée vous inquiéte ; mais elle vous condamne. Vous dégradez un mérite qui paroîtroit plus réel, s'il étoit sans orgueil & sans ambition.

Il y a long-tems, dites-vous, que vous êtes dans un corps, dans un clergé, dans un monastere ; & vous n'en êtes pas plus

avancé. Pour moi, je trouverois qu'il n'y auroit pas encore assez long-tems. On n'est si sensible à l'oubli des autres, que quand on n'a pas eu le loisir de s'oublier soi-même. Il vous seroit dangereux d'être plus respecté que vous n'êtes ; & l'injure prétenduë, qu'on vous fait, est nécessaire pour achever de vous humilier. Vous souhaitez ce que la vertu doit le plus craindre, les charges, les honneurs. Ne vous y trompez pas, ce ne sont point là les récompenses de la vertu. Ce ne sont pour elle que des obligations ; mais de ces obligations, dont la seule charité fait porter le poids, quand elle les a jugées nécessaires. Quiconque les désire, ajoute aux sujets qu'il a de les apréhender. Quel est enfin votre mécontentement? Vous souffrez de ce qu'on vous laisse votre liberté toute entiere ; de ce qu'on vous épargne des peines & des tentations ; de ce qu'on vous laisse jouir de l'avantage de n'avoir à rendre compte que de votre propre ame. Vous voudriez conduire les autres, vous qui n'avez pas encore sû vous réformer. Votre longue expérience ne fait donc que vous aprendre que vous êtes toujours foible. Vous n'êtes impatient que parce qu'on ne vous offense

point, c'est-à-dire, parce que vous ne méritez pas qu'on ait pour vous de plus grands égards. Une vertu qui souffre de l'injustice même, qu'on lui fait, n'est pas une vertu consommée.

X. LEÇON.

Rien n'unit & ne desunit plus les hommes; que le préjugé de Religion. Ce préjugé naît en nous d'un principe légitime; mais il y a des illusions à craindre. On se divise par attachement pour les personnes, sans être divisé sur les vérités. La diversité des manieres de penser & d'agir dans les choses indifférentes, ne doit point nuire à l'union des sentimens. On s'éloigne toujours du véritable esprit de la Religion, quand on rompt sans sujet le lien de la paix.

ON ne doit point être surpris, si je sépare le préjugé de Religion de celui de régularité. Ces deux idées semblent se confondre ou se raprocher, & cependant le principe & l'objet de la prévention n'est pas le même. Dans la prévention, qui naît de la régularité,

ce ne sont que les défauts qui nous offensent ; & dans celle qui naît de la Religion, ce sont les personnes. Dans l'une & dans l'autre, il semble que l'amour-propre soit seul la cause de tout le mal. Là, c'est la présomption de son propre mérite, qui lui fait trouver de l'injustice dans les traitemens qu'il reçoit. Ici, c'est l'attachement à ses propres opinions, qui lui donne du penchant pour ceux qui les suivent, & de l'opposition pour ceux qui les combattent.

Mais à considérer l'animosité des aversions, que ce dernier préjugé produit dans les hommes, il est difficile de ne lui pas supposer un principe encore plus profondément gravé dans la nature. Une expérience constante de tous les tems & de tous les peuples, nous fait voir que d'un côté, rien ne lie plus étroitement qu'une conformité d'opinions & de culte, & que de l'autre rien ne donne plus d'éloignement qu'un culte & des opinions contraires. Ce double effet paroît ne pouvoir être produit que par le sentiment que tous les hommes ont de l'unité de Dieu. Ce sentiment ne se démentoit point dans ceux même, qu'on voïoit adorer plusieurs divinités. Ce n'étoit au fond, que la même divi-

nité qu'ils révéroient sous des noms différens. L'ignorance de la véritable, rendoit cette idée confuse dans leurs esprits ; mais quand la nature s'exprimoit chez eux, ce n'étoient plus les dieux qu'ils nommoient. Rien n'étoit plus ordinaire dans leurs discours familiers, que ces façons de parler : *Dieu est bon ; Dieu fait bien tout ce qu'il fait. Dieu voit tout. Dieu le sait. Dieu m'en est témoin. Dieu nous jugera.* C'est ainsi que le cœur nous dit à tous en secret, qu'il n'y a pas deux dieux. Soit donc qu'on adore le Dieu véritable ; soit qu'on en adore un faux ; ce sentiment d'unité réunit par son culte tous ceux, qui s'accordent à le lui rendre, & les désunit par la même raison de ceux, qui semblent en révérer un autre. C'est en effet le dessein de Dieu même, de nous amener à cette unité, qui doit tout concentrer en lui, comme tout est fait pour lui.

De-là naît la force & le danger du préjugé de Religion, quand on est dans l'erreur. Plus il est naturel, plus il est légitime en soi, plus il devient intraitable alors. On est comme incapable de rien examiner. On ne le veut même pas. On diroit qu'il seroit indifférent d'aprofondir de quel côté la vérité se trouve.

Il suffit que quelqu'un pense différemment, pour s'irriter & pour se livrer aux haines les plus cruelles. Tel fut le ressentiment des Babyloniens ; quand ils virent Bel détruit, & le dragon qu'ils adoroient, crevé. Le Roi, disent-ils, est devenu Juif. Il ne leur vient point dans l'esprit de rechercher, ou de douter même si le Dieu des Juifs n'est point le seul Dieu véritable. Ce n'est point le leur, & le Roi pourtant paroît favoriser le culte qu'on lui rend ; les voilà résolus à faire mourir ce Prince & toute sa famille.

On trouve chez toutes les nations des exemples de cette espéce d'aveuglement. On sait à quelles barbaries, les Juifs, & sur-tout les Païens, se sont portés pour arrêter les progrès du Christianisme. On a vû même des siécles malheureux, où les Chrétiens s'égorgeoient mutuellement, comme s'ils eussent adoré des dieux étrangers. Le souvenir seul de ces horreurs fait frémir, & je ne le rapelle en passant, que pour faire sentir la nécessité d'étouffer jusqu'aux moindres semences de la funeste disposition, qui les enfante.

Les passions ont leurs dégrés. On va de l'un à l'autre ; & pour ne pas donner

dans les excès, où la fureur des partis emporte, on doit craindre jusqu'aux premiers mouvemens de l'esprit, qui peut y conduire. A quelque dégré que cette disposition se trouve, elle est toujours injuste, parce qu'elle est toujours contraire au véritable esprit de la Religion, qui tend à tout réunir. Je ne la considere néanmoins ici, que par ce qu'elle a sur tout de contraire au repos de la vie. Je continuë de montrer qu'à cet égard, ce n'est souvent que de soi-même qu'on doit se plaindre, tandis qu'on croit avoir à se plaindre beaucoup des autres.

D'où vient en effet que certaines personnes se suportent si difficilement, ou qu'elles en viennent même jusqu'à ne pouvoir plus se suporter? c'est souvent moins que rien, qui les prévient, qui les indispose, qui les désunit. L'un dit, Je suis à Paul: L'autre, Je suis à Céphas; & si vous en recherchez la raison, vous trouverez peut-être, que le premier n'est à Paul, que parce qu'il est Paul, & le dernier à Céphas, que parce qu'il est Céphas. Telle fut dès la naissance de l'Eglise, l'origine de ces petits schismes, qui désunissent les cœurs, sans même partager les esprits. On fait profession de croire les mêmes vérités; mais on

s'attache aux personnes, qui les enseignent, & par ces personnes même à tous ceux qui leur sont attachés.

C'est ainsi que dans cette société de doctrine, où nous entrons tous sans nous connoître, il se forme je ne sais combien de petits corps, dont les membres sentent les liaisons par le penchant, que les hommes ont à s'unir par quelque intérêt que ce soit. Ces liaisons ne servent dans plusieurs, qu'à les rendre moins attentifs & moins sensibles aux grands intérêts, par où le culte de Dieu doit nous réunir tous. Nous sommes un corps, disoit Tertullien. Ce corps est formé par le sentiment d'une Religion commune, par la vérité d'une même régle de vie, par la solidité d'une même espérance. Ce sont là les vrais nœuds de la société chrétienne; nœuds étroits & touchans, qui ne devroient toujours faire de la multitude des croïans, qu'un cœur & qu'une ame.

Mais l'amour-propre se retrouve par tout. Nous ne voulons, nous n'aimons rien que pour nous-mêmes; & ce penchant iroit jusqu'à nous faire chacun notre divinité. Nous nous lions par des attachemens particuliers, qui nous défunissent en quelque sorte par le principe

même de l'union. Malgré toutes les raisons, qu'on a de s'aimer & de vivre dans une parfaite intelligence, on se sent des froideurs & de l'éloignement : pourquoi ? C'est qu'on n'a pas certaines liaisons, qu'on ne se conduit pas par certains conseils. Il n'en faut pas davantage. On se devient indifférens les uns pour les autres ; on se considere comme des étrangers, que la vertu même ne raproche point. On la voit froidement dans ceux, qu'on ne regarde pas comme du nombre des siens. On regrette tout au plus qu'ils ne soient pas ce qu'on est, comme si la vertu n'étoit pas indépendante des préjugés particuliers.

Combien même d'honnêtes gens, qui se fuïent & qui s'incommodent mutuellement. On ne peut les résoudre à se trouver ensemble ; jamais ils ne veulent concourir dans les mêmes affaires ; & leurs divisions nuisent souvent aux intérêts de ceux, qui leur sont unis. Des personnes, qui semblent toutes animées par l'amour du devoir, ne peuvent se concilier, & se trouvent ennemies des attentions & des condescendances de la charité. Elles perdent la confiance les unes pour les autres ; elles se craignent, elles s'évitent & se renferment dans leurs petits cercles,

Elles en viennent souvent jusqu'à souffrir des liens indissolubles du sang & de la société, qui les empêchent de se séparer. Elles voudroient n'être plus dans les mêmes engagemens, depuis qu'elles ne se conduisent plus par les mêmes avis.

Ce mal régne quelquefois dans les sociétés religieuses, où la diversité de la conduite produit mille sortes d'éloignemens, qui font la peine des uns & le scandale des autres. Il régne dans le monde même. Les dévots s'y partagent entre les directeurs. On les voit tirer leur sainteté du mérite, ou de la réputation de ceux, qu'ils suivent. Personne n'est instruit, personne n'est vertueux, s'il ne l'est en leur maniere. Ils ont leurs petites assemblées, leurs exercices, leurs livres, leurs façons de parler; ce sont comme les termes de l'art & le langage du païs. Quiconque l'ignore, est pour eux comme barbare. On le dédaigne; on ne le voit qu'avec peine; on ne veut point sur-tout avec lui de commerce familier. Qu'ont-ils les uns contre les autres? Pourquoi se sont-ils devenus insuportables? Pourquoi se trouvent-ils réciproquement tant de défauts? C'est sans doute qu'ils ont tous oublié le véritable esprit, qui doit les conduire, pour

suivre leurs goûts particuliers, ou leurs propres imaginations.

Jusqu'à quand les hommes seront-ils hommes ? Jusqu'à quand seront-ils charnels dans une Religion, qui ne tend qu'à leur inspirer des sentimens & des vûës dégagées de toutes les affections de la chair ? Jusqu'à quand trouveront-ils des tourmens dans ce qui devroit faire la douceur de leur vie ? La doctrine de l'Evangile ne respire que l'amour, & semble n'enseigner que l'amour : Elle se sert de tout ce qu'il y a de plus touchant dans les mouvemens du cœur pour nous affectionner à ceux des hommes, qui nous paroissent les plus étrangers & les plus ennemis, comme à ceux qui sont nos amis & nos proches. Cette seule unité d'enseignement qui nous propose les mêmes vérités à croire, les mêmes biens à desirer, & les mêmes obligations à remplir, devroit être un triple lien, que rien ne pût rompre. Mais il arrive, je ne sais comment, qu'indifférens ou froids sur ce que nous savons & sur ce que nous avons à faire, nous prenons feu sur des spéculations incertaines & de nulle utilité pour le salut. Nous oublions les connoissances & les maximes essentielles, pour disputer sur ce que nous ignorons,

ou sur ce que nous ne saurons jamais avec certitude ; & de-là quel désordre sur-tout, parmi ceux, qui n'ont que des préventions & de l'entêtement sans vertu ?

Car le zèle de la Religion subsiste avec le déréglement des mœurs. Rien ne peut en étoufer le sentiment, parce que rien ne peut effacer des esprits l'idée de la Divinité. C'est ainsi que notre dépravation, qui se dément toujours, s'acharne par un intérêt aveugle à la défense de ce qui la condamne. C'est ainsi que ce zèle, dont le premier fruit devroit être de nous rendre meilleurs, ne fait souvent que nous rendre plus mauvais. N'est-ce pas en effet par un certain instinct de Religion, qu'une infinité de gens, qui dans le fond n'en ont point, ne laissent pas de prendre parti dans les contestations, de s'attacher à ceux, qui pensent d'une certaine maniere, de se prévenir contre ceux, qui pensent autrement, de les mépriser, de s'en éloigner, de les condamner sans les entendre, sans les connoître même & sans se donner la peine d'examiner ce qu'ils ne pourroient peut-être haïr après l'avoir connu ?

C'étoit à nous de justifier le cri des premiers disciples de J. C. contre cette injustice ; & si nous voulons nous juger

avec équité, n'avons-nous pas peut-être justifié cent fois leurs ennemis ? Ceux même, qui paroissent animés d'un zèle de Religion sincere ; ceux qui ne montrent aucun déréglement dans leurs mœurs, n'ont-ils rien à se reprocher sur ces préventions aveugles ? Ces préventions, qui n'ont souvent pour objet que quelque légere différence de penser ou de s'exprimer sur des matieres indifférentes, n'altérent-elles pas chez eux les sentimens de cette charité patiente, qui souffre tout ? Ne vont-elles pas quelquefois jusqu'à leur donner des cœurs d'ennemis, & pleins de cette inhumanité, que les Chrétiens trouverent autrefois dans les adorateurs des faux Dieux ? Eux, qui font profession de croire que Dieu ne veut point la mort du pécheur, ne deviennent-ils point en secret les homicides de leurs freres par des haines aussi violentes qu'injustes ?

Quel en est le sujet ? Quelle injure nous fait-on de ne pas penser comme nous sur des objets, souvent de pure conjecture, ou qu'on peut ignorer sans conséquence ? Avons-nous quelque empire sur les esprits ? Et, quoiqu'il en soit des pensées, qui peuvent être également incertaines ou fausses de part & d'autre,

n'eſt-il pas évident que tout le tort eſt du côté de ceux, qui ſe croïent plus religieux à proportion, qu'ils s'éloignent plus de l'eſprit de la Religion ; du côté de ceux qui ne connoiſſent plus ni charité, ni ménagemens, ni condeſcendance ; du côté de ceux enfin qui veulent tout réduire à leurs ſentimens ?

On n'en vient pas juſqu'à ſe donner la mort ; mais n'eſt-ce rien de ſe tuer de l'épée de la langue, de ſe haïr, de ſe fuir, de ſécher d'envie les uns contre les autres, de chercher à ſe détruire mutuellement, de ſe donner des noms odieux, de concevoir enfin des averſions, qui n'ont ſouvent pour prétexte que ces noms même ? C'eſt un honnête homme, diſoient autrefois les Païens ; malheureuſement il eſt Chrétien. Il ne leur venoit point dans l'eſprit ſi ce n'étoit point parce qu'il étoit Chrétien, qu'il étoit honnête homme ; ou parce qu'il étoit honnête homme, qu'il s'étoit fait Chrétien. C'étoit le nom, c'étoit la ſecte, qu'ils haïſſoient ; & ce raiſonnement inſenſé ne ſe retrouve-t'il pas ſouvent dans la bouche des Chrétiens même? On ſe hait ainſi gratuitement ; & quand on hait, de quoi n'eſt-on pas capable ?

Qu'on ſe demande ſérieuſement pour

quelles sortes d'outrages on pourroit traiter ses freres, comme on les traite quelquefois pour une simple différence d'opinions arbitraires ? L'illusion va peut-être jusqu'à se persuader qu'on ne hait alors, que ceux que Dieu hait. Peut-être s'imagine-t'on qu'on ne fait que venger ses injures, quand on se déchaîne contre ceux qu'on voit, ou qu'on croit penser mal. Ce zèle seroit loüable en lui-même ; mais il a ses objets & ses bornes. Dieu ne punira point les hommes pour avoir ignoré ce qu'il n'a pas jugé nécessaire qu'ils fussent, & ce qu'il n'a pas daigné leur révéler. C'est à nous de souffrir en eux des foiblesses, ou des égaremens d'esprit, qu'il y souffre.

Ces réflexions simples suffiroient pour nous guérir d'un préjugé, qui fait naître en nous la haine du principe même de l'amour. En venir jusqu'à haïr les hommes par un motif de Religion, c'est l'ignorer, ou ne la pas connoître assez. L'amour de la vérité n'est point une passion, qui doive altérer les sentimens de l'humanité. Quelle espéce de piété seroit celle qui nous rendroit sans pitié pour nos freres ?

Venez donc après cela me parler des défauts de ceux, qui n'entrent pas assez dans vos manieres de penser. Exagérez-moi la peine que vous avez de vivre ou de

de vous trouver avec eux. Je vous répondrai tout simplement : Instruisez-vous ; désabusez-vous ; vous êtes dans l'erreur. Tout zèle mêlé d'amertume & d'aversion ne peut-être que le fruit de quelque ignorance. Défiez-vous d'un sentiment, dont l'entêtement étouffe en vous la compassion, que vous devez à ceux, qui s'égarent. Vous fâchez-vous contre ceux, qui font de faux pas dans les ténébres ? Seroit-il juste de vous irriter contre un sourd, qui ne peut entendre ce que vous lui dites ? Vous plaignez sans doute ceux, qui perdent l'usage des ïeux, ou qui ne l'ont jamais eu. Leur aveuglement du moins n'excite point votre colere ; par où celui de l'esprit peut-il l'enflâmer ?

Ne vous êtes-vous jamais trompé vous-même ? Etes-vous le seul dans le monde qui n'aïez jamais eu ni préjugés ni fausses idées ? Trouveriez-vous bon, qu'on prît la résolution de vous fuir ou de vous traiter mal, au lieu de vous instruire & de travailler à vous faire revenir de vos méprises ? Donnez, si vous pouvez, d'autres lumieres à ceux que vous croïez en suivre de fausses, ou souffrez qu'ils se trompent, tandis que l'erreur ne peut leur nuire. Qu'importe après tout qu'ils pensent autrement que

vous sur ce qui ne peut les empêcher d'être bons ni les rendre meilleurs ? Ne comptez point sur ce penchant trop naturel qui ne vous lie qu'avec ceux, qui sont d'accord avec vous sur les façons de penser. La charité, que nous croïons avoir pour des personnes, qui suivent nos idées, n'est qu'une pure complaisance d'amour-propre, quand nous nous sentons sans affections pour celles, qui s'attachent à d'autres opinions.

Combien cette illusion secrete est-elle plus à craindre, quand la froideur & l'éloignement ne vient que de quelques légeres diversités dans la conduite ! N'est-il donc de bien dans le monde que celui que nous faisons ? Est-ce aux bornes de notre propre esprit que nous devons mesurer les notions de la vertu personnelle ? Nos attraits particuliers sont-ils les seuls qui conduisent à Dieu ? A ses ïeux la simplicité du cœur ne peut-elle pas donner du prix à ce qui paroîtroit n'en avoir point en soi ? Souvent une grande charité ne supplée-t'elle pas à ce qui manque aux lumieres ? Voulez-vous à ce sujet vous épargner bien des impatiences ? Ne vous mettez point en tête de tout observer, de tout relever, de tout redresser, de tout réduire à des idées

de piété plus exactes. Tolérez dans les simples ce que vous ne pouvez corriger. N'aïez vous-même d'attachement inviolable qu'à ce qu'il y a d'essentiel dans la loi. Laissez à chacun sa liberté sur les pratiques indifférentes. N'y auroit-il pas même de la sagesse & du mérite à céder quelquefois à de moins éclairés ? L'Apôtre ne veut-il pas qu'on sacrifie ses connoissances particulieres au bien de la paix, à l'édification des foibles ? Il est juste de se contraindre pour ne pas les blesser. Il faut du moins les souffrir jusqu'à ce qu'on les désabuse.

Or quel est le vrai moien de les désabuser ? Il est vrai que c'est un devoir d'instruire les ignorans. Les occasions en sont précieuses ; mais le premier soin pour se les ménager, c'est de conserver toujours l'unité de sentimens, même dans la diversité des opinions & des conduites. Tandis qu'on tient par le cœur, on n'est pas loin de se réunir par l'esprit. La charité persuade quelquefois avec plus de facilité que les raisonnemens. On écoute avec plaisir ceux, qu'on aime & dont on sent qu'on est aimé. Mais comment vous feriez-vous aimer de ceux, dont vous ne suportez pas même la vûë, à qui vous faites peut-être un crime de

la bonne foi dans laquelle ils sont sur ce qu'ils ignorent & sur ce qu'ils croïent savoir ? Montrez-leur au contraire une sincere affection ; vivez bien avec eux, & vous ne ferez peut-être pas long-tems sans honorer Dieu d'un même esprit & d'une même bouche.

Quoiqu'il arrive, n'oubliez jamais que l'unanimité parfaite est le privilége de la vie future, & que la patience est le partage de celle-ci ; que tandis que nous ne pouvons penser de la même maniere, une charité compatissante & désintéressée doit nous faire suppléer à l'accord des sentimens par les ménagemens & par les égards ; que l'intérêt de la Religion ne doit point nous prévenir contre les foiblesses des hommes, qui ne l'altérent point, parce que son esprit est de se conduire par des considérations au-dessus de toutes les vûës & de toutes les affections humaines. La régle de nos dispositions présentes se tire de notre destinée pour l'avenir. Il faut que l'amitié, la complaisance, la paix & les condescendances mutuelles régnent entre ceux, qui ne seront un jour en Dieu qu'une même chose. En cela notre fidélité deviendra la source de notre repos pour la vie présente même.

XI. LEÇON.

On s'impatienteroit plus rarement, si jamais on ne jugeoit avant le tems des sujets qu'on croit en avoir. Les jugemens précipités ne sont guéres que de faux jugemens. Causes de cette précipitation, ses suites & ses remédes. Etre lent, surtout, à se mettre en colére.

L'IMPATIENCE la plus déraisonnable est sans doute celle qui se plaint avant d'être assurée qu'elle en ait de vrais sujets & de quelle nature ils sont. On s'expose alors à se répandre en plaintes gratuites, à ne laisser éclater que du mécontentement sur ce qui mériteroit de la reconnoissance ou d'autres égards. Cette précipitation peut être l'effet de tous les préjugés, qui nous disposent à penser mal des actions & des personnes. Mais elle vient le plus souvent d'une légéreté, qui ne s'accoutume point à réfléchir, d'une vivacité de tempérammens, qu'on laisse agir sans contrainte, d'un naturel facile à s'emporter, & de la négligence des attentions, qu'un défaut si dangereux devroit inspirer contre les oc-

casions imprévûës. Toutes ces disposi-tions nous rendent injustes en mille manieres. Si nous avions de la droiture, & de la bonne foi, nous serions très-souvent obligés de faire des satisfactions à ceux dont nous prétendons avoir droit d'en exiger.

Sur quelque sujet que ce soit, il est bien rare qu'un jugement précipité ne soit pas un jugement faux. Les bornes de notre esprit sont très-étroites ; nous ne voïons pas en un instant tout ce qu'il faut voir pour juger sainement des choses. Avant d'en décider, il faut les considérer sous toutes leurs faces ; & malgré toutes nos précautions, malgré toutes nos réflexions les plus mûres, nous ne sommes pas encore assurés d'en bien juger. Il y a de faux jours, qui déguisent les objets ; des aparences trompeuses, qui nous montrent ce qu'ils ne sont pas, & qui nous empêchent de voir ce qu'ils sont. Une vérité seule dans l'esprit ne suffit pas pour prononcer sur ce qui dépend de plusieurs. Rien de plus certain quelquefois que les maximes, & rien de plus faux que les conséquences, que nous en tirons, parce que l'aplication ne s'en peut faire qu'avec la vûë de mille circonstances, que nous igno-

rons, ou que nous ne nous donnons pas la peine de considérer.

Mais toutes ces raisons de ne rien précipiter ont un double poids, quand il s'agit de ce qui nous offense. Nous avons alors un intérêt plus pressant de ne nous pas tromper. Nos mécomptes en ce genre ne sont point de ceux, qu'on fait dans des spéculations indifférentes, ou qui ne nous laissent que le regret de n'avoir pas satisfait des curiosités inutiles. Il y va de notre repos & quelquefois du violement de nos plus grands devoirs.

Que faudroit-il donc faire pour prévenir ces tristes suites? Attendre un événement qu'on croit prévoir, ou qui doit être la preuve de ce qu'on ne veut pas croire; un succès qui justifiera la sagesse d'une entreprise que nous ne désaprouvons que par un défaut de lumiere & d'usage; ne point contester ce que nous n'entendons pas, avant de nous le faire expliquer; nous faire redire ce que nous avons peut-être mal entendu; aprofondir dans quel sens & dans quelles circonstances certaines paroles ont été dites; chercher la cause d'un silence, qu'on affecte, d'une dissimulation, que la prudence peut prescrire; n'en point croire trop légerement aux raports des person-

nes mal intentionnées, ou mal instruites ; ne point se déterminer sur des conjectures trompeuses ; ne point attribuer à certains motifs ce qui peut avoir été fait par d'autres. Il faudroit enfin profiter de l'expérience, qui nous a fait voir tant de fois combien nous nous étions mépris dans les jugemens, que nous avions crus les mieux fondés ; combien nous avons eu de soupçons sans raison, d'emportemens sans sujet ; combien nous avons puni d'innocens ; songer qu'il se peut faire qu'on laisse voir ce qui n'est pas, pour cacher ce qui est ; qu'on ne néglige les apparences, que parce qu'on est assuré du fond de la conduite ; que nous-mêmes nous pouvons donner sujet de penser mal de nos meilleures intentions, & de commettre contre nous des injustices.

Mais chez nous l'esprit suit les mouvemens du cœur, & le défaut de réflexion nous dérobe ce qui nous désabuseroit bien-tôt, si nous en étions capables. La sensibilité ne nous aplique qu'aux vérités, dont nous pouvons tirer des conséquences favorables à nos passions, ou propres à nourrir nos impatiences. Nous nous offensons de tout ce que nous voïons & de tout ce que nous ne voïons pas. Le mystére nous fatigue. Nous voudrions

drions tout savoir avant le tems. Nous pénétrons dans un avenir, qui ne sera point, ou qui ne sera pas tel que nous nous le figurons. Nous jugeons contre nous-même de tout ce qui ne nous est pas connu.

Vous aprenez qu'un ancien ami, dont la probité ne vous étoit point suspecte, fait des démarches qui vous le paroissent. Il s'est introduit auprès de certaines gens, qu'on ne voit communément qu'avec de mauvaises vûës ; & d'abord vous vous imaginez qu'on a peut-être des desseins contraires à vos intérêts ; que c'est contre vous-même qu'on trame quelque intrigue. A ces soupçons, vous commencez par vous indispoſer ; vous parlez ensuite ; vous éclatez ; vous cédez à votre impatience contre cet ami, qui ne vous informe point de ses allures. Il vient & vous instruit de tout. Il s'agissoit de tirer un ami commun d'une mauvaise affaire ; il s'agissoit d'un projet d'établissement, qui forçoit à se concilier la faveur & le crédit de ces hommes du tems, que le public mépriſe & déteſte ; mais, qui peuvent également servir & nuire. Le succès a justifié les mouvemens, qui vous donnoient de l'ombrage ; & vous reconnoissez que vous

vous êtes affligé de ce qui devoit vous réjoüir.

Il s'écoule un long intervalle sans que vous entendiez parler d'un autre, qui vous voïoit assidument. Aussi-tôt vous croïez qu'il a changé pour vous, qu'il va vous abandonner, ou du moins qu'il se refroidit, & vous-même vous préparez les voies à ce prétendu refroidissement. Vous accusez sans ménagement une personne, que vous aviez sujet de plaindre. C'étoit une indisposition douloureuse, qui suspendoit ses assiduités auprès de vous. Vos soupçons prématurés ont été la seule cause de votre tourment. Vous n'auriez rien souffert, si vous eussiez contenu votre imagination pour suspendre vos jugemens.

Jusqu'où ne va pas votre précipitation pour vous creuser des abîmes! Vous désaprouvez ce qu'un autre va faire. Vous n'y voyez que de l'imprudence & de la témérité. Vous vous indignez de ce qu'il ne défere pas assez à vos avis. Vous croïez que son entêtement & son indiscrétion va retomber sur votre propre tête; qu'il va vous faire des ennemis, déranger votre fortune, ruiner sa famille & se perdre lui-même. Vous voilà inconsolable, & vous êtes accablé de

tout le poids d'un malheur imaginaire. L'entrepriſe, dont vous aviez déſeſpéré, réuſſit, & vous allez peut-être joüir d'un bonheur, qui ne vous dédommagera pas aſſez de tous les chagrins, qu'il vous a cauſé ſi gratuitement.

Il arrive une avanture, dont nous ignorons le détail, & notre tribunal eſt tout prêt pour condamner & pour y trouver des ſujets de mécontentemens qui s'évanouiront, quand nous ſerons mieux informés. Nous diſputons ſur une propoſition, qu'on nous fait; nous nous animons à la combattre; nous nous échauffons; nous déclamons; nous diſons des injures; & ce qui va bien-tôt nous arriver, ce ſera de reconnoître que ce que nous combattions, n'étoit rien moins que ce qu'on nous diſoit.

Que la face du monde nous paroîtroit tranquille, ſi le bon eſprit en avoit banni toutes les querelles & les conteſtations, qui n'ont pour prétexte qu'un mal-entendu, qu'une mépriſe ſur des diſcours innocens, ſur des faits mal expoſés, ou mal compris, ſur des ménagemens mal interprétés, ſur des intentions fauſſement attribuées, ſur des confidences malignes & reçûës avec trop de crédulité, ſur des apparences équivoques! Ce détail s'é-

tend si loin, qu'on entreprendroit en vain de l'épuiser. On pourroit donc assurer en général que presque toutes les mésintelligences des hommes, que presque toutes les peines réciproques, qu'ils se causent, ne viennent que de ce qu'ils ne s'entendent pas, ou qu'ils jugent des choses avant le tems.

Que vous dirai-je à ce sujet? Aïez cet esprit de sagesse & de réserve, qui pese tout, qui sonde tout, qui ne va qu'à pas mesurés dans ses jugemens. Aïez cette maturité, qui réfléchit beaucoup & qui décide peu, cette exactitude de considérations, sans laquelle les vérités les plus sûres ne servent qu'à nous égarer; cette droiture, qui nous oblige d'avoir pour les autres les égards & l'indulgence que nous voulons qu'ils aïent pour nous. Veillez sur vos pensées; rejettez les soupçons indiscrets & précipités, qui vous font prendre le change sur ce que ceux, dont vous vous plaignez, font, & sur ce qu'ils font; défiez-vous d'une sensibilité, qui n'est pas prête à s'étouffer au premier moment de la réflexion. Soiez prompt à revenir de vos préjugés, facile à vous laisser instruire, & vous aurez beaucoup fait pour votre repos & pour celui de ceux, qui vous sont le plus à charge.

Comment ne croiriez-vous pas avoir de grands sujets de vous fâcher, vous, qui commencez par vous fâcher avant de savoir si vous en avez quelque sujet ? Comment ne vous y tromperiez-vous pas, vous, qui n'avez que votre vivacité pour guide, & qui n'écoutez la raison, que quand ses conseils ne sont plus propres qu'à vous causer de la honte & des regrets inutiles ? Vous voyez faire une chose, qui vous choque, ou d'une maniere, qui vous déplaît ; vous n'entendez pas ce qu'on vous répond ; vous ne vous faites pas entendre vous-même ; c'est vous, qui faites les fautes, & qui vous plaignez le premier pour les rejetter sur les autres. Vous leur prêtez vos négligences, vos inattentions, vos indiscrétions, votre imprudence, votre malhabileté. Vous voulez qu'on vous devine, qu'on exécute des ordres, que vous avez oublié de donner ; qu'on ait quitté ses devoirs pour remplir les vôtres ; qu'on soit garant des contretems & de mille inconvéniens, qu'on n'a pû prévoir, ni détourner. On vous a fait long-tems attendre ; l'ennui vous a pris, & l'impatience vous inspire les reproches avant d'entendre les excuses. Vous ne voulez pas avoir tort ; il faut abso-

lument que la personne, qui vous a fait impatienter, soit coupable. Il se trouve pourtant qu'elle ne l'est point, & vous ne sauriez en disconvenir. Cependant vous continuez de vous en plaindre, & vous persistez à lui savoir mauvais gré de votre impatience. C'est pour vous une espece de déplaisir de la trouver irréprochable. La charité voudroit au contraire que vous fussiez bien aise de vous être trompé dans vos présomptions.

Il y a plus quelquefois. L'émotion ne cesse point après les justifications; on est incapable de les entendre & d'en juger sainement. La colere & la prévention vous font voir encore les objets tels que vous les avez crus pour vous fâcher. Le mal est presque sans reméde.

Nous avons d'ailleurs tant de raisons de craindre les excès & les suites de la colere, qu'à la premiere réflexion, tous nos soulevemens devroient se calmer. Nous commettons une infinité d'injustices contre ceux, qui nous ont offensés, ou que nous en accusons. Nous les croïons coupables, quand ils ne le sont point, quand ils le sont moins que nous ne l'imaginons, ou quand ils ont cessé de l'être. Nous leur attribuons des motifs, qu'ils n'ont point eus. Souvent le

répentir suit de près la faute ; ils ne méritent plus nôtre indignation. Disons qu'ils ne l'ont jamais méritée.

Mais c'est sur-tout pour l'amour de nous-mêmes, que nous devons craindre cette précipitation de jugemens, dont la colere est la principale cause. Tandis que nous sommes émûs, tout nous paroît énorme dans les prétenduës injures, qu'on nous fait. La sensibilité nous aveugle & nous ôte la réflexion, qui nous feroit voir que nous ne sommes point offensés, ou que nous le sommes bien moins que nous ne pensons ; que nous nous aimons trop nous-mêmes, que nous tenons à trop d'intérêts, qui devroient nous être indifférens. Sans cette disposition, qui nous précipite, nous rougirions d'un emportement déraisonnable, & nous nous ferions plus de reproches, que nous ne croïons avoir droit d'en faire.

On a donc raison de regarder comme un des préceptes les plus sages celui d'être lent à se mettre en colere. On ne s'y mettroit point, si on prenoit le loisir d'examiner les prétextes qu'on a de s'y mettre. Il n'en est pas un, qui ne soit injuste en lui-même ; mais il en est de si frivoles & de si mal entendus, qu'un esprit de sang froid ne pourroit s'empê-

cher d'en concevoir de la honte. Perſonne n'a droit de nous refuſer ce qu'il nous doit, de nous enlever ce qui nous apartient; mais ce ſont communément des mépriſes, quand nous nous imaginons qu'on nous fait ces ſortes d'injuſtices. Comprenons bien que ſi nous ſommes encore aſſez déraiſonnables pour être ſenſibles aux mouvemens, qui ſont les ſources de la colere, il eſt du moins de notre intérêt de travailler à nous rendre aſſez maîtres de nous-mêmes, pour ne pas nous livrer à ces impreſſions juſqu'à ce que la raiſon nous en ait montré l'injuſtice. Confus alors des ſujets, que nous penſons avoir de nous irriter & de nous plaindre, nous poſſéderons notre ame en paix, & nous nous épargnerons le chagrin de troubler celle des autres par des reproches & par des emportemens mal placés.

XII. LEÇON.

La malignité & la mauvaise humeur, deviennent les victimes des intentions qu'elles prêtent aux actions, qui leur déplaisent. Les offenses ne piquent jamais plus, que quand on y suppose l'envie d'offenser. Soïons meilleurs, & les manieres, dont on nous traite, nous paroîtront moins odieuses.

NOus suporterions avec moins d'impatience le mal qu'on fait, si nous pouvions penser qu'on ne songe point à nous en faire. Nous voir maltraiter sans être haïs, ce seroit pour nous une peine de moins. Les mauvaises volontés semblent d'ailleurs justifier nos plaintes, parce que ce sont les mauvaises volontés, qui font les coupables. Mais que savons-nous si ceux, dont nous nous plaignons, le sont toujours autant qu'ils nous le paroissent? Le sont-ils même à notre égard? Ce que nous prenons pour un effet de la colere & de l'humeur, n'est-ce point la justice & le devoir qui le leur font faire? Ne sont-ce pas du moins des motifs beaucoup plus innocens que ceux,

que nous leur attribuons ? Ne jugeons point du cœur des hommes, il n'est pas de notre ressort. Sa bonne, ou sa mauvaise disposition nous est également inconnuë.

Je sais qu'il n'y a point d'injustice à prononcer sur une action manifestement injuste, quand même le fond, qui la produit, ne nous est pas connu. Ce qui est mauvais en soi, ne peut devenir bon par l'intention qui le fait faire ; & dans ce qu'on a dû savoir, l'ignorance même n'excuse pas.

Mais il est des actions indifférentes par leurs objets, qu'il n'est pas permis d'attribuer à de mauvaises intentions. Quand il s'agit de penser mal, on ne doit se déterminer que sur l'évidence. Les fautes les moins équivoques ne supposent pas toujours une dépravation dominante, sur-tout quand elles sont uniques. Un besoin pressant, une passion violente, un premier mouvement nous jette dans des excès, que le cœur n'avoüe point. On péche par surprise & par foiblesse. Le sage est capable d'imprudence. Il y a dans le mal même le plus inexcusable des motifs plus ou moins imparfaits. Il seroit injuste de donner au mauvais cœur ce qui peut être dicté par une conscience convaincuë, mais trompée.

Que fait néanmoins la malignité, dont il reste toujours quelque sémence dans les meilleurs fonds ? De toutes les injures, l'envie d'offenser est la plus sensible ; & c'est celle-là qu'on imagine. On est toujours prêt à pencher du côté le plus désavantageux. Il suffit qu'une action présente une face moins favorable, c'est celle-là que l'esprit malin choisit. Toujours trop pleins d'indulgence pour nous-mêmes, nous n'avons que des rigueurs pour nos freres. L'ignorance, la surprise, la violence de la tentation, ces justifications, qui nous sont si familieres, quand il s'agit des fautes qu'on nous reproche ; nous les oublions, ou nous ne voulons pas les écouter quand il s'agit des autres. Rien de ce qui peut les excuser ne se présente à notre esprit. L'amour-propre triomphe de les prendre en défaut. On seroit fâché de les trouver plus innocens. On viole la régle de l'équité, pour se dispenser de celle de la charité, qui souffre tout. On conçoit des soupçons sans fondement ; on s'arrête à toutes sortes de raports ; on envenime toutes sortes d'actions. Il n'est rien qu'on ne relève ; rien, qu'on ne fasse venir de quelque envie secrete de déplaire. On s'irrite sur des discours

que le hazard a fait naître, ou que l'inimitié ne dicte point ; & par une suite de tout ce déréglement, on devient la victime de sa propre injustice, & de la témérité de ses décisions.

Est-il possible en effet de se rien figurer d'aussi malheureux que ce tour de génie qui ne peut penser bien de personne, qui veut que tout ce qui lui déplaît soit criminel ! Quand on est sans malice, on est sans inquiétude. Il est naturel de juger des autres par soi-même. Un bon cœur pense de tout avec bonté. Qu'on soit droit, sincere, attentif à ses devoirs, incapable de vouloir chagriner qui que ce soit ; on ne se persuade guéres que d'autres en soient capables. On leur supose en tout quelques bonnes intentions ; on les absout du moins des mauvaises. On sait que la simplicité peut faire de fausses démarches, qu'elle croit raisonnables. On ne se résout pas aisément à savoir mauvais gré d'une faute, qui n'annonce que de la foiblesse, ou du défaut d'expérience. On se tranquillise sur l'assurance, qu'on se donne à soi-même, que ceux, dont il semble qu'on pourroit se plaindre, sont moins coupables que malheureux.

La malignité se fait des idées & des

maximes toutes opposées. Elle se suppose elle-même ailleurs. Elle ne croit point qu'avec de l'esprit on puisse être naturel. Elle imagine par-tout du mystére & des desseins cachés. Rien ne se fait contre elle au hazard, rien sans quelques mauvaises vûës secrettes. Elle ne donne rien en un mot aux fragilités humaines ; elle empoisonne tout ; tout se fait pour la chagriner, quoiqu'on ait souvent des pensées bien contraires. Elle est pointilleuse & facile à prendre ombrage ; il faut donc qu'on ait envie de lui en donner. Elle prend pour elle ce qui ne se dit que comme une généralité, dont personne n'a droit de s'offenser. Elle ajoute sans cesse à ses peines par ses soupçons. L'impatience, qui commence à se plaindre, en grossit les sujets dans son esprit ; & pour se justifier, elle change en de vrais tourmens des tourmens imaginaires. On est ingénieux à se former mille chimeres nouvelles pour réaliser les premieres. Ce fond malin donne plus d'esprit, qu'on ne paroît en avoir en tout le reste. On se fait des ennemis de ceux, qui n'en eurent jamais les sentimens. Il semble qu'on aime à se livrer par goût au funeste plaisir d'exercer contr'eux sa haine & son animosité.

Ce caractere est étrange, il faut en convenir ; mais est-il de beaucoup outré ? Qu'on s'examine avec quelque envie de se rendre justice, on découvrira que la plus grande partie des aversions, qu'on nourrit au-dedans, & des mécontentemens, qu'on laisse échapper au-dehors, ne vient que de ces faux jugemens, que la noirceur suggere. Nous ne pensons mal en mille occasions, que parce qu'une malignité secrete nous empêche de bien penser. Nous jugeons par sentiment. Les fourbes soupçonnent aisément les autres de l'être. Un homme, qui n'a ni probité, ni vertu, n'imagine point qu'il y ait quelqu'un de sincérement vertueux. Il voit par-tout des traits de sa propre malice. Il aperçoit le mal où la charité ne le soupçonne même pas.

Ne nous faisons pas meilleurs que nous ne sommes. Sans ce mauvais cœur, d'où nous viendroit la facilité prodigieuse que nous avons à croire des autres ce que nous serions bien fâchés qu'ils crussent de nous ? Mille passions déclarées, mille intérêts inconnus peuvent nous faire voir leurs actions sous des faces trompeuses. Nous ne voudrions pas nous-mêmes être jugés par ceux, qui ne nous aiment point. L'indifférence est rare, &

l'indifférence ne nous répondroit pas encore assez de l'incertitude de nos jugemens. Nous sommes tout pleins des préjugés de notre amour-propre, & c'est de toutes les dispositions la moins équitable. Nos ténébres naturelles & le peu de solidité de nos connoissances nous exposent à nous laisser aller à toutes sortes d'impressions & de suggestions étrangeres, à nous laisser emporter par le poids de l'autorité la moins digne d'être cruë, à recevoir sans examen les relations les plus suspectes ; & la seule fausseté des jugemens, qu'on fait de nous, doit toujours nous aprendre à nous défier de la vérité des nôtres.

Quel principe l'emporte donc sur tant de raisons de les suspendre ? Il faut bien que ce soit notre facilité funeste à faire le mal & à le désirer. Moins mauvais, nous serions moins soupçonneux & moins injustes. Mais nous sommes communément trop criminels pour consentir à croire que ceux, qui nous mécontentent, ne le sont point. C'est la vraie source d'une infinité de chagrins, qui nous dévorent, & qui ne sont que ce que nous les faisons.

Apellez donc encore ici votre intérêt à votre secours. Renoncez au pen-

chant de soupçonner le mal ou de l'exagérer par des imputations malignes. Réduisez-vous pour votre repos à ne vous plaindre que des traitemens manifestement mauvais. Epargnez les vûës & les intentions. Excusez tout ce qui peut avoir quelque excuse. Ne vous arrêtez point à ce qui paroît. N'accusez que les mauvaises volontés bien reconnuës. Souvenez-vous que le contraire des bruits, qui courent sur les actions, ou sur les personnes, est souvent la vérité. Que les mécontes où l'on tombe à votre égard, vous les fassent craindre à l'égard de tout le monde. Je vous répons que vos plus grandes peines ne tarderont pas à disparoître. Vous sentirez l'injustice de vos plaintes, ou vous avoüerez que les sujets ne valent pas que vous vous inquiétiez pour en inquiéter les autres.

Quel si grand mal trouvez-vous qu'on vous fait ? On manque envers vous à certains devoirs, qu'on ignore, & qu'il est très-ordinaire d'ignorer. Ce sont peut-être de petites régles établies dans les sociétés particulieres, des bienséances attachées aux lieux, aux tems, aux personnes, qui ne se devinent point avec tout l'esprit & toutes les attentions du monde. L'usage seul peut les aprendre.

Y auroit-il de la justice à penser que c'est à dessein, qu'on les néglige ? Suis-je obligé de savoir toutes vos préventions, toutes vos délicatesses, toute votre sensibilité sur des égards, que d'autres que vous ne demandent point ? Ne puis-je pas y manquer sans malice ?

Est-ce toujours malice dans ceux, qui nous attribuent des défauts, que nous n'avons pas ? Ils se trompent peut-être & croïent que nous les avons. Alors ils ne haïssent en nous que ce que nous devrions y haïr nous-mêmes, si nous étions tels qu'ils nous font. Mais qui nous a dit d'ailleurs qu'ils se trompent par malice ? De combien d'autres sources leur mépriſe ne peut-elle pas venir ? Les hommes ne sont pas toujours sur leurs gardes, & n'examinent pas si scrupuleusement les choses. Les apparences, les conjectures sont leurs guides. Il ne nous arrive que trop de n'en point suivre d'autres & de nous égarer. Ne serions-nous pas offensés que nos mécomtes fussent regardés comme des effets d'une affectation maligne, qui détourne les ïeux pour ne pas voir ? C'est l'injustice que nous faisons à ceux, qui pensent mal de nous, quand nous attribuons leur erreur à ce mauvais principe. Nous les traitons

plus mal qu'ils ne nous traitent. Ce sont quelquefois nos imprudences & nos indiscrétions, qui fondent leurs jugemens, & nous nous plaignons de ce qui ne doit s'imputer qu'à nous.

Voulez-vous bien concevoir le peu d'équité qu'il y a dans vos reproches, & trouver votre repos dans une confusion salutaire ? Représentez-vous ces brutaux qui se mettent en colere contre des animaux sans intelligence, & qui les maltraitent avec emportement, comme s'ils étoient indociles ou foibles avec réflexion : Représentez-vous ces furieux, qui comme les chiens s'en prennent à la pierre qui les frape, ou qui les fait tomber ; au mur, contre lequel ils vont se heurter ; qui sont inexorables pour celui, qui les aura poussés légerement dans une foule, ou qui leur aura marché sur le pied. Figurez-vous ces impatiences gratuites, qui donnent des volontés de leur nuire à ce qui n'en fut jamais capable, à ce qui n'en peut plus avoir, aux morts, aux absens, à ceux qui ne les connoissent pas, aux choses inanimées. C'est une clef, qui ne *veut* pas tourner ; une porte, qui ne *veut* pas s'ouvrir ; un couteau, qui ne *veut* pas couper ; un bâton, qui ne *veut* ni plier ni se rompre. Tout est maudit

par ces sortes de gens ; celui, qui mit la pierre, celui qui fit la serrure ; comme si, sans les connoître, & long-tems avant qu'ils fussent au monde, on s'étoit fait un plaisir de les chagriner. Très-souvent ceux, que nous accusons, n'ont pas plus de tort à notre égard.

Nous-mêmes, il est vrai, nous ne sommes pas toujours également coupables dans ces sortes de procédés. Ce n'est pas quelquefois malice formée, qui nous suggere des accusations malignes. C'est une humeur noire, un certain esprit chagrin, qui fait qu'on n'est jamais content de personne, & qu'on accable de mille reproches des gens, qui n'en méritent point. On substitue pour eux l'ingratitude à la reconnoissance ; tout devient suspect de leur part jusqu'aux civilités, jusqu'aux démonstrations d'amitié. On vous acorde ce que vous demandez, & vous croïez qu'on vous trompe ; vous vous figurez qu'on ne vous satisferoit pas, s'il en coûtoit quelque chose, ou si quelque intérêt secret ne faisoit attendre de vous un retour, qui dédommagera des petits services qu'on vous rend. On ne vous sert jamais à votre gré, ni assez tôt pour prévenir votre inquiétude. Vous vous plaindriez du ciel même de ce que

la pluïe ne tombe pas assez vîte. Vous êtes fâché peut-être qu'on ne vous laisse aucune occasion de vous plaindre. Les obligations que vous avez, vous deviennent à charge. Il y a toujours quelque endroit par où vous sauvez votre mécontentement aux dépens de la gratitude. Vous ressemblez au plaideur, qui gagne son procès, & qui se plaint que son avocat n'a pas touché les meilleurs moïens de sa cause.

Quand on veut s'épargner des maux, dont on porte en soi le principe, il faut commencer par se défaire de ses foiblesses. Il y a dans certains esprits encore mille petits soupçons, mille petites défiances, qui sont les restes de l'orgueil, d'un naturel sombre & timide, d'une éducation foible & d'un défaut d'usage du monde. On soupçonne les personnes les moins suspectes de déguisement, d'indifférence, de mépris. On agit avec ses amis comme avec ses ennemis. On prend des précautions contre des avenirs, qui ne sont annoncés par aucuns préfages. Tout cela peut-être encore ne vient que d'un défaut d'équité. Qu'on s'accoutume à rendre justice à tout le monde; alors on l'attend de tous ceux, dont on a besoin dans l'occasion. Un cœur simple &

droit se repose aisément sur celui des autres ; la charité, qui ne pense point le mal, est le grand secret pour en avoir moins à souffrir.

XIII. LEÇON.

Une des premieres pensées de ceux qui souffrent est d'imaginer que ceux, qui les font souffrir, ne les aiment point. Ce préjugé redouble la sensibilité par l'idée de l'injustice. Mais l'injustice n'est souvent que dans nous mêmes, & naît de notre mépriſe sur la nature de l'amour, qu'on nous doit. La charité sans rigueurs ne seroit qu'une fausse indulgence.

IL nous est si naturel de nous aimer & de vouloir être aimés des autres, qu'il n'est rien que nous leur pardonnions moins que la haine ou l'indifférence. Ce sentiment nous avertit que nous ne devons nous-mêmes haïr personne, & que la seule insensibilité, pour qui que ce soit, dément en nous l'humanité. Mais peut-on nous aimer & nous traiter mal ? Notre répugnance à souffrir ne se le persuade point. Au gré de notre amour-pro-

pre, il ne faudroit aimer quelqu'un que pour favoriser ses inclinations, que pour concourir à ses plaisirs, que pour lui procurer tous les objets, qui peuvent amuser son cœur par les flateuses impressions, qu'ils font sur ses sens.

La fausse tendresse & la fausse amitié conspirent souvent à fortifier en nous ce préjugé. Des parens aveugles, qui vous idolâtroient, vous ont tout permis & tout acordé. Des flateurs, dont l'intérêt étoit de surprendre vos bonnes graces, ou de vous entretenir dans vos déréglemens, se sont empressés de vous loüer, de vous aplaudir, de vous exhorter à ne vous rien refuser, de vous ménager toutes sortes d'occasions de vous satisfaire. Sur ces traitemens vos idées se sont formées, & voilà ce que vous apellez vous aimer. Une conduite opposée vous persuade qu'on vous hait.

Comment vous désabuser ? Remontez d'abord à la véritable régle de l'amour, & jugez par-là de ce qu'on peut faire ou pour ou contre vous. On ne doit vous aimer que comme on doit s'aimer soi-même. S'aimer soi-même, c'est vouloir être heureux & travailler à le devenir. Personne ne peut être heureux que par la jouissance d'un bien meilleur

que lui-même, & capable de remplir ses desirs. Ce bien pour nous, c'est le bien suprême ; c'est Dieu, qui nous a faits pour trouver en lui le repos de toutes nos affections. Avec lui nous n'aurons plus rien à désirer, & sans lui tous les autres biens ne nous suffisent pas. Il n'est donc que celui qui considere Dieu comme la derniere fin de son amour, qui sache s'aimer comme il faut. Si nous lui préférons quelque chose, si nous trouvons quelque chose d'égal à lui dans le monde, ou qui le remplace dans notre estime, nous nous aimons mal. Nous sommes dans l'erreur & dans l'injustice. C'est en ce sens, que *quiconque aime l'iniquité, hait son ame.*

Consentez maintenant à ne pas exiger des hommes, un amour différent de celui qu'ils se doivent. Souvenez-vous qu'en derniere analyse, ils ne sont obligés à vous aimer, que parce que vous êtes juste, ou dans la vûë de vous aider à le devenir ; que parce que vous avez déja commencé d'aimer le bien suprême, pour qui vous êtes fait, ou pour vous porter à l'aimer encore plus. Quel changement de vûës, cette maxime produira dans votre esprit ! Vous reconnoîtrez l'amour, où vous n'aperceviez

que la haine, & vous découvrirez le bien sous l'aparence du mal.

Vous croïez qu'on vous traite en ennemi, quand on s'oppose à vos mauvaises inclinations, quand on contrarie vos humeurs, quand on vous avertit de vos défauts, quand on vous corrige pour vos fautes, quand on vous éloigne des occasions d'en commettre, quand on vous enléve les objets de vos passions, quand on vous prive des secours dont vous abusez, quand on resserre les bornes de votre liberté, quand on ne vous abandonne pas à vos caprices, quand on vous tient sous une étroite discipline, quand on vous force à vous rendre aux devoirs de votre état. Si vous êtes encore sous l'autorité de vos parens, de vos tuteurs, de vos maîtres : Si vous avez pris quelque engagement, qui vous condamne à l'obéïssance ; ne sont-ce pas là les plus grands maux qu'on vous fait ? Ces grands maux sont en effet de grands biens. Il vous plaît de regarder comme vos ennemis, ceux qui ne le sont pas.

Rendez-vous compte en effet des personnes qui vous sont le plus à charge dans la vie. C'est un pere qui s'oppose à votre libertinage, une mere qui ne veut pas consentir à votre vanité ; des parens,

qui

qui vivent trop pour vous laisser la liberté de vivre à votre fantaisie ; des amis désintéressés, qui ne sont pas favorables à votre déréglement, qui vous donnent souvent de sages conseils, & à votre avis, toujours à contre-tems ; un supérieur, qui vous gêne dans le penchant que vous avez à vous relâcher ; un maître qui vous reproche vos manquemens, ou qui vous en punit. Ce sont là ceux que vous accusez, ou que vous soupçonnez de ne vous point aimer. C'est l'amitié, le zèle, la justice, la probité, l'amour du devoir, que vous prenez en eux pour la haine. Voïez jusqu'où va votre injustice. Ce que vous regardez comme l'effet d'un mouvement d'aversion, n'est ordinairement qu'un effort de l'amour. A quel point ne faut-il pas aimer, pour se résoudre à maltraiter ce qu'on aime ? Combien de violence pour vaincre un naturel ennemi de la rigueur & du bruit ! pour surmonter la peine qu'on ressent d'être obligé d'en causer aux autres ! pour se mettre au-dessus de la crainte d'irriter un méchant, de perdre un ami ! pour n'être pas découragé par la vûë d'un caractere indocile, & toujours prêt à se révolter ! pour n'être pas enfin rebuté par l'inutilité de ses pre-

miers soins! Les rigueurs, la fermeté, la constance à s'opposer au désordre, sont l'héroïsme de la charité, & c'est l'excès de notre injustice, de ne pas le reconnoître.

Le bien & le mal, que nous pouvons nous faire les uns aux autres, change de nom, selon le principe qui nous fait agir & la fin que nous nous proposons. Soïez attentif à cette maxime, & vous comprendrez que vous avez des graces à rendre à ceux, dont vous vous plaignez; que vous devez leur savoir gré de se contraindre eux-mêmes pour veiller à votre conduite; de vaincre la tendresse naturelle, qu'ils ont pour vous; de troubler leur propre repos, pour vous causer à propos un trouble salutaire.

Doutez un moment de leurs intentions, & ce doute même ne servira qu'à vous mieux convaincre du tort, que vous leur faites, & des obligations que vous leur avez. Quand ils ne penseroient qu'à vous chagriner, qu'à vous faire souffrir, qu'à se réjoüir de vos peines, qu'à profiter de vos pertes; quand ce seroit l'envie, la colere & l'interêt, qui les animeroit; ce qu'ils vous feroient seroit un mal pour eux, mais ce seroit toujours un bien pour vous, si vous saviez en bien

user. Comment donc regardez-vous ce qui peut être un bien, comme la preuve d'un mauvais cœur ? Que ne pensez-vous plûtôt qu'ils n'ont en vûë que votre propre utilité, qu'ils ne veulent que vous détourner du vice, que vous forcer à devenir meilleur ? En cela vous remplirez le devoir de la charité ; vous leur rendrez justice ; vous trouverez dans la droiture de leurs intentions, de quoi réformer votre jugement & modérer vos plaintes ; vous leur tiendrez un double compte d'un amour, qui les oblige à vous blesser pour vous guérir.

Poussez plus loin vos doutes, sur la maniere dont ils en usent avec vous ; & vous accuserez Dieu même, dont ils imitent la conduite. La nature ne veut pas le comprendre. On ne convient point que les afflictions soient des effets de son amour. On s'imagine qu'il est toujours en colere, quand il nous frape. On se le représente, comme un ennemi, qui se venge, ou comme un maître irrité, qui punit ses esclaves : & c'est un pere, qui châtie ses enfans pour les corriger. Telle est l'idée qu'il nous donne de ses rigueurs, & qu'une raison pure n'a pas de peine à s'en former. Si Dieu manquoit de bonté, quand il appésantit sa main sur nous ; qui

l'empêcheroit de nous écraser sous ses premiers coups, & de nous consumer dans le feu de sa colere ? Un souffle de sa bouche, un seul de ses regards nous anéantiroit. Il faut donc qu'il ait sur nous des desseins de miséricorde, lors même que nous ne nous considérons que comme des victimes de sa justice. Ces desseins ne paroissent pas difficiles à pénétrer, quand on veut réfléchir sur l'utilité des afflictions. On conçoit que ce n'est pas toujours un mal qu'il nous afflige, que souvent c'en est peut-être un très-grand qu'il ne nous afflige pas, & que rien n'est plus malheureux que la félicité des méchans.

Reconnoissez de même, que celui qui vous traite mal, n'est pas toujours votre ennemi ; ni celui qui vous épargne, toujours votre ami ; qu'il y a quelquefois de la tendresse à punir, & de la cruauté à pardonner. Ne vous figurez point une charité sans rigueurs. C'est indolence alors, c'est paresse, c'est amour de son propre repos, c'est défaut de zèle, c'est lâche complaisance, c'est crainte de vous irriter & de vous déplaire, c'est fausse tendresse, c'est amitié trop aveugle, c'est par tous ces endroits indifférence pour vos véritables intérêts. On n'aime point,

quand on ne sait pas reprendre & corriger. Une sévérité déclarée vaut mieux, dit le Sage, qu'un amour caché. Les coups d'un ami sont plus avantageux que les trompeuses caresses de celui qui nous hait. Celui qui lie un furieux, ou qui réveille un malade en léthargie, les tourmente tous deux & les aime.

La charité n'est pas moins charité, quand elle est sévére, que quand elle est douce, parce qu'elle consulte les besoins, & qu'elle y conforme sa conduite. Une indulgence à contre-tems, endort le pécheur dans ses vices. Une sage rigueur le réveille, lui fait sentir son état, le remuë par une crainte salutaire; un traitement dur l'humilie, perce l'enflure de son orgueil, & le dispose à faire sur lui d'utiles retours.

C'est par ces considérations que, comme les méchans ont toujours persécuté les bons, les bons ont toujours persécuté les méchans. Il n'y a souvent de différence que dans les motifs. Les méchans veulent nuire aux bons par des injustices; les bons cherchent à servir les méchans par des corrections. Les uns agissent avec aigreur, avec emportement: les autres avec douceur & modération. Ceux-là suivent les mouvemens de la passion; &

ceux-ci les mouvemens de la charité. Mais à ne consulter que les aparences, les traitemens se ressemblent.

Concluez de-là que vous ne devez pas condamner indistinctement tous ceux qui vous traitent mal : examinez leurs motifs ; ne vous arrêtez point à la conduite ; ne jugez point témérairement des intentions ; croïez les bonnes, quand vous n'êtes pas assuré qu'elles sont mauvaises ; mettez toujours les présomptions du côté de ceux, dont vous vous plaignez ; & vous trouverez dans la justice, que vous leur rendrez, un soulagement aux peines qu'ils vous causent.

XIV. LEÇON.

Si les défauts, dont nous nous plaignons, ſont réels; les motifs, que nous avons de les ſuporter ſont preſſans. Tous les hommes ſont capables des mêmes fragilités. Les plus forts ne le ſont, que pour porter les fardeaux des plus foibles.

LA délicateſſe, qui naît de nos fauſſes opinions, nous accable d'une infinité de fauſſes miſeres. C'eſt ce qu'on a vû dans les Leçons qui précédent. Après ces conſidérations, il ſeroit ſouvent bien difficile d'imaginer quels ſujets il pourroit nous reſter de nous plaindre les uns des autres. Mais la conviction de notre injuſtice, eſt rarement aſſez forte pour étouffer toute notre ſenſibilité. L'amour propre a peine à reconnoître des préjugés, qui l'humilient, & ne les aprofondit pas aſſez pour les déraciner. Nous avons un fond d'attachement pour nous-même, & d'éloignement pour les autres; & ces préventions ſubſiſtent au milieu des raiſons les plus capables de les détruire. On reſte ſenſi-

ble à proportion qu'on est prévenu. On souffre toujours, & on croit toujours avoir des causes légitimes d'impatience.

Supposons-le même gratuitement, & venons aux motifs que nous avons de nous souffrir mutuellement. On ne sauroit nier en effet, que nous ne soïons pleins d'imperfections trop réelles. Nos murmures auroient droit d'éclater, si les raisons de nous contraindre étoient moins pressantes. Mais les considérations, d'où nous les tirons, sont si solides, qu'elles feront leur impression sur tout esprit qui voudra les méditer.

Les hommes ne se sont pas faits; s'il y a quelque différence entre eux, du côté des dons de la nature, elle ne vient, ni du mérite de ceux qui paroissent les mieux partagés, ni de la faute de ceux qui sont privés des mêmes avantages. Ils sont tous foibles. C'est la condition de la créature d'être imparfaite; & s'il y a quelques personnes exemtes des grands défauts, elles doivent bénir la main, qui les a formées, sans en être plus fieres, ni moins compatissantes. Qu'avez-vous que vous n'aïiez pas reçu, leur dit l'Apôtre? & si vous avez tout reçu, de quoi vous glorifiez-vous?

Je suis donc homme, & j'ai pu naî-

tre avec toutes les imperfections des hommes. Je n'étois pas plus digne qu'eux des faveurs de la nature, ils n'ont pas plus mérité que moi ſes diſgraces : & je voudrois les punir de n'avoir pas les bonnes qualités qu'ils n'ont pû ſe donner ! Quelle injuſtice ! Cette injuſtice arrête d'abord un eſprit raiſonnable aux premieres réflexions, qu'il fait ſur les déſagrémens de la ſociété. Toutes ſes émotions contre les imparfaits ſe calment, quand il conſidere à combien de fragilités nous ſommes ſujets ; combien il eſt pénible aux hommes d'être conſtans avec des eſprits légers & des cœurs pleins de caprices ; généreux & fidéles avec des cupidités, qui les tiraniſent ; complaiſans avec un amour propre, qui ne veut rien que pour lui-même ; combien ils ſont peu touché des intérêts, que la ſeule vertu ſuggere ; combien ils ſont peu capables d'aimer par des motifs élevés au-deſſus des vûës de la chair ; combien ils ſont eſclaves du tempérament & de l'impreſſion des objets ſenſibles. Il meſure l'humanité ſur elle-même, & ne demande pas qu'elle s'étende au-delà de ſa portée. On n'exige pas des poiſſons qu'ils volent, ni des oiſeaux qu'ils nâgent.

Heureux ceux qu'une disposition singuliere a rendus moins fragiles & plus maîtres de leurs mouvemens! Heureux, qui n'a de combats à soutenir que contre les défauts des autres! S'il étoit à notre choix de nous faire tels, que nous voudrions; se trouveroit-il quelqu'un, qui ne préférât pas la peine d'être inquiété par les vices, au malheur d'en être infecté?

On s'écrie quelquefois: Que je suis à plaindre d'avoir à vivre au milieu de tant de méchans ou d'imparfaits! Que ne dit-on plutôt: que je dois me féliciter de n'avoir pas les mêmes imperfections, de les remarquer avec la résolution de ne les imiter jamais, de pouvoir y réfléchir à loisir & veiller à m'en défendre! Ne vaut-il pas mieux être en état de suporter les méchans, que d'avoir besoin d'être suporté par les bons? Est-ce un sentiment digne de l'humanité, qui nous suggere des imprécations contre ceux, dont les passions nous troublent? Quel mal pourrions-nous leur souhaiter, qui ne dût leur paroître moins affligeant que ces mêmes passions, qui leur font faire le mal, qu'ils ne voudroient pas? Comment en effet leurs imperfections ne nous affligent-elles pas plus nous-même pour

eux, qu'elles ne nous indiſpoſent ? Ne ſont-ils pas aſſez à plaindre d'être foibles, ſans que nous leur en faſſions des crimes ? N'eſt-ce pas à nous un excès de condamner en eux avec tant de rigueur ce qu'eux-mêmes peut-être ils ne ſe pardonnent pas ?

Un homme s'emporte contre vous, & dans un moment vous le verrez s'accuſer de ſa promptitude, s'humilier devant vous, gémir de ne pouvoir arrêter les ſaillies de l'humeur, ſe plaindre d'un ſi mauvais naturel. De quel œil conſidérez-vous ce triſte mélange des fureurs du mal avec les vûës du bien dans un même cœur, cette alternative d'emportemens & de regrets, dont il eſt tour à tour la victime ? Ne vous aprend-t'il pas à le plaindre encore plus qu'il ne ſe plaint lui-même ? N'avez-vous pas à vous accuſer de votre côté, ſi vous n'êtes pas plus ſenſible à ſon malheur qu'au chagrin, qu'il vous cauſe ? Voudriez-vous qu'on eût pour vous les mêmes rigueurs, ſi vous étiez ſujet aux mêmes infirmités ?

Vous ſentiriez alors qu'au fond perſonne ne péche que malgré lui, que par défaut de lumiere & de connoiſſance, que par l'ignorance de ce qui convient

& de ce qui ne convient pas, que par une incapacité de discerner les vrais biens & les vrais maux, ou par un ascendant de passion, qui l'emporte vers ce qu'il y a de pis au moment même qu'il voit ce qu'il y a de mieux. Que d'inhumanité! Que d'injustice vous trouveriez dans ceux, qui voudroient vous traiter avec autant de dureté, que si vous ne faisiez que des fautes délibérées?

Ceux qui joüissent de la santé, n'ont que de la compassion pour les malades. C'est la seule impression que la vûe de leurs maux fait sur des cœurs, qui ne sont prévenus contre eux d'aucun mouvement de haine. On souffre auprès d'eux, mais sans retour sur soi-même. Ils fatiguent, & n'irritent point. Dans les accès d'une fiévre ardente, qui nous aigrit l'esprit & qui trouble notre raison, ceux, qui nous aprochent, ne s'offensent point des paroles dures, qui nous échapent. On ne se rebute point de nos mauvais traitemens, pour nous abandonner à toute la violence de nos douleurs. On ne nous refuse point des soins, dont nous sommes d'autant plus dignes que nous sommes moins capables de les reconnoître. On crieroit à l'injustice, à la dureté contre ceux, dont le moindre ressenti-

ment rallentiroit alors les attentions. Or ce reproche retomberoit sur vous, si vous n'aviez pas les mêmes égards pour ceux dont les brusqueries, les vivacités & les emportemens vous font souffrir. Toutes nos passions sont de véritables fiévres de l'ame, & leurs transports nous rendent plus dignes de pitié que d'indignation.

Vous repliquez que c'est pure bizarerie dans celui, dont vous vous plaignez. Il se fâche sans sujet, & prend les égards pour des injures. Il en pense autant de vous peut-être. Les yeux malades prêtent leurs couleurs à tous les objets, qu'ils voïent. Un homme croit avoir raison, quand il a tort; il donne au bien le nom de mal; il aperçoit les choses doubles ou renversées. C'est son malheur, plutôt que son crime: & vous demandez, si vous êtes obligé de vous acommoder à tous les travers de cet esprit bizare; si vous devez vous faire à toutes les inconstances d'une ame née avec des inégalités éternelles. Oui, puisque vous le pouvez. C'est pour cela même, dit saint Paul, que vous avez reçu des forces.

Vous vous aplaudissez d'avoir la sagesse & le bon esprit en partage. Je vous

croirois, si vous saviez épargner ceux qui sont nés avec des caprices & des lumieres bornées. Si vous êtes capable de vous contraindre & de dissimuler; si vous avez de la douceur, de la discrétion, de la prudence; à quel usage vous ont-elles été données, si ce n'est pour conserver la paix avec ceux, qui ne sont pas si parfaits, & pour leur passer ce que la fragilité leur fait commettre contre vous? Avez-vous quelque autre assûrance des bonnes qualités, dont vous vous félicitez? Les forces ne se connoissent que quand elles sont éprouvées. Que la vanité ne vous séduise point. C'est l'occasion de souffrir, qui doit vous aprendre si vous avez de la vertu. La tolérance est un de ses premiers caracteres. Elle dissimule; elle pardonne tout ce qui peut se pardonner. Elle se considere; elle ne perd point de vûë le fond de sa fragilité naturelle, & ne se trouve jamais assez parfaite pour être contente d'elle-même, & mécontente des autres. Elle sent que les hommes ont besoin qu'on leur fasse grace sur une infinité de choses. C'est par ce sentiment qu'elle est ce qu'elle est, & qu'elle s'assure de l'être.

Ce ne peut être assurément qu'une illusion de se persuader qu'on est sans dé-

fauts avec des envies d'impatience. Est-ce en effet une si bonne qualité de ne savoir pas s'accommoder aux défauts des autres, de pouvoir les ménager & de ne le vouloir pas ? Quand ceux, qui ne font point de fautes dans le commerce de la vie, seroient les seuls à s'offenser de celles, qu'on feroit contre eux ; n'auroit-on pas raison de trouver leur délicatesse très-incommode & très-ennemie de la paix de la société ? N'auroit-on pas droit de les traiter d'injustes ?

L'équité veut que chacun soit pris pour ce qu'il est, & que les foibles trouvent dans les forts de l'indulgence pour leurs foiblesses. Est-ce une bonne qualité d'en triompher & d'insulter à leur malheur ? Est-ce une bonne qualité de n'avoir jamais pour eux que des airs de mépris, que des manieres dédaigneuses ? Ce sont là des especes de vengeances rafinées, qui ne sont que trop communes. Ce sont de grands défauts dans ceux, qui se flatent de n'en avoir point ; des abus, qui font voir que dans la présomption de nos bonnes qualités il y a toujours plus d'ostentation que de vertu sincere. On sent l'injustice qu'il y auroit à maltraiter des personnes plus malheureuses que coupables. On a sur elles trop

de supériorité pour se rabaisser jusqu'aux petites contestations. On ne veut pas se dégrader jusqu'à se fâcher ouvertement de leurs mépriſes, ou de leurs fausſes démarches; mais l'amour-propre se dédommage par une affectation de dédain plus cruelle que les reproches & les mauvais traitemens. On se fait un plaisir de leur donner du ridicule, ou de relever celui, qu'elles se donnent d'elles-même.

Est-ce ainsi que de fragiles mortels doivent traiter leurs semblables? L'humanité seule ne veut-elle pas que nous soïions plus touchés des fautes de nos freres que des désagrémens que nous en recevons; que nous songions à compatir à ce qui les humilie, plutôt qu'à les insulter? Vous avez affaire aux esprits les plus fâcheux & les plus intraitables. On ne sait par où les prendre. Tout leur fait ombrage; tout les offense. On vous fait un crime de vos soins. Vos bienfaits sont païés par des injures. On ne cherche qu'à vous attirer des chagrins; qu'à vous faire tomber dans quelque confusion. On rit de vos conseils. On se jouë de vos corrections. Rien ne peut vous garantir des insultes & des brusqueries de ceux, qui vous doivent le plus d'égards. Ils sont, si vous voulez, fiers, impérieux, emportés,

emportés, jaloux, incapables de revenir de leurs entêtemens. Voilà de grands défauts ; mais telle est la triste condition de la nature, qui donne à chacun ses foiblesses. Si vous en avez de moindres que les autres, songez que vous pouviez en avoir, & que c'en seroit une impardonnable de ne pas vouloir tolérer ceux qui sont plus foibles. Songez, dis-je, qu'à quelque prix que ce soit, vous êtes trop heureux de n'avoir pas les défauts, dont vous auriez à vous plaindre, si vous ne consultiez que ce sentiment confus, qui voudroit en nous ne rien souffrir.

XV. LEÇON.

Il seroit injuste de ne pas suporter les défauts d'autrui, quand on en a soi-même. Personne n'en est exemt. L'impatience en est la preuve. C'est le caractere du vice d'être offensé du vice. On souffre plus de ceux qu'on a, que de ceux qu'on a pas ; mais il y auroit souvent une double injustice à s'en plaindre.

NE nous porter à la modération que par la pitié, ce seroit avoir pensé de nous trop favorablement. Une justi-

ce rigoureuse nous défend de nous plaindre, parce qu'on peut se plaindre de nous. La premiere loi de la société veut que les hommes se traitent mutuellement comme ils souhaitent d'être traités. Si tous sont foibles, si tous ont de quoi faire souffrir ceux qui les aprochent, tous doivent leur permettre l'impatience, ou se l'interdire. Or quel doute à proposer que celui-ci ? Faut-il pour le décider revenir sans cesse à la peinture générale des fragilités humaines ? Que chacun se connoisse ; il trouvera que les poids sont égaux entre nous & ceux, avec qui nous vivons ; que les vices & les peines se compensent, & que nous leur donnons autant de sujets de s'offenser que nous en recevons d'eux. Là paroît la sagesse de la loi, qui nous commande de porter les fardeaux les uns des autres : Loi réciproque, qui suppose en effet que ceux, qui tolerent, ont besoin d'être tolerés, & qu'ils doivent devenir indulgens par un intérêt mésuré sur l'équité.

Les plus justes en conviennent. Ils ne sont jamais sans quelques défauts, qui les préparent à souffrir patiemment par la nécessité de se souffrir eux-mêmes & d'être soufferts. Leurs propres besoins les rendent attentifs aux besoins des au-

tres. Mais les plus malades ſont toujours ceux, qui ſentent le moins leur mal. Ils ne veulent rien ſouffrir de qui que ce ſoit, & par ce refus même ils ſe convainquent de leur injuſtice. Ils prétendent qu'on les offenſe ſans ſujet, & cela peut être. On prétend au contraire qu'ils ſe plaignent ſans ſujet, & cela peut être encore. Mais quelque ſujet qu'ils puiſſent avoir, leurs plaintes prouvent toujours qu'ils ont tort de ſe plaindre.

S'il y avoit des hommes ſans défauts, ils ſeroient ſans impatience. Une vertu ſolide & pure ſouffriroit tout des vices d'autrui, parce qu'elle n'y verroit rien à perdre, & qu'elle ſauroit en tirer avantage pour augmenter ſes forces & ſon mérite. Il n'eſt que les paſſions, à qui les paſſions nuiſent; quiconque en ſouffre n'en eſt pas exemt. Une paſſion n'eſt qu'un amour propre déterminé, qui ne veut rien que pour lui-même, & qui ne ſouffre ni contrainte dans ſes deſirs, ni concurrence dans la poſſeſſion de ſes objets. Avec cet eſprit on ne voit rien de juſte que de ſe contenter aux dépens du monde entier. On croit pouvoir troubler impunément le repos des autres, & on le trouble en effet en mille manieres. Mais ſi les autres ſe plaignent; s'ils ré-

sistent ; s'ils attaquent, ils ont tort. Et de-là les sensibilités excessives & les injustes vivacités. Ainsi dans les chagrins mutuels, que les hommes se causent, ce sont les passions, qui tourmentent les passions. Chaque peine que nous éprouvons au-dehors nous avertit d'une imperfection secrette.

Que l'équité donc ose maintenant vous interroger. A quel titre ne souffririez-vous rien, tandis que vous feriez tout souffrir autour de vous, ou que vous feriez seulement capable de le faire ? Vous voulez qu'on vous laisse agir comme il vous plaît, qu'on vous permette tout, qu'on vous passe tout : & savez-vous de quel fond de vertu peut-être, on a besoin pour vous tolérer ? Il n'y a que ceux, à qui nous faisons porter le poids de nos foiblesses, qui le connoissent bien. Chez nous elles sont comme dans leur centre, où rien ne pese. Notre sang est chaud, & nous ne le sentons pas. S'agit-il de peindre les défauts, ou de nous en plaindre, nous en faisons des portraits affreux ; mais nous ne voïons point que nous ressemblons souvent mieux que tout autre à ces portraits.

A quoi songeons-nous quand nous faisons paroître tant de chagrin de ceux

qui nous viennent de l'antipatie qu'on a pour nous? N'avons-nous rien que d'aimable? Ne sommes-nous à charge à personne? Ne faisons-nous aucun mal? Faisons-nous tout le bien que nous pouvons? Nos vertus même ne sont-elles pas défigurées par des endroits haïssables? L'amour-propre qui nous éxagere tout ce qui nous incommode, nous aveugle sur ce que nous avons de fâcheux. Ce que nous voïons le moins, ce sont les défauts, qui nous humilient. Les sots ne le sont très-souvent que parce qu'ils ne le savent pas; & cette espece de sotise est commune à ceux, qui ont de l'esprit, comme à ceux, qui n'en ont point. Elle naît de la trop bonne opinion, qu'on a de soi-même. C'est par-là que de grands esprits deviennent incommodes; qu'ils pensent être agréables, où ils sont importuns; qu'ils s'imaginent qu'on les cherche, où on les fuit; qu'ils croïent devoir rester long-tems, où personne ne se croit obligé de ne pas s'ennuïer de les voir; qu'ils parlent avec confiance & liberté devant des compagnies, où rien ne leur conviendroit mieux que de savoir se taire.

Que doit-on craindre avec de mauvaises qualités, quand on voit des fâ-

cheux, qui semblent ne l'être qu'à force d'en avoir de trop bonnes? Votre vanité vous laissera-t'elle jamais appercevoir tout ce que vous avez de dégoûtant dans la personne, d'irrégulier dans les démarches, d'offensant dans les manieres, de choquant dans l'esprit, d'insuportable dans l'humeur? La mépriſe va quelquefois jusqu'à se croire aimable par ses endroits les plus rebutans. Oüi, c'est vous-même peut-être qui traînez après vous la froideur & les dégoûts, la tristesse & les ennuis, qui regnent par tout, où vous vous trouvez. Ne mettez donc point de bornes à votre patience; & faites-vous une nécessité de tout souffrir, de l'incertitude même de ce qu'on souffre avec vous.

Vous l'avez vû, vous n'êtes certainement point sans quelque défaut, dès là que vous êtes blessé de ceux des autres. Vous devez même être persuadés que ceux qui vous blessent le plus, ce sont ceux que vous avez. Est-il rien, qui vous révolte, tant que ces esprits vains & présomptueux, qui se croïent capables de tout, qui se mêlent de tout, qui veulent décider de tout, qui ne voïent rien au-dessus de leur mérite, qui ne mettent point de bornes à leurs prétentions, qui regardent les postes éle-

vés comme des places, qui conviennent à leurs talens, ou qui sont dûës à leurs services? Savez-vous quelle est dans votre cœur la cause de ce soulevement? C'est la vanité, qui s'offense de la vanité; c'est l'orgueil, qui s'irrite de l'orgueil. Une ame humble & désintéressée voit toute cette ambition d'un œil tranquille. Elle connoît le néant des objets, qui la font naître, & le danger de l'élévation où l'ambitieux aspire. Mais un cœur superbe se figure qu'on entreprend sur ses droits, quand on prétend à ce qui fait le but de ses desirs. Il n'est point de passions qui s'incommodent plus que les passions qui concourent aux mêmes objets. Ce sont les vases d'argile, qui s'entrechoquent & qui se brisent. Mettez les autres à votre place; & jugez combien vous êtes injuste de ne pas vouloir leur passer ce que vous avez besoin qu'ils vous passent.

Cette injustice est double, quand on a soi-même donné l'exemple des défauts qu'on ne veut pas souffrir, ou quand on les a causés, soit par l'irrégularité de sa conduite, soit par ses mauvais traitemens. On représentoit au chef d'une célébre compagnie qu'un valet contre lequel il fulminoit, ne faisoit que ce qu'il se

permettoit lui-même avec d'autant plus de scandale, que sa vie dèshonoroit son caractere. *Est-ce donc*, répondit-il, *qu'il convient à un coquin, de faire les péchés d'un honnête homme ?* C'est ainsi qu'on se croit tout permis, parce qu'on peut tout, & qu'on se fait de son indépendance un titre de mal faire.

Les parens & les maîtres, ont souvent ce travers à se reprocher. Ils sont les premiers coupables, des vices qui regnent chez eux. Ils s'y livrent sans contrainte, & sans ménagement. Ils sont joueurs, intempérans, débauchés. On les voit, on les imite. Eux seuls alors devroient s'accuser & se punir. Mais ils prennent le change, & s'emportent à l'excès, contre ceux de leurs enfans, ou de leurs domestiques, qui leur ressemblent. Ce n'est pas un mal de désaprouver le vice : Mais il faudroit du moins, avoir de la modération, quand on ne peut en accuser quelqu'un sans se condamner soi-même. Regarder son rang comme un privilege à ses défauts, c'est chercher dans une plus étroite obligation du bon exemple, le droit d'en donner impunément de mauvais.

Que de malheureux à ce prix, qui ne le sont, que parce qu'ils méritent de l'être !

tre! Combien, qui n'éprouveroient chez eux que de la douceur & de la complaisance, si leurs propres passions n'y avoient introduit la mauvaise humeur & les chagrins! Ils ne trouvent rien de bien fait; ils sont délicats à l'excès sur les choses les plus simples; ils se plaignent sans cesse à contre-tems & sans sujet; ils veulent qu'on soit coupable à leur égard, tandis qu'on n'a rien omis pour les satisfaire; ils sont défians, soupçonneux, entêtés, violens. On se rebute enfin de leur ingratitude. On se lasse de leurs mécontentemens déraisonnables. On s'irrite de leurs emportemens. L'amitié la plus tendre ne tient pas contre des rebuts constans. Les esprits s'aigrissent; les cœurs se ferment; on se roidit contre ces caracteres insociables. On leur rend mauvaise humeur pour mauvaise humeur. On en vient jusqu'à se faire un plaisir de les inquiéter pour se venger de leurs inquiétudes éternelles. Vous voilà réduit à vivre parmi des ennemis, que vous n'avez indisposés contre vous qu'à force de les offenser gratuitement. A qui vous plaindrez-vous d'un mauvais sort, que vous ne vous êtes fait que par votre propre dérangement? Les sujets de vos impatien-

ces ne sont que les fruits de vos impatiences.

Que faire & que vous dire ? Sinon : Médecin, guérissez-vous vous-même. Voulez-vous trouver des hommes sans défauts! commencez par n'en point avoir. Il ne sied pas aux coupables de se plaindre des coupables. Il faudroit être sans péché pour jetter la premiere pierre à la femme adultere. C'est bien à vous d'éclater contre les foibles & contre les imparfaits, à vous, peut-être, le plus imparfait de tous les hommes, le plus indiscret, le plus intraitable. Quelque désintéressé que votre zèle pût être, il doit toujours se modérer, si vous tombez dans les mêmes fautes, que vous ne demanderiez qu'à punir, ou si vous en faites d'autres, qui ne mériteroient pas moins d'être punies. Il y a toujours de l'indécence à se montrer si sévere, quand on n'est pas innocent ; & si nous voulons être sinceres, nous avoüerons que souvent celui, contre qui notre impatience s'éleve, est plus innocent que nous. Juda alloit faire brûler Thamar sa belle-fille, & Thamar lui fait voir qu'il est lui-même le complice inconnu de son crime.

Jugez-vous enfin comme vous voulez qu'on vous juge. Punissez-vous dans

toute la sévérité, que vous voudriez exercer sur les coupables ; ou cherchez dans votre propre conduite, l'excuse du déréglement que vous reprenez dans ceux qui vous chagrinent, & qui le reconnoissent quelquefois avec autant de regret que de bonne foi. Me voilà moi-même, qui ne puis me vaincre, malgré les violences, que je me fais ; & je serois sans indulgence pour un malheureux, qui n'est peut-être ni si coupable que moi, ni si lâche dans les efforts, qu'il fait contre son penchant ! Ah ! travaillons plutôt à nous réformer tous deux. Aidons-nous dans ce dessein du moins par notre tolérance, & ne nous affligeons que d'être capables de nous affliger mutuellement.

XVI. LEÇON.

Avoir eu des foiblesses & ne les avoir plus, c'est un nouvel engagement à tolérer ceux, qui n'ont pas encore pû s'en guérir. User avec eux de ménagemens, dont on avoit besoin, tandis qu'on étoit foible. Se rabaisser pour les relever. Ne désesperer jamais de leur changement.

QU'ON a de peine à se corriger de ses défauts, lors même qu'on le veut le plus sincérement! L'entreprise est laborieuse, les progrès lents, l'ouvrage le plus avancé sujet à se détruire. Les plaies de l'ame les mieux refermées sont faciles à se r'ouvrir; les passions enfin les plus constamment combattuës sont promptes à reprendre des forces. Le souvenir d'une victoire si chere & toujours si mal assurée, doit donc remplir de compassion pour ceux, qui n'ont encore pû l'obtenir. On les voit succomber aux plus sérieux efforts. Ils s'en affligent, ils s'indignent contre eux-mêmes; ils ne peuvent se supporter. L'humanité ne veut-elle pas du moins alors qu'on les supporte? Ne leur doit-on pas toute la

pitié qu'on a pour des malades, dont les maux opiniâtres ne cédent pas aux plus excellens remedes ?

Cet esprit de tolérance est sur-tout comme le premier ressentiment, qui nous avertit de notre propre convalescence. Savoir suporter les foibles, c'est commencer de n'être plus si foible qu'eux. Mais les régles de l'équité naturelle sont toujours ce que notre amour-propre goûte le moins, & qui par-là même se présentent le moins à notre esprit. On ne se souvient plus qu'on a fait souffrir les bons, dès qu'on a quelque chose à souffrir des méchans. Injuste, vous comptez ceux qu'il faut que vous supportiez, & vous ne comptez point ceux qui vous ont suporté.

Lorsque, dans le calme d'un âge mûr, nous nous représentons les tumultueuses agitations de notre premiere vie, les mauvais penchans & les indocilités de notre enfance, le libertinage & les emportemens de notre jeunesse, les irrégularités de conduite où les passions du monde nous ont jettés tour à tour, combien de sortes de personnes nous avons inquiétées ! Quelles sorte de tourmens ne leur avons-nous pas causés ? Est-il juste que l'histoire s'en efface si-tôt de notre mémoire ? Nous sied-t'il d'être sans in-

dulgence pour des foibleſſes, dont nous avons ſi long-tems éprouvé toutes les bizareries ? Faut-il qu'on ait tant travaillé pour nous réduire à nos devoirs, qu'on ait tant ſouffert & tant diſſimulé pour ne pas nous précipiter dans des excès pires que ceux, où nous donnions, & que nous nous conduiſions comme ſi nous avions toujours été les ſeuls parfaits ?

Nous tombons dans la folie de ceux, qui perdent le ſouvenir de leurs maux dès qu'ils ne les ſentent plus. Nous uſons de la ſanté de notre ame, comme ſi nous n'avions jamais eu de maladies. C'eſt la ſéduction de notre amour-propre d'oublier, s'il ſe peut, toutes ſes miſeres. Un moment d'abondance nous fait perdre de vûë le fond de notre pauvreté naturelle. Quand nous ſommes forts, nous agiſſons comme ſi nous l'avions toujours été. Nous reſſemblons aux riches, que leur fortune aveugle. Ils traitent avec mépris ceux, qui reſtent en proie à l'indigence ; & ceux, qui ſe ſont corrigés, deviennent impitoïables pour ceux, qui ſont encore aux priſes avec leurs défauts. Il ſemble que le beſoin qu'ils ont eu d'une longue indulgence ne doive ſervir qu'à les en rendre plus incapables. L'opinion qu'ils conçoivent bientôt de leur vertu, leur

inſpire du dédain pour les moindres vices, qu'ils découvrent dans les imparfaits. Un excès de ſévérité groſſit à leurs ïeux les fautes, de quiconque leur eſt à charge. Ils le trouvent infiniment plus coupable qu'il n'eſt.

Qu'on les obſerve, il ne ſera pas mal aiſé de les reconnoître. Ceux qui n'ont connu les imperfections que par la difficulté de vivre avec les imparfaits, ont trouvé dans leur propre fond mille raiſons de les ſuporter. Ils ſe ſont fait une habitude de la patience. Les plus incorrigibles trouvent chez eux de la douceur & de l'indulgence. Ils n'en ſont repris qu'avec tous les ménagemens que la charité la plus ingénieuſe inſpire. Mais l'intolérance eſt l'écueil ordinaire de ceux, qui ſe ſont vûs agités par les paſſions les plus turbulentes. On diroit que le calme, dont ils ont commencé de joüir, leur donne un droit aquis d'inſulter à ceux, qui ſont encore battus de l'orage. C'eſt de leur part qu'on éprouve l'amertume du zèle, l'aigreur des répréhenſions, les reproches durs, les inſultes humiliantes, la liberté de décrier ceux qui leur déplaiſent. Ils ſe font un plaiſir malin de les entendre déchirer par des médiſances. Ils conçoivent pour eux une averſion dé-

raisonnable & cruelle ; ils ne demandent qu'à les punir ; ils se plaisent à les voir traiter durement ; ils vont par-tout en porter leurs plaintes ; ils se permettent d'en penser & d'en dire tout le mal, qu'ils en sçavent ou qu'ils en croïent savoir ; ils leur reprochent leur indocilité pour les avis, le peu de soin, qu'ils prennent de se corriger, & la sensibilité, qu'ils font paroître aux corrections ; ils les regardent comme incorrigibles ; ils ne s'affligent point de leur perte ; ils ne se croïent point redevables de les aider à se relever.

Est-ce ainsi que nous voudrions qu'on eût pensé de nous, lorsque rien ne paroissoit plus insuportable que nos désordres, & rien de plus éloigné que notre changement? Seriez-vous devenu ce que vous êtes, si vous eûssiez été menés, comme vous menez ceux, à qui vous ressembliez autrefois ? Quelle peine ne devez-vous pas ressentir pour eux, après celle que vous avez euë pour cesser d'être ce qu'ils sont ? Qui sait mieux que vous, peut-être, ce qu'il en coûte pour combatre un penchant avec lequel on est né, pour réparer les défauts de l'éducation, pour déraciner une mauvaise habitude ? A cette pensée, peut-on n'être touché d'aucune commisération pour

ceux, en qui les mêmes maux paroissent incurables, malgré les soins qu'ils prennent pour en guérir ? Ah ! ne mépriſez point, dit l'Ecriture, un homme, qui cherche à ſe retirer de ſon péché. N'achevez point de l'accabler du poids de vos reproches. Souvenez-vous, en le voïant, de votre fragilité commune. Ne vous en plaignez point ; craignez de le punir, & concevez enfin pour lui plus de pitié que de haine.

Les fous condamnent impitoïablement les actions des ſages. Ils oublient leur foibleſſe & leur ignorance propre, & décident ſur le mal avec d'autant plus de ſévérité, qu'ils ſe connoiſſent moins. Les ſages au contraire ſe ſouviennent toujours qu'ils ont été fragiles, & qu'ils le ſont encore. Ils conſervent au-dedans de la compaſſion, lors même qu'ils ſont obligés de ſe montrer ſéveres au-dehors.

Il eſt un milieu de conduite entre aprouver l'injuſtice & laiſſer voir qu'on s'en offenſe, entre la diſſimulation lâche & la rigueur exceſſive. Dans la néceſſité de condamner ceux, qui péchent, on doit les condamner le moins ſévérement qu'on peut, ſentir toujours ſon propre foible, ne paroître touché que de leurs intérêts en relevant leurs fautes, ne leur

représenter leurs devoirs qu'avec le desir de les y réduire ; regarder leur salut comme sa propre affaire, étudier les occasions les plus favorables à leur faire goûter les répréhensions, les y disposer du moins par des témoignages d'une amitié sincere & compatissante, par tous les ménagemens enfin que la prudence & la charité peuvent inspirer.

Réfléchissez-vous quelquefois sur la maniere dont on vous traitoit quand vous aviez encore des imperfections capables d'indisposer les esprits avec qui vos engagemens vous lioient ? Si vous ne retombez plus dans ces fautes, qui leur ont tant causé de désagrémens, n'est-ce pas plus à leur patience, qu'à vos propres attentions que vous le devez ? C'est leur humanité, ce sont leurs réserves, c'est leur retenuë qui vous a ramené.

La reconnoissance & l'honneur ont plus de pouvoir sur certains caracteres que la crainte & les dépits. On rougit d'être si long-tems incommode. Les injures & les menaces n'auroient fait que vous aliéner de plus en plus, & vous vous êtes laissé prendre par les égards & par les conseils.

Ne pourriez-vous donc pas essaïer de cette conduite avec ceux qui troublent

encore le repos de vos jours? Ne le devez-vous pas, si vous en avez heureusement éprouvé l'utilité pour vous-même? Si vous aviez quelque souhait à faire pour votre tranquillité, ce seroit de les avoir rendu plus traitables. Eh! combien ne pourriez-vous pas avancer un si grand intérêt par le seul engagement de la gratitude? Soïez fidéle à chercher ce que vous avez à faire pour eux dans ce qu'on a fait pour vous. Aprenez à dissimuler à propos leurs fautes; sachez accorder à l'humeur le tems de se calmer, attendre que votre propre émotion passe pour donner un avis, où l'aigreur & la passion ne se fasse point sentir. Sachez dans certains momens de retour, les encourager à surmonter leurs penchans, compatir à leurs peines, vous affoiblir avec eux, vous aproprier leurs défauts, comme si vous les aviez encore, pour leur inspirer de l'émulation. Quand on veut relever ceux qui sont tombés, on se baisse. Un peu de condescendance, un peu de patience; vous remplirez un devoir de justice, & vous serez bientôt dédomagé de ce que vous aurez souffert.

Je vous comprens: L'impatience vous

dégoûte de ces ménagemens. Vous vous perſuadez que vous avez affaire à des incorrigibles. Sur quels préſages fondez-vous le déſeſpoir de leur changement? Eſt-ce ſur le peu de ſuccès de vos avances? Dites-moi, n'y a-t'il point eu un tems, où vous déclariez à ceux, qui vouloient vous faire revenir de vos déſordres, qu'ils ſe fatiguoient inutilement? un tems, où votre maniere de vivre vous paroiſſoit ſi raiſonnable, que vous vous ſeriez crû fou, ſi vous aviez eû la moindre penſée de vous réformer? un tems, où les avis ne faiſoient en effet que vous confirmer dans le mal, que vous inſpirer de nouvelles envies de chagriner ceux, qui ſe plaignoient de vous? Vous êtes-vous apperçu du premier rallentiſſement de vos vivacités? Savez-vous comment vos paſſions ont commencé de vous quitter, lorſque vous ne vous attendiez à rien moins, lorſque vous ne penſiez pas même à le deſirer? Vous auriez peine à vous rendre ce compte à vous-même.

Mais ne vous ſouvenez-vous pas que vous avez craint ce moment favorable? Ne vous ſouvenez-vous pas qu'aux aproches d'un changement entier, vous avez éprouvé mille ſecretes allarmes?

Ignorez-vous ce qu'il vous en a coûté, quand vous l'avez voulu sincérement? N'avez-vous point eû quelquefois l'infidélité de vous défier des miséricordes du Seigneur & de la puissance de ses secours? N'êtes-vous pas retombé souvent sous votre propre poids, quand vous avez crû pouvoir vous relever? Ne vous êtes-vous pas ennuié de la longueur de vos combats? N'avez-vous pas été tenté de renoncer à l'espérance de vous corriger? Vous vous êtes corrigé pourtant, & rien ne vous est arrivé, qui ne fût dans la capacité de la nature. Vous n'avez pas épuisé les trésors de la grace. Dieu peut faire pour vos freres ce qu'il a fait pour vous. Tandis que les pécheurs vivent, le tems de leur conversion ne prescrit point.

Nul homme dans ce monde n'est invariable dans le mal. C'est le sujet d'une de nos grandes mépriſes. Nous allons quelquefois nous plaindre à Dieu de l'injustice de ses créatures. Trop pleins de ce que nous souffrons, nous ne songeons qu'à répandre devant lui toute l'amertume de notre ame. Nous le conjurons de nous délivrer des méchans, & il ne faudroit que le prier de les aider à devenir bons. Par-là nous intéresserions sa bonté; nous le prendrions, s'il est per-

mis de parler ainsi, par son endroit sensible ; & nous n'en serions que plus surement, & peut-être plus promptement écoutés.

Que s'il differe à guérir les foiblesses, dont nous ressentons par contre-coup les atteintes ; n'est-ce pas à nous d'attendre ses momens ? de quel droit notre tolérance seroit-elle moins longue que la sienne ? Pourquoi tant de soulevemens de cœur contre la violence des mauvais traitemens, qu'on nous fait ? Pourquoi tant de désirs impatiens, qui nous font solliciter en secret la mort, ou l'humiliation de ceux qui nuisent à la tranquillité de nos jours ? Pourquoi, ô homme toujours injuste & toujours ingrat, voudriez-vous précipiter les vengeances éternelles ? Si le Seigneur punissoit tous ceux, qui different à se convertir ; que seriez-vous devenu ? Qui êtes-vous, pour vouloir la perte de ceux qu'il veut laisser vivre ? Il ne vous sied pas d'exciter contre eux sa justice, tandis qu'elle peut se tourner contre vous-même. Ne songez qu'à lui demander grace pour eux & pour vous. Toute autre pensée ne peut vous être inspirée que par l'impatience ou par le faux zèle, & le faux zèle n'est jamais que le fruit d'une fausse

vertu. Prenez donc pour vous cette maxime de St Augustin : Que si quelqu'un ne veut rien souffrir, parce qu'il croit faire quelque progrès vers la perfection, dès-là même il se convainc de n'en avoir encore fait aucun.

XVII. LEÇON.

On aura peut-être un jour les défauts dont on se plaint. Les déplacemens, la contrainte, la fragilité, les maladies, les malheurs & le tems changent le caractere & les volontés des hommes. Considérons plus ce qui nous peut arriver, que ce qui leur arrive, & supportons-les par la prévoïance du besoin d'être supportés des autres.

LEs hommes ont au dedans trop de foiblesses : Ils sont assujettis à trop de servitudes au dehors, pour se répondre de couler leurs jours dans une parfaite égalité d'ame. Il en est même, qui ne sont jamais ce qu'ils devroient naturellement être, ou qui ne paroissent point ce qu'ils sont. Vous les voïez emportés ; ils étoient nés paisibles : chagrins & mélancoliques ; & la gaïeté faisoit leur ca-

ractere : avares ; & leur penchant les portoit à la magnificence. Ils avoient des sentimens élevés, des cœurs éloignés de toute bassesse ; & la nécessité les a rendus rampans & souples à tout ce que les craintes & les espérances font faire de plus bas aux ames serviles. Ne jugeons point de leur esprit, de leurs mœurs & de leurs manieres, par ce qui nous en paroît. Tout cela peut-être leur est étranger. Ce sont les situations & les besoins, qui forcent en eux la nature, qui l'alterent, qui la changent, qui la bouleversent. Mille autres accidens produisent dans leur complexion des revers, qui font de leurs dernieres années le contraste des premieres. Le tems seul & la révolution des âges traîne après soi des différences, qui les rendent méconnoissables. L'infirmité survient avec la caducité de la vieillesse ; l'esprit acheve de se déranger avec le tempérament. Malheur à ceux, qui seront obligés d'en soutenir toutes les bizarres inégalités.

Mais à qui le prédisons-nous ? à ceux peut-être qui seront contraints par leurs engagemens, ou pressés par le bon cœur à ne pas nous abandonner nous-mêmes. Un homme qui n'est aujourd'hui ni vi-

cieux, ni ridicule, a-t'il quelquès assurances de ne l'être pas demain? Dans quels désordres n'avons-nous pas vû tomber des gens, qui valoient mieux que nous? Si leurs fautes ne nous instruisent pas de ce que nous sommes, elles nous avertissent de ce que nous sommes menacés de devenir. Qui peut se promettre avec toute sa vertu, d'échaper à des événemens qui n'épargnent pas la vertu même, & contre lesquels tous ses efforts ne peuvent rien? L'orgueil, le seul orgueil & l'oubli de notre propre fragilité nous empêchent de réfléchir que nous sommes capables de tout le mal, que nous voïons dans les autres.

Leur volonté quelquefois n'est point complice de celui, qui leur arrive. Leur devoir ne souffre point des désagrémens que nous éprouvons avec eux, & nous les traitons comme s'ils étoient coupables de nous déplaire. C'est le malheur, qui leur ôte l'usage du bon esprit. Ils sont sensibles aux reproches d'une disgrace & d'une fortune renversée, qui ne leur ôte point leurs bonnes qualités personnelles. C'est une foiblesse; mais lors qu'avec du mérite, on se voit mépriſé, peut-on ne pas croire qu'on ne l'est que pour sa mauvaise fortune? Le premier

sentiment de la prospérité, ne devroit-il pas être de ménager ceux que les adversités ont abatus ? D'où vient donc qu'il n'est que trop ordinaire aux gens heureux de ne point se plaire avec les malheureux, & de les regarder comme des incommodes ? Ceux-ci s'en aperçoivent & s'en affligent. Ils sont tentés de rendre éloignement pour éloignement ; ils fuient ceux, qui les fuient, & c'est avec quelque sujet. On les traite avec tant de hauteur, avec un dédain si marqué, qu'il semble qu'en cessant d'être heureux, ils aïent cessé d'être hommes.

Supposons que notre haine n'ait rien pour objet que de haïssable, quel zèle enfin nous anime contre des infortunés ? Vous vous livrez à votre chagrin ; vous vous abandonnez à toute votre impatience à la vûe de certains esprits, sur qui la raison ne peut plus rien. Qui vous a dit, que vous ne seriez pas bientôt plus déraisonnable ? Que faut-il, pour mettre des travers dans l'humeur la plus égale, & pour irriter le plus aimable caractere ? Un léger accident, un petit intérêt, un déplaisir secret, une situation forcée. Vous ne retrouverez alors que de l'aigreur & des brusqueries, où vous avez éprouvé les manieres les plus douces &

les plus polies. Un homme étoit affable, prévenant, c'étoit la complaisance même ; & tout d'un coup il est devenu sombre, difficile, resserré. Lui-même, il est étonné de se trouver une bile & des airs chagrins, qu'il ne se connoissoit point. Il se sent épineux & dur, lui, dont les mœurs ont toujours été faciles, lui qui n'avoit rien de plus à cœur que le désir d'obliger & de plaire. D'où ces changemens lui viennent-ils ? Des traitemens qu'il a reçus de ceux à qui son devoir ou son malheur l'a lié : de la conduite impérieuse des maîtres, dont sa condition le fait dépendre, ou des supérieurs, qu'il s'est lui-même choisis. Leurs hauteurs, leurs vivacités, leurs violences l'ont jetté hors de ses mesures & de son naturel. Plaignez-le, au lieu de le condamner. Suportez-le, au lieu d'éclater injustement contre lui. Vous allez peut-être avoir besoin qu'on ait pour vous toute cette indulgence. Vous perdez le tems à vous lamenter sur les fautes, où vous surprenez vos freres. Il vaudroit mieux tourner les yeux sur vous-même. Il faudroit considérer, dit l'Apôtre, que vous succomberiez, si vous étiez attaqué des mêmes tentations. Soit que vous vous considériez du côté des foiblesses

de la nature, ou du côté des accidens de la vie, un homme ne fait gueres de fautes qu'un autre homme ne puisse faire. Que ce soit donc la premiere pensée qui vous frape, lorsque vous voïez tomber vos semblables, & sur tout lorsque ce sont des chûtes de surprise, ou de fragilité. Nous connoissons rarement toute la nôtre. Nous réfléchissons peu sur nos imperfections: nous nous en occupons avec peine. L'amour propre nous les dissimule, & ne nous permet pas de nous croire aussi imparfaits que nous sommes, aussi fragiles, aussi faciles à nous laisser aller au mal. Mais nous ne pouvons ignorer que nous n'aïons été formés de la même bouë que le reste des hommes, que l'infirmité de la nature ne soit la même par tout. Chaque faute donc, qui échape aux autres, nous avertit qu'il peut nous en échaper de semblables.

Or quelle impression cette conviction ne doit-elle pas faire sur nous pour nous inspirer de la pitié, de la modération, de la patience? Quoi! Je suis capable de tout le mal, que je vois commettre; je porte dans mon fond toutes les semences de tant de mauvais fruits, & je me plaindrois sans cesse de ce que je souffre, & je serois inexorable sur des défauts d'é-

gards! Toute la différence peut être entre ceux que je surprens en faute & moi, c'est que je me trouve dans des situations moins pénibles, que je suis environné d'objets moins dangereux, que je vis avec des esprits moins difficiles & moins fâcheux. D'où me vient donc tant de mépris pour les foibles, tant de murmures de leurs imperfections, tant d'impatience à les suporter, tant d'aigreur à les reprendre, tant de vanité de n'avoir pas les mêmes défauts? Ne seroit-il pas plus naturel, plus juste, plus utile de tourner mes regards sur moi-même, & de me dire que bien-tôt peut-être je serai tel que ceux, pour qui j'ai des sentimens si injurieux & si déraisonnables? que j'aurai besoin qu'on me pardonne, qu'on me suporte, qu'on me ménage, qu'on me traite avec toute la douceur de la charité?

Leçon pressante, que les fautes, que nous voïons commettre devant nous, ou contre nous, doivent nous faire! Ne soïons jamais témoins des fragilités des hommes, sans nous souvenir que nous ne sommes pas moins fragiles, sans renouveller notre vigilance sur nous-mêmes, sans être touchés pour eux de toute la pitié que nous voudrions, qu'ils eûssent

pour nous dans les mêmes circonstances.

Nous ne sommes pas plus hors d'atteinte qu'eux aux tentations du dehors & du dedans. Songeons à leur épargner du moins celles qui peuvent leur venir de notre part. N'ajoutons pas aux fardeaux qui nous paroissent déja trop pesans. Soïons attentifs à ne rien faire qui puisse déplaire à des esprits faciles à se choquer ; soïons prompts à réparer tout ce qui peut leur avoir déplu. Ne leur laissons contre nous aucun sujet de plainte ; découvrons-leur ceux que nous avons nous-mêmes contre eux, quand il leur est utile de ne pas les ignorer. Evitons tout ce qui peut leur être une occasion de chûte ; tout ce qui peut irriter ou réveiller leurs passions, les paroles dures, les reproches offensans, les railleries piquantes, les airs de fierté, les hauteurs affectées, les froideurs étudiées, les manieres dédaigneuses, les tons impérieux, les préférences injustes, les traitemens violens, la tyrannie du commandement, les rigueurs outrées, les exactions de travail & de servitudes.

Observons l'esprit de la loi, qui défendoit de dire du mal des sourds, & de rien mettre devant les aveugles, qui pût les faire tomber. N'achevons point

de briſer le roſeau déja caſſé ; n'éteignons point la meche, qui fume encore ; n'aggravons point le poids des diſgraces de la nature ; ne contriſtons point ſur-tout la vieilleſſe, & ne la conduiſons point au tombeau parmi les douleurs.

Il eſt des perſonnes, qu'on a beaucoup aimées, & qu'on ne peut plus ſouffrir. On ne les regarde qu'avec une eſpece d'horreur, dont elles s'aperçoivent ; on leur fait ſentir qu'elles déplaiſent plus qu'elles n'avoient plû par les agrémens, dont elles ſont privées. On ne les haïſſoit pas du moins, lorſqu'elles étoient telles, qu'elles vinrent au monde. On vivoit dans leur compagnie ſans répugnance ; & ce ne ſont plus pour elles que des dégoûts & des averſions marquées. Quel eſt leur crime ? Du côté des mœurs, le changement ne s'eſt fait peut-être que de mal en bien, ou de bien en mieux. Moins agréables, elles en ſont devenuës moins fieres, plus douces, plus complaiſantes, plus attentives à ne donner aucun mécontentement, qu'on puiſſe leur reprocher. Que leur reproche-t'on ? Rien dont elles ſoient coupables. C'eſt une maladie populaire, qui les a défigurées juſqu'à les faire méconnoître ; c'eſt un coup, une chûte, ou

quelqu'autre accident, qui les a contrefaites. Ce sont de longues infirmités, qui les ont jettées dans la langueur, ou dont il leur reste des suites dégoûtantes. Or sont-ce là des sujets de ne les plus regarder que d'un mauvais œil, de n'avoir plus pour elles que des manieres dédaigneuses, de leur faire incessamment essuïer des rebuts, de leur rendre la vie d'autant plus ennuïeuse, ou plus dure, qu'on a pris avec elles des engagemens plus étroits? De quelle offense prétend-on se venger par de si mauvais traitemens? Où est l'équité? Où est l'humanité?

Rapellons nous-y par la pensée, qu'il peut nous arriver pis. Combien trouverions-nous étrange d'être ainsi punis pour des malheurs innocens; de nous voir envier chaque jour les restes d'une vie languissante, ou disgracieuse; de nous entendre à chaque instant souhaiter la mort? Quel est la figure, la beauté, la vigueur, qui puisse se promettre d'échaper à ces ravages, qui des corps les mieux constitués & les plus accomplis font des objets hideux & des especes de monstres? N'est-ce pas là souvent le triste ouvrage de l'âge seul?

Il n'est peut-être rien dans la vie, qui nous dégoûte tant, qui nous ennuïe plus mortelle-

mortellement, qui nous paroisse plus insuportable, que l'humeur & les infirmités des vieillards. Mais il n'est rien, qui nous menace plus infailliblement. Ceux, qui sont vieux, ont été jeunes, & ceux, qui sont jeunes seroient fâchés de ne pas devenir vieux. Il faut donc qu'ils montrent dans leur conduite celle, qu'ils veulent qu'on tienne un jour à leur égard.

Il y a quelquefois une espece de diversion, qu'on peut faire aux chagrins que la vieillesse amene. Ne la considérez que par ce qu'elle a d'utile, par l'expérience, par la sagesse, par l'anéantissement des passions; vous y trouverez de quoi vous dédommager des peines, qu'elle vous cause. Un vieillard sensé est un trésor plein de faits & de maximes, de regles pour les mœurs d'autant plus sûres, qu'elles sont justifiées par l'épreuve qu'il en a faite. Mais si la vieillesse affoiblit les sens & la raison, si elle ne représente plus que le fantôme de l'homme, & les restes dégoûtans de l'humanité, que la compassion prenne chez vous la place de l'estime. Portez vos vûës sur vos dernieres années, & méritez par la patience & par les soulagemens de recevoir alors des offices, que

vous ne pourrez peut-être plus exiger ni reconnoître.

C'eſt ainſi que toute notre conduite à l'égard des hommes doit rouler ſur deux pivots ; ſur le paſſé par une mémoire fidelle, & ſur l'avenir par une grande prévoïance. L'un empêche de condamner dans les autres, ce qu'on a fait ſoi-même ; l'autre de cenſurer leurs actions dans des cas où elles peuvent nous devenir inévitables. Quelqu'un me choque par ſa conduite ; ſa perſonne m'eſt à charge ; mais je ſerois comme lui, ſi j'étois à ſa place ; mais je ſerai tout ce qu'il eſt, & peut-être pis, ſi je viens à ſon âge. Tolérons, afin qu'on nous tolere. Aïons de la patience, afin qu'on s'en ſouvienne, quand nous aurons beſoin, qu'on en ait pour nous.

XVIII. LEÇON.

Les foibleſſes de la nature ne rendent point les hommes haïſſables. L'amitié fait ſouvent aimer dans les amis juſqu'à leurs défauts. On ne les aime quelquefois que pour leurs défauts même. Ce qu'on ſuporte par intérêt ne doit point paroître inſuportable à la raiſon.

AYONS des foibleſſes ; n'en aïons point, le cas eſt égal ; commençons par ſuprimer nos plaintes ſur les foibleſſes des autres. Quelques intolérables qu'elles nous paroiſſent, nous ne trouvons en nous-même que trop de raiſons de les tolérer. C'eſt l'obligation, qui réſulte des différentes réfléxions, que nous venons de faire. Dans quelque point de vûë, que nous nous ſoïons placés, toutes les ſupoſitions condamnent également nos impatiences. Mais une derniere conſidération peut achever de les confondre. Nous haïſſons les hommes pour leurs défauts, & c'eſt un oubli du devoir. La charité, le ſentiment de l'humanité ne diſtingue point entre leurs

bonnes ou leurs mauvaises qualités. Ce sentiment a pour objet leurs personnes. Ils sont hommes comme nous : cette ressemblance, ce lien d'union, que leurs imperfections ne rompent point, nous impose une loi toujours subsistante de les prendre pour ce qu'ils sont. Nous ne pouvons détester en eux que le vice ; & nous devons l'y détester à proportion, qu'il défigure plus malheureusement la nature, que nous sommes obligés d'aimer.

Si donc il ne nous est jamais permis d'avoir de l'aversion pour les plus scélérats & les plus ennemis, comment n'avons-nous point de honte de trouver les imperfections les plus légeres insuportables ? Ici notre délicatesse nous trompe. Elle s'offre à nous sous l'idée d'un zèle de justice. Nous ne manquons point d'humanité, disons-nous, pour ceux, dont nous faisons des plaintes. Rien ne nous déplaît en eux que leurs défauts. Je demande alors pourquoi ces mêmes défauts ne nous déplaisent point ailleurs. Notre impatience se dément. L'amour-propre se contredit. Ce qu'il traite d'insuportable dans les uns, il le suporte dans les autres par des motifs, qui lui sont propres ; & tandis que nous nous flatons de ne haïr que le vice dans les

hommes, on nous voit souvent aimer les hommes, sans haïr le vice.

Nous aurions peu d'amis, si nous ne nous attachions qu'à ceux, qui sont sans défauts. C'est celui de toutes les fausses amitiés du monde de n'être point dirigées par ce discernement, qui fait préférer les plus estimables à ceux, qui le sont moins. Faites la revûe des vôtres, & répondez-vous avec désintéressement si les personnes, qui vous sont les plus cheres, si celles, avec qui vous vous plaisez le plus, ne sont pas cent fois plus imparfaites que celles, dont la société forcée fait l'amertume de votre vie.

Rien n'est plus aveugle que nos attachemens. Toute notre affection se porte vers ce qui la mérite le moins. Très-souvent nous serions embarrassés de dire pour quelle bonne qualité nous aimons avec tant de vivacité ce qui déplaît peut-être à tout le reste des hommes. Les personnes les plus défectueuses ne sont point sans quelques amis, qui prennent de l'inclination pour elles. C'est par-là que les alliances se forment, que l'homme le plus haïssable trouve une femme qui ne le hait pas, que des objets qui n'ont presque pas la figure humaine, ne déplaisent point à certains ïeux.

Mais ce qu'il y a de plus étonnant ; ce qu'il y a de plus propre à condamner nos dédains & nos délicateſſes, c'eſt que nous ne ſouffrons point des défauts de ceux, que nous aimons. A peine peut-être les apercevons-nous. On vous plaint, tandis que vous ne vous plaignez point vous-même. On voit que vous êtes la dupe & la victime d'un ami, qui n'a pour vous ni retour, ni complaiſance, qui vous traite avec empire, qui diſpoſe de vous & de tout ce qui vous apartient au gré de ſes caprices, qui vous fait eſſuïer ſes bruſqueries, qui vous raille, qui vous mépriſe, qui ſe jouë de vos bienfaits, & qui fait gloire de ſon ingratitude. Le monde en rit ; votre famille en gémit. Vous ſeul vous êtes content, ou du moins vous comptez pour rien les ſujets, que vous pourriez avoir de ne l'être pas.

Pénétrons plus avant, & nous verrons que notre injuſtice ne ſe contient pas toujours dans des bornes ſi reſſerrées. C'eſt peu que nous ne haïſſons pas le vice dans les perſonnes ; nous n'aimons quelquefois les perſonnes qu'à cauſe du vice même. Un ami nous plaît par ce qu'il a d'offenſant pour tout le monde. Ce ſont ſes médiſances, & ſes diſ-

cours libres, c'eſt ſa malignité, qui nous réjoüit, ou qui nous amuſe. C'eſt une convenance d'humeur & de caractere, qui nous lie. Nous n'éxaminons point ſi ce caractere eſt eſtimable, ou s'il ne l'eſt pas, s'il nous eſt utile, ou s'il nous nuit. Il nous plaît, & nous l'aimons.

Ainſi l'amour-propre décide toujours de nos affections. Nous ne haïſſons que ce qui l'incommode. Tantôt il s'offenſe de ce qui eſt juſte. Tantôt il ſe plaît dans l'injuſtice même. Or ſi nous ſommes capables d'amitié pour certains hommes, malgré leurs défauts; pourquoi ne ſommes-nous pas du moins capables de patience pour d'autres, qui ne ſont pas plus odieux? ſi nous ſommes aſſez déraiſonnables pour aimer ce que nous ne devrions ſuporter qu'avec peine, n'eſt-il pas juſte que nous ſurmontions par raiſon la peine que nous avons à ſuporter ce que nous n'aimons pas?

Je ne le ſaurois, réplique l'amour-propre: C'eſt ſa derniere excuſe; & quand il s'agit d'un devoir, l'excuſe d'impuiſſance eſt toujours une excuſe fauſſe. On ne nous commande rien d'impoſſible, & la ſageſſe de Dieu n'eſt que trop juſtifiée par ſes enfans. Combien ſeroit-il aiſé de nous montrer une infinité

de gens de bien, qui conservent la patience au milieu des traitemens les plus durs? Combien qui savent posséder leur ame, & qui n'ont ni de moindres foiblesses à tolérer, ni de moins rudes peines à souffrir.

En vain nous disons-nous que les nôtres sont extrêmes. C'est une illusion commune à l'impatience. Quelques légers que les maux soïent, chacun croit qu'il n'en est point, qui puissent égaler les siens. Mais il le croit, parce qu'il lui plaît de le croire pour se justifier à lui-même ses plaintes, & les révoltes de la nature. Avons-nous passé par toutes les épreuves de la vie, pour oser assurer qu'il n'en est point de plus difficile à soutenir que les défauts qui nous sont à charge? Qu'avons-nous besoin même de cette expérience pour nous convaincre que notre situation n'est pas la plus fâcheuse qu'on puisse imaginer? Qui est-ce qui n'auroit pas l'avantage de se trouver heureux par comparaison, s'il vouloit se rapeller tout ce qu'il sait des traverses du monde, & de la méchanceté des hommes? De quelles scènes tragiques ses ïeux peut-être n'ont-ils pas été témoins! Que de barbaries n'aprend-t'on point de la voix publique! De combien de secre-

tes cruautés n'eſt-on point inſtruit par la confidence de ſes amis.

A quoi ſervent au reſte les exemples étrangers, où notre propre exemple nous confond? Qu'auriez-vous à me repliquer, ſi je me mettois à vous compter les chagrins, que les craintes ou les eſpérances du ſiecle vous font dévorer de la part des plus fâcheux des hommes? De quelle patience n'eſt-on pas capable, quand il s'agit d'obtenir des faveurs du monde ou de prévenir ſes diſgraces? Par combien de caracteres & d'humeurs un projet d'avancement vous oblige-t'il de paſſer? A combien de portes allez-vous fraper? & quelles réceptions eſſuïez-vous? L'un vous traite avec une froide indifférence; l'autre vous renvoïe avec un refus inſultant. Là ce ſont des mépris & des rebuts; ici ce ſont des défaites, des délais, des remiſes éternelles, des courſes inutiles, qu'on vous fait faire. L'empreſſement de vous ſervir en eſt le prétexte, & la volonté ſecrete de ne rien tenter pour vous en eſt le vrai motif. Ce n'eſt quelquefois que la vanité, qui vous amuſe par l'idée d'un faux crédit, & qui vous fait païer cherement la fumée, qu'elle vous vend.

A tous ces traitemens que de con-

trainte ! Que de réſerves il faut avoir ? On diſſimule ſes mécontentemens ; on affecte de ne pas voir ce qu'on voit. On ſe rend maître de ſes ïeux, de ſa contenance, de ſon geſte. On cache ſous un viſage ſerein le trouble & les dépits. Si ce ſont des ſuffrages, que vous briguez, ſi c'eſt un déplacement, que vous craignez, que de tourmens encore pour déguiſer vos penſées, pour diſſimuler les mauvais offices, qu'on vous rend, pour ſourire à vos ennemis, pour baiſer la main, qui vous oprime, pour remercier de ce qu'on vous laiſſe, tandis que vous auriez à vous plaindre de ce qu'on vous ôte. L'intérêt vous rend profond, impénétrable. Il vous aprend à forcer votre humeur, à déguiſer vos dégoûts, à démentir votre cœur, à parler contre vos ſentimens, à vaincre vos répugnances, à faire par néceſſité ce que vous ne feriez jamais par penchant.

Après tous ces efforts que la raiſon fait faire ſouvent contre la raiſon même, à qui feriez-vous croire qu'il y ait quelque choſe pour vous d'inſuportable dans les foibleſſes & dans les injuſtices des hommes ? Etes-vous excuſable d'éclater ſur quelques déſagrémens que vous éprouvez dans votre domeſtique ? Quand

on est capable de tant de fausseté, comment ne le seroit-on pas d'un peu de tolérance ? Les motifs de la crainte ou de l'espérance ont-ils en eux-mêmes plus de force pour nous inspirer de l'indulgence sur les mauvaises manieres, que ceux de la pitié, de l'équité, de la reconnoissance, de l'intérêt personnel que nous avons de tolérer, afin qu'on nous tolére ? Toute la différence des impressions, que ces motifs font sur nous, ne vient assûrément que de l'aveuglement, & de l'injustice de nos passions. Quelques spécieux que les sujets de nos impatiences nous puissent paroître, il doit rester pour constant dans notre esprit que toute impatience est injuste, & que rien n'est insuportable de tout ce qui peut se suporter par quelque motif que ce soit. Tous les hommes sur-tout sont suportables, quand on ne hait que leurs défauts, sans haïr leurs personnes.

XIX. LEÇON.

Les parens qui se plaignent des parens font leur excuse de ce qui fait leur crime. Les liens du sang doivent se faire sentir plus vivement à proportion qu'ils sont plus étroits. Quiconque dément ce sentiment dément le dessein de Dieu. Le désagrément des alliances doit être souffert par le souvenir de l'amour, qui les forme, & par la vûë du devoir qu'elles imposent.

PLUS nous réfléchirons sur notre intolérance, plus nous la trouverons déraisonnable, injuste, indécente, odieuse. Les divers motifs que nous avons opposés jusqu'à présent aux prétextes de nos plaintes, décident en faveur de tous les hommes. Il suffit qu'ils le soïent pour avoir droit à nos ménagemens. Que sera-ce, quand à ces motifs puisés dans la considération générale de la nature, nous ajouterons ceux, qui se tirent de la qualité des personnes? Que de raisons particulieres de les tolérer selon les relations, qu'elles ont avec nous! Raisons de tendresse, de reconnoissance, d'amitié pour ce que nous pouvons avoir

à souffrir de la part de nos proches & de nos alliés. A bien réfléchir sur ces premieres raisons, on n'en trouvera certainement point de plus touchantes pour le sentiment, de plus indispensables pour le devoir, de moins susceptibles d'exception pour les excuses. Soupçonneroit-on donc que ces mêmes raisons sont celles, dont l'impatience croit quelquefois pouvoir se prévaloir le plus à son avantage ?

N'en soïons pourtant pas si surpris. C'est le caractere de tous les sentimens déreglés de se démentir eux-même. Souvent on veut trouver sa derniere justification dans l'excès de son injustice. L'impatient se plaint de tout le monde : mais l'endroit de ses plaintes les plus ameres, c'est quand il en vient à ce qu'il souffre de ses plus proches. Il feroit grace à des étrangers, tandis qu'il est inéxorable pour ceux, qui lui sont le plus étroitement unis ; & l'obligation de souffrir lui devient plus pénible à mesure qu'elle est fondée sur des considérations plus déciſives. Encore, dit-on, si ce n'étoit pas mon propre sang, qui se déclare contre moi ! N'est-on pas bien à plaindre de se voir au sein d'une famille où regnent incessamment, la désunion, les

chagrins, la colere & les dépits, où chacun ne semble né que pour le malheur de tous les autres ?

Tout homme est à plaindre sans doute d'avoir à vivre avec les hommes. Il n'en est point sans défaut. Est-il étonnant que vous en remarquiez dans ceux qui vous touchent de plus près. S'il ne vous falloit que ce qu'on nomme la consolation des malheureux, vous en trouveriez peu qui ne le fûssent peut-être encore plus que vous, si du moins vous vouliez les en croire. Entrez dans toutes les familles, dont les livres saints nous ont laissé l'histoire ; vous n'y verrez ni concorde entre les épous, ni paix entre les freres. Il n'est point de sources de divisions, que vous n'y retrouviez ; les antipaties, les haines, les jalousies, les violences, les inceſtes, les meurtres, les révoltes. Ce n'est par-tout qu'inégalités dans les alliances, & qu'opoſition dans les mœurs. Job & Tobie craignent le Seigneur ; ils ont des femmes, qui leur reprochent la vanité de leurs espérances, & qui se rient de leur simplicité. Abigaïl est prudente, & Nabal son épous est insensé. Jacob est doux, Esaü violent ; Jonathas aimable, & Saül emporté. Samuel est chéri du peu-

ple, & ses fils lui sont odieux. L'Evangile se vérifie dans tous les tems. L'homme trouve des ennemis jusques dans sa propre maison.

Que faut-il en conclure ? Votre propre sang cause votre peine ; & c'est là ce qui vous la rend insuportable. Impatience aveugle ? Vous voilà donc réduit à chercher votre excuse dans votre condamnation. Qu'aurois-je pû vous dire de plus touchant pour vous engager à tout suporter, pour vous en faire aimer le devoir, pour vous en adoucir l'amertume, que de vous représenter que c'est de votre propre sang, qu'elle vous vient ? Ne seroit-ce pas avoir tout fait pour vous consoler ? Ne seroit-ce pas avoir tout dit pour vous confondre ? Quel besoin de préparer d'autre réponse à toutes vos plaintes ? Excès de mauvaise humeur, injures accumulées, brusqueries affectées, aplication maligne à vous contredire, envie de vous déplaire, intention de vous nuire ou de vous chagriner ; tout cela se pardonneroit moins à ceux, qui ne vous sont unis que par des liaisons éloignées : mais est-il quelque traitement que le sentiment d'une étroite proximité ne doive pas faire oublier ?

Il est vrai que tous les hommes sont

freres ; & cette penſée devroit faire expirer la haine dans tous les cœurs. Le mauvais fond de ceux, qui nous inquiétent, leurs mauvaiſes manieres, leurs mauvais traitemens, leurs mauvais offices ne changent point en eux la nature ; ils ne doivent point en altérer en nous les ſentimens. Quelques éloignés que nous ſoïions de notre origine commune, ne faut-il pas que le ſouvenir nous en ſoit toujours aſſez préſent pour nous engager à nous ſecourir dans nos beſoins, à nous ſoulager dans nos infirmités, à nous ſuporter dans nos foibleſſes, à nous épargner dans nos ſenſibilités, à nous ménager par toutes ſortes de déférences, à nous regarder du moins avec pitié pour nous traiter avec une indulgence mutuelle ? Ne ſont-ce pas là les devoirs auſquels la ſeule humanité nous oblige ? Mais il eſt une proximité qui rend cette obligation plus rigoureuſe, à proportion qu'elle ſe fait plus vivement ſentir.

Pour s'en convaincre, il ne s'agit pas de réfléchir bien profondément. Que chacun ſe demande d'où nous viennent ces tendreſſes réciproques que nous avons pour ceux, qui nous ſont liés par les nœuds d'une parenté plus étroite ; quelle eſt la cauſe ou la fin de ces mouvemens

mens secrets qui se déclarent quelquefois pour des personnes inconnuës, & qui du moins ne se démentent jamais que dans une extrême dépravation. Le sang reconnoît le sang. Les parens regardent ceux, qui sont nés d'eux, comme des parties d'eux-mêmes. Ils croïent revivre dans leurs productions. Peut-on méconnoître ici le dessein de Dieu ? N'est-ce pas un effet de sa Sagesse, de nous intéresser ainsi tous à la destinée de ceux, qui nous touchent de plus près ? Sans l'amour des peres pour leurs enfans, ils ne prendroient pas même soin de les nourrir dans leur plus tendre enfance. Sans l'amour des enfans pour leurs peres, ils les abandonneroient dans les infirmités de la vieillesse. Leurs devoirs leur ont donc été marqués par leurs sentimens.

On ne s'y méprend point. Quelle indignation ne conçoit-on pas pour ceux, qui manquent à ces devoirs ? Ne dit-on pas d'eux que leur sang se dément, qu'ils perdent le sentiment de ce qu'ils sont ! Comment donc nous permettons-nous de l'oublier dans nos impatiences ? Dieu se seroit-il trompé dans ses vûës sur les enfans des hommes ? N'auroit-il réuni les caracteres les plus opposés par les plus sensibles liens, que pour les voir sans ten-

dresse & sans pitié, se traiter cruellement, vivre en ennemis, ou soupirer pour de honteuses séparations ? O ! que nous sommes peu fidéles à concourir aux dispositions de sa providence ! Il ne nous a liés par des nœuds si pressans, que pour nous accoutumer à nos foiblesses mutuelles ; & ce sont souvent ces nœuds même qui nous les font trouver plus étranges.

Il faut en convenir : Les sujets de discorde & d'impatience, sont infinis entre les freres & les proches. Mais il faut toujours considérer moins les sentimens qu'ils ont, que ceux qu'on leur doit. Vous avez des enfans ingrats, qui n'ont pour vous ni respect ni tendresse ; & c'est là peut-être le moindre de leurs déreglemens. Vous en souffrez plus que vous ne pouvez dire. Mais est-ce pour rien que vous êtes peres & meres ? Ou, n'est-ce pas pour donner toutes vos attentions à ceux que vous avez mis au monde, pour travailler à les guérir de leurs foiblesses, pour les former par vos instructions & par vos exemples, pour leur montrer en vous ce qu'ils doivent être ! C'est dans cette vûë que Dieu vous a mis à la tête d'une famille. Les leçons, les exhortations, les corrections ne rempliſſent pas

tous vos devoirs. La douceur & la patience, en sont une des parties la plus nécessaire. Si vos enfans ont besoin de toute votre vigilance pour ne pas se déranger, ou pour se former au bien, c'est votre ouvrage que vous faites ; s'ils vous sont à charge par leur indocilité, c'est votre fardeau que vous portez.

Consultez votre cœur. Malgré leurs mauvaises qualités, vous ne sauriez vous empêcher de leur souhaiter du bien, des richesses, de grandes fortunes ; vous ne plaignez point les soins que vous donnez à leur établissement ; vous vous consolez même quelquefois de n'être pas heureux, pourvû que vos enfans le soient après vous. Il est des parens, qui s'envient les nécessités de la vie, pour laisser aux leurs une succession plus abondante ; & c'est là le déréglement. Il s'en glisse dans toutes les passions des hommes, quand elles ne sont pas dirigées par de véritables lumieres ; quand ils n'ont pas soin d'étudier les desseins de celui qui les a faits dans chaque inclination qu'il leur donne. Il est juste de pourvoir à la subsistance des enfans, & ce sentiment est naturel dans les peres ; mais c'est parce qu'il est naturel, qu'il doit les engager à souffrir ceux qu'ils aiment, juf-

qu'à s'oublier quelquefois pour eux.

Il y a sur ce sujet dans nos dispositions & dans notre conduite, une contradiction qui suffiroit seule pour nous convaincre de notre déréglement, qui peut seule nous découvrir l'injustice & la bizarerie de nos impatiences. Nous serions offensés, nous serions inéxorables, nous nous porterions peut-être à des excès contre ceux qui traiteroient nos proches comme nous les traitons dans le feu de nos mécontentemens. Que n'en disons-nous pas, à qui veut nous écouter? Vous avez un frere injuste & violent, qui vous maltraite & qui s'opose à tout ce qui vous fait plaisir; une sœur fiere & dédaigneuse, qui vous insulte & qui donne de vous de mauvaises impressions; un pere qui s'est rendu le tyran de ses enfans; une mere qui les regarde comme son suplice, & qui néglige leurs besoins; un fils indocile & libertin, qui se jouë de vos soins & qui se perd; une fille volage, qui mépriſe vos leçons & qui ne prend conseil que de ses propres caprices; un mari déraisonnable, ombrageux, brutal, emporté; une femme inquiéte, importune, fâcheuse, indiscrete. Ah! c'en est trop, dites-vous: Oui, c'est trop d'impatience & de ressentimens.

Je ne veux pas entrer dans le détail de ce qui vous échape contre vos proches. Je croirai, si vous voulez, qu'ils ont encore mille autres défauts. Mais étoit-ce de vous que nous devions les aprendre? Etoit-il quelqu'un plus intéressé que vous, à nous cacher les disgraces de votre famille? Si quelqu'autre osoit donner atteinte à la réputation de ceux que vous ne rougissez point de déchirer si cruellement, le souffririez-vous? Si la raison, si l'honneur, si l'amitié, si la religion pouvoit encore quelque chose sur votre esprit, ménageriez-vous si peu, ceux à qui vous tenez par tant de devoirs? Il n'est rien que vous n'eussiez dû vous résoudre à souffrir, plutôt que de les dèshonorer. Il y a donc de l'excès dans votre sensibilité; il y a de l'injustice dans vos plaintes. On doit aprendre à se taire, quand on ne peut parler que contre soi-même & contre les siens. Il faut tout suporter, quand on ne peut être impatient sans violer tous les droits de la nature.

Vous êtes l'épouse d'un homme, qui vous rend malheureuse. Faites-nous-en vous-même le portrait. Vous devez le bien connoître; à coup sûr, ce portrait ne sera point flaté, si vous le laissez faire à vos dépits. Songez pourtant que vous

allez nous parler d'un homme qui vous a plû. Vous avez crû du moins que vous pourriez vous faire à son humeur, & passer vos jours avec lui. Vous en avez pris l'engagement. Il est trop tard de vous en repentir. Tout insuportable que ce mari vous paroît, il n'en a pas moins de droit à vos égards. C'est encore trop peu pour vous de vous restraindre à le tolérer.

Vous, maris, aimez vos femmes. C'est le précepte de l'Apôtre ; c'est le principe & le lien même de votre alliance. Après cela, venez nous dire tout le mal que vous voudrez, contre celle que vous avez choisie pour n'être qu'une même chair avec vous. Et quoi! Vous ne suporteriez pas du moins ce que vous êtes si étroitement obligé d'aimer, ce que vous avez aimé sans doute, ce qui vous paroissoit aimable alors, & ce qui l'est peut-être encore! Car il n'est rien de plus aveugle que nous, dans nos attachemens. Nous nous figurons que tout change dans leurs objets, quand nous venons nous-même à changer pour eux.

Quoi qu'il en soit, n'est-ce rien enfin que d'être femme & mari ? Ces titres-là, ne donnent-ils point de droits ? Ne méritent-ils point d'attention ? Il y a de l'indécence autant que d'infidélité dans

les plaintes & dans les méſintelligences, où la concorde doit être ſi parfaite, où les égards ſont ſi juſtes & ſi néceſſaires. Le déſir du divorce, n'a pû naître, dit J. C., que de la dureté du cœur. La nature inſpire à l'homme de quitter pere & mere, pour s'attacher à ſa femme. C'eſt un degré de préférence, que le mariage donne ſur ceux à qui Dieu ſeul doit être préféré dans l'amour. Par quelle inconſtance en peut-on venir juſqu'à ſéparer ce que cet amour avoit uni par les nœuds les plus tendres ? Quelle honte pour l'humanité, de ſe démentir ſi ſouvent dans ſes affections les plus légitimes, & dans ſes engagemens les plus indiſpenſables !

Parens, qui que vous ſoïez, étouffez les murmures, ſuprimez les plaintes, apaiſez les querelles, banniſſez les conteſtations, terminez les procès, accordez vos ſentimens avec eux-mêmes, aimez-vous conſtamment, ceſſez de publier votre honte, en faiſant retentir le monde de vos diſſentions.

XX. LEÇON.

Ce qui n'eſt qu'injuſte dans nos mécontentemens à l'égard des étrangers, devient criant, quand il s'agit de nos proches. Les prétextes en ſont ſi communément ſi honteux, qu'ils ſe confondent d'eux-mêmes. Toujours quelque ſorte d'ingratitude y vient mettre le comble à l'injuſtice.

NOUS commettons contre nos proches, toutes les ſortes d'injuſtices que nous faiſons au reſte des hommes. Nos mécontentemens de leur part ne ſont guéres que les fruits de nos préjugés & de nos averſions gratuites. Donnons néanmoins aux ſaillies de l'humeur le tems de ſe rallentir. Saiſiſſons un moment de calme, où nous puiſſions interroger avec déſintéreſſement la candeur de la nature. Pour qui les antipaties nous ſont-elles ſinguliérement interdites? Qui ſont ceux, qu'un devoir plus étroit nous oblige d'aimer comme nous-même, dont nous devons le moins envier les avantages, avec qui nous pouvons le moins nous prévaloir des nôtres? Qui ſont ceux,

ceux, dont notre propre honneur nous invite à penſer le plus favorablement; ceux dont nous avons le plus de ſujets de nous croire aimés? Héſiterons-nous à répondre que ce ſont, ſans contredit, ceux avec qui la naiſſance ou des engagemens communs, ont dû nous rendre toutes les liaiſons de cœur & d'intérêt plus touchantes & plus fortes.

Auſſi les motifs de nos haines & de nos diſſentions avec eux, ſont-ils d'autant plus capables de nous faire rougir, qu'ils ſont plus contraires aux ſentimens que la nature inſpire. Des freres ſe haïſſent préciſément par l'endroit qui doit les engager à s'aimer tendrement, je veux dire, parce qu'ils ſont freres. Un aîné voudroit n'avoir point de cadets. Les cadets trouvent étrange qu'il y ait des droits d'aîneſſe. Tous ſouffrent de voir qu'on leur égale, ou qu'on leur préfere ceux qui devroient en effet leur être égaux en tout. Joſeph eſt odieux à ſes freres, parce qu'il eſt plus aimé de ſon pere, & parce qu'il eſt en effet plus aimable. Une avidité qui ne raiſonne point s'afflige d'avoir tant de cohéritiers. Elle voudroit enlever ſeule tous les biens, comme ſi ſon droit étoit mieux établi que celui des autres, com-

me si chaque enfant ne pouvoit pas faire les mêmes souhaits, mais toujours avec une égale injustice. Qui êtes-vous, & qui sont ceux à qui vous faites un crime d'être ce que vous êtes? Etoit-ce à vous seul de naître & de vivre pour accuser en secret vos freres d'être nés, ou pour les condamner à mourir, afin de vous laisser maître de tout l'héritage?

Une sœur se plaignoit un jour, de ce que sa sœur ne vouloit pas s'ensevelir dans un monastere. Vous n'y pensez pas, lui disoit-elle, & je ne sais comment vous l'entendez. Qui voulez-vous que j'épouse? Un Procureur? Aurai-je assez de bien pour prétendre à quelque parti plus honorable? Il sembloit que sa cadette lui fût responsable d'un établissement brillant, & que, parce qu'elle étoit vaine, elle dût lui faire le sacrifice de sa dot & de sa liberté, pour la rendre plus vaine encore.

Une mere ne trouvoit point de défauts dans sa fille. Elle étoit d'une figure aimable, d'un esprit bien fait, d'un caractere prévenant, pleine de respect & d'attentions pour elle & pour son pere; sage en un mot, & propre à faire leurs délices & leur consolation. Pourquoi donc, lui disoit un ami sage, en êtes-

vous si mécontente ? Qu'avez-vous encore à lui reprocher ? Rien : Mais elle a des freres ; & quand on a de la nobleſſe & point de fortune, il ne faut pas naître fille.

Ces imaginations ſont bizares, mais moins rares qu'on pourroit le penſer. On les remarque dans des perſonnes, qui d'ailleurs ont des ſentimens de piété ; dans des parens, qui ne ſont pas au fond ſans quelque tendreſſe. Rien n'eſt preſque toujours ſi peu d'accord, que l'homme avec lui-même. Un pere aimeroit ſes enfans, s'il en avoit moins. C'eſt leur nombre, qui fait leur crime & qui cauſe ſa mauvaiſe humeur. Il ne leur avoit ſans doute donné la naiſſance, que dans l'eſpérance qu'ils mourroient ; ils ont eu le malheur de vivre, c'eſt ſouvent tout le tort qu'ils ont ; on ne les en trouve pas moins inſuportables. Autrefois on auroit dit : Heureux l'homme, dont la femme eſt auſſi féconde que la vigne ; dont les côtés de ſa maiſon ſont tout couverts ; l'homme qui voit ſa table environnée d'enfans ſemblables à de jeunes oliviers, qui croiſſent & qui promettent des fruits dans leur tems ! Les mœurs ſe dépravent, & les vûës changent. On regarde la bénédiction du mariage

comme une disgrace. On n'examine point si les enfans sont sains ; s'ils sont bien faits & bien nés ; s'ils ont d'heureuses inclinations ; s'ils donnent de grandes espérances. On les compte, & on se croit malheureux.

On s'offense de tout, quand on est injuste ; des bonnes & des mauvaises qualités, des perfections de la nature & de ses défectuosités. Si vous me demandez d'où vient qu'une mere montre tant d'aversion pour sa fille, d'où vient qu'elle la maltraite, qu'elle l'éloigne d'elle, qu'elle lui plaint ses besoins, qu'elle rebute ses caresses ? Je vous répondrai de celle-ci, C'est que sa fille est laide ; elle en rougit : & de celle-là, C'est que sa fille est belle, & qu'elle commence à se trouver effacée par les agrémens de sa jeunesse.

Le premier penchant des femmes, est de vouloir plaire ; & leur derniere passion, celle de ne vouloir point paroître vieilles. C'est cette manie, qui en rend plusieurs impitoiables pour des enfans, qui font penser qu'elles ont au-dessus d'eux pour le moins autant d'années, qu'il en faut pour devenir meres. Leur impatience vient de ce qui devroit faire le sujet de leur joie. Ce déréglement est

si commun, qu'on ne sauroit réfléchir trop sérieusement sur le fond qui le produit. Vous avez déja de grands enfans ; vous avez un fils qui commence à se distinguer dans ses études & dans ses exercices ; vous avez une fille à marier. Ce sont des félicitations que certaines meres reçoivent comme des injures. Toutes les attentions qu'une fille s'attire, toutes les graces qu'on lui remarque, toutes les loüanges qu'on lui donne, sont autant de traits qui percent le cœur de ces marâtres jalouses. Elles veulent toujours être aussi jeunes que celles qu'elles ont mises au monde ; elles veulent porter les mêmes parures, se montrer dans les mêmes endroits, ou paroître sans elles, quand elles craignent de ne paroître pas assez auprès d'elles. On relégue au fond d'un apartement, où personne ne pénétre ; on ensevelit dans les cloîtres ces innocentes victimes d'une passion qui prend la place de la tendresse qu'on leur doit. On refuse des partis convenables ; on éloigne le projet d'un établissement, qui donneroit trop-tôt des petits-fils. Ce sont les enfans qui souffrent ; & ce sont les meres, qui se croïent malheureuses. Les consolations seroient mal placées, où les impa-

tiences sont dépourvûës de raison. Comment ne se croiroit-on pas misérable, quand on ne se trouve à plaindre qu'à force d'être heureux ? Pour consoler certains parens, il faudroit que Dieu les punît de leur ingratitude, par la privation des dons qu'il leur a faits dans leurs enfans.

Dans ces derniers, l'injustice des plaintes est mêlée d'une ingratitude encore plus criante & plus insensée. Leurs parens leur déplaisent, parce qu'ils sont pauvres ou d'une condition trop obscure. Ils voudroient avoir eu d'autres peres & d'autres meres. Souhaits extravagans, pareils à ceux qu'on fait quelquefois d'être né garçon, quand on est fille ; ou fille, quand on est garçon. Rien n'est si juste & si recommandé par toutes les loix, que l'amour & le respect, pour ceux qui nous ont donné l'être. Quelle reconnoissance les soins qu'ils ont pris de notre enfance ne méritent-ils pas ? Quelle gratitude pour les peines que notre éducation leur coûte, pour les biens qu'ils nous amassent & qu'ils nous conservent ? Ces considérations doivent l'emporter sur tous les déplaisirs, que nous pouvons en recevoir. Ce qu'ils sont pour nous, doit nous faire oublier ce

qu'ils ſont en eux-mêmes. Leur caractere n'efface point leur titre ſur nous. Rien ne nous diſpenſe des égards que la nature nous preſcrit.

Vous avez des parens incommodes & durs. Ce ſont des humeurs ſombres & ſéveres ; une vieilleſſe chagrine, qui n'uſe de ſon autorité que par caprice, qui ne cherche qu'à choquer ceux qui compâtiſſent le plus à ſa foibleſſe, qui n'a que de la rudeſſe & de l'auſtérité pour des enfans, dont elle exige de la douceur, de la docilité, de l'obéïſſance. Mais quels que ſoïent vos parens, leur en devez-vous moins de gratitude ? N'eſt-ce pas toujours d'eux, que vous tenez ce que vous êtes ? N'eſt-ce pas leur ſang, qui coule dans vos veines ? La ſubſiſtance qu'ils vous donnent, les biens qu'ils vont vous laiſſer, ne ſont-ils pas les fruits de leurs travaux ? N'eſt-ce pas à vous de les en dédommager par vos ſoins, par vos aſſiduités, par toutes les attentions, que leurs beſoins demandent ? N'eſt-ce pas à vous de les ſoulager dans leurs infirmités, de les conſoler dans la triſteſſe de leurs derniers jours ? Honorez votre pere, vous dit le Sage, par vos actions, par vos paroles & par toute ſorte de patience. Sou-

lagez-le dans sa vieillesse, & ne l'attristez point durant sa vie. Que si son esprit s'affoiblit, suportez-le & gardez-vous bien de le mépriser.

Ne devez-vous pas vous le dire de vous-même? Il y auroit une double injustice à vous plaindre de cette altération, que les années ont causée dans l'esprit & dans l'humeur de ceux, que vous devez respecter en tout ce qu'ils sont, parce que vous leur devez tout ce que vous êtes. S'ils vous sont devenus fâcheux, hélas! c'est à force de s'épuiser pour vous. Souvenez-vous encore, ajoute l'Ecclésiastique, combien celui qui abandonne son pere, est infâme; & combien celui qui aigrit l'esprit de sa mere, est odieux au Seigneur. Il est honteux d'avoir besoin de patience, pour remplir des devoirs, où l'affection devroit inspirer des empressemens, où la reconnoissance devroit se mettre au-dessus des répugnances, où la tendresse naturelle devroit faire trouver de la joie.

On louë les ames bien nées, qui s'empressent de rendre à leurs parens services pour services; on est touché du plaisir sensible qu'elles se font de leur procurer des consolations, ou d'innocens

amuſemens dans leur ſeconde enfance. La Religion vient chez elles au ſecours de la nature. Celui qui craint le Seigneur honorera ſon pere & ſa mere, & ſervira comme ſes maîtres ceux, qui lui ont donné la vie. Il ſe ſouviendra que ſa longue durée eſt promiſe à la fidélité qu'il aura de remplir toute l'étenduë de ce précepte, & ſa patience ſe ſoutiendra par toutes ſortes d'eſpérances.

Les épous ne deviendroient point impatiens, s'ils conſervoient quelque gratitude des avantages réciproques que leur union leur a procurée. C'eſt quelquefois là le premier motif de leur engagement, & c'eſt toujours le plutôt oublié. Les inégalités de l'âge & des qualités perſonnelles ſe compenſent par la conſidération de la fortune & des établiſſemens. Un mariage vous donne des avances, qui vous épargnent vingt années de travail. Vous aimez à vous voir placé par des ſecours, que vous n'auriez oſé vous promettre; & bien-tôt vous haïſſez la main de qui vous les tenez. C'eſt l'enfant, qui croit marcher ſeul avec celle qui le ſoutient. Vous vous imaginez que votre induſtrie, que vos talens, & je ne ſais quel bonheur vous eût pouſſé de lui-même; & vous com-

mencez de regarder comme un obstacle à de plus grands succès la personne à qui vous avez toute l'obligation des premiers. Pourquoi me suis-je si-tôt marié ? Pourquoi mes parens m'ont-ils si-tôt sacrifiée ? Et moi je dirois : Pourquoi parûtes-vous si content de trouver un établissement tout fait ? Pourquoi regardiez-vous comme le comble de votre bonheur la proposition d'un parti que vous n'osiez espérer ? Tout est oublié. Les impatiens ne songent point qu'ils sont ingrats.

Une femme jeune & sage épouse un vieillard qui profite de toute sa jeunesse. Elle se dévouë à sa personne, surmonte ses dégoûts, ne perd point de vûë ce mari, dont le grand âge & la caducité demande ses attentions. De quel retour ses soins sont-ils païés ? Ce sont des gronderies éternelles, des rebuts, des reproches, des ombrages ridicules, des épargnes sordides. On lui plaint peut-être le bien qu'on a cru lui faire en l'épousant. Est-ce là se rendre justice à soi-même, ou la rendre aux autres ? Vous ignorez, vieillard, ou vous ne voulez pas connoître le prix des services qu'on rend à un homme aussi rebutant, aussi fâcheux, aussi ingrat que vous.

La seule plainte que vous auriez à faire, ce seroit d'avoir rendu si malheureuse une femme, qui le méritoit si peu.

Je conseillerois aux jeunes gens de ne point rechercher les veuves riches, & de ne point se donner à celles, qui les recherchent; ou je voudrois qu'ils eûssent de la bonne foi, de la probité, de l'honneur au moins pour en mieux user avec leurs bienfaictrices. Leur sied-t'il de se plaindre? Et de quoi se plaignent-ils? De ce que leurs femmes ne meurent pas le lendemain du jour qu'ils en sont devenus les maris. Ils comptent pour rien les avantages, s'ils sont obligés de garder la personne. Elle est vieille, incommode, dégoûtante; vous le saviez, ou vous avez dû le prévoir. Mais elle est votre épouse, & vous ne jouïssez qu'à ce titre des biens, dont elle vous a rendu maître. Etoit-t'elle obligée de vous enrichir gratuitement, ou de vous enrichir aux dépens de ses jours? Quel contrat! Le mariage n'est-il donc qu'un trafic d'intérêt? Vous vous récriez qu'on ne meure pas au moment qu'on vous possède, quand on ne vous a pris que pour vivre avec vous. On s'attendoit d'y vivre heureux; & vous croïez que c'est assez d'y vivre pour essuïer toutes

vos indignités. Si ce sont là des sentimens dignes d'un homme, plaignez-vous encore plus hautement; redoublez les mauvais traitemens; hâtez par toutes sortes de moïens une mort, qui doit vous mettre au comble de vos vœux. Mais si ce sont des brutalités, des noirceurs de cœur, des ingratitudes inhumaines; trouvez bon qu'on se repente de vous avoir fait ce que vous êtes; qu'on se reproche les bontés, dont vous abusez. Concevez du moins que s'il y a quelqu'un dans le monde, dont on ait un juste sujet de se plaindre amérement, c'est de vous. C'est faire un grand mal, de rendre un malhonnête homme heureux.

XXI. LEÇON.

Dans les alliances mal assorties, le crime des motifs est puni par le malheur du succès. Les peres & les meres négligent leurs obligations. Ils conçoivent des affections injustes. Ils abusent de leurs droits. Les enfans haïssent ce qui leur est utile. Ils se permettent ce qui leur nuit. Les sujets de leurs plaintes ne sont que les peines de leurs déréglemens.

IL est des époux, qui n'étoient pas faits l'un pour l'autre. Ils souffrent d'être unis, mais ils souffrent avec justice; & l'imprudence de leur engagement est la premiere faute, dont ils portent la peine. Le mariage est un établissement toujours durable, une affaire des plus sérieuses, qui mérite qu'on ne la traite qu'avec de mûres délibérations. On ne doit s'engager que par des motifs dignes de la sagesse du Créateur: & ce ne sont souvent que des vûës de plaisir ou d'intérêt, qui déterminent. Les peres & meres, qui veulent établir leurs enfans ne jettent les ïeux que sur les familles illustres, ou dans la fa-

veur ; que sur les maisons, où l'opulence regne. Ceux, qui sont maîtres de leur choix, ne déliberent souvent aussi que sur les biens & sur le caractere des alliances. Les qualités personnelles sont négligées, ou c'est la passion, qui décide de la préférence. Une beauté fragile, des agrémens passagers, une fleur de jeunesse, de la vivacité, voilà ce qui plaît. La piété, les mœurs, les heureuses inclinations sont les derniers endroits par où l'épouse future est considérée. La jeunesse elle-même veut joüir du prix de ses charmes. Elle craint que son tems ne passe. On prend le premier, qui se présente. On se fait une folle gloire de se marier avant ses compagnes, avant ses aînées. On se promet d'aller dominer dans une famille étrangere, de se parer aux dépens d'un époux. On se laisse ébloüir par des bijoux & par l'éclat d'un équipage. On se repaît de mille autres avantages souvent aussi chimériques, qu'ils sont frivoles. De-là toutes ces unions mal assorties, où l'on ne trouve que des chagrins au lieu des plaisirs, qu'on s'y promettoit.

Les images de la félicité qu'on s'étoit figurée, s'évanouissent. Les amertumes suivent de près les premieres dou-

cœurs. On s'étoit fait des idées de liberté, & on n'a fait que changer de servitude. Une fille a cru s'affranchir de la gêne, où sa mere la retenoit ; & elle tombe sous la puissance d'un mari, qui rend sa captivité beaucoup plus étroite. Un homme de naissance avoit pris une femme pour ses biens, & l'inégalité de la condition produit le mépris. Il rougit de son propre choix, & se punit d'un excès de cupidité par un excès de vanité.

Une jeune personne avoit épousé la fortune d'un vieillard, & la disproportion de l'âge inspire du dégoût. Rien ne lui manque du côté du nécessaire & des agrémens. Son époux est attentif à tout ; & ne péche point par les manieres. Elle est malheureusement trop heureuse pour se plaindre. Que toute sa ressource soit donc de se laisser dévorer par ses ennuis secrets, & de se dire qu'elle les a bien mérités.

Une vieille s'étoit entêtée d'une passion honteuse à son âge. Elle a sacrifié ses richesses, & le repos de son veuvage à son incontinence. Elle s'est fait, au lieu d'un époux, un tyran, qui se jouë de ses bienfaits, & qui les tourne contre elle-même. Elle a donné des droits pour se faire exiler de sa maison peut-être,

& de l'argent pour payer ſes rivales. Il eſt vrai que le mari d'une telle femme eſt un indigne ; elle eſt malheureuſe ſans doute. Mais à ne conſidérer que ce qu'elle mérite, elle ne ſauroit l'être aſſez. Elle doit rougir de ſe plaindre des mauvais traitemens qu'elle ſouffre, puiſqu'elle n'a pas ſu rougir des plaiſirs, dont elle s'étoit vainement flatée. Rien de ſi juſte que d'être puni d'un engagement, qu'on a pris contre les bienſéances & contre la raiſon.

De tous les motifs, le plus ſéduiſant & le plus trompeur, c'eſt la beauté d'une femme. Vous obtiendrez ce que vous deſirez ; mais ce que vous deſirez, peut vous rendre malheureux. Samſon preſſe ſes parens de lui donner une Philiſtine, parce qu'elle plaît à ſes ïeux ; & ſept jours ne ſe paſſent pas, que cette beauté ſi chérie le trahit. Vous vouliez de même une épouſe aimable, & vous en avez une infidelle. Vous attendiez qu'il vous vînt un épous paſſionné, mais il eſt jalous. On s'attache par ſurpriſe au premier objet qui frape les ſens. C'eſt une rencontre, une entrevûë de hazard, qui forme un nœud auſſi durable que la vie. La paſſion ſe ſatisfait, & on en vient du dégoût à l'averſion de ce qu'on

avoit

avoit aveuglément aimé. L'antipatie des humeurs se déclare entre des épous, qui se sont unis sans se connoître. On cherche à se séparer avec plus d'empressement, qu'on n'en avoit eu de s'unir.

Les nœuds formés par une simple estime mutuelle, & par le raport des inclinations, ne sont quelquefois pas plus heureux. La simpatie n'est jamais parfaite. Il ne faut qu'un endroit par où les humeurs ne conviennent pas, pour produire la mésintelligence & les dégoûts. Chaque jour on découvre quelque défaut, qui rend moins aimable ce qu'on avoit cru plus parfait. Les froideurs succedent au mépris; & on cesse de regarder des mêmes ieux un objet, qui ne fait plus le même plaisir.

A qui s'en prendre? Convient-il de se plaindre, quand on n'est malheureux que parce qu'on est coupable? Faut-il trahir ses devoirs, parce qu'on a pris ses engagemens par de mauvais motifs? Faut-il qu'une femme soit la victime de votre mauvaise humeur & de vos brutalités, parce que vous l'avez trop aimée pour songer à la bien connoître avant de la prendre, ou pour lui donner le tems de vous aimer du moins par retour ou par habitude? Vous saviez peut-être

qu'elle n'avoit point de goût pour vous. Vous avez forcé son inclination par vos importunités. Vous avez arraché le consentement de ses parens, sans vous soucier de son aveu.

Que lui reprochez-vous aujourd'hui? Qu'elle ne vous aime pas, qu'elle n'a pour vous que de froides complaisances, qu'elle est triste & mélancolique. Vous pourriez dire quelque chose de plus, sans décider qui d'elle ou de vous est à plaindre. Vous avez souhaité qu'elle vous souffrît, elle vous souffre. Vous l'aimiez toute indifférente qu'elle étoit, & vous la suportez à peine. Est-ce sa faute, ou la vôtre? Ne lui devez-vous pas au moins compte de votre changement? Elle avoit droit d'espérer que vos empressemens ne cesseroient point de l'aider à vaincre ses répugnances; & vous ne devriez penser qu'à la dédommager du sacrifice qu'elle vous a fait.

Si nous passons aux plaintes des peres & des meres, nous les trouverons d'autant moins excusables, qu'elles ne le seroient point quand ils n'auroient rien à se reprocher. Au lieu de trouver leur gloire & leur consolation dans leurs enfans, ils n'y trouvent que leur inquiétude & leur suplice. Mais leur mauvaise

destinée n'est que le fruit de leur mauvaise conduite. Ils ont péché dans le principe. Ils ont semé ce qu'ils moissonnent. L'éducation de leurs enfans étoit le plus pressant de leurs devoirs ; ils l'ont regardée comme la derniere de leurs affaires. Le succès dépendoit des premiers soins ; & ces premiers soins ont été négligés.

Avec combien de prévoïances & d'assiduités ne devroient-ils pas s'opose aux progrès de cette corruption déja toute déclarée, qu'on voit éclater dans les saillies de l'âge le plus tendre ? A peine les enfans sont-ils capables de quelques sentimens, qu'on y découvre des semences de désordre. La malice en eux prévient les lumieres. Leurs envies, leurs jalousies, leurs coleres, leurs dépits ne sont arrêtés que par l'impuissance, & n'auroient besoin que d'un peu plus de forces pour se porter aux derniers excès. Ils sont fiers, hautains, dédaigneux, curieux, intéressés, paresseux, volages, timides, intempérans, menteurs, dissimulés. Ils aiment à faire le mal, & ne veulent rien souffrir. Ils ont déja tous les vices des hommes.

Il est donc nécessaire que ceux, qui sont chargés de les former, usent, selon

les caracteres, de ménagemens & de sageſſe ; qu'ils s'apliquent à conduire leur raiſon pour fixer leur jugement ; qu'ils les rapellent de bonne heure à leur propre cœur pour conſulter les loix que la nature y a gravées ; qu'ils les acoutument à réfléchir ſur eux-mêmes, à comparer leurs actions avec leurs devoirs, à conformer leurs mœurs aux régles de la juſtice, & aux devoirs de la vie civile ; à ne ſéparer jamais les dehors qui font l'honnête homme du monde, du fond de probité, qui fait l'homme de bien. Qu'ils prennent garde ſur-tout, d'irriter le mauvais naturel qu'ils découvrent dans leurs enfans. Qu'ils ſe ſouviennent qu'il faut beaucoup plus inſtruire, que corriger ; n'emploïer les menaces & les châtimens que dans la néceſſité ; ne punir que les fautes marquées, toujours par raiſon, toujours avec modération ; jamais par caprice, jamais par humeur ou par emportement. Qu'ils attendent ſans impatience que leurs inſtructions produiſent leur fruit dans ſon tems.

On remarquera que je ne fais ici qu'une peinture abrégée des obligations que les parens ont à remplir ; & cette peinture pourtant n'eſt déja que trop

chargée, pour les convaincre de mille infidélités, dont ils ressentent les funestes suites. Le nombre de leurs peines n'égale pas peut-être celui des devoirs, qu'ils ont négligés, ou mal remplis. On donne dans les écueils d'une molle complaisance, ou d'une excessive sévérité. On voit des peres & des meres, qui ressentent une maligne joie, lorsqu'il échape à leurs enfans quelqu'un de ces traits de malice prématurée, qui découvrent toute la corruption de la nature, les paroles libres, les manieres indécentes, les actions dèshonnêtes. D'autres s'empressent de les remplir de l'esprit du siécle, de les former à ses manieres, de leur inspirer l'amour des plaisirs, & l'ambition des honneurs. On les rend trop-tôt arbitres d'une liberté, dont ils ne connoissent encore que les abus. On leur laisse entrevoir la tendresse aveugle, qu'on a pour eux; & par la mollesse avec laquelle on les punit de leurs fautes, on leur aprend à les commettre avec moins de ménagement.

Que de terribles retours on se prépare par ces imprudences! Qu'on en lise le triste avenir dans ces pensées du Sage: Flatez votre fils, dit-il, & il vous fera craindre. Joüez avec lui, & il vous cau- *Eccli.* 30.

sera des chagrins. Ne vous amusez point à rire avec lui, de peur que vous n'en aïez de la douleur & des dépits. Ne le laissez pas trop maître de lui-même dans sa jeunesse. Ne dissimulez point ses déréglemens. Courbez-lui le coû de bonne heure, de peur qu'il ne se roidisse, qu'il ne se révolte contre vous, & qu'il ne refuse de vous obéir. Le cheval qu'on a négligé de dompter, devient indomptable; un fils qu'on abandonne à ses caprices, devient insolent. Vous vous verrez réduits, peres & meres, à n'oser plus rien commander à ces enfans, que vous aurez négligé de corriger, à les prier, à pleurer inutilement pour les fléchir. Vous porterez la peine de vos négligences & de vos fausses tendresses. Ne venez point alors vous en plaindre. Vous ne souffrirez pas encore assez, à proportion des fautes que vous aurez faites.

De tous côtés, vous marchez au milieu des piéges. Vous ne tomberez pas dans de moindres inconvéniens, si la colere, ou l'aversion vous a fait maltraiter vos enfans sans sujet. On perd toute confiance dans leur esprit: on leur devient suspect, quand on les punit des fautes, qu'ils n'ont pas faites, ou dont

on ne les a pas convaincus ; quand on leur impose des peines trop séveres. Les punitions mal ordonnées les gâtent autant que l'impunité. Ils savent ce qu'ils méritent, & ils méritent ce qu'ils craignent. L'inégalité des bons & des mauvains traitemens les indispose encore plus. Ils voient d'un côté prodiguer toutes les tendr sses & toutes les faveurs, tandis que tous les coups tombent de l'autre. On accorde tout ; on pardonne tout à ceux, pour qui le caprice a donné de l'attachement, tandis qu'on n'a pour ceux qu'on ne goûte pas, que des duretés & des rebuts. Le tems viendra, qu'on vous fera sentir votre injustice, & que vous serez payés du retour que vous méritez. Ces enfans de rebut deviendront votre consolation nécessaire, & cette consolation vous sera refusée.

Toute préférence est injuste, où les droits sont égaux. Les parens ont peine à se reprocher ces prédilections. Ils ne veulent pas même se les avoüer. Ils les regardent comme l'effet d'un penchant naturel, dont ils ne sont pas les maîtres. Les enfans paroissent quelquefois mériter qu'on fasse en leur faveur des passe-droits ; du moins on se l'imagine. Mais pour sentir l'injustice des affections dé-

réglées, il ne faut que les considérer dans leurs suites On ne sait ce qu'on fait, quand on se prévient pour un enfant. On s'engage à commettre beaucoup de fautes criantes, sans autre fruit, que de diviser les familles par des jalousies & par des inimitiés éternelles. On a la douleur de voir les freres s'armer contre les freres, & mépriser ceux qu'ils auroient révérés, s'ils les avoient traités moins injustement. Rébecca irrite Esaü contre Jacob, & ne peut le sauver à son ressentiment, que par l'absence. Elle est obligée de se priver de ce fils, qu'elle aime plus que celui qui lui reste. Trop heureuse encore qu'il ne lui arrive rien de pis.

Entre les spectacles, qui réjoüissent la malignité du monde, & qui font admirer aux gens de bien les sages dispositions de la Providence, est-il rare de voir que celui des enfans, qui fut l'objet de toutes les premieres tendresses, ne païe que par des chagrins & par des révoltes, la condescendance & les empressemens, dont on l'a prévenu ? L'ingratitude & le mépris suivent l'indulgence & l'impunité. On veut trop tard reprendre son autorité, rapeller cet enfant à son devoir. Il ne respecte plus, il

il ne craint plus des parens, qu'il devroit par reconnoissance aimer plus que tous les autres. Ce n'est pas tout. On ne se guérit point de cette affection si mal reconnuë. On s'obstine à s'attirer de nouveaux outrages par de nouveaux témoignages d'une tendresse déplacée. Vous avez un fils, qui ne vous insulte & ne vous décrie, que parce qu'il est trop assuré que vous l'aimez encore. Il n'est plus sous votre puissance, & vous voulez le gouverner & le retenir auprès de vous. Plus vous vous intéressez dans ses affaires & dans sa conduite, plus il vous hait. Vous n'aurez de paix avec lui, que quand il sera séparé de vous. Ne cherchez point de consolations; vous vous les êtes vous-même interdites. Attendez-vous à toujours souffrir; vous avez pris soin de le mériter.

Les inconvéniens de la mauvaise éducation, ne s'épuisent point. Si vous ne vous êtes pas observés devant vos enfans, la faute est irréparable, & les déplaisirs que vous éprouverez de leur part, aussi justes qu'infaillibles. Leur unique attention, c'est de découvrir l'endroit foible de leurs parens: S'ils le découvrent, ils prennent un ascendant, qu'ils ne perdent plus. Il n'est point de

défauts extérieurs, qu'ils ne saisissent à la premiere vûë ; point de mauvaise habitude, qu'ils ne se forment d'après ceux, qui conduisent leurs premieres années. Nous naissons imitateurs. Notre premier mouvement, est d'agir par impression. Nous faisons ce que nous voïons faire ; & nous ne pouvons guéres en user autrement, tandis que la foiblesse de l'âge nous rend incapables de réfléchir.

A cet égard, l'exemple des parens est de tous, le plus contagieux, parce que c'est celui, dont on se défie le moins. L'estime & le respect naturel qu'on a pour eux, fait adopter leurs vices comme des vertus. On ne se persuade point qu'on puisse mal faire en les suivant. Ainsi les enfans succedent-ils aux défauts de leurs peres avant de succéder à leur patrimoine. Ils n'ont pas encore leurs biens, qu'ils ont déja toute leur malice. Ils s'aproprient leurs déréglemens, en attendant qu'ils jouissent de leur héritage. Que des parens déréglés se considerent donc eux-mêmes, avant de se plaindre d'avoir des enfans, qui leur ressemblent. Qu'ils reconnoissent dans les chagrins, que ces enfans leur causent, le fruit des leçons qu'ils leur ont faites. S'ils aiment le jeu, le plaisir, la vie dé-

fœuvrée ; s'ils donnent dans les excès de la débauche & du libertinage ; s'ils ont des hauteurs & de la fierté dans leurs manieres ; s'ils maltraitent les domestiques ; ils ne font que ce qu'ils ont vû faire : & ceux qui leur en ont donné l'exemple, ne doivent penser qu'à s'accuser de leurs fautes, au lieu de se plaindre éternellement de leur malheur. Une femme coquette, dont la fille imite les allures, n'a qu'à se souvenir de la jeune écrevisse & de sa mere.

Il est des peres bien indignes. Toute leur vie ne semble occupée, qu'à préparer à leurs enfans des raisons de se consoler de leur mort, & de les haïr tant qu'ils vivent. Comment ces enfans infortunés les respecteroient-ils ? Comment conserveroient-ils quelques restes d'affection pour eux, tandis qu'ils les voïent sans entrailles pour ceux, qui sont sortis de leur sang ? Les uns souhaitent vingt fois le jour de les voir périr, & font tout ce qu'il faut pour leur persuader qu'ils les haïssent & qu'ils les regardent comme leur tourment le plus cruel. Les autres ne pensent qu'à jouir du monde, qu'à dissiper leurs biens dans les plaisirs. Ils n'aiment qu'eux-mêmes, & se soucient peu de ce qui doit

arriver à ces malheureux fruits de leur passion, plutôt que de leurs desirs légitimes. Ceux-ci, par une avarice sordide, ou par une économie mal entenduë, leur refusent les maîtres & les autres secours, dont ils ont besoin pour se former ou pour s'avancer. Ils les jettent dans le désespoir, par une contrainte qui les égale aux esclaves, ou qui les assujettit à ce que leur condition ne comporte point. Ceux-là jouënt & se ruinent. Ils absorbent leur patrimoine avec la dot de leurs épouses. Il faut que leurs enfans réglent leur vocation sur leurs dissipations ou sur leurs pertes.

Les meres de leur côté, font de leurs filles leurs servantes. Elles les réduisent à passer leurs jours dans les larmes & dans les saletés. Elles travaillent à les dégoûter du monde, non pour leur aprendre à en user avec modération, mais pour les forcer à le quitter par impatience. Elles leur font faire enfin le sacrifice de leur liberté, pour en sauver quelques restes, & pour changer un esclavage insuportable, contre un qui le paroît moins. De tels parens se plaignent encore, Ils sont, disent-ils, malheureux en enfans. Faut-il le croire, ou décider que leurs enfans sont infiniment malheureux

de les avoir pour peres & pour meres? Les torts sont du côté de ceux qui crient le plus haut, & ils ne doivent chercher que dans leur propre injustice, le motif de leur patience.

C'est le sort de toutes les contestations des hommes, d'embarasser les juges, qui doivent prononcer pour, ou contre eux. Celui qui parle le premier, a toujours raison; mais qu'on écoute le second, il n'a pas tort. La vérité, quand il s'agit de ce que nous nous faisons souffrir, c'est que les plaintes ne sont sans injustice ni de part ni d'autre, parce que personne n'est irrépréhensible. S'il est de mauvais parens, il est de mauvais enfans, qui ne sont pas plus équitables dans les reproches qu'ils leur font. Sans expérience & sans conduite, sans amour pour la regle, sans modération dans leurs desirs; ils ne sentent point l'utilité d'une sage contrainte. Ils ne pénétrent point les raisons des défenses qu'on leur fait; ils ne goûtent point le fruit des corrections, dont les commencemens sont toujours amers; ils regardent comme injuste, tout ce qui s'opose à leurs penchans, tout ce qui les trouble dans leurs plaisirs, tout ce qui les réduit à mener une vie sérieuse, tout ce qui les aplique au travail.

Qu'on les écoute donc, toutes leurs plaintes se réduisent à ce qu'on veut les assujettir à leurs devoirs, les éloigner de la licence du monde, les retirer du torrent qui les emporte. On a pour vous des manieres dures & sévéres ; c'est une conduite imprudente, qui vous les attire ; ce sont de malheureuses facilités à vous livrer à des amusemens suspects & contraires aux bienséances. C'est une passion qui se trahit d'elle-même, & que vous vous obstinez à vouloir dissimuler. De-là, ces attentions qui vous inquiettent, ces surveillans qui vous gênent, ces reproches qui vous irritent, ces plaisirs qu'on vous refuse, cette retraite où l'on vous retient, ces plaintes continuelles qu'on fait de vous, ce peu de foi qu'on ajoute à vos justifications. Vous vous abandonnez à vos dépits ; vous maudissez votre destinée ; vous avez des parens insuportables ; c'est-à-dire, que vous avez des parens attentifs à remplir leurs obligations à votre égard, à veiller sur votre conduite, à prévenir vos déréglemens ; un pere qui s'oppose à votre libertinage & qui veut vous obliger à suivre le cours de vos exercices, à vous rendre capable de votre profession, à seconder les soins qu'il prend de votre

établissement ; une mere, qui ne veut pas contenter votre vanité, qui vous engage à conserver la modestie de votre sexe, à ne paroître dans le monde, que pour vous y faire estimer.

L'un & l'autre peut-être vivent trop, au gré de votre impatience, c'est-à-dire, qu'ils mourront trop tôt peut-être pour votre malheur. D'ailleurs, avez-vous quelque droit de leur ôter la vie, qu'ils vous ont donnée ? Mais ont-ils droit de vous empêcher de faire ce qu'ils ont fait & ce qu'ils font peut-être encore ? Oüi, s'il font mal, ou s'ils ont mal fait. C'est la moindre envie que vous aïez à leur porter, & vous devez leur savoir gré de vous épargner des fautes & des repentirs. C'est toujours une heureuse nécessité, que celle qui nous empêche d'être mauvais, ou qui nous contraint à devenir meilleurs. Il ne faudroit se plaindre que de ses plaintes même, quand on n'a point d'autre sujet d'impatience, que celui de ne pouvoir vivre comme on sera quelque jour fâché d'avoir vécu.

XXII. LEÇON.

Dans les liaisons du sang, les peines se compensent par les avantages. Il est honteux de se plaindre de quelques petits désagrémens, tandis qu'on ne trouve ailleurs ni tant de douceurs ni tant de ressources. On doit se trouver trop heureux dans la vie, qnand les biens l'emportent sur les maux.

IL y a si peu d'équité dans notre impatience, que mille bonnes qualités ne nous consolent point de quelques défauts. Nous ne voulons point de compensation. Nous comptons pour rien les dédommagemens ; & toujours prêts à nous plaindre des déplaisirs que nous éprouvons dans une famille, il ne nous vient point dans l'esprit de les comparer avec les douceurs. Eh quoi ! Ne doit-on pas être trop content d'y trouver de la confiance & de l'attachement, de pouvoir compter sur les sentimens, quand même les manieres manquent ?

Plus on aprofondit le cœur des hommes, plus on le trouve vuide de ces principes, qui font compenser le mauvais

par le bon, quand il s'agit de les partager entre des égaux. Par cette regle de proportion, l'amour-propre seroit réduit à condamner toutes ses impatiences. On vous brusque peut-être, on vous offense quelquefois; mais on ne vous hait pas. La tendresse en désavoue l'humeur. Les caresses reviennent après les insultes. Une parole un peu trop dure, est réparée par les protestations les plus touchantes. Un moment de froideur est païé de mille empressemens. Est-il juste de vouloir jouir de tous les agrémens d'une société si douce, & de manquer de patience & d'égards aux moindres contre-tems? Est-il juste que vous oubliez tous les plaisirs qu'on s'empresse de vous faire, pour un chagrin qu'on voudroit ne vous avoir pas fait? Que ne gagneriez-vous pas, à dissimuler un petit écart, que vous verriez suivi d'un plus prompt retour? Vous repentiriez-vous de cette modération, qui ne feroit que ranimer par la reconnoissance, la sincere envie qu'on a de vous plaire?

Mais que je vous vois éloigné d'entendre si bien vos intérêts! Qui fuïez-vous? Vous désertez votre maison pour vous délivrer, dites-vous, d'une femme incommode, qui vous fatigue par ses

importunités. Vous avez honte de paroître en public avec elle. La mauvaise humeur vous saisit, par tout où vous la rencontrez. Est-ce le mérite ? Est-ce la vertu qui lui manque ? Sa conduite vous dèshonore-t'elle ? Qui pourroit deviner que c'est par trop d'attachement qu'elle vous est à charge ? C'est là ce qui lui fait rechercher avec avidité les momens d'être auprès de vous, ce qui l'oblige à se plaindre de vos fréquentes absences, ce qui l'intéresse à toutes les démarches que vous faites, ce qui l'allarme sur les dangers auxquels une conduite dissipée & peut être des nuits passées dans le plaisir, vous exposent, ce qui lui donne l'envie de savoir vos allures & vos affaires. Sa tendresse seule, est enfin le motif de cette curiosité, qui vous fatigue. Il me semble que vous pourriez au moins répondre à ses questions, autrement que par des rebuts, autrement que par un silence dédaigneux ou chagrin. Je croirois que vous pourriez sans vous faire beaucoup de violence, lui pardonner de vous aimer. C'est son devoir, & ce seroit votre joie, si vous étiez raisonnable.

Heureux sans doute, qui ne se trouve jamais offensé que par des excès de ce

genre ! Il viendra des tems, où vous reconnoîtrez qu'on auroit besoin de vous aimer, s'il se pouvoit, encore plus. Dans une maladie longue & fâcheuse, où vous tomberez, auroit-on pour vous toutes les attentions que votre état exigera, si le cœur ne les suggéroit ? Souffriroit-on votre impatience, votre mauvaise humeur, vos répugnances, vos rebuts, vos plaintes inquiétes ? Soutiendroit-on dès à présent les dégoûts que vous causez, si l'affection qu'on a pour votre personne, ne faisoit oublier le ressentiment de vos mauvaises manieres ? Voudriez-vous qu'on se souvînt au milieu des soins qu'on prend pour vous, combien peu vous vous en rendez digne ?

Dans certains momens, où votre vanité se rend compte de ce qu'elle fait pour les autres, vous vous aplaudissez de votre suffisance, de votre industrie, de vos soins, du succès de vos entreprises. Vous trouvez qu'on est trop heureux de vous avoir. Vous vous considérez comme le soutien d'une maison, que vous faites subsister. C'est sur vous que tout roule. La femme qui vous a rencontré, doit être bien contente de son sort. Mais il y aura d'autres momens, où vous aurez besoin de ceux

qui ont besoin de vous. Ne vous exposez donc pas à perdre par votre impatience une ressource, qui peut vous devenir nécessaire. Que les nécessités à venir, vous adoucissent la peine présente.

Une femme se plaint à son tour, de l'avarice de son époux. Elle éclate sur ce qu'il lui refuse de quoi soutenir son luxe & ses excessives parures. Rien ne lui manque du côté des commodités & des ajustemens. On a poussé les soins jusqu'à la magnificence. Tout brille chez elle; tout y respire la richesse & le bon goût. Mais son apartement n'est pas rangé selon sa fantaisie; la maison n'est pas bien exposée; les vûës n'en sont pas assez gaiës; & la voilà la plus malheureuse des créatures. Que ne se souvient-elle du moins, que sans son époux, elle manqueroit d'habits & d'alimens; qu'il l'a peut-être prise sans biens, pour une beauté qui n'a duré qu'un moment; que tout l'avantage qu'il tire d'elle, se réduit au grand nombre d'enfans, qu'elle lui donne, ou peut-être à l'opiniâtreté d'une stérilité volontaire. Une autre fois, elle se plaint de ses froideurs & de son humeur sombre; & elle ne considere point que c'est le travail, qui l'épuise; que ce sont les affaires, qui le rendent distrait;

qu'il ne manque à certaines attentions de politeſſe & d'amitié, que parce qu'il eſt tout occupé des ſoins de ſa fortune & de la ſubſiſtance de ſa maiſon. Son crime eſt de ne pas quitter ſes devoirs pour les complaiſances.

C'eſt en avoir trop pour les enfans de vouloir bien écouter leurs plaintes, & d'y répondre encore. Ils doivent tant à leurs parens, qu'il ne leur ſied jamais de compter les mécontentement qu'ils peuvent en recevoir. Mais c'eſt ici, plus que par-tout ailleurs, qu'on leur fait voir juſqu'où leur ingratitude s'oublie. Ils ne peuvent digérer qu'on retranche ſur leurs plaiſirs ce qui ſert à leur avancement. C'eſt leur faire tort de les obliger au travail, de les intéreſſer aux ſoins du commerce & du ménage, de les charger de quelque ſurveillance ſur le domeſtique & ſur les ouvriers, de leur faire faire quelques courſes pour les affaires. Où eſt l'injuſtice ? N'eſt-ce pas d'eux-mêmes qu'il s'agit ? Pourquoi ne pas réfléchir plutôt ſur les dépenſes, qu'ils cauſent, ſur les aiſes, dont les peres & les meres ſont obligés de ſe priver pour eux ? Ne doivent-ils pas être touchés de les voir ſe réduire au plus ſimple néceſſaire, ſe plaindre quelque-

fois le pain, qu'ils mangent, & les habits, qu'ils portent ? Est-ce la nature qui leur aprend que ceux, qui leur ont donné la vie, n'ont plus qu'à se sacrifier pour leur en procurer toutes les douceurs, & ne s'en réserver que les incommodités ?

De quelque côté qu'on se considere, & dans quelque situation, qu'on se trouve, on a tort de se prévenir contre son propre sang, pour les désagrémens, qu'on en reçoit. Rien de si petit quelquefois, & de si honteux à l'humanité, que les sujets, qui divisent les parens & les alliés. On s'éloigne des uns ; on néglige les autres. Ceux-ci sont trop fiers ; ceux-là montrent trop de bassesse. On rougit de la pauvreté des uns ; on est jaloux de la fortune des autres ; on se plaint de tous par quelque endroit. Qu'il arrive pourtant une mauvaise affaire, on aura recours à tous. C'est alors qu'on retrouve ceux qu'on avoit fuis, qu'on reconnoît ceux, qu'on dédaignoit. On reçoit souvent plus de secours & de consolation de ceux, qu'on avoit le moins considérés.

La maxime qui ne devroit jamais sortir de notre esprit pour le réglement de notre conduite, c'est que jamais un homme ne doit en user avec un autre hom-

me, comme s'il étoit assuré de pouvoir toujours s'en passer. Il n'en est point, dont on ne puisse recevoir au besoin quelque assistance. Avec combien plus d'attention doit-on donc ménager ceux, dont on peut se promettre avec quelque assurance, qu'ils voudront dans l'occasion tout ce qui dépendra d'eux pour servir leurs proches ?

C'est ce qu'on voit arriver comme infailliblement dans les familles au bruit d'une disgrace, & d'une disgrace surtout qui tend à dèshonorer le nom qu'on porte. Chacun la regarde comme sa propre affaire, & ne consulte que soi-même pour songer aux ressources. On oublie qu'un homme est mauvais pere, mauvais fils, mauvais époux, mauvais frere, dès qu'on le sait malheureux, ou menacé de quelque flétrissure. Il est certains animaux, qui se battent, qui se déchirent, qui s'enlévent la nourriture ; mais si quelqu'un d'entr'eux est attaqué, s'il tombe dans quelque embûche, on les voit tous acourir au premier cri, qu'il fait. C'est l'image de ce que le sentiment de la proximité produit dans les hommes. Les plus éloignés se raprochent & viennent au secours de celui, qui souffre.

Mais cette considération n'est propre qu'à leur reprocher la contradiction de leurs sentimens. La raison doit leur apprendre à rougir d'imiter en tout les bêtes sans intelligence, de s'indisposer pour de petits maux, contre ceux, dont ils peuvent espérer de si grands biens. Dans l'impossibilité de trouver des hommes sans défauts, n'a-t'on pas à se féliciter qu'il y en ait dont les bons traitemens puissent nous consoler, plus que leurs mauvaises manieres ne nous affligent ?

En général, la société des proches a toujours je ne sais quoi de plus satisfaisant que toutes celles, qu'on peut se former ailleurs. Un homme sans famille est comme étranger par tout. Il fait des connoissances, il contracte des amitiés, il a des relations & des habitudes ; mais tout cela n'est point sans une inquiétude secrete, qui lui fait sentir que quelque chose lui manque. Il ressemble aux voïageurs, qui trouvent des hôtelleries commodes ; à ceux, qui logent dans des apartemens garnis : ils y trouvent des meubles propres, & d'autres commodités ; mais ce sont des biens, qui ne leur apartiennent pas, & dont ils ne joüissent que par emprunt. Leur situation

n'est

n'eſt point fixe ; & c'eſt de toutes les peines de la vie, celle ſur laquelle on ſe calme le moins. Chacun de nous aſpire à ſe faire un domaine ; on veut avoir une demeure permanente. Rien n'eſt ſi doux que de penſer qu'on eſt chez ſoi, qu'on vit parmi les ſiens. Tout ſuputé, tout compenſé, nous préférerions toujours le déſagrément d'avoir des parens difficiles, au déplaiſir de n'en point avoir.

XXIII. LEÇON.

Les engagemens de la ſociété nous offrent de nouveaux motifs de nous ſuporter réciproquement. Il eſt de la ſageſſe de s'acommoder aux diſpoſitions de la Providence, & de ſouffrir ſes peines par la vûë de ſes beſoins. Injuſtice des hommes dans les néceſſités de la vie privée.

A Conſulter la loi d'équité, qui vit dans tous les cœurs même les plus dépravés ; à ſonder les ſentimens de l'humanité, dont ils conſervent toujours au moins quelques reſtes ; on ne tient point contre les motifs de patience que nous avons tirés de la conſidération des

foiblesses de la nature & des liaisons du sang. Mais quelques pressans que ces motifs soient en eux-mêmes, il reste une question générale à faire à ceux, qui ne s'y rendent pas, & qui ne veulent rien souffrir de qui que ce soit. Que faites-vous parmi nous, leur dirois-je ? Allez vous confiner dans quelque désert ; vivez seuls, & travaillez à vous passer de tout le monde. Mais, si vous y travaillez en vain, que les besoins qui vous retiennent dans les engagemens de la société, servent du moins à vous en adoucir les peines. Vous êtes environné d'esprits difficiles, dont vous recevez à chaque instant quelque déplaisir : & qui sont-ils ? Ceux-là même à qui vous êtes lié par mille nécessités réciproques, avec qui vous avez des relations indispensables de commerce, d'affaires, de charges, d'emplois, de profession, d'état & de services mutuels. Or, dites-moi, pourquoi ne leur pardonneriez-vous pas leurs défauts, puisque vous ne pouvez vivre sans eux & sans leurs secours ?

Qui êtes-vous, après tout ? & qui croïez-vous être ? Vous regardez-vous comme les maîtres de l'univers, & les arbitres des destinées des hommes ? Ne sont-ils faits que pour vos usages ? Faut-

il que tout vous soit dévoüé, que tout s'empresse à vous servir, que tout travaille pour vous, que tout plie sous vos ordres, que tout souffre autour de vous, & que vous soïiez les seuls à ne rien souffrir ? Ne dépendez-vous pas vous-même de beaucoup d'autres, & par plus de nécessités, à proportion que vous vous croïez plus indépendans ?

Les hommes ne se recherchent, que parce qu'ils ne trouvent pas en eux-mêmes toutes leurs ressources. La société se forme par la vûë de l'utilité commune. Elle s'entretient par l'ordre & par les subordinations. Il y a de l'inégalité dans les besoins & dans les forces ; il y en a dans les conditions & dans les fortunes. Il y a des différences dans les âges & dans les tempéramens. Les uns sont dans la foiblesse, & les autres dans la caducité. Ceux-là sont délicats, & ceux-ci sont robustes. Il y a des infirmités naturelles, & d'accident, qui nous rendent incapables du travail ; des disgraces & des défauts de conduite, qui déplacent les hommes, ou qui les laissent sans ressources. Il y a des riches & des pauvres ; des gens, qui se font servir, & d'autres, qui servent. Il y en a qui ont de la science, de l'industrie,

des talens, de l'expérience. Il y en a, qui sont contraints d'aprendre & de se former. Il y a des dépendances établies par les conventions générales & par les engagemens particuliers. Il faut des loix pour maintenir l'ordre : il faut des Juges pour faire observer les loix ; des contributions, pour l'entretien de ceux qui gouvernent, & pour les dépenses publiques ; il faut des emplois pour lever ces contributions, pour ordonner & pour contraindre d'obéir.

Toutes ces dispositions sont réglées par des vûës générales, sans égard aux caracteres des particuliers. On se trouve engagé par mille considérations à traiter avec toutes sortes de personnes, dont chacune a ses défauts naturels & ses préjugés acquis. On a beaucoup à souffrir ; mais on souffriroit infiniment plus de la résolution de renoncer à ce qu'on ne peut obtenir, qu'au prix de ce qu'on souffre. La nécessité est de toutes les loix celle, contre laquelle il est le moins sage de se roidir. Il ne reste à chacun de nous que le parti de peser les inconvéniens & les avantages de son état, pour compenser les uns par les autres. Les peines nécessaires ne peuvent trouver d'adoucissement que dans la patien-

ce. Mais ici la loi de la néceſſité devient une loi d'équité ; & par-là, l'impatience n'eſt point ſans injuſtice.

Ce ſeroit une entrepriſe infinie de vouloir compter tous les beſoins communs ou particuliers, que nous avons les uns des autres dans la vie domeſtique & privée ; & ce ſont ces beſoins pourtant, qui donnent ſujet à nos impatiences journalieres. Que chacun donc réfléchiſſe ſur les occaſions qu'il croit en avoir, & qu'il écoute ce que la néceſſité lui preſcrit. C'eſt cette loi, qui, dans un eſprit équitable, doit prévaloir ſur tous les préjugés, ſur toutes les prétentions perſonnelles, ſur toutes les idées de bien & de mieux être, qu'on ſe fait. Demandez-vous en ſecret : Eſt-il raiſonnable que je me plaigne inceſſamment de ce qu'on fait mal pour moi, ce que je ne puis faire moi-même, & ce que d'autres font de la meilleure maniere qu'ils le peuvent, ſans qu'ils y ſoient obligés ?

On voit des gens, qui, dans les familles, dans les ſociétés, & parmi leurs égaux, s'emparent du commandement, tandis qu'ils n'ont que le droit des prieres. Ils veulent être obéis & ſervis comme s'ils avoient un titre aquis de l'exi-

ger. Ils s'acoutument à cette espece d'empire, que la complaisance & le bon cœur leur laissent prendre, & ne peuvent souffrir que quelqu'un leur manque ou leur résiste. En quelque situation, que nous nous trouvions, l'amour-propre ne nous quitte point. Il cherche à tout raporter à soi-même ; à tout comparer à l'idée, qu'il nous donne d'un mérite, qui n'a presque toujours de réalité, que dans la complaisance, qu'il nous cause, & dans la vanité, qu'il nous inspire. On n'écoute que cette voix : & c'est celle, qu'on ne devroit jamais écouter pour son repos.

A quoi sert de répéter tous les jours que ce qu'on vous donne à manger est mal propre & mal assaisonné, quand vous êtes sans espérance d'être mieux servi demain, que vous ne l'êtes aujourd'hui ? A quoi sert de reprocher aux personnes, qu'elles sont mal adroites, mal habiles, de mauvais goût, de peu d'esprit, de peu d'intelligence, quand elles sont ainsi faites, quand votre état vous lie avec elles par des nœuds, que vous ne pouvez rompre ? C'est-là votre destinée. Celui qui se noie, ou qui se trouve engagé dans un mauvais pas, ne s'amuse point à considérer si la main

qu'on lui tend eſt ſale, ou rude. Il ne ſonge qu'à profiter d'un ſecours, qui le ſauve, ou qui le reléve.

Penſée plus capable qu'aucune autre de nous contenir dans nos ſoulévemens! Nous pardonnons à ceux, qui nous bleſſent pour nous guérir. Nous comparons les pertes avec les avantages. La ſanté nous paroît un trop grand bien, pour ne pas oublier les petites douleurs, qu'elle nous coûte. Toutes les néceſſités de la nature; tous les beſoins, que nous ne pouvons nous épargner, ſont de vraies infirmités. Il ne ſied pas bien à celui, qui ne ſauroit marcher, de ſe plaindre de ceux, qui le ſoutiennent. Conſidérez à quelles extrémités vous ſeriez réduit, ſi vous étiez ſeul. Malheur à vous, dit le Sage! vous n'auriez perſonne qui pût vous relever quand vous tomberiez. Il vaut mieux vivre avec un imparfait, s'il eſt utile, qu'avec un homme ſans défauts, s'il n'eſt d'aucune reſſource.

Cette leçon ne convient à perſonne mieux, qu'à ceux qui ſont réellement infirmes; qu'à ceux, qui ſont nés ſans forces & ſans induſtrie; qu'à ceux, qui ne contribuent preſque en rien au bien commun de la ſociété. L'amour de nous-même eſt une étrange plaie dans le cœur;

un terrible bandeau devant les yeux. Il semble qu'il nous soit naturel de n'être jamais plus injuste dans ce que nous exigeons du prochain, que quand nous l'exigeons gratuitement. Examinez ces hommes, qui ne sont bons ni pour eux, ni pour les autres; ce sont ceux qui se plaignent le plus; & ce sont ceux, qui devroient se trouver trop heureux dans leur malheur de n'être pas sans secours.

Il en est d'autres qui ne mériteroient pas de vivre. Ils n'ont jamais travaillé, c'est leur premier crime; mais ils réduisent de plus les autres à la nécessité d'un travail plus pénible & plus assidu. Ce sont des enfans gâtés, qu'on a toujours élevés dans la molesse. Ils ont été les idoles des familles; on n'a point plaint les dépenses pour eux; & ils n'en dédommagent que par des vices, & par les vains préjugés, qui leur restent de leur premiere destinée. Ce sont des peres & des meres, qui devoient thésauriser pour leurs enfans, & qui, par l'indigence, dont leurs dissipations ont été suivies, les empêchent de subsister au moins commodément dans une profession pour laquelle ils ne sembloient pas faits. Ce sont des hommes intempérans & débauchés, qui mourroient de faim sans les

bontés

bontés de ceux, qui ne leur doivent que leur mauvaise fortune, dont ils sont eux-mêmes le triste surcroît. Ce sont des ambitieux, qui, pour avoir voulu s'élever au-dessus de ce qu'ils étoient, écrasent par leur chûte, ceux, dont ils devroient être l'apui.

Tous ces gens-là se trouvent malheureux dans leurs disgraces ; mais le vrai malheur est d'être obligé de leur procurer les secours, qu'on auroit eu droit d'en attendre. Qu'ils comprennent donc enfin, s'il leur reste quelque sentiment, que celui de la reconnoissance est le seul qui leur soit permis ; que l'impatience chez eux est un double crime ; que pour peu qu'on fasse pour eux, on fait plus qu'on ne leur doit ; que les soulagemens, qu'on leur donne, sont des aumônes gratuites, qui les obligent à bénir la main qui les leur offre. Quel désagrément pareil à celui d'être chargé d'eux ! Le fardeau n'est déja de lui-même que trop pesant, il ne leur convient pas d'en augmenter le poids par leurs plaintes & par leur mauvaise humeur. Ce sont des enfans malicieux, qui pesent sur ceux qui les portent. Rien ne se peut ajoûter au chagrin de servir des indignes, que de servir des ingrats & incommodes. Si l'impa-

tience étoit permise, ce seroit du côté de ceux, qui souffrent sans le mériter.

C'est assûrément une condition bien dure que celle qui nous force à garder avec nous des gens, que la raison, ni l'équité ne peuvent nous concilier; des esprits de travers, des paresseux, de mauvais cœurs. Il est triste encore de travailler pour des personnes toujours mécontentes, avec des personnes toujours prêtes à contredire, à critiquer, à gâter ce qu'on fait, à ne remplir leurs devoirs qu'avec regret & négligence, à mal faire avec réflexion dans le dessein de chagriner. L'expérience de toutes les conditions fait rencontrer de ces sortes de caracteres. Mais plusieurs sont ce qu'ils sont, sans espoir dêtre jamais autre chose; leur subsistance dépend de leurs engagemens; ils n'ont reçu qu'un seul talent, il faut qu'ils l'exercent: & l'impuissance de secouer leur joug, est pour eux une raison toujours présente de le porter sans murmure. On se voit lié par son état à ce qui fait son tourment; mais on y tient par des devoirs indispensables, ou par des arrangemens, qui ne laissent point d'autres voïes ouvertes. On y tient par sa naissance, par ses talens, par son ineptitude pour toute

autre occupation, par la néceſſité de vivre d'une profeſſion, qu'on ſait, ou d'en aprendre une qu'on ne ſait pas; par l'occaſion de ſubſiſter d'un travail, qu'on ne trouveroit point ailleurs, par le beſoin qu'on a d'aide dans un emploi, qu'on ne peut remplir ſeul.

Au milieu de toutes ces extrêmités & d'une infinité d'autres, il ne reſte point à délibérer. Il faut ſouffrir pour ne pas ſouffrir. Tous les autres partis ſont impoſſibles, & la raiſon ne s'uſe point inutilement à déſirer ce qu'elle ne peut obtenir. On avance, quand on ſe trouve dans un pas, qui ne permet, ni de s'arrêter, ni de reculer. On veut vivre, & on ne vit pas ſans être quelque part, & ſans dépendre de quelqu'un. C'eſt la fatalité de notre indigence. Il faut que nous ſoïions néceſſaires, ou qu'on nous le ſoit. L'aſſujettiſſement eſt réciproque.

Vous vous ſervez d'un artiſan mal habile, pareſſeux, menteur. Il vous promet, & vous trompe. Mais enfin ſon travail & ſon induſtrie doit vous procurer un ouvrage, que vous n'avez ni le loiſir, ni l'adreſſe, ni l'envie de faire, & qui vous eſt pourtant d'un uſage indiſpenſable. Vous voilà donc en de mau-

vaises mains, & sans elles vous seriez sans habits, vous marcheriez les pieds nuds, ou la tête découverte. A quoi sert de peſter & de crier ? Sachez vous paſſer d'un tel homme, ou prenez-le pour ce qu'il eſt.

L'artiſan de ſon côté ne ſe louë pas de vous. Vous êtes, dit-il, difficile à contenter. Vous trouvez mal ce que les autres trouvent bien. Vous voulez ſavoir mieux ſa profeſſion que lui-même. Vous comptez ſes momens. Vous lui preſcrivez un tems trop court pour finir ce que vous lui commandez ; vous l'obligez à paſſer les nuits, à prendre des aides, qui prélevent tout le profit qu'il fait avec vous ; vous entendez qu'il faſſe promptement ce qui ne peut ſe faire qu'avec du loiſir. Vous n'êtes pas le ſeul, qu'il ſert ; d'autres le preſſent autant que vous, & peut-être avec plus de raiſon de leur part, & plus de gain de la ſienne. Ce n'eſt quelquefois que caprice ou vanité, qui vous engage à le fatiguer par vos inſtances. Que fera-t'il ? Vous avez beſoin de ſon travail ; il a beſoin de votre argent. Compoſez donc, & convenez de le ſuporter afin qu'il vous ſuporte.

Dans un apartement vous ne voulez

point qu'on faſſe de bruit au-deſſus de vous. N'en faites-vous point au-deſſous ? Vous vous récriez ſur le vacarme des oiſeaux, & vous nourriſſez des chiens, qui ne ceſſent d'aboïer. Celui, qui loge à côté de vous, vous rompt la tête par le fracas de ſon métier, & vous l'empeſtez par les mauvaiſes odeurs du vôtre. Vous prêtez, & on vous prête ; ne criez donc point contre les emprunteurs. Votre voiſin vous prie de l'aider à relever ſon âne, à recharger ſon fardeau, & demain vous vous trouverez dans le même cas. C'eſt un commerce, où vous donnez pour recevoir. Ne vouloir rien faire pour les autres, & diſpoſer de leurs peines, c'eſt acheter ſans païer, être ſervi gratuitement.

Dieu ſeul a ce droit dans le monde. Il n'a beſoin d'aucune de ſes créatures, & toutes ont beſoin de lui. Il eſt lui-même leur récompenſe ; & quand elles paroiſſent travailler pour lui, c'eſt pour elles-mêmes qu'elles travaillent. Il en eſt de même dans un ſens de ce que nous donnons de notre tems & de nos ſoins au reſte des hommes. Nous ne faiſons point gratuitement ce que nous faiſons par quelque néceſſité de devoir ou de beſoin. C'eſt toujours par l'un ou l'au-

tre de ces motifs que nous nous prêtons au service de ceux à qui nous sommes nécessaires.

Si nous n'avions point d'intérêt dans le monde, il semble que nous aurions quelque droit de n'y rien souffrir de personne. Le solitaire, qui ne tire ses ressources que de la rosée du ciel, ou de la graisse de la terre, qui vit de son travail, & qui n'a de commerce qu'avec les bêtes, ne sent point le poids des imperfections humaines. Il se plaindroit avec plus de raison qu'un autre, si quelqu'un venoit renverser sa cabane, cueillir ses fruits, ravager ses légumes, ou troubler son repos durant la nuit. Il ne resteroit que la seule loi de la charité, qui pût lui faire un devoir de souffrir les importuns, ou de secourir les malheureux. Mais cette obligation devient plus étroite, quand on est soi-même exposé tous les jours à demander les secours, qu'on donne. Il ne faut plus considérer les défauts, quand on dépend des personnes.

XXIV. LEÇON.

Les maîtres, qui veulent être les mieux servis, sont communément ceux, qui le méritent le moins. En général leurs plaintes sont déraisonnables, cruelles, injustes, indécentes. La Religion doit leur faire craindre de se voir un jour au-dessous de ceux qu'ils traitent si mal. Les serviteurs trouvent le motif de leur patience dans celui de leur engagement. Quelquefois ils se plaignent, quand on n'exige d'eux que ce qu'ils doivent; & ne se plaignent point, quand on en exige ce qu'ils ne doivent pas. Qu'ils cherchent dans le mérite de la servitude de quoi se consoler de ses désagrémens.

IL est rare que les maîtres ne se plaignent point de ceux, qui les servent. Ils croïent avoir tant de droits sur eux; ils les voudroient si parfaits; ils se rendent si difficiles, qu'ils ne sont jamais contens. A les entendre, personne n'est bien servi dans le monde. On est malheureux en domestiques. On n'en trouve point, qui conviennent. On y est toujours trompé; il faut en changer in-

ceſſamment. Mais qui ſont ceux, qui tiennent ces diſcours ? Ceux qui méritent le moins qu'on les ſerve ; ceux qui ne ſont faits que pour ſervir les autres ; ceux qui ne réfléchiſſent point ſur le beſoin qu'ils ont qu'on les ſerve, & ſur le droit qu'ils penſent avoir de l'exiger ; ceux qui ne peſent point le prix des ſervices qu'ils reçoivent, & les déplaiſirs inſéparables de la ſervitude.

Le préjugé d'une éducation mal entenduë, la fierté que l'abondance inſpire, les acoutume à ſe conſidérer comme les arbitres de la deſtinée de ceux qui ſont à leurs gages ; à penſer qu'ils ne ſont nés que pour leurs uſages ; qu'ils ont un droit naturel à leur travail, à leur induſtrie, à leurs ſueurs, à leurs veilles. A peine quelquefois les traitent-ils comme des hommes. Ils outrent leurs forces, & ne plaignent point leurs peines. Eh ! qui êtes-vous donc, maîtres ſuperbes & cruels ? Qui ſont ceux, qui vous ſervent ? Rapellez pour un moment les choſes à leur origine ; vous comprendrez d'abord que c'étoit la honte de l'humanité que les hommes en fûſſent venus juſqu'à trafiquer de la liberté des hommes, juſqu'à prétendre aquérir ſur eux des droits de vie & de mort. L'eſ-

clavage n'est que le fruit de la violence & de l'injustice, & tout au plus de la misere, dont la cruauté profite. Nous naissons tous libres, & la servitude même volontaire ne détruit point l'égalité que la nature a mise entre nous.

Ce sont donc vos égaux, qui vous servent. Quelle réserve cette premiere pensée ne doit-elle pas vous inspirer à leur égard? Un maître équitable ne peut se faire servir qu'avec la modération d'un homme, qui n'use de ses serviteurs que pour la nécessité; n'exiger d'eux que ce qu'ils peuvent; ne point les traiter avec empire; il doit avoir pour eux une affection sincere, adoucir leur joug, les regarder enfin comme ses freres. Ce sont là ses devoirs. Or quelles vûës plus capables de réprimer ses impatiences?

Vous ne vous contenez pas; vous êtes agité de mille mouvemens de colere, de dépits, de fureurs. Vous criez qu'on manque à certaines attentions en vous servant, vous, qui devriez avoir de la honte d'être obligé de les demander; vous, qui devriez les épargner autant que vous le pouvez, ne point attendre qu'on vienne faire pour vous, ce qu'il vous est aisé de faire vous-même. Si c'est l'impuissance, ou le défaut d'induſ-

trie ; si c'est l'infirmité qui vous rend vos serviteurs nécessaires, quels sentimens vous conviennent mieux que de gémir de votre condition, que de recevoir les offices, qu'on veut bien vous rendre, avec une reconnoissance mêlée de confusion ?

Je me souviens ici d'une personne de condition, que sa molesse rendoit incapable de faire un seul pas sans être soutenuë par un domestique. Au milieu d'un escalier elle s'avise de quereller, & donne un soufflet à celui, qui l'aidoit à descendre. Le domestique la laisse, il s'enfuit ; & comme elle le rapelloit à son secours avec de grands cris : Passez-vous de mon bras, si vous pouvez, lui dit-il, Madame ; pour moi je puis me passer de vos soufflets. Le raisonnement étoit juste, & la réflexion simple.

Il est étrange que l'injustice, ou la vanité de l'homme ne lui laisse pas sentir le contraste bizarre qu'il y a de vouloir se faire servir par de mauvais traitemens. C'est demander l'aumône les armes à la main.

Il est des raisons légitimes de prendre des gens à son service. C'est l'administration des affaires publiques, ou particulieres ; c'est l'exercice d'une profes-

sion qui demande un homme tout entier; c'est une occupation qui veut du loisir & de la tranquillité; des ouvrages, qui ne peuvent être interrompus. On est avec cela chargé d'une famille nombreuse; on ne peut suffire à tout. Il faut aux enfans des maîtres & des gouverneurs pour leur aprendre ce qu'on ne fait pas soi-même, & ce qu'on veut qu'ils sachent. Mais toutes ces raisons engagent à de grands ménagemens pour ceux qu'on emploïe. Les considérer selon leur caractere, selon leurs talens, selon la nature des services qu'on en attend; mesurer ses mécontentemens ou sa satisfaction sur ces différentes attentions.

On se plaint des uns, parce qu'on voudroit qu'ils fissent plus qu'ils ne peuvent ou qu'ils ne doivent. On trouve de la résistance dans les autres, parce qu'on se mêle de les instruire de ce qu'on ne sait pas si bien qu'eux. On demande beaucoup, & on donne peu. Si chacun sondoit ici son cœur; s'il vouloit examiner son humeur, ses goûts, ses procédés; il conviendroit que presque toujours c'est en lui-même qu'il doit chercher la premiere cause de ce qui fait le sujet de ses plaintes.

Tout occupé de vos soins, plein de

vos peines & des fatigues que vous raportez de votre travail, vous vous imaginez que des domestiques font tout à leur aise, que tout leur réussit, qu'ils trouvent sous leur main tout ce qu'ils cherchent. Vous mesurez leur tems ; vous comptez des heures, qu'on leur a fait perdre par des courses inutiles ; vous les rendez responsables de tous les événemens. Vous vous récriez sur ce que les choses sont mal faites, sur ce qu'elles vous manquent, sur ce que vos ordres ont été mal exécutés, sur ce que le succès ne répond pas à vos intentions ; & vous supposez sans délibérer que ceux, que vous aviez chargés de ces soins, sont coupables. Car c'est toujours là le principe de l'amour-propre. Les accidens les plus imprévus, les contre-tems les plus inévitables, les maux même, dont la nature n'est pas exemte, ne sont point des excuses auprès de lui.

Dans la confusion de vos préjugés un homme que vous croïez païer de toutes ses peines, doit être invulnérable, ne jamais sentir ses fatigues, ne succomber jamais à l'excès du travail, ne jamais éprouver les injures de l'air & des saisons. Vous prétendez qu'il puisse encore travailler & marcher dans un abattement

où vous vous croiriez vous-même assez mal pour apeller les médecins, & pour vous faire traiter selon toutes les régles de l'art. Que ne sentez-vous pour ceux qui vous servent, comme pour vous, que vous êtes homme, & que l'homme n'est pas de fer & de bronze?

C'est l'endroit criant de la dureté de certains maîtres pour des serviteurs fidéles, où la compassion devroit les engager à tout faire même pour des inconnus. Un domestique s'affectionne pour vous; il craint de vous déplaire, en vous découvrant ce qu'il souffre; il s'épuise pour vous, & vous l'abandonnez vous-même au besoin. Combien cette seule inhumanité devroit-elle vous rendre de plaintes suspectes? Je l'ai dit: Vous êtes homme, & vous oubliez que c'est un homme, qui vous sert, un homme sujet aux mêmes infirmités que vous, un homme forcé par la nature à manger, à boire, à dormir, à respirer quelquefois; & tous ces besoins pourtant deviennent souvent des sujets de reproches. On voudroit être servi par des anges ou par des génies, qui n'eûssent besoin ni de nourriture, ni de repos. C'est sur ce pied-là qu'on traite avec ceux, dont on se croit maître de disposer souverainement au

prix de quelques gages modiques ; encore trouve-t'on mauvais qu'ils ne les prodiguent pas pour faire honneur à ceux, qui les païent. On veut qu'ils s'entretiennent proprement, qu'ils dépensent plus qu'ils ne gagnent ; c'eſt-à-dire, qu'ils uſent gratuitement leur jeuneſſe, & qu'ils ſe préparent à mourir de faim, quand ils ſeront vieux.

Une autre injuſtice : C'eſt de ne point diſtinguer ceux, qui méritent quelques diſtinctions, & par leurs qualités, & par le poſte qu'ils occupent. On veut que des enfans reſpectent ceux, qui les inſtruiſent, qui veillent à les former ; & d'ailleurs, on les traite avec un empire & des fiertés qui n'inſpirent pour eux, que du mépris. On affecte de rendre leur condition dure, comme ſi par elle-même, elle n'étoit pas aſſez déſagréable. On ne compte pour rien, qu'ils déchargent les parens d'un fardeau, qui leur eſt propre ; qu'ils ſoient faits pour aſſurer l'eſpérance des familles, & pour aprendre à ceux, qu'ils élévent, à ſoutenir leur rang par des ſentimens dignes de leur naiſſance, & des emplois, qu'ils rempliront un jour dans l'Etat. On ne les conſidere enfin que du côté qu'ils paroiſſent être à charge. Ona regret à la

dépense la plus nécessaire & la plus utile qu'on puisse faire. On s'imagine que des gens de mérite doivent se féliciter de trouver du pain dans une maison étrangere : qu'ils s'y doivent oublier si parfaitement, qu'ils ne s'aperçoivent point combien ils sont déplacés ; combien leur fortune est indifférente de ce qu'elle devroit être ; combien il est dur de dépendre des caprices de gens, qu'on auroit droit de mépriser par toutes sortes d'endroits, & quelquefois par des endroits, qui justifieroient ce mépris aux lieux du monde même ; combien il est révoltant d'entendre des gens de cette espece, raisonner, ordonner, décider sur ce qu'ils ne savent pas, prescrire des régles sans jugement & contraires au succès des principes les plus sensés. L'ordre est renversé : ceux qui commandent n'étoient faits que pour obéir ; & ils ne se croient jamais assez respectés par ceux, qui devroient être l'objet de leur respect.

A considérer les choses de près, tout est vain dans les titres, qu'on prétend avoir de se faire servir. Vous êtes né d'un sang illustre ; il vous reste des biens aquis par les vertus, & peut-être par les violences de vos ancêtres. Vous vous

êtes enrichi par un commerce sordide ; vous avez été poussé par un vent favorable, & la fortune est venue comme au-devant de vous pour vous accabler de ces sortes d'avantages, qui n'ajoutent pas un pouce de plus à votre taille, & qui ne produisent en vous que quelques dégrés de fierté de plus. Avec ces secours, faites-vous une maison nombreuse ; ayez le plaisir de dominer & de crier bien haut dans votre domestique, de quereller, de vous impatienter, quoique tout soit dans l'ordre. C'est un air de se montrer difficile à servir ; & c'est l'air que les nouveaux maîtres sur-tout aiment à se donner. Ils veulent être mécontens. *Où sont mes gens ? Que font-ils ? Ne serai-je jamais obéi comme il faut ? Ne rencontrerai-je jamais personne, qui sache faire à manger, qui sache m'habiller ?* Ainsi parlent ces maîtres plus que petits-maîtres. Jamais ceux, qui sont auprès d'eux, ne sont nommés par leurs noms. Ce sont des termes de mépris & des injures, qui leur viennent à la bouche. Ils rebutent, ils frapent ; ils chassent de leur présence des serviteurs, qui n'ont rien oublié pour les satisfaire, & qui vont au-devant de leurs desirs. Eh ! ne souffre-t'on pas déja trop pour contenter votre

molesse,

molesse, votre sensualité, vos délicatesses, votre luxe, sans être obligé d'essuyer vos caprices & vos mauvaises humeurs.

Mais quel moyen de se contenir? Vous avez affaire à des valets insolens, qui vous repliquent, qui vous résistent, qui se révoltent contre vos ordres, qui murmurent, & qui ne font rien que de mauvaise grace. Vous figurez vous donc qu'ils ne sentent point la dureté de votre commandement, & les hauteurs dédaigneuses avec lesquelles vous les traitez? Voulez-vous encore qu'ils oublient qu'ils sont du moins hommes comme vous, qu'ils se réduisent au rang des bêtes de charge? Encore à ce prix-là trouveroient-ils des ménagemens dans des maîtres raisonnables. L'homme de bien, dit le Sage, épargne la vie de ses bêtes. Il n'y a que les entrailles des méchans, qui soient cruelles. *Prov. 12. 10.*

Essaïez ce qu'il vous en coûteroit pour penser de vous-même comme vous pensez de ceux, qui vous servent. Réfléchissez combien vous êtes choqué de la domination de ceux, qui sont au-dessus de vous, & ne trouvez pas étrange de rencontrer vos propres sentimens dans des serviteurs, qui valent peut-être

mieux que vous. S'ils ont leurs défauts, n'avez-vous pas les vôtres? N'avez-vous pas ceux-même que vous leur reprochez, avec cette différence, que vous regardez en vous-même comme des vertus, ou des priviléges, ce que vous considérez en eux comme des vices intolérables? La paresse, l'intempérance, la passion du jeu, l'amour des femmes, la malignité, les médisances. Ils ne sont souvent que ce que vous leur avez apris à devenir. C'est votre exemple, qui les corrompt, ou qui les autorise dans le mal.

Chez les anciens Romains, il y avoit un mois où les esclaves avoient la liberté de tout dire à leurs maîtres. Quelles scènes, si cet usage étoit établi parmi nous? Quels portraits les domestiques feroient de ceux, qu'ils servent, de leurs personnes, de leurs mœurs? Ils leur aprendroient qu'ils sont souvent plus vils & plus esclaves qu'eux; qu'ils ont l'ame plus basse; qu'ils sont sujets à plus de travers & de petitesses; que c'est le nom seul, qui met entr'eux quelque différence.

Les maîtres & les maîtresses se plaignent qu'on les méprise, qu'on parle mal d'eux, & qu'ils n'ont pas de plus

dangereux ennemis que ceux, qui ſont dans leur maiſon. Par où, peut-on leur dire, vos domeſtiques vous eſtimeroient-ils ? Vous ne leur cachez aucune de vos foibleſſes ; vous les leur découvrez avec autant d'aſſurance & de facilité, que s'ils devoient les reſpecter beaucoup. Ils vons voïent dans des momens & dans des états, où vous devriez rougir de vous-même. Vous êtes avec eux ſans pudeur, ſans réſerves, ſans retenue dans vos actions & dans vos paroles. Ils liſent juſques dans le fond de votre ame. Ils ſont de tous vos ſecrets ; vous leur confiez vos intrigues ; vous les employez dans des manœuvres, dont ils pénétrent le myſtere ; vous parlez devant eux de vos inclinations, de vos plaiſirs, de vos débauches. Vous vous montrez enfin tels que vous êtes, c'eſt-à-dire, ſouvent très-mépriſables ; & vous vous plaignez d'être mépriſés ! Oui, vous l'êtes, ou vous méritez de l'être.

Quelles autres penſées auroit-on de vous, quand vous prenez ſi peu de ſoin de ménager les jugemens d'un domeſtique, qui vous environne & qui vous obſerve même ſans le vouloir ? Tandis donc que vous vous oubliez, & que vous regardez de ſi haut ceux, que vous

voïez au-dessous de vous par le sort des conditions, ils songent peut-être qu'ils seroient bien fâchés de ne pas valoir mieux que vous, & de se permettre ce que vous faites. Pour moi, je ne sais rien, qui soit plus capable de vous fermer la bouche, & de vous rendre infiniment réservés sur les reproches & sur les plaintes.

Je vais plus loin. Si nous consultons les idées de la Religion, les maîtres doivent souvent du respect à ceux, qui les servent. Il est vrai qu'au-dehors la Religion ne confond point les conditions; mais pour le dedans, elle ne fait aucune distinction des personnes. Ce n'est que par les mœurs & par le cœur qu'elle juge les hommes. Elle ne connoît point de vraie liberté, que de n'être point esclave du vice; point de vraie supériorité que celle, qui vient de la vertu. Dans ces vûes, que de nouvelles raisons de ménager ceux, dont vous vous plaignez avec si peu de ménagemens? Vous avez avec eux un maître commun, qui traitera chacun selon le bien qu'il aura fait, & non selon le nom qu'il aura porté.

Je voudrois que vous vous représentassiez quelquefois ce moment, qui nous rendra tous égaux, qui changera les

rangs, qui mettra sans contredit beaucoup de serviteurs au-dessus des maîtres, & qui fera repentir ces derniers des mauvais traitemens qu'ils auront faits à des hommes, qui leur étoient infiniment préférables. A cette pensée, que de reproches les maîtres les moins impatiens auroient à se faire, s'ils vouloient se rendre justice, & se prendre pour leur exacte valeur! S'il leur venoit dans l'esprit de considérer d'où ceux, qui sont sous eux, sont tombés dans la servitude, par quelle route ils sont eux-mêmes parvenus à leur commander, peser leurs droits au poids de l'équité, confronter enfin leurs titres, soit avec les loix de la nature, soit avec les maximes de la Religion, ne se diroient-ils pas alors, que bien loin d'être dispensés du travail, & d'exiger durement celui des autres, ils devroient leurs épargner du moins une partie des peines inutiles qu'ils leur causent? Ils comprendroient que rien ne leur convient moins que de maltraiter le domestique, qui travaille fidélement, ni le mercénaire, qui les sert avec affection, qu'ils doivent chérir un serviteur sensé comme leur propre ame, lui donner dans l'occasion des preuves de leur gratitude, ne point

l'abandonner au besoin. Rien ne leur siéroit mieux que de rougir quelquefois d'avoir moins de vertu, que des gens à leurs gages. Rien ne seroit plus juste que de les dédommager de leurs services par de bonnes manieres. Rien de plus sage que de s'intéresser à tous leurs maux, que de prévenir par la charité l'égalité que la mort doit mettre entre eux au dernier jour, ou de révérer en secret la supériorité de leur mérite.

Heureux les serviteurs, qui réduiroient leurs maîtres à ne pouvoir leur refuser cet hommage ! On a besoin de beaucoup de vertu, quand on a beaucoup à souffrir ; & la patience est infiniment plus nécessaire à ceux, qui servent, qu'à ceux, qui sont servis. Nous naissons tous libres ; & la dépendance n'est point de notre goût. Ce n'est donc point par choix que nous nous assujettissons à des maîtres. La nécessité, qui nous y contraint, est toujours dure ; & la Sagesse veut que nous cherchions à l'adoucir par tout ce que cette condition peut avoir de raisons de se suporter.

On en trouve une très-pressante dans l'engagement, qui rend cette nécessité volontaire. Les peines, qui sont des suites de nos obligations, devroient cesser

de nous paroître des peines. Mais notre éloignement pour la contrainte, nous fait aisément perdre de vûë les devoirs, dont elle est comme le premier principe. On s'engage à servir par l'espoir de la récompense à venir, ou par l'impossibilité présente de subsister autrement. Ce sont les promesses, qu'on fait aux voleurs pour obtenir la vie. Ce sont les vœux, qu'on fait durant la tempête. Le calme revient; le danger passe. On joüit des avantages, qu'on s'étoit proposés dans la servitude; & bien-tôt on oublie les conditions ausquelles on en joüit. L'amour de la liberté revient contre les conventions de la sacrifier. On n'obéit qu'à regret. On hait ses maîtres. On s'aplique trop à la comparaison de ce qu'ils sont, & de ce qu'on est; & c'est la source des grandes impatiences.

Le moïen de les prévenir pour ceux, à qui le joug devient trop pesant, c'est de s'aproprier la maxime générale que les différens devoirs, que nous avons à rendre aux hommes, ne dépendent point de leurs qualités personnelles, ni des nôtres. Qu'ils soient bons ou mauvais, doux ou fâcheux, nos obligations sont toujours les mêmes. C'est leur état & le nôtre, qui doit en décider. Nous de-

vons aux uns des respects, aux autres des services, de l'amour & de la déférence à tous. Rien ne peut nous dispenser de les leur rendre selon les relations de dépendance que nous avons avec eux. Il est donc de la sagesse & de notre repos de nous accoutumer à ne considérer nos maîtres que selon le rang, qu'ils tiennent à notre égard en conséquence de nos engagemens.

C'est une imprudence de notre amour-propre, de se trop apliquer à leurs défauts. Par-là, nous aggravons nous-même notre joug. Nos devoirs nous deviennent plus pénibles, parce que nous en changeons les motifs. Comment, dit-on, servir des maîtres impérieux & durs? Comment respecter des hommes, qui s'avilissent & qui se dégradent par les vices les plus honteux? Il est vrai qu'il seroit bien plus doux de ne devoir d'attentions & d'obéissance qu'à la vertu. Notre fidélité à de si justes obligations, en seroit bien plus sincere & plus empressée. Mais il faut se faire aux hommes tels qu'ils sont. Il ne dépend de nous, ni de leur refuser ce que nous leur devons, ni de les changer en mieux. Le seul moïen d'y contribuer, c'est de nous montrer à leur égard tels que nous devons

vons être. Avoir des attentions pour des gens qui nous mépriſent, ſervir avec affection des ingrats, rendre des reſpects à des indignes, c'eſt leur donner des exemples capables de les faire rougir d'eux-mêmes, & de les toucher. Un bon ſerviteur peut eſpérer d'avoir un jour un bon maître. Soïons ſans défauts, & nous en trouverons moins dans ceux à qui nous ſommes. Mais ſouvenons-nous que quelques choquans & quelques intolérables que leurs défauts nous puiſſent paroître, notre dépendance n'en devient pas moins étroite.

Celui, que vous avez le malheur de ſervir, eſt un capricieux, un brutal, un emporté; mais c'eſt votre maître, celui-là même, à qui vous avez engagé votre tems & votre liberté. Exagérez tant qu'il vous plaira tout ce qu'il a de haïſſable, de choquant, de dégoûtant, ſes travers, ſes infirmités, ſes maux, & ſa bizarerie dans la maniere de ſe traiter; il ne s'agit plus de conſulter vos répugnances, ou vos goûts, quand la conſcience vous fait un devoir de les ſurmonter.

Une maîtreſſe eſt avare, difficile, querelleuſe, pleine de petiteſſes & de délicateſſes affectées. Elle a pris tout le ri-

dicule du monde, & semble n'avoir point d'autre ambition que de s'en donner chaque jour quelqu'un, qui lui soit propre. Vous n'y tenez plus, & vous êtes tentée d'éclater contre elle en mille occasions. Aïez soin de vous dire souvent, que ce n'est point par estime que vous la servez. Que la raison soit votre guide & vous soutienne. C'est à vous de vous en faire, d'autant plus que votre maîtresse en a moins.

Que sert aussi de vous rapeller si souvent que vos maîtres sont des gens de rien; qu'ils sont sortis de la lie du peuple; qu'il leur sied mal d'être si fiers; qu'ils en ont eux-mêmes servi d'autres; & qu'ils devroient s'en souvenir pour n'être pas si difficiles & si mépriſans; que vous êtes de meilleure famille qu'eux; que vous ne seriez pas réduits à servir sans les disgraces, qui vous sont arrivées? Vous saviez tout cela, sans doute, quand vous en avez pris la résolution. Vous n'étiez pas nés pour servir, & vous servez pourtant. Vos parens étoient riches, & vous ne l'êtes pas. Vous mangez le pain de ceux chez qui vous êtes entrés; c'est à vous d'exécuter leurs ordres & de faire votre ouvrage. Il est pénible, je le conçois. Il n'est point de servitude sans peine, & vous avez dû le prévoir.

peut-être en étiez-vous moins effraiés dans les commencemens. Trop heureux d'avoir des habits & de vivre, vous oubliez à quel prix vous joüissez de ces avantages. Vous ne songiez qu'aux peines de l'indigence, d'où vous sortiez, & vous trouviez que c'étoit un gain de les avoir changées pour de moindres. Mais l'abondance vous a rendu lâche, & trop peu de travail vous le fait haïr.

C'est le malheur, ou le désordre commun de ceux, qui sortent de la misere pour se loüer aux riches. Moins ils ont de fatigues, moins ils voudroient en avoir. Ils se font à la vie molle & désœuvrée de leurs maîtres. Ils passent une partie du jour à ne rien faire, & s'imaginent qu'on demande trop d'eux, quand on ne les païe pas pour demeurer inutiles. Que font chez les grands tant de domestiques, qui n'y sont que pour le nombre ? Ils rempliſſent souvent assez mal ce qu'ils appellent leur service. Du reste, ils ne voudroient pas avoir fait un pas plus qu'ils ne s'imaginent devoir. Ils disputent entr'eux sur le droit de ne rien faire ; & c'est toujours à qui fera le moins. Ils se plaignent tous ; & s'ils étoient raisonnables, ce seroit d'avoir trop peu d'occupation.

Ceux, qui conteſtent ſur la nature des œuvres qu'on leur commande, n'ont pas moins de tort. On ne les a pas pris pour ceci ; ils ne ſont pas faits pour cela. Qu'eſt-ce que ce raiſonnement ? Rapellons tout au cœur des maîtres & des valets. Les uns voudroient des gens, qui ne mangeaſſent point, qui ne bûſſent point, qui ne dormiſſent point ; & les autres voudroient n'avoir été loués que pour manger, boire & dormir. Encore trouveroient-ils malgré ces conditions de quoi ſe plaindre de leur deſtinée. Qu'importe ce qu'on vous commande, pourvû que vous le puiſſiez & qu'il vous ſoit permis ? Qu'on n'exige pas de vous l'impoſſible ; qu'on ne vous engage à rien d'illégitime, c'eſt aſſez. Vous n'avez droit de refuſer que quand ce qu'on veut de vous, eſt au-deſſus de vos forces, ou contre votre devoir.

Mais comptez avec vous-même : vous trouverez que vous vous plaignez toujours trop ſur le premier de ces ſujets, & trop peu ſur le ſecond. La pareſſe & la lâcheté vous dit à tous propos, qu'on vous ſurcharge de travail ; mais l'intérêt, la crainte ou la complaiſance font taire votre conſcience ſur ce qui la bleſſe. Vous êtes peut-être prêt à tout, pourvû

que la récompense précéde ou suive les services. Vous craignez de perdre votre condition ; vous ne voulez pas vous exposer au ressentiment d'une confidence mal reçûë ; vous êtes bien aise de vous rendre nécessaire & de vendre cher votre discrétion. Scrupuleux sur les conditions de votre engagement, quand il s'agit du travail, vous cessez de l'être, quand il s'agit du gain ; vous vous persuadez aisément que vous devez tout accorder, quand il y a du profit à le faire, & du danger à le refuser. Si vos maîtres font mal, dites-vous, c'est tant pis pour eux ; c'est tant pis pour vous aussi, quand vous les aidez. Il n'est ni promesses, ni menaces, ni mauvais traitemens, qui doivent vous obliger à vous rendre nécessaire à ceux, qui font ce qu'il ne vous est pas permis de faire vous-même.

A cela près, consolez-vous des peines de votre état. Il n'est pas sans consolations, parce qu'il peut n'être pas sans mérite. Il ne s'agit que de vous animer à le soutenir par des motifs au-dessus des vûës humaines. Qu'une sotte vanité ne vous persuade point que vous êtes dégradé par une servitude, qui ne vous rabaisse que dans les fausses idées de l'orgueil du siecle. Représentez-vous qu'il

n'est proprement dans le monde qu'un seul maître, que nous servons tous. Cette condition met entre tous les hommes, un dégré d'égalité, que rien ne peut détruire. Considérez-vous dans cet ordre de la Providence, qui dispose sagement de toutes ses créatures, & qui place chacun selon des desseins, qui n'ont rien que d'avantageux pour ceux, qui savent s'y conformer. De quelque travail que nous soïions chargés, c'est toujours son œuvre que nous faisons. A quelques maîtres que nous soïions engagés, c'est toujours au maître souverain que nous devons compte de notre tems; c'est à lui que nous devons songer en leur obéissant. Leurs vices ne doivent point nous empêcher de leur être soumis, tandis que ce n'est point pour servir à leurs vices-même; si nous les servons avec affection, ce ne sont point eux qui nous païent; c'est de Dieu seul que nous devons attendre notre véritable récompense. Le dégré de félicité qu'il nous réserve, ne sera point mesuré sur le rang que nous aurons tenu dans le monde; mais sur l'exactitude avec laquelle nous en aurons rempli les devoirs.

Le poste que nous occupons, ne nous rend ni plus ni moins grands à ses ïeux.

Les conditions de la vie ſont inégales : les fonctions en ſont plus ou moins relevées aux ïeux des hommes, & ſelon l'ordre préſent de la ſociété. Mais toute cette inégalité diſparoît devant celui, qui voit les cœurs & qui ne nous diſtingue que par le plus ou le moins de fidélité. Par-là, vous voïez qu'au fond toutes les conditions deviennent indifférentes. S'il y a quelque préférence à donner, c'eſt à celles où les tentations ſont moins dangereuſes. Dans ces penſées, au lieu de vous amuſer à vous plaindre des défauts de vos maîtres ; plaignez-les eux-mêmes d'une condition, qui fait naître ces défauts, qui les autoriſe, & qui met ainſi plus d'obſtacles à leur ſalut. Si vous êtes moins heureux qu'eux en cette vie, vous riſquez moins d'être malheureux dans l'éternité.

XXV. LEÇON.

Dans ceux qui sont chargés d'instruire ; les impatiences viennent de la haine de leurs devoirs, de l'oubli de leur premiere ignorance, du défaut de manieres, & quelquefois de l'incapacité. Ceux qu'on instruit sont impatiens par légéreté, par indocilité, par ingratitude, par défaut d'expérience. Qu'ils suportent leurs peines présentes par la vûë des utilités à venir.

LES autres animaux paroissent avoir sur nous de grands avantages pour la vie présente. Ils naissent avec un langage commun, qui s'entend de tous ceux de leur espece, & qui forme une société naturelle entr'eux. Ils ont une industrie qui leur aprend sans leçons la matiere de leurs travaux & la maniere de les faire. Les oiseaux savent bâtir leurs nids, & les renards leurs tannieres. Ils connoissent les alimens, qui leur conviennent ; ils sentent ce qui ne leur convient pas, & trouvent des remédes dans leurs maux. Ils présagent les tems, & se garantissent de l'injure des saisons.

L'homme ignore en naissant toutes ces

choſes ; il ne les aprend que par les leçons & par l'exercice. Il eſt même une infinité de connoiſſances néceſſaires, que la plus longue expérience ne peut lui procurer. Il faut l'inſtruire de la langue, qu'il doit entendre & parler ; il faut qu'il apprenne celle des peuples voiſins, & ſouvent des plus éloignés ; qu'il ſache celles-même qui ne ſe parlent plus, & qu'il s'entretienne avec les morts ; qu'il profite de leurs inventions & de leurs expériences ; qu'il ſe rempliſſe des principes des ſciences ; qu'il s'exerce au travail, & qu'il ſe forme par l'habitude à toute l'induſtrie, que les arts demandent. Il faut enfin qu'il ſe rende utile à lui-même, & néceſſaire à la ſociété dans laquelle il doit vivre.

Ces beſoins partagent encore les hommes en deux claſſes. Les uns inſtruiſent ; les autres ſont inſtruits ; & tous ont beſoin de patience pour remplir ces engagemens, qui ne ſont pas ſans leurs peines. Mais la patience ne nous manque jamais, que parce que nous nous manquons à nous-mêmes par l'oubli des motifs, qui doivent nous animer dans l'exercice de nos devoirs ; un éloignement de toute ſorte de contrainte, fait diſparoître à nos yeux les raiſons des violences, que nous

avons à nous faire. Nous ne considérons dans nos peines, que nos peines mêmes. Nous voudrions toujours les séparer de l'utilité, qui nous en revient. Et la grande différence qu'on peut mettre entre ceux, qui instruisent, & ceux, qui sont instruits; c'est que les premiers s'impatientent de l'instruction, parce qu'ils regardent trop à ce qui peut leur être utile; & les derniers, parce qu'ils n'y regardent pas assez.

L'intérêt fait tomber les maîtres dans les défauts des ouvriers paresseux: ils aiment le prix du travail; mais ils en haïssent la fatigue, & regardent leurs éléves comme leur tourment. Ils regrétent les momens & les attentions qu'ils sont obligés de leur donner; & l'impatience qu'ils ont de les voir avancer, leur persuade qu'ils n'avancent point. Ils les trouvent sans esprit, sans talens, sans adresse. Ils se préviennent contr'eux; & cette prévention devient le surcroît de leurs maux. Il ne leur manqueroit souvent, pour être patiens, que d'être équitables, que de faire avec affection ce qu'ils font par nécessité, que de se souvenir qu'au moins, ils le font par un devoir de justice.

Ce sera toujours un sujet d'étonnement & de honte de nous voir si peu touchés de ce motif. Un homme qui fait

son aprentissage, trouve que son maître le néglige, qu'il lui dérobe son argent, qu'il lui laisse trop long-tems ignorer les secrets de son art. Est-il devenu maître à son tour? il est infiniment pire pour les autres qu'on n'avoit été pour lui. Le sort d'aprendre lui paroît alors bien plus doux que celui d'enseigner. Il ne voit rien de plus insuportable, que d'être obligé de répéter cent fois les mêmes leçons sur les choses les plus faciles. Il oublie ce qu'il lui en a coûté, pour faire ou pour aprendre ce qu'il voudroit qu'on fit dans un moment. Il trouve tout aisé dans les questions qu'il fait. Il ne comprend pas comment on peut avoir la tête si dure, comment on peut avoir si peu d'adresse.

Il est rare que nous nous souvenions de toute notre premiere ineptitude. La vanité en efface de notre esprit les images humiliantes. Ecoutez certaines gens vous vanter leur facilité, la comparer avec la pesanteur des autres. A les en croire, ils auroient tout sû dès le ventre de leurs meres. Il en est des progrès de l'ame, comme des accroissemens du corps. On ne les sent point. On se trouve grand sans savoir comment on l'est devenu. L'homme fait, ne pense plus

comme l'enfant, & ne peut plus le redevenir pour se comparer avec ceux, qui sont dans ce premier âge. Le plus sûr, est de juger de ce qu'on étoit par ce qu'ils sont.

Que serions-nous devenus alors, si personne n'avoit voulu rien souffrir de nous & pour nous ? Ne nous dissimulons donc point, que nous ne devons ce que nous avons de connoissances & d'habileté, qu'à des veilles, qu'à des sollicitudes infinies, que l'envie de nous former a fait soutenir à nos parens, à nos précepteurs, à nos maîtres. Attendons avec la même patience le fruit de nos soins, & ne croïons point l'avancer par nos emportemens.

Les corrections sont quelquefois nécessaires. Il faut punir la négligence & l'indocilité par des châtimens convenables. Mais la mauvaise humeur, les injures, les tons aigres, les brutalités nuisent beaucoup plus qu'elles ne servent. Un maître impatient se prépare par ses manieres de nouveaux sujets d'impatience. Les esprits doux se rebutent, les caracteres timides se déconcertent. Ils ne conçoivent plus ce qu'on leur dit, ou font mal par la crainte même de mal faire.

Il faut étudier la portée de ceux qu'on éléve ; vouloir la forcer, c'eſt obliger un petit homme à faire de grands pas. Chacun de nous a ſa meſure d'eſprit & de talens. Tous ne ſont pas propres à tout : & cette attention regarde particuliérement les parens, qui ſont plus maîtres que les étrangers de la deſtinée de leurs enfans. Ils s'obſtinent quelquefois à donner en eux, des loix à la nature ; ils les maltraitent & les font maltraiter pour avoir mal fait, quand ils ſont incapables de mieux faire. Ils prétendent faire un docteur de celui qui n'a d'etoſe que pour faire un artiſan des plus médiocres. Le mal eſt plus grand encore de les gêner dans leurs inclinations. Rien ne rallentit plus les progrès, que le défaut de penchant pour ce qu'on fait. L'amour eſt le maître des ſciences, & le guide de l'induſtrie.

Une autre ſource d'impatience pour les maîtres, c'eſt l'impatience même qui leur fait précipiter les leçons ſur ce qui ne doit s'aprendre qu'à loiſir. Les arts demandent de l'exercice pour former les habitudes. L'arbre qu'on veut courber, ne prend pas ſon pli dans un jour. Ce qui dépend de la mémoire, a beſoin de ſe répéter ſouvent, pour s'im-

primer fortement dans l'ame. La bonne méthode veut d'ailleurs qu'on aille des choſes les plus aiſées aux plus difficiles, des principes ſimples aux conſéquences, de ce qui eſt clair à ce qui l'eſt moins. Il y a de l'ordre & des dégrés dans tout ce qui s'aprend. Les enfans commencent par les ſyllables, avant de prononcer les mots.

Il arrive donc que les maîtres ſe plaignent que leurs diſciples aprenent mal, parce qu'ils les enſeignent mal. Chacun ſe croit habile dans ſon art; & rien n'eſt plus rare dans les plus habiles même, que le talent de l'enſeignement. Il faut renoncer à ce métier, quand on ne ſait pas le bien faire; ou ſe perſuader du moins, qu'on n'auroit pas de ſi fréquens ſujets d'impatience, ſi on n'avoit pas tant d'incapacité. La vanité nous cauſe par-tout bien des peines. Un eſprit modeſte eſt doux, patient, modéré, toujours prêt à redire ce qu'il a déja dit. Il ſe défie de ſa ſuffiſance, & s'attribuë les fautes de ceux qu'il inſtruit. Nous en faiſons toujours beaucoup en quoi que ce ſoit, que nous ſoïons emploïés. Nous ne riſquons rien à penſer, qu'il manque ordinairement quelque choſe à nos ſoins, à nos manieres: & ſi nous voulons bien

nous en souvenir, rien peut-être ne nous a parû plus imparfait que nos premiers maîtres.

Je ne voudrois pas garantir qu'il n'y eût dans ces jugemens prématurés, beaucoup d'injustice. Les enfans en font bien d'autres, à ceux qui sont chargés de les instruire. La premiere & la plus ordinaire, est de les regarder comme des importuns, qui viennent troubler leurs plaisirs & leur dérober un loisir, qu'ils croïent bien mieux emploïé à se divertir. Ce n'est que tard, que nous commençons à concevoir ce qui nous est utile. On hait ceux qui en donnent des avis, & qui en font des leçons. On se figure en eux, un tout autre intérêt que celui qui les anime. On va jusqu'à se persuader que c'est un intérêt de mauvaise humeur & de malignité, & qu'ils font leurs plaisirs des chagrins qu'ils causent. L'indocilité est toujours ingrate, parce qu'elle ne connoît point le prix de l'instruction qu'on lui donne. Les leçons sont toujours trop longues, l'ouvrage trop difficile; on ne peut goûter des élémens, dont on ne voit pas les suites & l'usage. Tout paroît désagréable dans les commencemens de chaque science & de chaque art, & tout

l'eſt en effet. Les peines & les larmes ſont le partage de ceux, qui ſement; la joie n'eſt que pour le tems de la récolte : Mais ceux qui ne ſement rien, ne recueillent rien.

On a beſoin de réflexion, pour goûter les maîtres. Plus ils ſont aſſidus, affectionnés, empreſſés, plus on leur en ſait mauvais gré, quand on ne ſonge qu'au préſent. Il faudroit ſe tranſporter dans l'avenir, & chercher ſa conſolation dans ſa prévoïance. Demander de la prévoïance aux jeunes-gens ! En ſont-ils capables ? N'eſt-ce pas leur grand défaut, d'agir ſans vûë & ſans réflexion ? Mais qu'ils profitent, s'il ſe peut, des fautes des autres. Il eſt preſque général à ceux, qui n'ont rien apris, de regréter leur jeuneſſe, de condamner leur imprudence, & la perte d'un tems, qui ne ſe répare point.

C'eſt le malheur des hommes dans le peu d'étenduë de leurs lumieres naturelles, que l'expérience leur manque, & qu'elle ne leur donne que des regrets ſuperflus, quand ils l'ont aquiſe. Ils feroient tous mieux qu'ils n'ont fait, s'ils étoient à recommencer. Mais il n'y a qu'un tems dans la vie pour aprendre, & ce tems eſt celui des premieres années;

nées ; heureux ceux qui savent le comprendre !

L'attention de ceux qui les conduisent devroit être de les acoutumer, sur tout, à réfléchir de bonne heure. Les réflexions les plus importantes qu'ils puissent leur inspirer, c'est de les convaincre que leur utilité propre est tout ce qu'on se propose dans les instructions, qu'on veut leur donner ; de leur faire observer le malheur de ceux, qui n'ont rien apris, le mépris dans lequel ils tombent ; comment ils sont à charge à eux-mêmes, & plus encore à la société ; que presque toutes les traverses de leur vie viennent de leurs premieres négligences ; de ce qu'ils n'ont pas été placés comme ils le devoient être parce qu'ils n'ont pas sû ce qu'ils devoient savoir ; de ce qu'ils sont réduits à des emplois incertains, à des servitudes qui ne durent qu'autant qu'ils sont capables des services qu'on en attend ; que l'indigence & la mendicité sont le partage des paresseux ; qu'il faut aprendre & tout aprendre, quand on en a les occasions, parce qu'il ne nuit jamais de savoir, & qu'on n'aprend pas inutilement les choses même, dont il semble qu'on ne doit faire aucun usage.

Il n'eſt point d'art ſi bas & ſi vil qu'il paroiſſe, qui n'aprenne à raiſonner dans ſon genre, & qui ne puiſſe contribuer à donner de la juſteſſe d'eſprit. Les artiſans en ont plus que les ſimples manœuvres. Il eſt de certaines ſciences, qui paroiſſent ſtériles à l'égard de l'eſprit, comme celle de la danſe & des exercices à l'égard du corps. On ne danſe pas toujours; on ne fait pas toujours des armes; on ne monte pas toujours à cheval. Il y a des gens, qui ne font jamais d'autres uſages de ces connoiſſances, que celui de leur aprentiſſage; mais ils en ſont mieux faits, plus robuſtes; ils marchent mieux; ils ſe préſentent mieux; ils en ont même l'eſprit plus formé. Une connoiſſance acquiſe, l'ouvre pour une autre.

Ce ſont ces conſidérations, qui doivent engager ceux qui ont des maîtres, je ne dis pas à les ſuporter, mais à les aimer, à leur marquer de la reconnoiſſance. Un maître dur, querelleux, brutal, eſt un marteau qui taille la pierre, mais qui la rend plus polie; un preſſoir qui écrâſe le raiſin, mais pour en faire couler une agréable liqueur. On vous preſſe, on vous aiguillonne, mais pour vous faire avancer.

D'ailleurs on a souvent un autre tort de se plaindre de ses maîtres. Ils ne sont que ce que les éleves les ont faits. Ce sont eux, qui les forcent à changer de caractere, à substituer les rigueurs à leur douceur naturelle. Ils n'ont point d'intérêt d'être mauvais, & c'est à regret qu'ils le sont. S'ils ont des défauts de tempéramment, pardonnez-les à l'infirmité de la nature. Oubliez ce qu'ils sont, pour ne songer qu'à profiter de ce qu'ils savent. Laissez les épines, & cueillez les roses. Pourquoi tant d'impatience d'être délivré d'un mal nécessaire & qui ne doit pas durer toujours? La seule crainte, dont ceux, qui ont besoin d'être instruits, devroient être frapés, ce seroit de se voir trop tôt privés des moïens d'aprendre.

XXVI. LEÇON.

Il regne une antipatie comme naturelle entre les riches & les pauvres. Celle des riches vient de l'orgueil même des richesses, de la dureté, du défaut d'équité, des fausses délicatesses & des recherches intéressées de l'amour propre. Les pauvres sont mécontens, parce qu'ils sont envieux, vains, ingrats, injustes, ou téméraires dans leurs jugemens.

IL n'est rien, qui mette en cette vie plus de différence entre le sort des hommes, que les richesses & la pauvreté. Par-là même il n'est rien, qui leur donne plus d'éloignement, & qui les rende plus insuportables les uns pour les autres. Les riches ont de l'aversion pour les pauvres, précisément parce qu'ils sont pauvres; & les pauvres en ont pour les riches, parce qu'ils sont riches. C'est cette aversion, qui produit leurs plaintes réciproques, & les impatiences qu'ils se donnent, ou dans le commerce nécessaire de la vie, ou dans l'exercice même de la charité, qu'ils se

doivent, & jusques dans les devoirs de la Religion qui leur sont communs.

Le pauvre, dit l'Ecriture, est odieux jusqu'à ses propres freres, jusqu'à ceux, qui lui sont liés par les nœuds les plus étroits de la société. Un homme, qui brille par son opulence, souffre impatiemment qu'on l'associe dans une fonction civile, ou dans une action publique, avec un citoïen réduit à la fortune la plus médiocre & la plus obscure. Il souffre de se voir à côté de lui dans un repas, dans une cérémonie religieuse; il ne voudroit pas même loger avec lui dans une maison commune. Il fuit les quartiers où le petit peuple habite. Ses ïeux sont blessés par des dehors, qui n'annoncent que de l'indigence, ou de la modicité. Son dédain va jusqu'à se soulever si ses habits touchent à des haillons dans une assemblée populaire. Il s'en plaint sous les ïeux de Dieu même, & semble lui reprocher d'avoir des adorateurs si gueux.

Vous vous trompez, riches. Savez-vous quelle devroit être alors votre peine? Ce seroit d'apercevoir tant de distance entre la destinée de vos freres & la vôtre; de vous voir si comblés de biens, tandis qu'ils en sont si dépourvus;

Vous devriez rougir de votre bonheur à la vûë de leurs miseres, & n'avoir besoin de patience que pour suporter le contraste de votre richesse & de leur pauvreté. C'est cette vûë qui devroit vous rapeller votre origine commune. La nature nous fit tous égaux. Ce n'est point le mérite qui vous a distingué de ceux, qui sont moins à leur aise que vous. Ils vous sont préférables peut-être du côté de la vertu, par qui nous sommes aux ïeux de Dieu tout ce que nous sommes. Dieu les préfere en effet par tout à ceux qui vous ressemblent. La charité ne doit jamais les exclure de ses affections & de ses soins. Leur disgrace enfin ne change rien dans leur personne. Il ne vous convient ni de les mépriser, ni de les haïr. Ils ont droit à votre estime, à votre respect, à votre amitié, mais sur-tout à votre compassion, mais sur-tout à vos secours, lorsqu'ils leur sont nécessaires, & qu'ils vous les demandent.

N'est-ce pas ici pourtant que l'impatience des riches éclate? Elle se promet de pouvoir se justifier par les reproches qu'elle fait aux pauvres. La cupidité toujours dure, toujours impitoïable, se joint à l'antipatie de la vanité pour éplucher leurs défauts; pour leur

en imputer, qu'ils n'ont pas, ou qu'ils cesseroient d'avoir, s'ils étoient moins durement traités. On se plaint de leurs importunités. On les soupçonne d'artifice. On les accuse de paresse. On leur reproche la cause de leur pauvreté. Ce sont des fainéans, des libertins, des fourbes, des hypocrites, qui cherchent à surprendre votre charité par de feintes miseres; des insolens, qui vous demandent avec hauteur, qui vous accablent d'injures, ou qui murmurent contre vous & contre Dieu même.

Je ne les excuse pas, s'ils sont coupables; mais sur qui le crime de leurs emportemens doit-il tomber? Ecoutez avec moins de froideur le récit des disgraces, qu'on vous conte. Paroissez plus touchés des besoins, qu'on vous expose. Ne fuïez pas, quand on implore votre secours. Montrez quelque pitié pour des malheureux; vous les trouverez moins importuns & moins criminels. N'est-ce pas vous, qui aigrissez leur indigence par vos délais, qui redoublez par vos refus le trouble, que la misere a jetté dans leur cœur, qui leur arrachez les imprécations, qu'ils font contre votre inhumanité, qui les révoltez contre la Providence, & qui leur faites

accuſer de dureté celui, dont la bonté vous a mis entre les mains de quoi les ſoulager dans l'excès de leurs maux? Voulez-vous les excuſer & les juſtifier par vos propres ſentimens? Imaginez-vous que l'inſtabilité des choſes humaines, vous a réduits aux extrémités, où vous les voïez. Voudriez-vous alors qu'on n'eût plus que du mépris pour vous? Ne vous croiriez-vous plus faits que pour eſſuïer des rebuts? O! que vous déploreriez l'injuſtice des hommes, & l'illuſion que les richeſſes leur font! comment elles obſcurciſſent leurs lumieres les plus pures; comment elles étoufent les ſentimens, que la nature a gravés dans tous les cœurs; comment elles leur font méconnoître ſouvent juſqu'à leurs plus proches; comment ils peuvent s'enivrer tranquillement de leur abondance, tandis que leurs freres manquent de tout; comment ils peuvent s'offenſer des plaintes les plus juſtes & les plus touchantes; comment ils peuvent enfin ſe détourner & fuïr ceux que la compaſſion devroit leur faire chercher avec empreſſement!

Jugez ſi les pauvres ont raiſon de vous reprocher maintenant ces inſenſibilités, à vous dont les entrailles peut-être ſe

font

ſont endurcies ſur toutes leurs miſeres ; à vous, dont les oreilles ſe ſont bouchées à leurs cris les plus lamentables ; à vous, dont la main ne s'eſt jamais ouverte à leurs moindres beſoins. Accuſez-vous de leurs impatiences, & réprimez les vôtres. Songez que ce ſera ſur vous que Dieu ſe vengera de leurs blaſphêmes, ſi l'excès de leur indigence va juſqu'à les révolter contre lui. Ne les condamnez plus, ou commencez par vous condamner vous-même.

Supoſons-les coupables indépendamment des occaſions que vous leur donnez de le devenir. Qu'ils ſoïent déréglés de leur propre fond : ils n'en auront peut-être que plus de reſſemblance avec vous ; ils n'en ſeront que plus dignes de votre pitié ; ils n'en ſeront pas moins hommes, ni vous moins obligés de les ſuporter, ou plus diſpenſés de les ſecourir. La négligence de ces devoirs eſt toujours inexcuſable.

Mais qui croiroit qu'on oſe quelquefois s'en faire une eſpece de mérite ? Ce n'eſt, dit-on, que par un excès de pitié, qu'on manque à ce que la pitié demande. N'être touché d'aucune compaſſion pour les malheureux, c'eſt une dureté, que la nature même aprend à ſe reprocher

en secret. On rougiroit d'avoüer qu'on en est coupable. On est donc, à ce qu'on croit, compatissant, mais d'une compassion dédaigneuse, qui ne se fait connoître que par ses répugnances & par sa fausse délicatesse. C'est un mouvement d'aversion plutôt que de pitié, qui fait fuir l'objet qui l'excite.

C'est là presque toute l'impression des maux les plus dignes des attentions de la charité sur une infinité de gens, qui font gloire de n'être pas sans compassion. Ils ne se montrent sensibles aux peines, que par celle de les avoir vûës; ils ne conservent en s'eloignant d'un malheureux, que le regret de l'avoir rencontré. Seroit-ce donc là tout ce que l'humanité demande de nous? A quoi sert la pitié, quand les maux ne sont point soulagés. Vous ne sauriez; vous êtes trop sensible, & vous souffrez plus que ceux, que vous voïez souffrir. C'est donc vous aparemment qu'il faut consoler; c'est vous qu'il faut plaindre; c'est vous à qui la patience sera nécessaire. Illusion grossiere! Vous croïez avoir de la pitié pour les malheureux; & vous n'avez que de l'antipatie.

Ne surmonte-t'on pas les plus fortes? N'en vient-on pas jusqu'à se familiariser

avec des maux, dont la seule pensée faisoit frémir ? N'est-on pas toujours prêt à secourir ceux qu'on aime ? Pourquoi la charité seroit-elle moins patiente que les affections du sang & de l'amitié ? Change-t'on de naturel, quand on s'engage dans ces pieuses sociétés, dont le soulagement des misérables est le premier objet ? On y fait par office ce que jamais on n'eut fait par penchant. Le tempéramment le plus délicat ne se consulte plus ; l'éducation cede à l'engagement. On oublie son rang ; on désaprend ses anciennes délicatesses.

Le dirai-je ? On donne quelquefois ici dans l'excès, tant il y a de bizarerie dans les foiblesses humaines. Au milieu des violences, qu'on se fait pour vaincre ses répugnances, la patience n'est pas sans illusions. On fait des acceptions injustes, & dans le principe & dans leurs suites. L'amour-propre vient se mêler où la seule charité devoit agir. Tous les motifs, qui la déterminent, sont indépendans des considérations personnelles. Le devoir & le besoin sont ses régles. Tous les misérables lui doivent être également chers. Chacun néanmoins a les siens ; c'est une espece de personnes & de miséres, à laquelle on se bor-

ne, & qu'on prend plaisir à secourir. Tout les autres sont à charge. On leur refuse & ses secours & ses bons offices. L'aumône pour eux n'est que le fruit de l'impatience. On veut s'épargner la vûë d'un objet désagréable, se délivrer d'un importun.

Les délicats ont une autre plainte à faire. Ce qui les révolte dans certains pauvres, c'est leur grossiéreté, leur défaut de sentimens, leur ingratitude, leur fierté même, & des restes de la vanité de leur ancienne fortune. On est sensible, bienfaisant, secourable ; mais l'amour-propre n'entend point le désintéressement, avec lequel nous devons servir les hommes. Il veut avoir quelque intérêt à tout ce qu'il fait. On se porte avec zèle à soulager les malheureux, à les servir, à les consoler ; mais on voudroit qu'ils en fûssent dignes, qu'ils eûssent de la reconnoissance. Leur air ingrat rebute : & qu'arrive-t'il ? On se décourage, on se figure qu'on trouvera par tout la même indignité. Les bons pauvres souffrent du mécontentement qu'on a des mauvais. Le zèle se rallentit, & on ne songe pas que c'est à Dieu même qu'on s'en prend des défauts de ses créatures. On veut le rendre comme responsable

des imperfections des hommes. On refuse de leur rendre des services, qu'il ordonne, comme s'il ne pouvoit pas dédommager d'une récompense qu'on ne reçoit pas d'eux.

Pour les suporter & pour les secourir tous sans tentations d'impatience, le plus sûr est de ne considérer dans ceux, qui sont l'objet de notre pitié, que leur misere même, ou les maux qui doivent l'exciter. On risque de se tromper ou de manquer à ce qu'on leur doit, quand on réfléchit trop sur ce qu'ils sont. Ceux qui nous paroissent les plus dignes de nos attentions, sont quelquefois ceux, qui les méritent le moins.

Il est vrai que dans l'impuissance de suffire à tout le bien qu'on trouveroit à faire, on peut le faire avec quelque choix; mais il faut se défier beaucoup des préférences. Ce sont les besoins, & non les sentimens, qui doivent nous déterminer. La préférence ne tombe donc que sur les besoins plus ou moins pressans; & ce qu'il ne faut jamais oublier dans les services, que nous rendons aux pauvres, c'est que le fruit des secours que nous leur donnons, ne dépend ni de leurs vertus, ni de leurs vices. C'est Dieu, qui nous en impose l'obligation.

C'est lui qui veut en être la récompense. L'amour doit en être le motif. Plus cet amour est sincere & vif, plus il a de désagrémens à souffrir ; moins il y a de retour à se promettre de ce qu'on fait, plus il y a de mérite.

Le bien que nous faisons à des indignes, n'est pas un bien perdu. La récompense même en est plus assûrée que d'aucun autre. Leur ingratitude nous est utile ; nous perdrions à leur reconnoissance, qui ne seroit pour nous qu'une récompense aussi vaine, que la vanité même, qui nous l'auroit fait desirer. Rien ne peut donc justifier l'impatience qui nous empêche de les servir. Nous ne sommes pas dispensés d'obéir à Dieu parce que les hommes sont imparfaits : Leur injustice au contraire & leurs imperfections doivent redoubler notre zèle. Ils sont d'autant plus malheureux, qu'ils se montrent plus indignes de nos secours ; & notre dernier dédommagement d'autant plus assuré, qu'ils méritent moins nos services.

L'impatience, qui ne peut être innocente dans qui que ce soit, ne laisse à chacun que le soin de chercher dans quelque passion la source de la sienne. Celle des pauvres à l'égard des riches vient de

leur envie, de leur vanité, de leur ingratitude, & de l'injustice de leurs jugemens. Le sentiment d'égalité, qui ne s'éteint point dans le cœur des hommes, les souleve contre ce partage inégal, qui met les uns dans l'abondance de tout, tandis que les autres ne possédent rien. Ceux-ci comptent tous les biens dont ceux-là joüissent, & les regardent en quelque sorte comme des usurpations, qu'ils ont faites sur eux.

Pourquoi ces terres, ces maisons, ces revenus? ce train, cet équipage n'est-il pas à moi? Ne vaux-je pas bien ceux, qui sont si fiers de ces avantages? D'où leur vient en effet cette grande fortune, si ce n'est de leurs injustices, où de celles de leurs peres? Ils sont bien logés, bien nourris; ils font bonne chere tous les jours; ils sont habillés magnifiquement; ils ne sont point dans les peines & dans les travaux du reste des hommes; ils n'ont point d'autre affaire que celle de se bien réjouir; ils joüissent d'une santé parfaite. Voilà ce qui les rend si contens & si vains.

Ces reproches ont très-souvent leur justice, & les riches peuvent en mériter une infinité d'autres. On peut voir leurs défauts sans être jaloux de leur abon-

dance. Mais enfin ce qu'ils ont, n'eſt pas à vous. Vous ſeriez embarraſſé de montrer comment, & quand ils vous l'ont pris. Les loix humaines leur aſſûrent la poſſeſſion de ces biens, que vous leur enviez; & ſi vous en aviez autant qu'eux, vous trouveriez ce titre très-légitime. Perſonne n'auroit droit de vous les diſputer. Sont-ils cauſe que vous êtes nés pauvres? Sont-ils coupables de la négligence ou de la diſſipation de vos peres? Ont-ils à vous répondre des révolutions de ce monde, & des divers accidens, qui renverſent les fortunes, qui ruinent les familles?

Leur ferez-vous encore un crime de ce que vous avez été vous-même prodigue, intempérant, débauché, joüeur, pareſſeux, libertin dans votre jeuneſſe? N'eſt-ce pas votre propre dérangement qui vous a mis à l'étroit, ou qui vous a réduit à la derniere indigence? Si d'autres enfin vous paroiſſent plus heureux que vous, n'eſt-ce pas qu'ils ont été plus ſages, plus apliqués à leurs affaires, plus aſſidus à leur travail, plus œconomes & plus attentifs à conſerver l'héritage de leurs peres? Que trouvez-vous dans toutes ces différences, qui puiſſe juſtifier l'éloignement, que vous avez pour eux,

& les dépits, que leur seule vûë vous cause.

Tentez-vous pourtant; aprofondissez-vous. N'est-ce pas cette opposition secrette qui vous fait trouver leurs défauts plus insuportables? Vous leur en donnez, qu'ils n'ont point. A vos ïeux, c'est comme une tache dans leur vie d'être plus opulens que vous. C'est une raison de haïr ce qu'ils ont de plus aimable, de méconnoître leurs bonnes qualités, de n'être point touché du bien qu'ils font, d'être blessé de leurs discours les plus innocens, de manquer pour eux de confiance, de ne les aprocher qu'avec un serrement de cœur, de souffrir enfin de toutes les relations, que la société vous donne avec eux. Ils sont riches, & vous êtes pauvres; c'est tout dire.

Vous les trouvez fiers; & pour peu qu'ils le soient, ils le sont toujours trop. Il ne leur convient point de vous dédaigner, de vous humilier, de vous faire sentir votre indigence & leurs avantages. Mais il vous convient encore moins de porter à l'excès la sensibilité sur ces prétenduës humiliations. L'orgueil ne sied point à l'homme. Au sein de l'abondance même, il lui reste toujours trop de besoins, pour perdre le sentiment de l'in-

digence naturelle à la créature. Mais il est plus inexcusable d'être superbe, à proportion qu'il est plus pauvre.

Ne pensez donc qu'à vous accuser, au lieu de vous plaindre, de la peine que vous avez de paroître, où la nécessité vous apelle, mais où vous croïez que l'indifférence, les froideurs, le mépris & les dédains vous attendent. Dans une compagnie, dans une assemblée, dans un bureau, dans une cérémonie, dans un exercice de piété, vous rougissez à votre tour de vous voir à côté d'une personne qui vous efface. Vous trouvez ce voisinage incommode. Il semble qu'on vous mette à l'étroit, qu'on vous fasse rentrer dans le néant. Vous êtes obligé d'aller chez des gens à qui vous êtes inutile; & vous voudriez qu'ils vous prévînssent. On vous offense, quand on n'a pour vous que de la bonté. Vous vous laissez accabler de votre misere. Vous différez d'implorer une protection qui fait votre derniere ressource: & c'est un habit propre, qui vous manque. Vous allez vous déclarer pauvre, & vous avez de la confusion de le paroître. Vous recevez avec chagrin le secours qui vous sauve la vie.

Il faudroit vous dire ici dans une autre sens que celui de l'Evangile, que le corps

eſt plus que les habits, & la vie plus que la vaine gloire. Si c'eſt pour celle-ci que vous ſouffrez, n'imputez point votre peine à la fierté des autres. Guériſſez-vous de celle, qui vous rend ſi délicat, où vous devriez être ſi reconnoiſſant. Vous ne vous ocupez que de ce qu'on penſe de votre perſonne, que de ce que vous croïez qu'on doit à votre naiſſance, à votre mérite, aux poſtes que vous avez ocupés, à l'ancien luſtre, où vous avez vécu; tandis qu'il ne faudroit conſidérer que ce qu'on fait en faveur de votre diſgrace préſente. Trop de ſenſibilité ſur la maniere, dont on vous traite, diminuë dans votre eſtime le prix des dons, qu'on vous fait. Prévenu qu'on a trop de hauteur, vous oubliez combien on a de charité. Vous êtes injuſte à l'égard de ceux, qui ſont bons. Votre vanité vous aveugle ſur leur caractere; & vous ſouffrez plus des défauts, que vous leur attribuez fauſſement, que de ceux, qu'ils peuvent avoir. Ainſi vous commettez à la fois deux injuſtices. Vous manquez de gratitude pour des bontés, dont vos préjugés vous empêchent de reconnoître toute l'étendue. Vous vous plaignez, quand vous n'avez que des graces à rendre.

Ce défaut n'eſt que trop ordinaire à ceux, qui ſont réduits à vivre des ſecours du public. C'eſt la grande ſource de leurs mécontentemens. Ils s'acoutument, je ne ſais comment, à penſer qu'on leur doit ce qu'on leur donne ; & plus ils reçoivent, plus ils croïent avoir droit de demander. Les charités, qu'on leur a faites, ſont pour eux comme des titres d'en exiger de plus conſidérables. Ils ne réfléchiſſent point que ceux, qui ont pû les aſſiſter pour un tems, & par des ſecours modiques, ne ſont pas en état de continuer, ou de faire de plus grands retranchemens ſur leur néceſſaire. Ils comptent en quelque ſorte avec ceux, qui leur font du bien. Les uns ont toujours tort de ne leur rien donner, & les autres de leur donner ſi peu. Vraiment ces gens-là ſont bien à plaindre ! ils font de grands efforts ! en ſeroient-ils moins à leur aiſe, quand ils donneroient tant par ſemaine, tant par mois, tant par an ? N'eſt-il pas honteux, qu'on ne puiſſe rien arracher de tant de maiſons, dont les revenus ſont immenſes ?

Oui, cela peut-être honteux, & très-criant ſans doute. C'eſt un devoir pour ceux, qui ſont dans l'abondance, de ſup[illegible] à l'indigence des autres. Mais que

savez-vous combien de familles pauvres ces grandes maisons soutiennent en secret ? Etes-vous seul dans le besoin ? Doit-on vous préférer à ceux, qu'une obligation plus étroite, oblige peut-être d'assister, & dont on ne vous doit point de compte ? En général, c'est une obligation purement volontaire ; & si quelquefois c'est un devoir de justice, au moins la conscience de ceux qu'elle oblige à le remplir, en est le seul juge. Poursuivez-les, si vous pouvez, devant d'autres tribunaux. Produisez-leur vos titres. En avez-vous d'autres que votre indigence ? Si vous en cherchez un dans la cause, qui vous a réduit aux extrêmités où vous êtes, n'est-il pas vrai que ce sera souvent un dérangement de conduite & de mœurs, qui vous rendroit indigne de vivre, s'il ne restoit encore de la pitié dans le monde ?

Quelque cause au reste, que vous puissiez alléguer de votre misere, elle n'ira jamais qu'à vous rendre plus ou moins digne de cette pitié même, par qui vous subsistez. N'exigez rien qu'à ce titre. Songez qu'on ne vous doit que ce qu'on veut bien vous donner. Soïez plein de gratitude pour les moindres secours, qu'on vous offre. Ne maudissez point

ceux, qui vous béniſſent. Ne ſoupçonnez point de mauvaiſes volontés ceux, qui ne ſont pour vous que des ſouhaits. Comptez que ceux, qui ne vous donnent rien, ne vous doivent rien. Ne réfléchiſſez pas tant ſur les libéralités, qu'on vous fait. Laiſſez là l'idée du plus ou du moins, pour conſidérer ſeulement qu'elles ſont gratuites. Soïez enfin moins ingrat, vous ſerez moins impatient.

XXVII. LEÇON.

La néceſſité de l'ordre public, doit nous en faire ſuporter les inconvéniens. Les grandes places ne ſont que de grandes ſervitudes; mais l'homme ne s'y dégrade jamais en ſervant l'homme. Ne nous prévenons contre perſonne dans des emplois, qui nous rendent redevables à tous. Regardons ceux, qui les rempliſſent, comme des maux néceſſaires. Exigeons d'eux, qu'ils nous rendent juſtice, ſans en attendre de diſtinctions.

SI jamais il ne s'étoit élevé de méchans dans le monde; ſi l'injuſtice & les uſurpations, ſi la fraude & la vio-

lence en étoient bannies, il n'y faudroit point de Rois, point de Princes, point de Magistrats, point de Juges, point de Dépositaires de la foi publique, point d'Exacteurs de contributions. Tout y seroit tranquille ; tout s'y feroit avec ordre ; le seul amour du bien commun suffiroit pour y pourvoir. Nous n'aurions eu besoin ni de loix, ni d'autorité qui les fit observer.

Mais les vices des hommes ont rendu ces établissemens nécessaires à toutes les sociétés. Il faut donc, ou renoncer aux avantages, qu'on y trouve, ou s'assujettir à leurs usages. Ces avantages dépendent des divers arrangemens, qui procurent & qui conservent le bien commun. Seroit-il juste de prétendre y participer, sans avoir part aux peines, dont ces arrangemens sont inséparables ?

Il en est pour ceux, qui commandent ; & pour ceux, qui sont soumis ; pour ceux, qui sont revêtus de la puissance, & pour ceux, qui dépendent d'eux ; pour ceux, qui exercent les emplois, & pour ceux, qui sont obligés de passer par leurs mains. Dans toutes les situations les hommes sont hommes ; partout ils conservent leurs vices ; & les vices ne peuvent que les rendre incommodes

les uns pour les autres. L'intérêt particulier, & l'amour de la liberté reclament contre toutes les conventions. On en voit la néceſſité, mais on en ſent la contrainte. On eſt toujours trop peu touché de l'utilité commune, pour lui ſacrifier ſans regrets, ſon repos & ſes goûts perſonnels.

Le déſordre de ceux, qui ocupent les premieres places, eſt d'oublier qu'ils ne ſont pas pour eux-mêmes ce qu'ils ſont. Quelque rang que l'ordre de la Providence nous donne au-deſſus des autres, nous ne devons, ni nous croire meilleurs qu'eux, ni les reſpecter moins, ni craindre de nous rabaiſſer par les ſervices, que nous avons à leur rendre. Celui qui ſert eſt en effet réellement plus grand, que celui, qui eſt ſervi; & dans un ſens ce que nous apellons des grandeurs, ſont de vraies ſervitudes. Ce ſont des miniſtéres, qui nous conſacrent aux uſages des autres. Les noms nous trompent. Un Maître, un Magiſtrat, un Juge, ce ſont des titres, qui nous donnent des idées d'empire & d'élévation; mais, à le bien prendre, ce ne ſont que des noms d'eſclavages. Perſonne n'eſt juge, magiſtrat pour lui-même; ces prérogatives ne ſont point en propre à ceux, qui

les

les possédent ; & lors même qu'ils exercent leurs fonctions, ils doivent toujours se considérer dans cette égalité, qui ne connoît point d'autre loi, que celle de cet amour réciproque, qui nous intéresse aux besoins les uns des autres.

Selon cette loi, personne ne doit craindre de se dégrader par des services trop bas. Rien n'est au-dessous d'un homme, quand il s'agit de servir un autre homme. C'est son égal qu'il sert, avec le droit d'en être servi de même. Car quelque place que nous occupions, nous n'en sommes ni moins infirmes, ni moins indigens. Ce souvenir doit être toujours présent à ceux, qui sont dans les dignités. Sans cette vigilance, les droits que ces dignités leur donnent, & les attentions qu'elles leur attirent, leur feroient aisément oublier leur indigence naturelle.

L'indifférence, la fierté, les hauteurs, les dédains sont injustes partout ; mais ils le sont encore plus dans les personnes élevées. Les hommes ne sont déja que trop humiliés par la nécessité de la dépendance, quelque raisonnable qu'elle soit ; pourquoi le seroient-ils encore par l'orgueil de ceux, qui leur commandent ? Que la premiere étude de

ceux-ci soit donc de se montrer humains, affables, prévenans, officieux, charitables. Ces vertus chez eux sont d'un double mérite aux ïeux du monde; mais aux ïeux de Dieu, ce sont des devoirs indispensables. Les grands ne peuvent rien penser de plus flateur pour eux, que de se regarder comme ses ministres, & les serviteurs de ses serviteurs.

Ils le sont dans un sens, en ce que l'autorité qui gouverne les hommns, est comme une image de l'autorité de Dieu, par qui seul les hommes devroient être gouvernés. Mais au fond, cette autorité ne les dispense point de la charité; l'unique but de son établissement, est au contraire d'exercer cette vertu, qui les oblige à servir d'une maniere ceux, qui doivent les servir d'un autre. Ils se rendent les plus vils & les plus méprisables des citoïens, quand ils leur refusent, ou leur rendent à regret des services, tandis qu'ils en attendent eux-mêmes d'eux, & qu'ils ne peuvent s'en passer.

Mais qu'il s'en faut bien que ceux, qui rempliſſent les postes, soient toujours dirigés par ce souvenir! Un sentiment si juste céde en eux à celui de la vanité, qui naît de tout ce qui paroît nous

élever. On croit s'avilir, quand on se prête aux besoins de ceux, à qui, par le rang qu'on tient, on doit sa protection, ses bons offices, ses conseils. On rougit de s'en voir aprocher. L'accès est ouvert pour un Prince, pour un grand, pour un favori, pour un homme opulent. On les écoute, on les prévient, on leur prodigue un tems & des soins, que d'autres ont droit de partager. On ne regrete pas même les momens, qu'on dérobe à ses propres affaires pour les leur donner. Les pauvres au contraire, & les petits, sont des importuns & des insuportables. Pourquoi donc ocupez-vous une place, qui vous rend redevable à tous? C'est-à-dire, qu'où les besoins sont les plus pressans, vous oubliez l'objet de votre ministere. Vous regardez les personnes, où vous ne devez considérer que les intérêts.

Souffrez qu'on vous demande si c'est votre plaisir, ou votre devoir, qui vous livre aux nécessités publiques. Ne soïez pas juge; ne soïez pas chargé de protéger les opprimés, si vous rougissez de ceux, à qui précisément votre protection devient plus nécessaire. S'ils vous fatiguent, s'ils vous incommodent, n'êtes-vous pas fait pour être incommodé?

Les charges ne sont pas sans fonctions, ni les fonctions sans objets, ni leurs objets au choix de ceux, qui les exercent. Ceux-ci ne sont pas à eux-même; & dès-là qu'ils sont à tous, ils n'ont droit de se plaindre de personne.

C'est une vérité, dont ils n'ont pas eu soin de se persuader assez. Les motifs qui font rechercher les emplois de la société, les moïens qu'on met en usage pour y parvenir, font oublier que le seul bien public en doit être la fin. On voudroit avoir tout son tems de reste, pour le plaisir & pour le repos. On se rend à ses fonctions par la nécessité de l'obéissance, ou par des vûës de l'intérêt particulier. On s'y conduit comme un esclave, qui hait le joug qui porte, ou comme un mercénaire, qu'il ne travaille que pour le salaire dont il est convenu. La grande affaire de ceux qui sont en place, est de tirer les avantages, qui leur reviennent de leur ministere, & d'en jouir. C'est le métier, dont ils vivent. Du reste, le Juge voudroit qu'il n'y eût point de causes à juger; le Magistrat, point d'affaires à régler; les Commis, point d'expéditions à faire. Ils aimeroient tous qu'on les païât bien pour se reposer, pour se divertir, ou

pour ne s'occuper que de leurs propres intérêts.

De quoi se plaignent-ils. On sait bien qu'ils ont affaire à des méchans, à des insolens, à des impertinens, à des sots, à des imbéciles. Mais il suffit d'avoir affaire à des hommes, pour trouver en eux tous ces défauts. Ceux qui s'y voïent exposés, doivent se souvenir qu'un homme public n'a point de goût particulier, point d'humeur, point de sensibilité, je veux dire, qu'il n'en doit jamais avoir. Il ne s'agit point dans ses fonctions de son bien personnel; c'est l'intérêt public qu'il doit consulter. S'il hait l'embarras; s'il craint les menaces; s'il est touché des injures; s'il s'offense des imperfections, il n'est pas fait pour le poste qu'il occupe. Il faut qu'il soit comme certains instrumens livrés aux usages d'une ville ou d'un quartier, qui sont maniés par toutes sortes de mains, & qui ne savent pas en faire la différence.

Point de préventions sur tout; point de précipitation dans les jugemens. Il est de l'intérêt de ceux, qui sont dans l'occasion de souffrir de l'importunité des hommes, de ne point s'en faire d'idées trop désavantageuses, de ne les juger que quand ils les connoissent bien.

Le défaut de cette précaution fait perdre beaucoup de dédomagemens, qu'on pourroit trouver dans ses peines. Les gens timides & modestes, qui se présentent mal, qui s'expriment avec peine, qui n'entendent pas quelquefois leurs propres affaires, n'en ont souvent que plus de vrai mérite. C'en est un d'ignorer tout ce que la malice des hommes a contraint d'imaginer pour la réprimer & pour prévenir ses surprises. Les formalités sont une espece de science, qu'il est glorieux de ne pas savoir, quand cette ignorance ne vient que de la bonne foi.

Ce sont là pourtant les gens, qu'on rebute & qu'on fuit; ce seroient ceux, qu'on devroit prévenir, qu'on devroit servir avec empressement. Rien ne fatigue tant certains hommes en place, que d'avoir affaire à des prêtres, à des dévôts. Ce sont leurs bêtes, parce qu'ils sont moins instruits des rafinemens de la police humaine, & des raisons qui les ont fait imaginer. Figurez-vous, qui que vous soïez, que l'homme de bien n'est jamais haïssable. Ne lui faites point un crime de trop de probité; vous aurez une raison de moins, de vous plaindre de lui.

Que dis-je, vous plaindre ? Eſt-ce à vous que les plaintes conviennent ? C'eſt perdre le tems, de s'épuiſer pour conſoler ceux, qui ont de l'autorité dans le monde. Les malheureux ſont ceux, qui dépendent de leurs fantaiſies, & ſouvent de leurs injuſtices criantes. On diroit en effet que la premiere régle des compagnies & des gens en place, ſoit de faire eſſuïer à ceux qui ſont obligés de les aprocher pour le bien de leurs affaires, toutes les traverſes & tous les déſagrémens, qu'ils en peuvent craindre. Qu'y-a-t'il de plus triſte & de plus déſeſpérant, que d'avoir à traiter avec des hommes, qui ſemblent nés inacceſſibles, qui ne ſont jamais que ſur un pied, qui ne s'arrêtent point, qui paſſent ſans vous voir, qui font ſemblant de vous écouter, & qui ne penſent qu'à ſaiſir le moment de ſe défaire de vous & de vous échaper ; qui vous entr'ouvrent leur porte, & qui vous la referment ; qui ne ſont jamais chez eux pour vous ; qui préferent leurs plaiſirs à vos affaires ; qui ne déroberoient pas un moment à la durée d'un bon repas, ou d'une ſéance de jeu, pour vous épargner le déſagrement de les attendre, & le déſeſpoir de leur avoir parlé trop tard ;

qui ne paroiſſent que quand d'autres ſoins que celui de vous ſervir les forcent à ſortir de la retraite, où la moleſſe les tient enſévelis; qui ſe fâchent contre vous à votre ſeul préſence, qui geſticulent, qui piroüettent, qui crient, qui s'agitent, qui tonnent, qui foudroïent; qui vous reprochent de troubler un loiſir, dont ils ne joüiſſent que pour vous & pour l'argent qu'il vous en coûte pour vous procurer leurs rebuts, les boutades de leur mauvaiſe humeur; & qui ne deviennent enfin traitables, que quand ils vous ſont inutiles.

Tels ſont un grand nombre de ceux, par qui les poſtes ſont remplis dans l'ordre civil. Que faire avec eux? C'eſt un chemin raboteux, par lequel il faut paſſer; des épines, qu'il faut détourner, pour cueillir les fruits. Le bon parti, c'eſt d'oublier leur caractere & leurs manieres, pour ne s'occuper, que du beſoin qu'on a d'eux, & de l'impuiſſance de s'affranchir de cette dure loi. S'impatienter, ſe mettre en colere, c'eſt gronder contre le tonnerre, & contre le débordement des eaux. C'eſt le pont qu'il faut traverſer, pour aller à l'autre bord. Ne conſidérez point s'il eſt de pierre ou

de

de bois ; s'il est étroit ou large, solide ou tremblant. On ne délibere point, quand on n'a pas la liberté du choix.

Prenez donc par tout les hommes avec leurs défauts. Ce sont des brutaux, des insolens, des impertinens, des gens peut-être, qui ne craignent ni Dieu, ni le monde. Conduisez-vous avec eux, comme la veuve avec le mauvais Juge. Importunez, revenez souvent ; demandez justice ; mais ne demandez rien de plus. Il y a très-souvent à ce sujet, de la mépriſe dans vos plaintes. N'exigez pas, que ceux qui rempliſſent les fonctions publiques, aïent pour vous des égards : Ils ne vous en doivent point. C'est au contraire un de leurs premiers devoirs, de ne faire aucune distinction des personnes, de ne considérer ni la naissance, ni les dignités, ni le mérite ; chez eux, la veuve & l'orphelin doivent avoir le même accès, que le riche & le puissant.

Tous viennent à ces arbitres de leur sort pour des droits, pour des besoins, ou par des devoirs, qui les rendent égaux. Il n'est plus là de titres, que ceux, que la société donne ; des titres communs à tous ceux qui la composent, ou marqués par des fonctions, qui

confondent les personnes. C'est un sujet qui vient païer un tribut ; un citoïen qui vient réclamer ses possessions ; un rentier qui vient recevoir sa rente ; un officier qui demande ses appointemens ; un ouvrier qu'il faut païer de son salaire. Là, chacun s'apelle Pierre, Jacques ou Jean ; c'est à ce titre, qu'on lui doit justice : & quand on la lui rend, il n'a point à se plaindre de la maniere.

C'est la maniere néanmoins, dont on se plaint ordinairement ; on veut des politesses, des distinctions, des préférences. Il faudroit qu'un Juge, qu'un Magistrat, qu'un Receveur, qu'un Païeur vous tînt compte de tout, tandis qu'il ne doit vous traiter que selon votre droit ou votre obligation. On n'aime pas à se voir confondu parmi la canaille. On s'irrite contre un homme, qui fait son devoir, & parce qu'il le fait : Réfléxion, qui devroit seule étouffer tous les murmures.

Si les plaintes, qu'on fait des désagrémens, qu'on éprouve dans les affaires publiques, étoient légitimes, il seroit vrai que ceux, dont on auroit le plus à se plaindre, seroient ceux, qui seroient les plus fidéles à leur ministere. On fait leur éloge, quand on croit les blâmer.

C'est un homme, dit-on, qui ne vous regarde pas, qui ne sait pas distinguer une personne de condition, d'une femmelette, qui parle aussi poliment à l'Artisan qu'au Duc & Pair. Vous le blâmez donc, où vous devriez le louer. Par-là, nos impatiences les plus vives, sont toujours les plus injustes. Par-là, nous voïons qu'il n'en est point, qui ne doivent nous paroître suspectes.

XXVIII LEÇON.

Les poursuites d'intérêt n'autorisent point la haine des personnes; l'humanité doit modérer les rigueurs de la justice. Souvent la charité doit s'abstenir d'user de tous ses droits. Il est de mauvais débiteurs: & leurs injustices sont encore plus criantes que celles des mauvais créanciers.

LEs contestations d'interêt sont comme inévitables dans les sociétés. Il est des distributions de biens à faire entre les citoïens & les freres. Il faut régler les possessions, assurer les titres, se défendre des usurpations. Les uns prêtent, vendent, font travailler; les au-

tres empruntent, achetent, travaillent pour ceux qui les emploïent. De tous ce commerce, il naît des différens infinis pour conserver, ou pour faire rendre à chacun le sien. Les Loix humaines ne peuvent pourvoir à tout. Il y a souvent de l'obscurité dans leurs dispositions les plus préciſes; & la chicane en répand sur celles, qui n'en ont point. On est donc contraint de réclamer ses droits, de faire des poursuites, & d'en soutenir. La patience y trouve des tentations d'autant plus dangereuses, que la cupidité chez nous est de toutes les passions la plus intraitable.

A quels conseils ceux qui sont exposés à ces tristes nécessités, doivent-ils premiérement avoir recours? Qu'ils se munissent des maximes les plus capables de les soutenir dans une constante égalité d'ame. Qu'ils soient bien convaincus que la considération de l'intérêt ne nous permet jamais de haïr les personnes; que souvent au contraire la considération des personnes nous oblige à nous relâcher sur les intérêts; que la justice n'autorise point les animosités, la cruauté, les excès, les violences. S'il en faut venir quelquefois à des saisies de biens, à des enlévemens de meubles, à des prisons; ce

ſont des rigueurs dont la charité doit gémir, dont l'humanité même doit ſouffrir, malgré les beſoins & l'autoriſation des Loix. Ce ſont des traitemens extrêmes, que la modération doit borner autant qu'il eſt poſſible.

Dans quelque obligation forcée, que les hommes ſe trouvent de ſe faire rendre juſtice par d'autres hommes, ils ne doivent jamais oublier qu'ils ſont tous ſortis du même ſang, & que la férocité pour leurs ſemblables leur eſt interdite. La dureté même a toujours beſoin d'excuſe, & ne peut la trouver que dans l'inutilité des moïens, que la douceur ſuggere. Aux ïeux de l'Apôtre, les procès étoient en eux-mêmes un ſi grand mal, que pour les éviter il inſinuoit, qu'on eût dû plûtôt ſe réſoudre à ſoutenir l'injuſtice & les pertes. Le mépris des biens préſens, qui doit regner dans un cœur fidéle, n'eſt pas d'ailleurs un ſentiment bien propre à réchauffer l'envie de plaider pour eux. Mais comment la charité peut-elle conſentir à plaider contre des freres? Comment ne craint-elle point, de ſe riſquer elle-même pour un pouce de terre, pour des prétentions viles & ſouvent très-incertaines.

Vous pourſuivez un débiteur de mau-

vaise foi, qui s'est prévalu de votre facilité pour vous surprendre, qui ne veut pas convenir de sa dette, qui peut vous païer, & qui cherche à vous faire perdre, qui joüit de votre fond, tandis que vous êtes à l'étroit, qui va devenir insolvable, si vous lui laissez le loisir d'achever de ruiner ses affaires. Il s'agit de toute votre fortune & de la désolation de votre famille, si vous avez quelque pitié de cet homme, qui n'en mérite point. L'indignité de son procédé vous irrite; vous êtes impatient de le réduire, & de vous faire faire justice de tous les torts que vous en avez reçus. Mais ce débiteur, tout méchant qu'il est, est votre frere. N'ajoutez point la haine à la misere, où vous allez le plonger. Attendrissez-vous du moins sur ceux, qui vont être envelopés dans sa disgrace; sur une femme, qui n'étoit pas née pour un mari si déraisonnable; sur des enfans, qui méritoient d'avoir un meilleur pere. Considérez que vous ôtez peut-être toute espérance à d'autres créanciers, qui viendront après vous. Ce que vous demandez est juste; mais la justice a souvent parmi nous des suites si fâcheuses, que l'humanité ne doit la demander qu'à regret.

Il est même des conjonctures, où une justice trop rigoureuse dégénere en injustice, où la charité défend ce que la loi permet. L'avarice & le défaut de compassion changent leurs droits en violences. Un peu de patience donneroit à celui qu'on prend à la gorge, le tems de se rétablir & de tout païer. Pourquoi presser ceux, qui vous doivent, quand ce n'est pas le besoin, qui vous presse vous-même ? Que deviendriez-vous peut-être, & quel seroit le dérangement de vos affaires, si vous étiez aussi vivement poursuivi, que vous poursuivez ceux, de qui vous avez quelque chose à répéter ?

Tous ceux, qui different à païer, ne sont pas coupables de négligence. Il y a dans le monde encore plus d'impuissance, que de mauvaise foi. C'est un arrangement d'affaires, qui dépend de mille combinaisons, dont on n'est pas maître. Il faut attendre les termes des païemens. On dépend du public & du gouvernement. On ne moissonne pas au moment qu'on a semé. Le commerce ne subsisteroit pas, si tout ce qui se vend se païoit comptant. Vous étouffez un malheureux, vous le suffoquez pour l'obliger à vous rendre une somme, qu'il ne

vous auroit pas empruntée, s'il n'avoit eû quelque besoin pressant. Vous connoissiez l'état de ses affaires. Est-ce donc pour achever de l'abîmer, que vous avez paru lui tendre la main ? N'avez-vous feint de soulager sa misere, que pour y mettre le comble ? Vous gâtez le bienfait, si vous le reprochez. Si c'est la compassion qui vous a touché, pourquoi l'intérêt revient-il si-tôt prendre sa place ? Que ne finissez-vous par la patience, ce que la charité vous a fait commencer?

Rien n'est plus criant que les secours onéreux, que l'usure donne à l'indigence. Est-il digne de l'homme de s'enrichir des malheurs de l'homme ? Est-ce le servir de ne l'aider à païer ses dettes que pour s'emparer de ses terres & de ses maisons ? Aïez patience, vous crie l'Evangile ; n'oprimez point vos freres, sur-tout quand votre impuissance ne vient point de leur faute, ou quand vos droits sont douteux.

Il n'est que trop ordinaire de contester sur des titres très-équivoques. On profite de l'ignorance des uns, du peu de soin des autres. On demande ce qui ne fut jamais dû, ou qui peut-être est déja païé. On entre dans les droits d'un usurier, d'un concussionnaire, d'un exac-

teur injuste, d'un usurpateur. On exige des dettes de ceux, à qui on devroit des restitutions. Peut-on trouver mauvais qu'ils se défendent; qu'ils cherchent à se dispenser de païer ce qu'ils ne doivent pas? La patience & la modération ne furent jamais plus nécessaires, qu'où ceux, dont on se plaint, sont les seuls à plaindre.

Un débiteur est insolvable; mais on ne le devient pas toujours par dissipation, par négligence, ou par défaut d'œconomie. Le dérangement des affaires particulieres n'est souvent qu'une suite de celui de l'état. Ce sont les pertes, ce sont les injustices, les violences, les accidens & les maladies, qui épuisent les plus honnêtes gens & les plus habiles. Les presser dans ces extrêmités, leur reprocher des retardemens, c'est vouloir leur faire des crimes de la malice d'autrui, des infirmités de la nature, de l'instabilité des choses humaines, des révolutions du tems, des orages, des incendies, des innondations, de la grêle & des hyvers, des ravages que les insectes & la pourriture font. Aïez donc patience, s'il est possible que vous en aïiez besoin. N'achevez pas d'éteindre une étincelle, qui peut se rallumer; épargnez

les débris de la fortune, & les restes de l'injustice & de l'opression. Regardez avec des ïeux de pitié des accidens, dont vous n'êtes pas à couvert. Ne vous rendez pas intraitable; & ne croïez pas que l'ordre des loix humaines vous dispense des sentimens de l'humantié.

Vous ne demandez rien qui ne soit bien légitimement à vous : c'est le prix de vos ouvrages & de vos marchandises, c'est le salaire de vos peines qu'on vous retient. Je ne dis pas que vos prétentions soient injustes. Ce ne seroit pas à la patience que je vous exhorterois alors. Mais ignorez-vous que personne n'est obligé de faire l'impossible; qu'où il n'y a rien, tous les droits se perdent? La cupidité ne vous a-t'elle pas fait courir ces risques? Vous avez été bien aise de vendre pendant que la cherté duroit; vous vous êtes défait à propos de ce que vous ne pouviez garder plus long-tems, de ce qui pouvoit dépérir chaque jour entre vos mains, de ce qui peut-être vous seroit resté pour toujours par le caprice de l'usage. Vous avez profité du besoin, pour faire prendre ce qu'on n'eût pas pris, si l'argent eût été compté. Vous n'avez vendu si cher, que dans l'idée d'attendre pour le prix. Vous vous

êtes débarrassé d'un bien, qui vous étoit à charge, qui vous engageoit dans des dépenses, qui vous exposoit à l'envie, & peut-être aux recherches. Vous avez travaillé, parce que vous ne trouviez point d'ouvrage ailleurs. On vous a fait plaisir de vous emploïer. Vous n'avez pas servi aussi promptement que vous l'aviez promis. Vos retardemens ont causé des impatiences, du dérangement, des pertes peut-être. Toutes ces considérations valent bien que vous aïiez un peu de patience à votre tour.

Si la malice ou la négligence fait différer de vous satisfaire, je vous ramene toujours au principe, que pour vivre avec les hommes, il faut s'attendre à beaucoup souffrir de leur part. Mettez-vous à la place de ceux, que vous poursuivez, vous verrez que votre destinée n'en sera que pire. Le sort de ceux, qui doivent est toujours le plus triste. Ils sont dans leur tort, ou paroissent l'avoir. Vous savez bien que souvent, malgré vos mesures & vos meilleures intentions, vous ne païez pas vous-même au tems marqué; que vous êtes confus de devoir encore ce qui devroit être rendu dès le premier jour; que l'honneur & la reconnoissance vous font souffrir pour

ceux, à qui vous donnez sujet de se plaindre ; que vous avez sans cesse la double inquiétude d'être redevable, & de ne pas païer. On se plaint donc de vous, tandis que vous êtes réellement le plus à plaindre.

Il est vrai d'un autre côté que les plaintes des débiteurs ne sont pas sans injustice. Leurs dettes parlent contre eux. C'est un titre qui donne droit d'éxiger d'eux, qu'ils païent. Qu'ils se comparent à leur tour avec ceux, qu'ils accusent de dureté. Quels murmures, quelle indignation, quand on les remet plus loin qu'ils ne voudroient, ou que leurs affaires ne le permettent ? il en est qui, par caractere, ressemblent au mauvais serviteur de l'Evangile. Ils trouvent de l'indulgence dans ceux, dont ils dépendent, & vont jusqu'à l'inhumanité la plus cruelle, jusqu'à la barbarie contre leurs égaux.

Pour souffrir plus patiemment, qu'on leur redemande ce qu'ils doivent, les emprunteurs n'ont qu'à se souvenir qu'on leur a donné ce qu'on ne leur devoit pas. Il y a chez eux de l'ingratitude à ne pas ressentir la peine de ceux, qui leur ont fait plaisir : & ce défaut n'est que trop ordinaire. On emprunte de ses amis, &

c'eſt à ſes ennemis qu'on rend. Au moment qu'on reçoit d'eux, on ſe loüe de leur bonté; on exagere le bien-fait; on leur doit l'honneur, la liberté, la vie; on ne ſauroit trop les en remercier. Mais s'ils viennent à s'ennuïer d'attendre; ſi on les force à s'expliquer ſur ce qui devoit être rendu ſans être redemandé, les murmures, les invectives, les injures ſuccédent aux loüanges. On leur veut plus de mal, à proportion qu'ils ont plus fait de bien. On ceſſe de les voir; on les fuit; on ne peut les ſuporter. Il n'eſt rien de plus haïſſable & de plus importun qu'un créancier. Il n'y a pour lui que des rebuts, que des ordres de ne point laiſſer parler, quand il vient. Où eſt l'équité? Où eſt la bonne foi? Où eſt l'honnêté même du monde? On viole toutes les loix, & on ſe plaint encore.

Il eſt inconcevable juſqu'à quel excès notre ſiécle a porté cette ſorte d'injuſtice. La loi ne vouloit pas que le païement de l'ouvrier fût remis juſqu'au lendemain. Mais de nos jours il ſemble que quiconque travaille, vend, ou prête, ſoit né l'eſclave & le tributaire d'une infinité de gens, qui ſe mettent en poſſeſſion de vivre aux dépens du public. Voïez les profuſions de la table de quelques-uns,

le luxe de leurs habits, la magnificence de leur maison, la richesse de leurs emmeublemens, leur train, leur équipage; rien de tout cela ne leur apartient. Mais ne leur parlez point de le païer. Cette proposition pour eux est une insulte. Me demander de l'argent, à un homme comme moi! cela est bien plaisant, disoit un de ces affronteurs, qui croient ne rien devoir, parce qu'ils sont résolus à ne rien païer, ou qu'ils s'imaginent qu'on leur fait une injure réelle d'oser leur en parler.

Jusqu'où la sotte vanité des Grands ne va-t'elle pas? Emploïer contre eux les voies ordinaires & permises par les loix, c'est mettre le comble à l'outrage qu'on leur fait d'exiger leurs dettes. Ils vous perdront, si vous osez les attaquer. Ils vous feront consumer en frais; & lorsque vous vous croirez près d'obtenir justice contr'eux, ils surprendront des défenses de les inquiéter: Ils feront passer leurs somptuosités, ou leurs débauches, pour des services rendus à l'état, & ne se croiront pas encore assez vangés des canailles, qui leur ont fait l'affront de vouloir être païés, qui sont assez insolens pour ne pas aimer mieux faire banqueroute, ou mourir de faim, que de répé-

ter incivilement le prix de leurs biens, ou de leurs sueurs.

Où avons-nous pris des sentimens si cruellement bizares ? Par quel étourdissement d'orgueil, ou de raison, se croit-on si fort au-dessus des hommes, dans le tems qu'on publie soi-même sa propre indigence, & le besoin qu'on a d'eux ? Qui traiteroit ces Grands, comme ils le méritent, les réduiroit pour le moins au sort de ceux, dont ils se plaignent. C'est où la justice de Dieu les attend. Leur crédit tombe enfin ; la protection leur manque ; il faut vendre l'équipage & les maisons, voir passer les terres dans les mains de leurs fermiers peut-être. Ils souffrent alors ce qu'ils ont fait souffrir, & ne trouvent de motif de patience que dans leurs injustices passées. Le traitement est équitable ; il seroit à souhaiter seulement, que les exemples en fûssent moins rares pour le bien de la société, dont ces sortes de gens sont les vraïes pestes.

XXIX. LEÇON.

Les dépendances mutuelles, qui réſultent de l'ordre de la Religion, ſont de nouvelles occaſions d'impatience. Celle des Paſteurs vient des vûës intéreſſées, de la pareſſe, du défaut de zèle, des predilections de l'amour-propre, de ſes fauſſes délicateſſes, de ſes inquiétudes ſur le ſuccès du travail. Deux ſortes de gens ſe plaignent d'eux, les méchans & les imparfaits. Ceux-ci n'aiment leur miniſtere qu'à cauſe de leur perſonne, & ceux-là haïſſent leur perſonne à cauſe de leur miniſtere.

LEs hommes ne ſont pas bornés comme le reſte des animaux aux beſoins de la vie préſente. Ils ont une ame, qui ne meurt point, & qui leur impoſe des ſoins pour la vie future. Ces ſoins ſont l'objet de ce qu'on nomme la Religion, qui n'eſt pas toute renfermée dans les ſentimens du cœur. Elle s'exerce au-dehors, & forme dans la ſociété civile une eſpece d'autre ordre public. Or dans cet ordre, il y a des dégrés de ſubordination, d'où naiſſent des devoirs réciproques, & par-là même, de nouveaux

veaux ſujets d'impatience. Quelques-uns ſont établis pour inſtruire, pour gouverner, pour corriger les mœurs. Ce miniſtere leur offre beaucoup à ſouffrir dans ſes objets, & par ſon étenduë. Ceux qui ſont gouvernés ont auſſi de quoi ſe plaindre de ceux, qui gouvernent, & pour leurs imperfections perſonnelles, & pour les fautes qui leur échapent dans l'exercice de leurs fonctions. Les uns & les autres ſont des hommes : & dans ce commerce néceſſaire de beſoins & de ſervices, ils ſe font, comme infailliblement, ſentir tout le poids des défauts des hommes.

La patience au reſte devroit être plus facile dans ces nouveaux engagemens, que dans d'autres. Elle peut s'y ſoutenir par des motifs plus élevés & plus intéreſſans ; mais ces motifs, qui n'agiſſent que par réfléxion, cédent preſque toujours aux impreſſions des ſens. Souvent les paſteurs ne cherchent qu'à ſe paître eux-mêmes. Ils ſont ſans zèle pour les brebis, ou ne les conſiderent que parce qu'elles ont de propre à flatter l'amour propre, ou la vanité. La moleſſe leur fait haïr le travail, ou l'inquiétude leur en fait trouver le ſuccès trop lent.

pour leur donner de la complaisance.

Un Evêque, un Prêtre est un homme de Dieu, & n'est établi pour les hommes, qu'en ce qui regarde les choses de Dieu. Mais on perd aisément de vûë la sainteté du ministere, pour ne s'en représenter que l'éclat & les avantages. On traite les emplois sacrés à peu près comme ceux de la vie séculiere. On s'y pousse par des motifs & par des moïens humains, qui font oublier que c'est au service de Dieu qu'on s'engage; que c'est à lui qu'on doit rendre compte de son administration; que lui seul doit en être la vraie récompense. C'est la profession, dont on se propose de vivre: &, ce qu'on n'ose presque penser, il en est pour qui les fonctions de la Religion les plus saintes, ne sont qu'un commerce d'avarice. Ils vendent tout dans le temple de Dieu, jusqu'à leurs prieres.

Or comment des fonctions entreprises & soutenuës par des motifs, qui leur sont si peu propres, s'exerceroient-elles sans impatience? Les personnes ne peuvent qu'être à charge, quand on ne cherche que les biens. On se conduit à leur égard par un esprit mercénaire, qui hait la peine, & qui ne travaille qu'autant qu'il

doit être païé. Dans quelques-uns, l'impatience vient d'un défaut de zèle. La lâcheté, l'indolence, les dégoûts, les découragemens, les convainquent d'indifférence pour leurs devoirs, & du besoin, qu'ils ont de s'en faire un intérêt plus pressant.

Il s'agit de se bien persuader que c'est pour soi-même qu'on travaille. Par le défaut de cette persuasion, l'ennui nous prend, & le travail nous pése. On croit perdre le tems qu'on donne à ceux, qui sont l'objet de son ministere. Nous haïssons un travail, dont nous ne sentirions point le poids, dont nous aimerions la peine, si nous étions pénétrés de l'intérêt que nous y devons prendre. Nous nous trompons toujours, quand nous n'apercevons point notre utilité propre dans les engagemens, qui nous consacrent en apparence aux usages des autres. Quelques services, que nous soïons obligés de rendre au prochain, ce n'est au fond que Dieu que nous servons, pour en recevoir le salaire de notre négligence, ou de notre fidélité.

Cette ame, qui vous paroît vile & mépriſable; cette ame que mille défauts défigurent, dont l'ignorance ou la groſſiéreté vous rebute, dont l'indocilité

même & les révoltes ne nous promettent aucun changement ; cette ame eſt un champ couvert de ronces & d'épines, que Dieu vous donne à défricher ; une vigne, que vous avez à cultiver ; une ville, que vous avez à garder ; une brebis, dont vous êtes le paſteur. Si vous ne veillez ſur elle ; ſi vous ne la menez dans de bons pâturages ; ſi vous ne criez pas, quand vous voïez le loup venir ; ſi vous ne la panſez pas, lorſqu'elle ſe bleſſe ; ſi vous la laiſſez s'égarer & ſe perdre, vous en répondrez ame pour ame au ſouverain maître, qui vous l'a confiée. Qu'y a-t'il donc que vous ne deviez plutôt ſouffrir d'elle & pour elle ? Saint Paul étoit prêt à ſacrifier, non-ſeulement tout ce qu'il avoit, mais tout ce qu'il étoit, pour les ames des Corinthiens. Il ſuportoit tout pour les élûs de Dieu ; mais aujourd'hui les Apôtres ne voudroient rien ſouffrir, que pour leurs propres élûs.

Qu'ai-je voulu dire ? Un homme chargé d'un miniſtere de charité, ne laiſſe dominer chez lui que l'amour de lui-même. Il oublie que toutes les ames lui doivent être également cheres, parce qu'elles ſont toutes à Dieu, qui les lui confie. Un paſteur, chargé d'un trou-

peau nombreux, s'aplique par préférence à quelques-unes de ses brebis, qui lui plaisent plus que le reste, ou qui lui marquent plus d'empressement & de reconnoissance. Un ministre de la pénitence ne reçoit point indifféremment tous les pécheurs. Il veut choisir son monde; & c'est ce choix même, qui fait la peine du ministere. Plus on éprouve de satisfactions de la part des personnes, auxquelles on s'attache, plus on a d'éloignement pour les autres. C'est un tourment de comparaison, qui ne quitte point. Moins on fait, moins on voudroit faire pour ceux, qu'on n'aime point. Ils ont toujours des besoins extraordiuaires; ils viennent toujours à des heures incommodes; ils retiennent toujours trop longtems. Il semble qu'ils dérobent celui, qu'on ne peut leur refuser, quelque court, qu'il soit. On les écoute à peine; on se hâte de les expédier.

Cet autre est renfermé dans les instructions particulieres, qui ne dégénerent que trop souvent en amusemens. Il craint le fardeau des instructions communes, qui sont son obligation directe. On gémit d'être obligé de se livrer au public. Ainsi nos tourmens viennent-ils toujours de quelque déréglement dans

nos affections. Nous troublons l'ordre de Dieu. Nous faisons notre volonté propre, où nous ne devons chercher que la sienne. Nous aimerions à mettre des bornes à nos obligations, au gré de nos penchans & de nos caprices. Nous n'en prenons que ce qui nous plaît. Nous voudrions que tout fût pour nous, quand il s'agit des services, que nous exigeons des autres ; & nous ne voulons être qu'à ceux, qui sont de notre goût, quand il s'agit de les servir.

L'impatience est féconde en raisons pour se justifier. On en cherche dans le caractere des personnes, dont on a la conduite. On en cherche dans le sien propre, dans des considérations, que la foi ne connoît point, & que la charité doit faire oublier. On n'est pas fait, dit-on, pour se prêter à toutes sortes de gens. Saint Paul, qui se trouvoit libre à l'égard de tous, s'étoit rendu l'esclave de tous. Juif avec les Juifs, foible avec les foibles, pauvre avec les pauvres ; il s'étoit fait tout à tous, pour les gagner tous. Mais on ignore ce secret, parce qu'on n'a pas apris, comme cet Apôtre, à se contenter de l'état où l'on se trouve. On n'a pas sû s'acommoder à tout, comme lui, parce qu'on n'a pas essaïé de tout,

On craint de se déranger, de s'incommoder. Des disciples, des ministres de la Religion de Jesus-Christ ne s'acoutumeroient point aux désagrémens d'une vie semblable à la sienne. Aller de villages en villages; s'écarter dans les deserts; s'arrêter sur les montagnes, ou sur le bord de la mer, pour instruire un pauvre peuple, sans soins & sans inquiétude pour sa propre personne, souvent sans nourriture, ou réduit au plus simple nécessaire; être sans demeure fixe, & n'avoir pas où reposer sa tête; à qui d'entre les pasteurs, ce régime paroîtroit-il suportable? On ne leur demande pas tout; mais peuvent-ils se dissimuler que quand ils ne rempliſſent pas du moins plusieurs de ces parties, on a droit de leur reprocher, qu'ils manquent à des engagemens essentiels.

C'est leur malheur, ou leur honte, de se rendre incapables de travail, de s'acoutumer aux aises d'une vie molle & désœuvrée. Ils croïent par-là se procurer du repos, & ils appesantissent leur charge. Les devoirs indispensables, qu'ils ont à remplir, leur en deviennent plus difficiles, & dès-là plus odieux.

Il n'est point d'état qui n'ait ses peines; mais ces peines redoublent pour ceux,

qui se sont fait une habitude de chercher toutes leurs commodités. Ils ont comme perdu l'usage de leurs pieds & de leurs mains. Ils ne peuvent soutenir ni les voïages, ni les fatigues, ni la faim, ni la soif, ni l'injure des saisons. Ils sont forcés de se reposer sur d'autres des soins qui leur sont personnels. Leurs obligations sont mal remplies, parce qu'ils s'épargnent eux-mêmes. Ils cesseroient de se plaindre peut-être, s'ils essaïoient leurs forces; s'ils vouloient se convaincre par l'expérience, qu'ils peuvent plus qu'ils ne pensent. Qu'ils aprennent à travailler, à souffrir, à se passer de peu, leurs fonctions leur paroîtront moins pénibles, & leur nonchalance ne sera point arrêtée par la crainte de se trop fatiguer.

Mais quoi! le zèle même le plus sincere & le plus laborieux, n'est pas toujours exemt des tentations de l'impatience. On aime le fruit du travail; & de ce desir naît insensiblement l'inquiétude de le recueillir avant le tems. La lenteur du succès décourage. On s'ennuïe de voir ses soins profiter si peu, les esprits si tardifs à concevoir les vérités qu'on leur enseigne, les cœurs si peu dociles & si pleins de malignité, les passions si vives & si prodigieusement intraitables. Cette

inquiétude

inquiétude est loüable, tandis qu'elle ne va point jusqu'au découragement. Ce sont les objets même du ministere, qui la causent, & ces objets doivent l'exciter, au lieu de la rallentir.

Si les hommes étoient parfaits, ils n'auroient besoin ni d'enseignemens ni de corrections. Qu'un pasteur se souvienne donc qu'il est établi pour arracher & pour planter, pour édifier & pour détruire, & que tous ces ouvrages ne s'achevent pas sans travail. Qu'il considere ceux, qui sont confiés à ses soins comme des pierres, qu'il faut tailler pour l'édifice de Dieu; comme des champs, qu'il doit cultiver; comme des enfans pour lesquels il doit souffrir toutes les douleurs de l'enfantement. Qu'il attende que tous leurs traits se forment l'un après l'autre. On seme long-tems avant de moissonner, & le laboureur attend patiemment que Dieu donne l'accroissement à ses semences. Que le ministre de Dieu prêche donc sa parole, qu'il presse les hommes à tems, à contre-tems, s'il le faut; qu'il reprenne, qu'il conjure, qu'il menace, qu'il ne se lasse point d'instruire & de tolérer, qu'il ne néglige rien pour leur découvrir tous les conseils de Dieu sur eux; & qu'alors

même il ne se plaigne point, s'il ne réussit pas à les gagner.

C'est la grande consolation des vrais ministres du Seigneur. Il les charge du travail sans les rendre responsables du succès. Les ames qu'il vous a confiées pourront se perdre malgré vos soins les plus fidéles & les plus assidus ; mais votre fidélité sauvera votre propre ame. Que les pasteurs ne cherchent donc point la source de la patience ailleurs, que dans l'amour même de leurs devoirs. Qu'ils se forment sur la régle que saint Pierre leur prescrit ; qu'ils paissent la portion du troupeau de Dieu, qui leur est échuë ; que toutes les brebis leur paroissent également précieuses ; qu'ils veillent à les instruire, à les conduire, à les ramener ; que ce ne soit point une nécessité forcée, mais une affection sincere, qui les détermine à ce travail ; qu'ils y soient animés, non par la vûë du gain, mais par une charité désintéressée, qui n'attende sa récompense que du maître, qu'ils servent ; qu'ils plantent enfin, qu'ils arrosent ; & qu'ils se reposent sur Dieu, du soin de donner l'accroissement qu'il lui plaît, aux plantes, qu'ils cultivent. Le vrai moïen pour eux de n'avoir jamais à se plaindre, c'est

d'ôter aux autres tout sujet de se plaindre d'eux.

Il est vrai qu'on s'en plaindra toujours, même sans sujet. Deux sortes de personnes tombent dans ce défaut, les imparfaits & les méchans. Les plaintes tombent sur leur ministere ou sur leur personne, sur leur doctrine, ou sur leurs mœurs; & la cause commune du désordre, c'est de les considérer sous de toutes autres idées, que celles, qu'on en doit avoir. Ce sont des ministres de Dieu, qui, sous ce rapport, ne sont rien pour nous que par leurs fonctions. Ce n'est point en leur nom, qu'ils viennent à nous. Ils ne ne doivent point agir pour leurs propres intérêts, & nous n'avons jamais de sujet d'être mécontens d'eux tant qu'ils sont fidéles. Mais l'amour-propre, qui se glisse par-tout, fait que les uns n'aiment les fonctions qu'à cause des ministres, & que les autres haïssent les ministres à cause de leurs fonctions.

Les premiers ne considerent ceux que Dieu leur envoïe, que par leurs qualités & par leurs talens. C'est la foi seule, qui devroit leur parler, & la foi n'est point consultée. Les sens préviennent son jugement. Le penchant ou l'opposition naturelle attache aux uns, & donne de

l'éloignement pour les autres. C'eſt par les ïeux qu'on prend de la confiance, & le goût décide d'un choix, qui ne doit être réglé que ſur le devoir, ou ſur les beſoins. C'eſt l'homme qu'on voit & qu'on cherche dans le miniſtre de Dieu.

Le déſordre de ces prédilections eſt égal dans ceux, qui conduiſent, & dans ceux, qui ſont conduits. Il produit les mêmes ſuites. On ne peut ſouffrir de directeurs que ceux, dont on a goûté la conduite & les manieres. Les paſteurs légitimes ſont ſouvent ceux, qu'on tolere le moins, ou peut-être on voudroit ſe les aproprier. On demande d'eux des ſoins particuliers; on trouve qu'ils ne donnent jamais aſſez de loiſir; & pour plaire à ces eſprits capricieux, il faudroit que leurs guides quittaſſent ſans néceſſité les quatre-vingt-dix-neuf brebis pour une ſeule, qui ne s'égare que parce qu'elle ſuit de trop près le paſteur, ou qu'elle oublie qu'il n'eſt pas plus le ſien, que celui des autres.

Une perſonne retirée du ſiécle, qui ſe prend un directeur, entend qu'il ne ſoit que pour elle, ou pour quelques amies choiſies, qu'elle en veut bien gratifier. S'il ſe communique à d'autres,

elle n'en peut dissimuler son mécontentement & son chagrin. Ces sentimens sont injustes, & les impatiences, qui en naissent, plus honteuses que raisonnables. Vouloir profiter seul des talens d'un homme de Dieu, c'est envier au monde la lumiere qui l'éclaire.

Il peut être libre de choisir entre ceux, qui prêchent la parole, ou qui dispensent les mystéres. C'est sagesse en certaines occasions. Mais il ne faut pas que ce choix donne de l'éloignement pour ceux, à qui l'ordre & le devoir soumet. On déserte sa paroisse; on n'y entend jamais que de mauvais prédicateurs. On s'imagineroit n'être plus dans la voïe du salut, si on étoit borné à son propre pasteur. On s'adresse à peine à lui pour certaines obligations, dont la loi ne dispense point. Du reste on se conduit selon ses propres vûës; on ne suit que son caprice.

Qu'importe en effet par quelle main vous soïiez conduit, pourvû qu'elle vous mene à Dieu? Quand ses ministres annoncent fidélement ses volontés, quand ils vous enseignent sa voie dans la vérité; quand ils rempliſſent enfin toute l'étenduë de leur ministere; votre confiance & votre docilité doivent être égales

pour tous. Il n'eſt plus queſtion ni d'attraits particuliers, ni de répugnances; & s'il s'en trouve, dont les inſtructions ne vous éclairent point, dont les exhortations ne vous touchent point, n'en recherchez la raiſon que dans vous-même. Au lieu de vous plaindre du ſort qui vous fixe à dépendre de ceux, que vous ne goûtez point, ne ſongez qu'à vous reprocher votre propre inſenſibilité. C'eſt vous-même, qui changez en obſtacles les ſecours, que Dieu vous donne. Dégagez vos affections de la chair & du ſang. Ne conſidérez jamais vos conducteurs que ſous des vûës au-deſſus des ſens, & votre foi vous inſpirera la patience.

Mais ſi c'eſt un grand mal de ſe ſouvenir trop peu que des hommes ſont les miniſtres de Dieu, c'en eſt encore un beaucoup plus grand, de ſe trop ſouvenir qu'ils ſont hommes. Par le premier de ces défauts, on ſe perd ſouvent ſoi-même avec eux; & par le ſecond, on perd le fruit de leur miniſtere. C'eſt un précepte de ſe défier des faux prophétes. C'eſt un droit d'examiner ſi les diſpenſateurs de Dieu ſont fidéles; mais cet examen ne tombe que ſur leur adminiſtration même. Ils peuvent être de mal-

honnêtes gens, & de bons pasteurs. Il seroit à souhaiter qu'ils fûssent saints & séparés des pécheurs par la pureté de leur vie. La nécessité de travailler à devenir parfaits, est pour eux d'une obligation plus étroite. Les fragilités deviennent des especes de crimes dans ceux, qui doivent paître leur troupeau par l'exemple, autant que par la parole. C'est à eux de marcher devant les brebis dans les voies qu'ils leur ouvrent.

Mais enfin ce sont des hommes environnés de toutes les infirmités des autres hommes. Est-il juste de ne leur en passer aucune ? Faut-il que nous les accablions du reproche de leurs moindres foiblesses, parce qu'ils sont chargés du poids des nôtres ? Pourquoi les excepter de la loi, qui défend de juger pour n'être pas jugé ? De quel droit nous permettons-nous tant d'attentions malignes sur leur couduite, tant de sévérité sur des défauts que nous nous pardonnons avec trop d'indulgence ? Sont-ils indignes de la pitié qu'on doit à ceux, qui ne tombent que par surprise & par fragilité ? Sont-ils toujours sans excuse dans leurs fautes ? Sommes-nous faits pour les relever sans égards pour eux, & sans retour sur nous-mêmes ? Sied-il

bien aux plus imparfaits d'être les plus impitoïables ?

Ce sont communément les plus déréglés des hommes, qui souffrent le plus impatiemment les déréglemens des pasteurs. Pour rougir de cette indécence, ils n'auroient qu'à se demander de quel principe elle vient. Faisons-nous quelque perte, quand ceux, qui nous conduisent, ne sont pas plus parfaits que nous ? Ils peuvent être bons pour nous, tandis qu'ils sont mauvais pour eux-mêmes. Ce sont leurs maximes & non leurs œuvres, qui sont nos régles. On nous dit de faire ce qu'ils disent, & de ne pas faire ce qu'ils font. Ces deux leçons n'ont rien d'incompatible. Ce qu'ils nous enseignent n'en est pas moins vrai, parce qu'ils ne le pratiquent pas.

C'est ce contraste qui nous suggere des doutes, & ces doutes ne vont que trop souvent pour notre malheur jusqu'à la persuasion. Ce que ceux, qui nous parlent de la part de Dieu, font, nous rend ce qu'ils nous annoncent suspect. On ne veut point se convaincre, que s'ils étoient eux-mêmes bien convaincus, ils fûssent les premiers à démentir, par leurs infidélités, les vérités, qu'ils prêchent. On est assuré qu'ils ne pêchent

point par ignorance, & dès qu'ils se permettent certaines actions, on en conclud qu'il faut bien qu'elles ne soient pas si mauvaises. On juge enfin de leurs opinions par leurs mœurs. La mépriſe eſt groſſiere, mais facile & commune. On a peine à ne pas ſuivre le penchant de la nature, quand on voit marcher devant ſoi ceux que leur caractere acoutume à regarder avec un certain reſpect. Il eſt donc eſſentiel, & pour notre conduite & pour notre repos, de ne jamais oublier qu'ils ne ſont pas la loi des peuples. Il ne s'agit point d'examiner s'ils ſont ſaints, quand leurs diſcours le ſont. La vérité ne tire point d'eux ſa force; leur caractere perſonnel ne l'altere point. Ce qui eſt vrai l'eſt toujours par quelque bouche qu'il paſſe.

Mais nous aimons à confondre ici les objets. Nous jugeons de la qualité de la liqueur, par la nature du vaſe. Au fond, la haine de la vérité ſe trouve toujours en nous juſqu'à quelque dégré. Cette haine nous indiſpoſe contre ceux, qui nous la font connoître, & c'eſt ſur elle-même que nous voudrions faire retomber leurs défauts. Il ſemble qu'elle tombe avec eux dans le décri, quand on les a trouvés mépriſables. Ceux-même,

qui sans méconnoître leurs devoirs, ne les aiment que foiblement, se laissent aisément aller à cette imagination trompeuse. Ils se calment sur des fautes, qu'ils ne peuvent se dissimuler, & les croient plus excusables en eux, quand ils ont occasion d'en accuser les ministres de la Religion. C'est une certaine joie maligne, qu'ils ressentent, de les trouver aussi coupables qu'eux. Mais quelles en sont les tristes suites? Le mépris qu'ils conçoivent pour leurs maîtres diminue l'estime, qu'ils faisoient de leurs instructions. Ils ont peine à les suporter, & cette impatience met un obstacle au fruit du ministere établi de Dieu, pour leur sanctification. Ils voudroient qu'il leur eût donné des anges pour les conduire; & qui sait, si leur malignité ne trouveroit pas des taches dans les anges même?

Dangereuses délicatesses, dont on ne peut trop prendre soin de se guérir! Revenez au grand reméde; occupez-vous plus de vos devoirs, que de la vie de ceux, qui vous gouvernent. Laissez-là leurs vices, & ne songez qu'à profiter de l'utilité de leurs fonctions. Si les Pasteurs ne sont pas tels qu'ils devroient être pour eux-mêmes, plaignez-les; mais ne vous plaignez point d'eux, s'ils sont

tels qu'ils doivent être à l'égard de leurs brebis. Soïez-leur soumis dans l'exercice de leur ministere. Ecoutez-les avec reconnoissance dans la vûë du compte qu'ils doivent rendre à Dieu de vos ames. Faites par votre docilité qu'ils ne remplissent pas leurs devoirs en gémissant; ne les jettez point dans un découragement, qui peut nuire à ceux qu'ils sont obligés de conduire dans les voies du salut.

Ils ont une autre espece d'ennemis, qui ne sont point touchés de ces considérations; gens déterminés à vivre au gré de leurs passions, & qui laissent la destinée de leur ame à l'incertitude des événemens. Ils ne peuvent souffrir ceux dont le ministere a pour objet de les tirer de cette funeste indolence. Ils résistent à leur voix; ils rejettent avec indignation leurs plus salutaires avis; ils s'irritent de leurs corrections; ils s'offensent de leur charité la plus douce; ils se roidissent contre la vigueur de leur zèle; ils s'opposent à tous leur soins. On en voit qui, comme des chiens, se tournent contre ceux, qui viennent leur présenter les saintes vérités. Ils s'acharnent à décrier les ministres pour affoiblir l'autorité du ministere. Ils cherchent dans leurs procédés de quoi dé-

mentir leurs discours ; ils avilissent leur dignité pour anéantir le fruit de leurs fonctions.

Pour peu qu'il reste de sentimens, je ne dis pas de Religion, mais d'honneur, on ne rencontre point des hommes ainsi faits sans surprise. Qu'ont-ils dans l'esprit ? quel fantôme les poursuit ? quelle manie les agite, & les effarouche ? Il n'est personne dont la vûë leur soit plus odieuse, & la présence plus à charge, que celle d'un ministre du Seigneur ; personne qu'ils traitent avec plus de mépris. Ils n'oublient rien pour chagriner leurs Pasteurs, pour leur susciter des affaires désagréables, pour les perdre & pour s'en débarasser, quand ils ont quelque zèle. Etrange étourdissement ! Ils s'imaginent anéantir en leurs personnes, les loix éternelles, dont ils sont les dépositaires. Il semble qu'ils se promettent de faire mentir Dieu-même.

C'étoit la folie de Joachim Roi de Juda. Cet impie fait brûler les prophéties de Jeremie, comme si ces prophéties devoient après cela s'en accomplir moins sûrement contre lui-même & contre les siens. Ceux d'Anathot forment le dessein d'empoisonner le Prophéte même. Ils le menacent ouverte-

ment de le faire mourir, s'il continue de leur annoncer les desseins du Seigneur, comme s'il étoit coupable des maux que le Seigneur avoit résolu de faire fondre sur eux ; comme si sa mort devoit arrêter l'effet de ses prédictions.

Telle étoit l'extravagante impatience de cet ancien peuple. Ils disoient aux Prophétes : Ne voïez point ce que Dieu vous découvre ; n'ouvrez point les ïeux à ces tristes vérités, qu'il vous révéle. Ne nous prédisez que des choses agréables ; ne vous appliquez qu'à nous débiter des illusions & des mensonges. Ce langage est plus insensé qu'on ne peut dire. Le délire n'en est pas croïable ; & nous en douterions peut-être, si l'homme n'étoit pas toujours semblable à lui-même, toujours bizarre dans ses pensées, toujours inconcevable dans ses contradictions.

Que pensent en effet, & que disent parmi nous ceux qui se plaignent qu'on leur prêche des maximes trop séveres ? Tout se révolte dans les gens du monde, quand on touche à certaines vérités qui ne leur déplaisent, que parce que le mal leur plaît. Ils se préviennent contre les Ministres de la parole de Dieu, contre les Directeurs, dont ils trouvent la mo-

rale trop auſtere. Ce n'eſt plus le tems de faire mourir les Prophétes, & d'immoler à la haine de la vérité ceux, qui ne craignent pas de la publier. Mais on les perſécute en mille autres manieres. On les tuë de l'épée de la langue ; on crie par-tout contre eux, comme contre des gens outrés, que rien ne peut rendre traitable, & dont on croit avoir les plus juſtes raiſons de ſe plaindre amérement.

Il ne manque à cette impatience inſenſée, que d'aller chercher des Docteurs plus complaiſans, plus indulgens, moins rigides, moins ennemis des paſſions humaines. Que vous ont donc fait les vrais Miniſtres de Dieu ? Sont-ils les arbitres de ſes loix ? Sont-ils maîtres de les altérer, de les adoucir, de les acomoder au goût des penchans ? Trouver mauvais qu'ils les propoſent dans toute leur juſte ſévérité, n'eſt-ce pas leur dire de n'y pas voir ce qu'ils y voient, & de n'annoncer qu'une morale agréable, dûſſent-ils n'annoncer que des erreurs ? N'eſt-ce pas en un mot leur faire un crime de leur fidélité ? Quand on n'a que ce reproche à leur faire, il ne reſte qu'à ſe reprocher à ſoi-même ſon injuſtice. Malgré les complaiſances & la facilité des hommes, malgré vos propres ef-

forts pour vous aveugler sur vos devoirs, les régles en seront toujours immuables. Ne vous en prenez qu'à vous-même, lorsqu'elles vous condamnent; vous vous irritez vainement contre ceux qui vous les exposent. Aprenez à ne plus aimer vos déreglemens; vous aurez apris à suporter des hommes zélés, qui ne vous offensent que parce qu'ils cherchent à vous corriger. Alors vous reconnoîtrez que c'est pour eux seuls que vous avez à demander la grace de la patience.

Je sais qu'il est des hommes vraîment outrés, qui rendent le joug pesant à ceux, qui sont les plus sincérement disposés à le porter. Ces excès du zèle, sont communément les fruits de l'ignorance, des préjugés, de l'entêtement, du faux honneur du rigorisme. On veut réduire de simples usages, à des principes immuables; on péche dans la pratique, parce qu'on a pris le change dans les spéculations. On se fait des idées alambiquées de mysteres sur des institutions, dont le but n'est que de régler l'extérieur du culte. On fait perdre le goût de la piété par les rigueurs déplacées d'une discipline, qui ne tend qu'à l'entretenir. On est scrupuleux sur des mi-

nuties, tandis qu'on passe légerement sur les devoirs essentiels. On tyrannise les consciences, parce qu'on ne connoît pas assez les cœurs; on croit servir Dieu, tandis qu'on ne sait pas lui faire des vrais adorateurs.

La grande précaution contre cet inconvénient, c'est de travailler à s'instruire plus à fond soi-même; de puiser les grands principes de la Religion dans les raports de l'homme avec Dieu; d'étudier ses volontés dans les sentimens, qu'il a mis dans nos cœurs; de pénétrer par-là, ce qu'il exige de chacun de nous, ce qui lui plaît, ce qui nous rend agréable à ses ïeux, ce qui fait en nous la perfection de la justice. Avec ces avances, on sait discerner les bons guides des mauvais; on aprend comme à marcher seul dans les voies droites; on s'épargne le désagrément d'avoir à se plaindre de ses conducteurs, à ne s'en servir que dans les besoins indispensables.

XXX. LEÇON.

Les supérieurs aiment la liberté de l'indépendance & l'honneur du commandement, & ils en haïssent les sollicitudes. Ils sont vains, impérieux, durs, inquiets, défians, crédules, précipités; & de-là naissent les sujets de leurs impatiences. Celle des inférieurs vient de l'imprudence de leur engagement, de l'inconstance, de l'amour du relâchement, de la jalousie des préférences, de l'ambition des premieres places, & de l'ingratitude pour ceux, qui les occupent.

DANS l'ordre de la Religion, comme dans l'ordre civil, la société générale est composée de sociétés particulieres, dont chacune a ses Loix, ses engagemens, ses degrés de subordination. Les uns ont le droit de commander; les autres sont réduits à la condition de l'obéissance. Tout est purement volontaire dans ces dispositions. Il semble que personne ne devroit avoir sujet de s'en plaindre. Mais une triste expérience dément des présomptions si favorables. Toutce qui se fait par le pré-

texte & sous les dehors de la piété, n'est pas toujours animé de son esprit. Les passions regnent jusques dans les professions, qui semblent leur avoir déclaré une guerre plus ouverte. Les premieres places y deviennent l'objet de l'ambition, la source de la vanité, l'occasion d'une domination dure & despotique. Les supérieurs les plus légitimement établis & remplis des vûës les plus pures, manquent souvent de lumieres & de talens pour la conduite. Ils sont sujets aux négligences, aux inattentions ; ils ont leurs sensibilités ; & par tous ces endroits, ils souffrent, & font souffrir les inférieurs. Ceux-ci ne se chargent pas toujours du joug, qu'ils portent, par des motifs bien épurés. Ils voudroient souvent ne garder de leurs engagemens, que les avantages, qu'ils y trouvent. Ils se lassent de l'obéissance, & l'amour propre reprend chez eux tous ses droits. Ils en souffrent aussi les premiers, & font souffrir à leur tour ceux, qui sont chargés de leur conduite. Ainsi par un effet de la dépravation des hommes, dont aucuns remédes humains ne les guérissent, il n'est peut-être point d'états, où les impatiences soient plus vives & plus continuelles, que dans ceux, qui devroient

n'offrir au monde, que des modéles de toutes les vertus, dont la patience eſt la plus néceſſaire.

Les ſupérieurs ne le ſont, que parce qu'ils ont des inférieurs; & leur grand chagrin, c'eſt d'en avoir. Ils voudroient jouir des avantages & de la liberté du poſte, qu'ils occupent, ſans en ſubir les ſollicitudes & le travail. On prend le change. Dans le déſir de ſe mettre à l'aiſe, de ne rien faire & de ne dépendre de perſonne; on brigue des emplois, qui doivent rendre la vie plus ſujette, & plus laborieuſe. On compteroit pour rien la honte de s'en aquiter mal, pourvû qu'on eût la gloire de les poſſéder. Les ſoins rebutent, & font haïr ceux, à qui ces ſoins ſont dûs. Aux ïeux d'un ſupérieur ſans zèle, ſes inférieurs ſont des gens groſſiers, imparfaits, ſtupides. Ce ſont de petits eſprits, des ſuffiſans, des indociles, des têtes ennemies du joug. Quel déſagrément! quelle vie, que celle d'avoir affaire à ces ſortes de caracteres, d'avoir à les conduire, à répondre d'eux! Eh! qui vous a chargé de ce fardeau, pourroit-on répondre à des ambitieux?

Si vous aviez eu moins de vanité, moins d'envie de dominer, ou d'être maîtres de vous-même, vous auriez moins

d'inquiétude. Vos plaintes seroient plus excusables dans la bouche d'un homme, qu'on auroit vû fuir l'honneur, craindre les dangers du commandement, & les difficultés de la conduite ; qui ne se seroit point fait lui-même le guide & le docteur de ses freres. Mais enfin de quelque maniere, & par quelque esprit que vous soïiez entrés dans la supériorité, réfléchissez à ce que vous êtes ; & vous trouverez que toute votre peine est d'avoir des devoirs. Chaque état a les siens, & n'est ce qu'il est, que par ces devoirs même. Un capitaine a des soldats à commander ; un berger, des brebis à paître. Un supérieur, qui se plaint d'avoir des inférieurs, c'est l'arbre qui se plaint de ses fruits, & le rosier de ses épines.

Le piége, où ceux, qui sont en place, peuvent le plus aisément tomber, c'est la vanité, qui s'en croit digne. Leur chagrin dominant, & la source d'une infinité de déplaisirs, c'est de s'imaginer qu'on ne les respecte pas assez. Ils veulent qu'on donne à leur personne ce qu'on ne doit qu'à leur rang. Il est rare d'être dans les dignités, & de penser qu'on n'en est pas digne. On confond comme naturellement son mérite avec sa supériorité. Un supérieur n'est pas content de ceux, qui ne sa-

vent qu'obéir, & qui renferment toute leur aplication dans leur exactitude à la régle. Il aime qu'on lui faſſe la cour, qu'on le louë, qu'on le flatte, qu'on le ménage.

De ce ſentiment naît l'eſprit de domination, qui fait abuſer de l'autorité légitime. On ſe forme des idées auſſi fauſſes de ſon pouvoir, que de ſon mérite. On oublie, que par ce dernier endroit, on eſt ſouvent beaucoup au-deſſous de ceux qu'on gouverne. Un eſprit humble, qui ſauroit ſe mettre à ſon juſte prix, & bien connoître ceux, qui lui ſont ſoumis, auroit honte du contraſte. Il verroit que les places ſont confonduës; qu'il devroit obéir, au lieu de commander. Il n'uſeroit de ſes droits qu'avec une modération, qui lui feroit regarder ſa dignité comme une ſervitude, qui le dévouë tout entier aux uſages de ſes freres. Mais avec des ſantimens moins modeſtes, on s'éléve au-deſſus de ſon élévation même; on veut commander deſpotiquement; être abſolu dans ſes volontés; pouſſer l'exaction de l'obéiſſance au-delà de la régle & des uſages. Un Abbé ne ſe ſouvient plus du nom, qu'il porte. Il oublie qu'il n'eſt pas le tyran, mais le pere de ſes Religieux; qu'ils ſont ſes freres, & non ſes eſclaves. Il croit pouvoir emploïer tou-

tes sortes de moïens pour les réduire. Il se plaint de ceux, qui ne veulent faire que leur devoir, & donner à son autorité ses justes bornes. Il ne sent point l'injustice de leur faire porter un joug, dont ils ne se sont point chargés, & qu'il ne pourroit porter lui-même.

L'excès de sévérité vient aussi quelquefois de ce qu'on ne connoît pas assez ses propres obligations, & qu'on est peu capable de les remplir. On se plaint de ses inférieurs par défaut de discernement, par pure inquiétude. On se fait des idées confuses de sollicitudes & de vigilance, qu'on ne sait pas renfermer dans leurs limites. L'obligation de veiller inspire des défiances; les défiances produisent les soupçons, & les soupçons dégénerent en jugemens. Des esprits bornés imaginent dans tout ce qu'ils observent, des profondeurs de cœur impénétrables. Il y en a quelquefois en effet. Mais c'est une inquiétude déraisonnable de se croire chargé de guérir des maux inconnus, ou de les croire réels précisément parce qu'on ne les connoît pas.

Un supérieur doit tout voir, s'il se peut; mais il ne doit penser que ce qu'il voit. La défiance fait une partie de son ministere; mais on peut se défier sans

juger ; & il est difficile de ne pas juger, quand la défiance est excessive. Elle est permise à tous les hommes jusqu'à certain point. Ils ne se connoissent pas assez pour ne pas craindre de se tromper ; mais ces défiances doivent être réservées ; la charité, qui ne pense point le mal, les tranquillise.

Les soupçons inquiets conduisent aux méprises ; & cette inquiétude même, est la preuve des bornes étroites de l'esprit. On se trompe donc, parce qu'on a d'autant plus de penchant à juger ses freres, qu'on les connoît moins. Une conduite simple, uniforme, sans affectation, sans singularités, & sans hypocrisie, devient suspecte. Les hypocrites au contraire, les flateurs, les esprits insinuans se font estimer des supérieurs, dont les lumieres sont trop courtes, & le cœur souvent trop sensible. Ils ne savent pas distinguer ceux, qui marchent avec simplicité, de ceux, qui cherchent à se distinguer par une régularité d'apparence. Ils n'examinent point ces derniers. Ils leur passent tout, tandis que toutes leurs défiances sont tournées vers ceux, qu'ils croïent connoître moins que ceux qui les trompent.

Ils s'indispose contre une vertu trop austere, qui se confie dans son exactitude,

qui croit pouvoir se borner aux devoirs essentiels, & se dispenser des civilités inutiles, ou de pure bien-séance. Ainsi tandis qu'ils ont les ïeux fermés sur les relâchemens de ceux, qui ont des attentions pour eux, ils les tiennent ouverts sur les moindres fautes des autres. Ils ajoutent à ce qu'ils voïent les soupçons de ce qu'ils ne voïent pas. Ils écoutent avec trop de facilité les raports & les accusations. Ils sont prévenus, & se laissent prévenir.

Un homme capable de cette derniere foiblesse, n'est jamais chargé de la conduite des autres, que pour leur malheur & pour le sien. On a dit de lui que c'est un aveugle, qui veut peindre; un muet, qui s'est chargé d'une harangue; & un sourd, qui s'aprête à juger d'une symphonie. Comment seroit-il content de ses inférieurs, si les plus irrépréhensibles peuvent devenir coupables dans son esprit? Toutes les sociétés ont leurs fourbes. L'envie, la jalousie, l'intérêt, l'ambition, les antipaties naturelles, & les inimitiés secretes, y font régner les calomnies & les mauvais raports. Le faux zèle, plus dangereux encore, y prend ombrage de tout, & fait tout empoisonner par des délations odieuses. Il

s'y

s'y trouve enfin des langues, qui ne se délient que pour le mensonge, & qui lancent, contre la vertu la plus pure, les traits de la malignité la plus noire.

Un supérieur imprudent, ou d'un esprit sujet à la précipitation, prête l'oreille à toutes ces impostures. Il est prêt à tout croire, & n'examine rien. S'il s'agit de son autorité, de sa réputation, d'un défaut d'estime ou de respect pour sa personne & pour son mérite, il prend des résolutions extrêmes, il éclate, il punit des innocens qu'il a condamnés sans les entendre. Une fausse démarche est soutenue par d'autres plus fausses. Il ne veut point avoir tort, & ne recule jamais.

Le remede à tous ces maux, seroit d'écouter, de douter, de s'informer, de s'éclaircir. Mais ce sont précisément les soins, dont une infinité de supérieurs sont incapables, ou que la facilité de la prévention leur fait négliger. Ils chagrinent leurs inférieurs; il les éloignent des emplois; ils les humilient; ils les décrient, ils s'en plaignent amérement: & tout bien considéré, ils n'y auroit à se plaindre avec quelque justice, que pour les maheureux inférieurs.

Les inférieurs pourtant n'ont pas toujours des plaintes si justes à faire; & leur

patience doit être à l'épreuve des traitemens même les plus injustes. C'est à quoi ils ont dû s'attendre, en se soumettant à des hommes. Leur sort est de leur choix. Quiconque prend un engagement volontaire est insensé, s'il n'en prévoit pas toutes les suites possibles ; ou déraisonnable, s'il ne les souffre pas. Il est de la sagesse d'essayer ses forces, & de savoir ce qu'un fardeau pèse avant de s'en charger. Il n'est plus tems de s'appercevoir qu'on est trop foible, pour le porter, quand l'engagement est irrévocable. Se plaindre donc de ses supérieurs, c'est se plaindre de son propre ouvrage ; & la plupart de ceux qui tombent dans cette impatience, ne méritent que les railleries qu'on fait de celui qui commence à bâtir une tour, & qui ne peut l'achever. Ce sont des gens, qui regardent derriere eux, après avoir mis la main à la charrue.

Leurs murmures sont tous les fruits de quelque inconstance. Ce défaut est naturel à l'homme. L'ignorance de ce qui lui convient le dégoûte de ses propres préférences. Il condamne son choix, & voudroit incessamment revenir contre ses engagemens. La seule uniformité le lasse & lui rend ses exercices insipides. Il ne traîne plus qu'en esclave un joug, qui cesse d'avoir pour lui les douceurs.

Il souhaiteroit que ses devoirs ne fûssent plus des devoirs. On regrette une liberté qu'on a sacrifiée trop légerement. On est entré dans son état peut-être avec de toutes autres vues, que celles d'en remplir les obligations. On ne s'y proposoit que des avantages, qui ne dédommagent pas assez du prix qu'ils coûtent. La ferveur, à laquelle on s'est laissé comme emporter sans raisonner, n'étoit qu'une ferveur d'enfance ou de tempérament. On ne connoissoit pas ce qu'on vouloit, & on ne le vouloit pas assez fortement.

Les résolutions mêmes les plus mûrement formées, ne sont pas toujours durables. On n'est pas sans retour pour des passions ausquelles on avoit renoncé sincérement. On ne fait point le sacrifice de sa liberté, sans une secrete espérance d'en conserver quelques restes. La contrainte continuelle ennuïe; le travail forcé rebute; les austérités fatiguent. On tend au relâchement; on se le permet; on voudroit pouvoir se le permettre avec impunité. Voilà ce qui fait haïr l'autorité des supérieurs. C'est un frein qu'on souffre impatiemment. Leurs refus irritent; leurs corrections aigrissent. Un religieux qui se plaint d'avoir un mauvais

supérieur, est communément un mauvais religieux. Ce sont rarement les défauts des personnes qui nous blessent ; c'est la vigueur du gouvernement.

Vous nous fatiguez par le récit ennuïeux de vos peines. Tout vous est à charge dans votre profession ; tout se déclare contre vous dans la société que vous avez choisie pour y passer vos jours. Vous vous y consumez par vos regrets. Vous n'y tiendrez pas long-tems contre vos dégoûts. Votre découragement va jusqu'au désespoir. Quelle injustice vous a-t'on donc faite ? Vous avez pris des engagemens, & vous voulez vivre au gré de vos désirs. Vous secouez le joug de la dépendance. Un supérieur s'oppose à votre dérangement ; il vous punit de vos infidélités. Toute la persécution que vous souffrez, c'est qu'on essaïe encore de vous réduire à des devoirs que vous haïssez. L'étrange martyre que le vôtre ! Vous regardez comme un malheur l'heureuse nécessité d'être fidéle à vos promesses. On est mauvais pour vous, parce qu'on ne vous permet pas de l'être impunément.

Vous n'avez pas toute la liberté que vous voudriez, de faire ce qui ne vous est pas permis : & voilà votre affliction,

Vous avez fait un divorce solemnel avec le monde ; & vous cherchez à le revoir, à vous rengager dans ses compagnies, à partager ses plaisirs, à vous mêler de ses affaires. Vous vous introduisez partout à la faveur d'un habit, qui devroit vous en exclure. Vous vous faites un titre de votre renoncement. Vous voulez jouir des droits que vous n'auriez jamais eus sans ce renoncement même. Si vous aviez suivi la destinée de votre naissance ; si vous ne vous étiez pas tiré de la condition de vos parens par un prétexte de piété, vous seriez réduit à travailler dans une boutique, à labourer la terre, à converser parmi les bêtes : & c'est par un vœu d'humilité, de pauvreté, de mendicité, que vous vous êtes ouvert un accès chez les riches & chez les grands. Vous avez juré de garder la retraite & le silence ; & vous ne demandez qu'à vous dissiper par des sorties & par des visites éternelles. Vous trouvez mauvais qu'on vous gêne sur la régularité de votre extérieur, sur la modestie de vos habits. Vous voudriez reprendre une partie des pompes du siécle, que vous avez quittées. Ce qui vous fâche enfin, c'est que des supérieurs veuillent que vous soïiez ce que vous avez promis d'être. Vous les aime-

riez, s'ils étoient moins fidéles à leurs propres devoirs, s'ils vous aimoient moins vous-même, ou s'ils ne vous aimoient que pour vous permettre de vous perdre.

Que sais-je ? C'est votre envie peut-être qui s'offense des préférences qu'on donne à d'autres. C'est votre vanité, qui trouve qu'on ne vous rend pas assez de justice ; qu'on ne vous distingue pas assez ; qu'on ne vous mette pas assez promptement dans les emplois ; qu'on ne vous réserve pas pour les plus commodes & pour les plus honorables. C'est votre orgueil qui souffre de vous voir soumis à des gens, qui ne vous valent pas. Vous prétendez avoir plus de talens, plus de lumieres, plus de prudence, plus de fermeté, plus de vertu, plus de droiture, plus de douceur, plus de modération que ceux, de qui vous dépendez.

Il est vrai que la plus insuportable des dominations, est celle qui contraint un homme d'esprit à se laisser conduire par les conseils d'un imbécile. Un Religieux, que la jalousie de ses supérieurs envoïoit être Prieur dans une petite maison de Province, s'en consoloit par cette pensée, qu'il vaut mieux commander à trois bêtes que d'obéir à une. Le prétexte est spécieux, mais suspect. Notre amour-

propre est un flateur dangereux, dont il faut nous difier en tout, par la triste expérience des illusions qu'il nous fait. Mais supposons qu'il y ait de l'équité dans vos jugemens, & de la simplicité de cœur dans la préférence que vous vous donnez sur ceux, qui vous commandent; qu'importe que vos supérieurs soient raisonnables ou peu sensés, doux ou séveres, impérieux ou traitables; je dis même, réguliers ou déreglés? Ce ne sont ni les talens, ni le caractere, ni les mœurs, qui les mettent au-dessus de vous. C'est la disposition de la Providence, & l'œconomie de la conduite de Dieu, qui se sert des institutions humaines, & des arrangemens du monde & des sociétés, pour exécuter les siens. Nos raisonnemens contre ceux qui ont de l'autorité sur nous, nos répugnances à nous soumettre, nos envies à secouer le joug, nos murmures secrets, nos impatiences, nos plaintes, sont dans un sens, des résistances & des révoltes contre celui, dans l'ordre de qui toute puissance entre. On se soumet sans peine aux hommes, quand on est soumis à Dieu, qui le veut, ou qui le permet.

Si nous étions humbles, il nous seroit beaucoup plus pénibles d'avoir nous-mê-

me des inférieurs plus parfaits que nous ; que d'être assujettis à des supérieurs imparfaits. Le commandement nous coûteroit, & notre conscience nous feroit un reproche de chaque ordre que nous aurions donné. Nous craindrions de l'avoir donné mal à propos, d'avoir manqué d'égards pour les personnes, d'avoir excédé nos droits, d'avoir été poussés par quelque intérêt d'amour-propre. Au contraire, les foiblesses de ceux qui nous commandent, n'ont rien, qui gêne notre soumission. Nous ne sommes pas obligés de les croire plus parfaits qu'ils ne sont ; & cette considération doit aussi nous faire penser, qu'il vaut encore mieux être conduit par eux, que d'avoir à répondre de leur conduite. Quoiqu'il en soit, il est toujours plus avantageux d'obéir, que d'être chargé du commandement. Avec le prodigieux penchant que nous avons à violer nos devoirs, le plus grand de nos malheurs est peut-être d'être livré à nos propres caprices, & de vivre dans l'indépendance.

Quelles raisons pourriez-vous donc avoir de troubler l'ordre, de refuser de vous assujettir à ceux-mêmes, qui ne vous valent pas ? Le devoir au fond n'en est pas moins indispensable, & le mérite

peut en être plus grand. Les motifs humains ont moins de part à l'obéissance. Vous sacrifiez à la fois votre raison & votre liberté. Vous trouvez dans la simplicité de l'assujettissement la sureté, que vous risqueriez de ne pas trouver dans vos propres conseils. Ce n'est que parce qu'on perd de vue ces utilités de l'obéissance, qu'on en sent tout le poids, & qu'on en hait l'obligation.

Cette haine fait considérer les supérieurs comme des surveillans incommodes. On craint leurs regards; on fuit leur présence; on perd la confiance, dont ils sont dignes par leur désintéressement; on leur attribue peut-être une envie secrete de chagriner dans leurs corrections. Il semble que ce ne soit que pour se contenter, qu'ils gênent ceux qu'ils ont à gouverner. Quel intérêt encore auroient-ils à nous faire de la peine? Ne leur seroit-il pas plus doux de nous obliger, & de nous voir toujours contens d'eux?

Que ne leur devons-nous pas d'ailleurs, quand nous les voïons sacrifier leur tems, leurs veilles, leur repos, leur liberté, pour nous gagner? Nous envions leurs places; nous nous ennuïons de ne pas être assez tôt dans les emplois;

& nous serions bien-tôt las de leur condition, si nous en connoissions aussi-bien les désagrémens, que nous suportons impatiemment ceux de la nôtre. Est-il rare de voir des gens qui se plaignoient de n'être pas supérieurs, se plaindre encore plus quand ils le sont ? C'est pour eux double peine, avec le chagrin de la souffrir souvent pour des ingrats.

C'est pour nous qu'ils travaillent, & c'est de nous qu'ils souffrent. Leurs exhortations, leurs avis, leurs sollicitudes à veiller sur nous, devroient nous être cheres par le plaisir d'en être exemts, & nous persuader par reconnoissance. Qu'y a-t'il de plus injurieux pour eux, que les soupçons de malignité & de surprise ? Qu'y peut-il avoir de suspect dans des conseils, qui n'ont pour objet que notre propre salut ? dans des conseils, dont il ne doit revenir à ceux qui les donnent, que la consolation peut-être d'avoir fait leur devoir, & de s'être acquis un mérite de charité. Pourquoi donc les fuir, comme un débiteur fuit ses créanciers ? Pourquoi tant de peine à les suporter, tandis qu'on a tant de raisons de leur savoir gré de celles, qu'on leur coûte ?

Fin de la premiere Partie.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Livre qui a pour titre : *Les Leçons de la Sagesse, sur les défauts des hommes ;* & j'ai cru qu'on pouvoit en permettre la réimpression. A Paris ce 11 Novembre 1750. *Signé*, MAUNOIR.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amez & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT : Notre amé ANTOINE-CLAUDE BRIASSON, Libraire à Paris, ancien Adjoint de sa Communauté, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire réimprimer & donner au Public des Livres qui ont pour titre, *Les Leçons de la Sagesse ; Les Erreurs populaires ; L'Introduction à la connoissance de l'Esprit humain ; L'Explication historique des Fables ; Les Saillies & l'Art d'orner l'Esprit ; Les Théatres de Brays, Palaprat & Nadal ; L'Histoire des Révolutions de Perse & de Thamas-Kouli-Kam.* S'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire réimprimer lesdits Livres en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de neuf années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes ; faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Livres, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement, ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confisca-

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-13285/fragment/page=0501

tion des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts : à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que la réimpression desdits Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modèle sous le contre-scel des Présentes, que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. qu'avant de l'exposer en vente, les imprimés qui auront servi de copie à la réimpression desdits Livres seront remis dans le même état où l'approbation aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun en notre Bibliothèque publique, un en celle de notre Château du Louvre, & un en celle de notre cher & féal Chevalier le sieur DAGUESSEAU Chancelier de France. Le tout à peine de nullité des Présentes ; Du contenu desquelles Vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement ; Voulons qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original : Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. Donné à Paris le dix-huitiéme jour de Novembre, l'an de grace mil sept cent cinquante, & de notre Régne le trente-sixiéme. PAR LE ROI EN SON CONSEIL, SAINSON.

Registré sur le Registre XII. *de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris*, N°. 513. *Fol.* 383. *conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du* 28 *Février* 1723. *A Paris ce* 20 *Novembre* 1750.

Signé, LE GRAS, *Syndic.*

W 4903 (1)

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-13285/fragment/page=0505


Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-13285/fragment/page=0506

LES LEÇONS
DE
LA SAGESSE
SUR
LES DÉFAUTS DES HOMMES
PREMIERE PARTIE;

Dans laquelle on traite des Préjugés qui font souffrir pour des offenses imaginaires; & des raisons de supporter les offenses même qu'on suppose réelles.

Par M. DEBONNAIRE.

NOUVELLE ÉDITION CORRIGE'E.

Reus
3 Tom

Inches 1 2 3 4 5 6 7 8
Centimetres 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19
Farbkarte #13
B.I.G.
Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-13285/fragment/page=0509